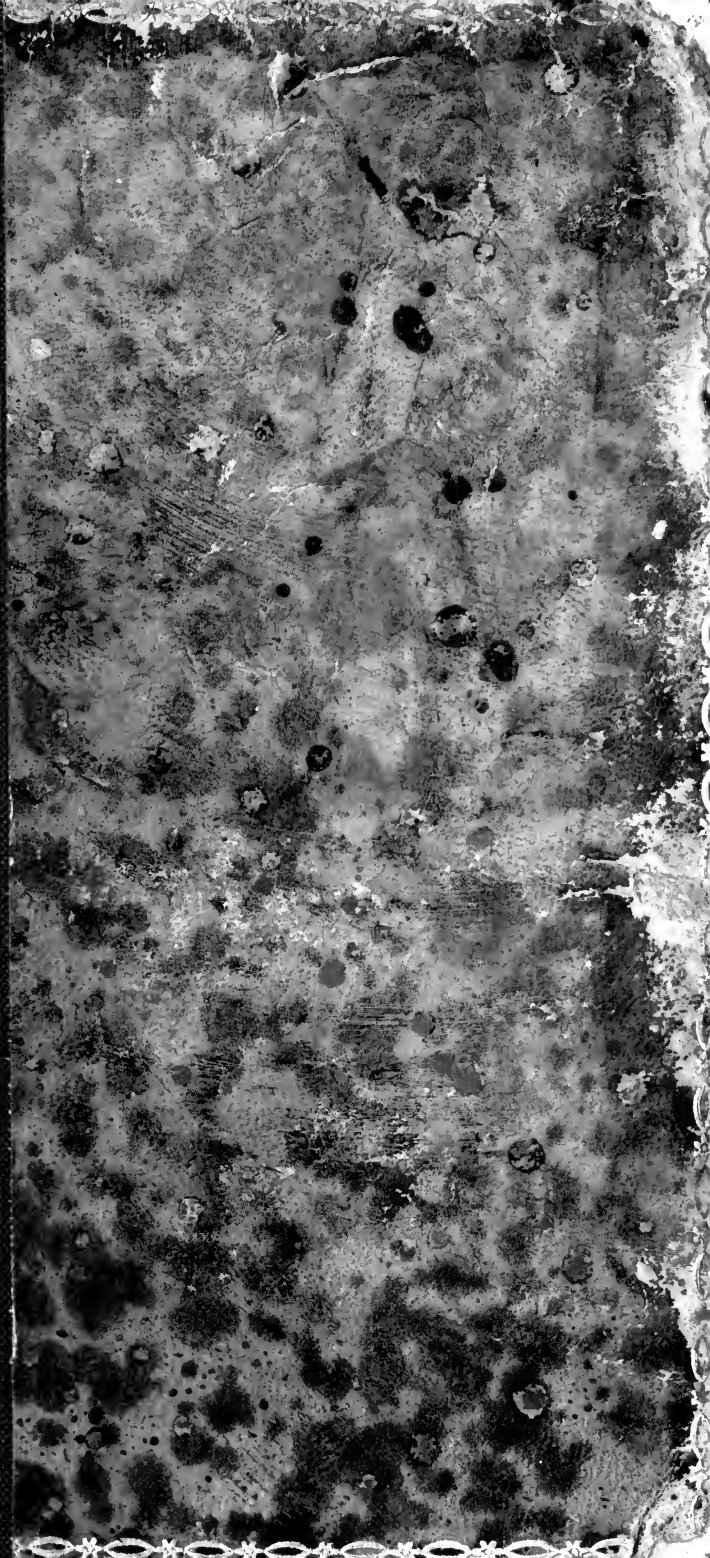


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01643600 8



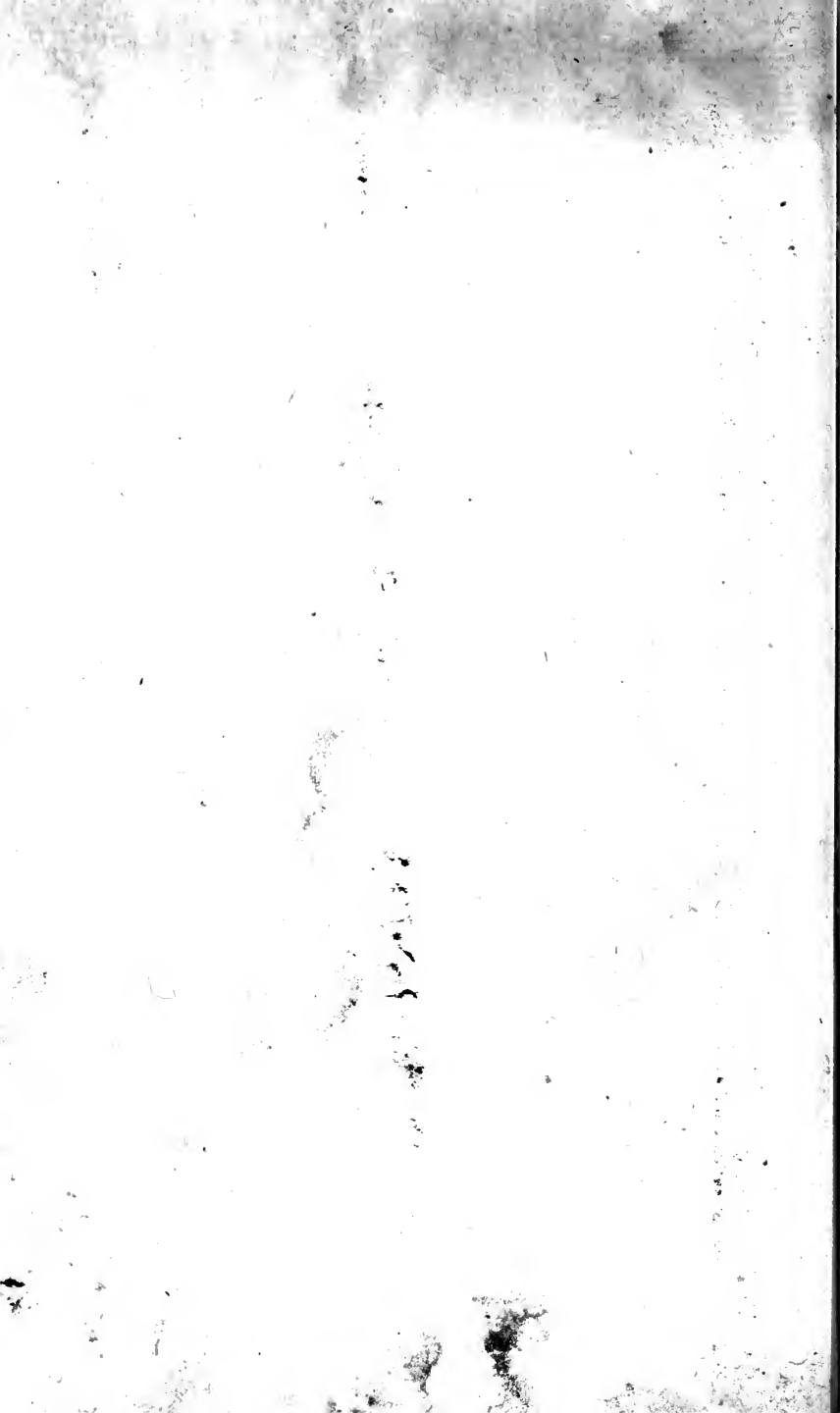


Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL





ŒUVRES

COMPLETTES

D E

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.

TOME SIXIÈME.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

CITOYEN DE CALAIS.



TOME SIXIÈME.



A PARIS,

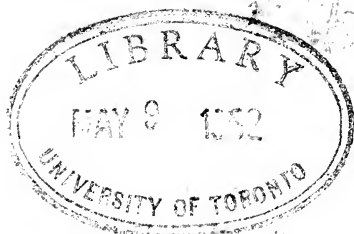
Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire de la
REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse
d'ARTOIS, rue des Mathurins, à l'Hôtel de Ciuny.



M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

PQ
1957
B33
1779
t. 6



793697



AVERTISSEMENT

D E

L'ÉDITEUR ,

Sur les deux Pièces suivantes.

JUSQU'A présent nous avons examiné en détail les beautés & les défauts de chacune des Pièces de M. de Belloy ; il s'agit maintenant de former de tous ces examens particuliers un résultat général , qui fixe l'idée qu'on doit se faire des talens de M. de Belloy. Remettons sous les yeux du Lecteur le jugement qu'a porté de cet homme célèbre un Journaliste , si supérieur aux autres , & qui par la sûreté de son goût , par l'équité sévère de sa critique , a mérité d'être regardé comme l'organe le plus fidèle des sentimens des Gens de Lettres. Lui rendre hautement cette justice , ce n'est pas , comme on le verra bientôt ,

TOME VI,

A

2 AVERTISSEMENT.

prendre l'engagement d'adopter toutes ses opinions ; mais c'est prendre celui de les discuter avec tous les égards dûs à son goût , à ses talens , & à ses lumières.





J U G E M E N T

D E

M. D E L A H A R P E ,

S U R

M. D E B E L L O Y ,

*Tiré du Journal de Politique & de Littérature , N.º 21 , du 25 Juillet 1777 ,
pages 397 & suivantes.*

» **L**E Jeudi 10 , on a donné la première
 » représentation de *Gabrielle de Vergy* , Tra-
 » gédie de feu M. de Belloy. Je saisirai cette
 » occasion de donner en peu de mots un
 » résumé des productions dramatiques de cet
 » Ecrivain , qui a eu plus de succès que de
 » renommée , & plus d'esprit que de talent.
 » Ces sortes de précis raisonnés entrent dans
 » le plan de ce Journal , lorsqu'on y parle ,
 » pour la première fois , d'un Auteur qui a
 » eu de la réputation , & le Public impartial
 » nous en a su gré.

» A l'égard de ceux qui traitent de satire
 » tout ce qui n'est pas panégyrique , je les

„ prierai d'observer , que , lorsqu'un Auteur
„ n'est plus , on ne doit rien considérer que
„ ses Ouvrages , qui appartiennent à nos plai-
„ sirs & à notre instruction. La vérité , sans
„ doute , ne peut pas blesser les morts qui ne
„ l'entendent point ; il seroit bien étrange
„ qu'elle offensât les vivans , quand elle ne
„ les regarde pas.

„ M. de Belloy fut de bonne heure pas-
„ sionné pour le Théâtre ; mais divers ob-
„ stacles l'empêchèrent d'abord de s'y livrer
„ autant qu'il l'auroit voulu. Il avoit trente
„ ans lorsqu'il vint à Paris faire jouer *Titus* ,
„ en 1759. Séduit par la réputation qu'avoit
„ dans l'Europe l'Ouvrage de Métastase , il
„ ne vit pas la différence d'une Tragédie
„ Françoisise & d'un Opera Italien. Il oublia
„ qu'en faveur de quelques morceaux élo-
„ quens & pathétiques , on avoit pardonné à
„ *la clémence de Titus* de n'être qu'une foible
„ copie de *Cinna* ; qu'on trouvoit bon qu'un
„ Etranger imitât un des chef-d'œuvres de
„ Corneille ; mais qu'on ne verroit pas vo-
„ lontiers sur notre scène ce même chef-
„ d'œuvre affoibli & défiguré. Il n'y avoit
„ rien dans *Titus* qui ne fût emprunté de ce
„ que nous connoissions. Le rôle de Sextus
„ étoit calqué sur celui de Titus dans le *Bru-*

» *titus* de M. de Voltaire ; le Titus de M. de
 » Belloy ne gagnoit pas à être comparé à Au-
 » guste , & Vitellie ne soutenoit pas le paral-
 » lèle d'Emilie. Joignez à cela les longueurs
 » & les déclamations ; en voilà plus qu'il n'en
 » falloit pour faire tomber une Pièce , dans
 » un temps où l'on n'avoit pas encore appro-
 » fondi les moyens de s'arranger des succès
 » de quinze jours. Vingt Pièces qui ont ob-
 » tenu depuis, cette espèce de succès, ne va-
 » loient pas *Titus* , & sont aujourd'hui ou-
 » bliées comme lui. Mais les amateurs ont
 » retenu quatre vers de *Titus* , qui furent très-
 » applaudis , & qui resteront comme une
 » excellente traduction de ces vers fameux de
 » Métastase , *Siam soli* , &c.

Nous sommes seuls ici : César n'y veut point être :
 N'y vois qu'un ami tendre : ose oublier ton Maître.
 Dans un cœur tout à toi viens épancher le tien ;
 Sois sûr qu'à l'Empereur Titus n'en dira rien.

» M. de Belloy imprima son *Titus* avec
 » cette épigraphe, tirée de Lucain.

*Nec tam mea fata premuntur
 Ut nequeam relevare caput.*

» Cette devise étoit d'un homme qui se fen-
 » toit de la force , & il avoit raison ; mais
 » dans une longue Préface il attribue sa chute

» à l'envie & à la cabale , & il avoit tort.
» M. de Belloy se releva dans *Zelmire* ,
» autre imitation de Métastase. C'est dans
» l'*Iffipilé* de ce Poëte que se trouvent les si-
» tuations qui ont fait réussir la Tragédie de
» *Zelmire* , & ce mot si heureux & d'un si
» grand effet , *Zelmire est innocente ; La Mia*
» *sposa è innocente*. Il est vrai que ces situa-
» tions sont fondées sur un Roman très-com-
» pliqué & très-peu vraisemblable ; que le fra-
» cas d'événemens incroyables qui surchar-
» gent la Pièce nuit beaucoup à l'intérêt , en
» blessant trop la raison ; que le rôle d'Anté-
» nor est d'une bassesse hypocrite , souvent
» peu digne de la Tragédie ; mais enfin *Zel-*
» *mire* , qu'il seroit peut-être difficile de lire ,
» peut se soutenir sur la scène , quoiqu'elle
» n'ait pas eu , lorsqu'on l'a reprise , le même
» succès que dans la nouveauté.

» On se souviendra long-temps du *Siège de*
» *Calais* , époque remarquable , à bien des
» égards , dans l'histoire du Théâtre. Ceux
» qui assistèrent à la première représentation
» peuvent se rappeler que l'effet de la Pièce
» fut ce jour-là très-médiocre. Le personnage
» d'Harcourt avili devant Edouard , l'ex-
» trême foiblesse de ce rôle d'Edouard , la
» visite très-inutile qu'il rend à la fille du

» Maire (1), pour différer avec elle sur la
 » Loi Salique, le vuide absolu du troisième
 » acte, tous ces défauts essentiels furent sen-
 » tis. Mais on applaudit avec justice le dé-
 » vouement du second acte, qui est tragique ;
 » la scène d'Harcourt dans la prison, au qua-
 » trième, & le retour des six Bourgeois dé-
 » voués au cinquième. On applaudit de beaux
 » & de grands sentimens, & l'expression d'un
 » patriotisme héroïque. La Pièce eut un pro-
 » digieux succès à Versailles, & produisit en-
 » suite à Paris un enthousiasme de réflexion
 » qui s'échauffa par degrés ; & que la mode,
 » qui se mêle à tout, porta jusqu'au fana-
 » tisme. Le mouvement étoit donné, & l'on
 » ne peut pas prévoir jusqu'où il auroit été,
 » sans l'événement très-singulier qui en arrêta
 » les représentations, & qui nous fit perdre
 » une grande Actrice. Je me souviens que M.
 » de Belloy, porté d'ailleurs aux idées tristes
 » par une suite de sa constitution valétudi-
 » naire & mélancolique, regarda toujours
 » comme l'effet d'une fatalité attachée à lui
 » seul, cette révolution sans exemple, qui ar-
 » rêta sa Pièce dans le moment où elle auroit

(1) Ceci est une erreur, on a voulu dire la fille du Gouverneur de Calais, Jean de Vienne.

Note de l'Éditeur.

» pu avoir cinquante ou soixante représenta-
» tions ; il l'imprima, & bientôt, par un retour
» trop ordinaire , on dit trop de mal de cet
» Ouvrage , dont on avoit dit trop de bien.
» Alors s'accomplit à la lettre ce qu'un homme
» de Lettres avoit dit à un homme de la
» Cour, au sujet du *Siège de Calais*. » *Cette Pièce*
» *qu'aujourd'hui vous exaltez , quelque jour*
» *nous la défendrons contre vous*. En effet , M.
» de Belloy éprouva que les mêmes hommes
» outrent la critique , & exagèrent la louange.
» Il devint d'aussi bon air d'en dire du mal ,
» qu'il avoit été de mode d'en dire du bien.
» On vouloit passer pour juge éclairé , comme
» auparavant on avoit voulu passer pour bon
» François ; & il en fera toujours ainsi de la
» plupart des hommes qui n'ont point de ju-
» gement à eux. Le *Siège de Calais* fut repris
» quelques années après , & eut encore du
» succès, parce qu'en effet il en mérite. Malgré
» ses défauts, c'est encore le meilleur Ouvrage
» de l'Auteur. Les beautés qu'il y a semées
» lui appartiennent. C'est une justice que je
» lui rendis , lorsque je travaillois au Mer-
» cure , dans le temps de la reprise de la Pièce.
» Il y fut d'autant plus sensible , qu'alors tout
» le monde n'étoit pas juste envers lui , &
» qu'il étoit sûr d'ailleurs que mes louanges

„ étoient sincères. Il crut me devoir des re-
 „ merciemens que je ne croyois pas mériter,
 „ & je jugeai par l'impression que faisoit sur
 „ lui l'éloge, de celle que devoit faire la cri-
 „ tique. Je ne me la permis jamais envers lui,
 „ tant qu'il a vécu.

„ Les applaudissemens que reçut la Tragé-
 „ die de *Gaston & Bayard*, durent le dédom-
 „ mager des censures trop amères qu'essuya
 „ le *Siège de Calais* ; ce n'est pas que *Gaston*
 „ & *Bayard* fût fait pour réunir les suffrages
 „ des connoisseurs ; il s'en faut de beaucoup.
 „ Les deux principaux caractères sont absolu-
 „ ment dénaturés. Le jeune Gaston a toute la
 „ sagesse, toute la supériorité de raison qui
 „ convient à un homme mûr. Bayard a toute
 „ la violence, toute l'imprudence d'un jeune
 „ amoureux. On ne reconnoît point le *Che-*
 „ *valier sans reproche* dans un homme qui
 „ veut se battre avec son Général, lorsque ce
 „ Général n'a d'autre tort envers lui, que
 „ d'être aimé d'une femme que Bayard aime
 „ inutilement. Il reconnoît son tort, il est
 „ vrai ; il jette son épée aux pieds de Ne-
 „ mours. Mais lorsqu'il s'écrie en même tems :
 Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

„ On ne voit plus un Guerrier vertueux,
 „ un brave homme, sentant qu'il a fait une

„ véritable faute , & mettant dans son repen-
„ tir la candeur , la simplicité de sa belle
„ ame ; on ne voit qu'un déclamateur qui
„ oublie que la vertu ne dit jamais *contem-*
„ *plez-moi* , qu'elle ne dit point d'elle-même
„ qu'elle est *auguste* , parce qu'il est de son
„ caractère de croire qu'il n'y a rien de plus
„ simple que ce qu'elle fait. D'ailleurs, il est
„ en effet très-simple que Bayard qui a eu
„ tort , fasse des excuses à son Général , à un
„ Prince , neveu de Louis XII , qu'il a très-
„ gratuitement offensé. Si le Général , si le
„ Prince avoit eu tort envers Bayard , & lui
„ eût ainsi demandé pardon , c'est alors que
„ la scène eût été vraiment théâtrale ; c'est
„ alors que le Prince eût été *auguste* , & ne
„ l'auroit pas dit , mais tout le monde l'au-
„ roit dit pour lui. La situation forcée d'E-
„ phémie entre le poignard de son père &
„ l'épée de son amant , & l'explicable conf-
„ piration d'Avogare , sont encore des défauts
„ réels à l'examen. Mais l'intérêt de curiosité
„ qui règne dans la Pièce , l'esprit guerrier
„ qui l'anime , la pompe militaire qu'on y dé-
„ ploye , les noms de Nemours & de Bayard ,
„ des traits d'élévation , de force , dignes de
„ ces grands noms ; enfin , l'art même des
„ situations qui attachent sur la scène, quoi-

» que la raison puisse les condamner dans le
 » cabinet ; voilà ce qui fait le mérite de cet
 » Ouvrage , & de tous ceux que l'Auteur a
 » composés pour le Théâtre.

» Je ne puis rien dire de *Pierre le Cruel* ,
 » que l'on n'a joué qu'une fois , & que je n'ai
 » point vu. On assûre que la chute de cette
 » Tragédie avança la mort de M. de Belloy ,
 » que le mauvais état de sa santé faisoit de-
 » puis long-temps juger prochaine.

» *Gabrielle de Vergy* est la seule Pièce où il
 » ait essayé de traiter & d'approfondir les
 » passions. Il faut convenir que la nature de
 » son talent ne le portoit pas à ce genre. On
 » a dit de lui avec raison que tout son talent
 » étoit dans sa tête. Chez lui tout est arran-
 » gement & combinaison ; tous les ressorts
 » sont ingénieux , mais le plus souvent pé-
 » nibles , & quelquefois forcés. Il manque ab-
 » solument de cette flexibilité d'imagination ,
 » de cette vérité d'expression , de cette dou-
 » ceur de style , de cette éloquence entraî-
 » nante , qualités essentielles & indispen-
 » sables dans les sujets de passion. Il entend la
 » marche du Théâtre , mais il connoît peu
 » les mouvemens du cœur humain. On en
 » voit un exemple frappant dans le caractère
 » de Faïel. Cet homme tourmenté d'une ja-

» lousie furieuse , malheureux de cette seule
» idée que Gabrielle peut en aimer un autre
» que lui , faisant tout pour s'assurer de ce
» malheur , qui est pour lui le plus grand de
» tous , apprend enfin au second acte , par
» l'aveu même de Gabrielle , qu'en effet elle
» aime Coucy , & qu'elle n'a jamais aimé que
» lui. Cet aveu lui échappe dans le désespoir
» où l'a jettée la fausse nouvelle de la mort
» de Coucy. Cette mort doit sans doute faire
» plaisir à Faïel ; mais est-il bien naturel que
» dans le premier moment , où il a été enfin
» bien convaincu de ce qu'il redoutoit comme
» le plus affreux malheur , où il entend qu'il
» n'a jamais été aimé , & que Gabrielle a tou-
» jours vécu pour un autre , cet homme amou-
» reux & jaloux avec rage , se jette aux pieds
» de sa femme avec des transports de joie &
» de tendresse ? Son Rival est mort , il est
» vrai , il peut le remplacer quelque jour dans
» le cœur de Gabrielle. Voilà la réflexion ;
» mais le premier mouvement n'est-il pas
» celui de la jalousie , de l'emportement , du
» reproche ? Si Faïel n'étoit qu'amoureux ,
» sa conduite seroit toute simple ; mais il est
» forcené de jalousie , mais il doit finir par des
» crimes monstrueux ! Qu'on y réfléchisse ,
» & qu'on juge.

» La Pièce , en général , est conduite avec
 » l'art , que toujours l'Auteur a su mettre dans
 » ses Pièces , pour en couvrir les invraisem-
 » blances. Il y en a une bien forte au troi-
 » sième acte , lorsque Faïel , teint du sang de
 » Monlac , entre l'épée à la main en même
 » temps que Coucy sort par un autre côté de
 » l'appartement de Gabrielle. On a dit à Faïel
 » que Coucy étoit dans le Château. Tous ses
 » gens sont occupés à le chercher. Des gardes
 » sont répandus par-tout. Il est absolument
 » impossible que Coucy ne soit pas décou-
 » vert dans l'appartement de Gabrielle , dont
 » toutes les issues doivent être entourées au
 » moment où Faïel y arrive. Mais on n'est
 » pas fâché que Coucy échappe aux yeux de
 » son Rival , & l'on excuse les moyens. On a
 » plus de peine à excuser la scène du qua-
 » trième acte , où , pendant la feinte absence
 » de Faïel , qui doit laisser tout à craindre
 » aux deux Amans , ils ont une conversation
 » longue & tranquille , pleine de sentimens
 » exaltés , qui ressemblent trop aux conver-
 » sations des Héros de la Calprenède. Enfin
 » l'on arrive à ce cinquième acte , dont l'effet
 » a été si extraordinaire , & qui a partagé les
 » esprits , de manière qu'ils ne semblent pas
 » pouvoir se rapprocher. Une partie du Pu-

» blic a applaudi cet affreux spectacle ; l'autre
» l'a repoussé avec horreur. Au moment où
» Gabrielle prend le vase qu'elle croit conte-
» nir du poison , & apperçoit un cœur san-
» glant , plusieurs femmes se sont évanouies ,
» & ont été emportées hors des loges. On
» doit dire à la louange de l'Actrice supérieure
» qui a joué ce rôle (Madame Vestris) que la
» pantomime effrayante de son jeu , & l'éner-
» gie de son expression étoient portées au
» plus haut degré. Elle est restée quelque
» temps immobile de saisissement , & a sorti
» de cet état de stupeur par des sanglots dé-
» chirans , & à moitié étouffés par une dou-
» leur convulsive. L'imitation de la nature
» souffrante , & les angoisses de l'agonie ne
» peuvent pas aller plus loin. Cependant on
» s'accorde à penser que l'Auteur a prolongé
» beaucoup trop long-temps cette horrible
» situation ; qu'en supposant qu'on la dût ha-
» zarder , il falloit du moins n'y pas fixer aussi
» long-temps les yeux. Ce cœur sanglant re-
» vient dans tous les vers , & il y en a trop
» même pour ceux qui aiment ce spectacle ;
» si l'on me demande mon avis , j'avoue que
» le sujet de la Pièce ne me paroît pas heu-
» reux. La situation de Gabrielle est nécessai-
» rement monotone , parce que son malheur

« est irrémédiable , & qu'il n'y a rien à espé-
« rer ni pour elle , ni pour Coucy. Ainsi la
« Pièce , dénuée de ces alternatives de crainte
« & d'espérance , qui sont l'essence du Drame ,
« afflige plus qu'elle n'intéresse. A l'égard du
« cinquième acte , ce n'est pour moi qu'une
« atrocité gratuite qui me dégoûte & me ré-
« volte. La Tragédie peut aller jusqu'à l'hor-
« reur , j'en conviens ; mais il faut que des
« forfaits monstrueux tiennent à un grand ob-
« jet , à un grand caractère. Je consens que
« pour régner , Cléopâtre égorge un de ses
« fils , & veuille empoisonner l'autre ; que
« Mahomet , avec des desseins encore plus
« grands , immole le père par la main du fils ,
« & donne la plus grande & la plus terrible
« leçon des effets du Fanatisme. Mais quand
« ce mari jaloux a tué son rival , s'il en ap-
« porte le cœur à sa femme , le mien se sou-
« lève de dégoût ; & je ne vois qu'une féro-
« cité brutale & basse , qu'il ne faut pas plus
« montrer aux hommes qu'on ne leur mon-
« treroit un monstre qui auroit la fantaisie de
« boire du sang humain , comme on le ra-
« conte de quelques scélérats de nos jours. Je
« ne doute pas qu'un pareil spectacle , & celui
« d'un homme roué , & celui de la question ;
« & autres belles choses , ne puissent donner

» des convulsions & des attaques de nerfs aux
» femmes, & même aux hommes. Il y a des
» gens qui vont chercher des émotions à la
» Grève. Je ne crois pas que ce soit-là le but
» de la Tragédie ; mais s'il y a des personnes
» que cela divertisse, je ne m'y oppose pas,
» & je ne veux point troubler leurs plaisirs.

» Le style de la Pièce est comme celui de
» toutes les Pièces du même Auteur. Les avis
» ne sont point partagés là-dessus. Sa diction
» est dure & enflée. Le naturel, l'harmonie,
» la grace, l'élégance, sont autant de qua-
» lités trop souvent étrangères à cet Ecrivain.
» Il écrit en homme d'esprit, en Rhéteur,
» presque jamais en Poète, en homme élo-
» quent. Quelquefois il élève l'ame, rarement
» il parle au cœur. On a remarqué dans Ga-
» brielle de Vergy quelques vers empreints de
» ce naturel qui manque trop souvent à M.
» de Belloy, & l'on a pu voir qu'ils étoient
» applaudis bien différemment du reste : tant
» la vérité conserve toujours son empire !

Hélas ! aux cœurs heureux les vertus sont faciles ,

» dit Faïel , en rejetant tous ses torts sur
» les tourmens que lui cause sa jalousie ; &
» Gabrielle troublée au moment de revoir
» Coucy,

» Coucy , qu'elle croit mort , dit ces deux
» vers :

Toi , qui ne m'entends plus , hélas ! dès notre
enfance ,

C'est ainsi que l'Amour m'annonçait ta présence.

» Tout autre détail seroit inutile sur le
» style d'une Pièce imprimée depuis long-
» temps ».





OBSERVATIONS DE L'ÉDITEUR.

Sur ce Jugement.

LES disputes des Savans peuvent toujours être utiles, lors même qu'elles ont pour principe l'amour-propre, & pour but la petite gloire de faire triompher son opinion; il peut résulter de la discussion l'éclaircissement d'une vérité, la réfutation d'une erreur : cette utilité possible du résultat couvre la petitesse réelle du motif, & le ridicule de la vanité est moins apperçu. Il n'en est pas de même des disputes (trop souvent dignes du nom de querelles) qui concernent les matières de goût & de bel-esprit; comme ces matières offrent peu de vérités incontestables, & sont peu susceptibles de démonstrations rigoureuses; comme l'arbitraire y domine, le prétexte de l'utilité disparoît, & laisse voir à découvert la vanité des motifs & le jeu des petites passions. On voit clairement que l'agresseur, en supposant même qu'il ne soit point l'ennemi de l'Auteur & de ses opinions, a du moins l'orgueil de vouloir être son juge,

& qu'il croit montrer un goût plus délicat, parce qu'il montre un goût plus difficile. Que fera-ce si la haine éclate, si elle aveugle sur les beautés, si elle crée des défauts, si le Lecteur peut toujours savoir d'avance tous les jugemens que tel critique portera sur les ouvrages de tel Auteur? Que sera-ce surtout si le critique, étendant ce système de guerre & de haine, fait profession d'attaquer tout ce qui s'élève, comme Tarquin coupoit les têtes des pavots les plus élevés; s'il s'attache à décrier tous les Ecrivains illustres, s'il ne loue que les Auteurs & les écrits obscurs, & s'il appelle cet ostracisme l'art de maintenir le bon goût? le ridicule alors n'a plus de bornes, & ce métier n'a plus de nom. L'on ne conçoit plus ni ceux qui l'exercent, ni ceux qui le favorisent.

Eh! pourquoi faut-il que dans les Lettres, dans l'empire de l'esprit & de la raison, qui devroit être celui de la vertu, il y ait des personnages tels qu'on a imaginé Momus parmi les Dieux, & Therfite parmi les Héros; c'est-à-dire, des rieurs ridicules qui n'ont pas mêmes les rieurs pour eux? L'antiquité du moins n'avoit imaginé qu'un Momus & qu'un Therfite; les Therfites littéraires se sont multipliés à tel point que, grace à tant de juges

de la Littérature , bientôt il n'y aura plus de Littérature , parce qu'il est plus facile , & malheureusement plus avantageux , de porter un mauvais jugement sur un Ouvrage , que de produire , sur quelque matière que ce soit , un Ouvrage supportable. Aussi en sommes-nous déjà aux Journaux des Journaux.

Nous ne parlons pas de la Critique qui , dans les mains de l'hypocrisie & de l'intérêt , devient un instrument de délation & de persécution ; ceci méneroit insensiblement jusqu'au crime , & nous ne considérons ici , dans la Critique , que les ridicules dont elle est susceptible.

Les ridicules des Auteurs attaqués , qui ont le malheur de répondre aux Critiques , sont encore plus sensibles & plus aisément saisis ; en général , les chagrins de l'amour-propre irrité sont l'amusement du vulgaire , toujours sot & toujours malin. Un homme d'esprit a dit que nos querelles littéraires sont directement le contraire de ce qui se passoit dans les Jeux du Cirque , où les bêtes combattoient pour le plaisir des hommes ; mais les réponses aux Critiques ont un ridicule réel aux yeux même des gens sensés ; c'est toujours combattre pour les intérêts de son esprit & de son goût , c'est vouloir faire avouer que nous

en avons plus qu'il ne plaît à notre Censeur de nous en accorder ; d'ailleurs , quels détails de ridicule & de vanité n'entraînent pas ces querelles ? Cette colère , qui n'étant jamais partagée par le Lecteur , devient toujours comique ; ces récriminations moitié odieuses , moitié burlesques ,

Ces dédains affectés & si bien démentis ,

cette modération toujours promise , & qui échappe toujours : si l'Auteur pouvoit voir toutes ces misères du même œil dont les voit le Lecteur , il seroit guéri pour jamais de la foiblesse de répondre aux Critiques.

Pour montrer dans quels excès peut jeter cette ardeur polémique , nous citerons un seul exemple , parce qu'il regarde un esprit raisonnable & un assez bon Ecrivain ; c'est la Réponse de l'Abbé Velly , à quelques objections qui lui avoient été faites par les Journalistes de Trévoux , & par quelques autres Censeurs : dans cette Réponse , placée en forme de Préface à la tête du III^e Volume de la Nouvelle Histoire de France , l'Auteur , sous une feinte modération , sous une politesse ironique , cache , & cache fort mal , un persiflage sanglant , une fureur d'amour-propre d'autant plus gratuitement ridicule , qu'il ne s'agit là

ni d'esprit ni de talent , mais de faits & d'érudition , & qu'il n'y a qu'à examiner & vérifier. Ce morceau m'a toujours paru le chef-d'œuvre du mauvais ton & du mauvais goût.

Je fais que c'est encore un problème parmi des Gens de Lettres distingués , de savoir si l'on doit ou non répondre aux Critiques , & que, s'il y a de fortes raisons pour le silence, il y a de grands exemples pour le parti contraire ; je fais que des Ecrivains illustres , qui ont pour principe de ne point attaquer , ont pour principe aussi de repousser les attaques , suivant la maxime de la Panthère de Phèdre :

Illis revertor hostis qui me laferunt.

Il est des hommes privilégiés que la gloire a mis au dessus des atteintes du ridicule comme de l'envie ; craignons de les blâmer dans les choses mêmes que nous ne croirions pas devoir imiter ; disons avec Racine :

Un long amas d'honneurs rend Thésée excusable....
Et je n'ai pas le droit de faillir comme lui.

Disons avec Quintillien : » *Modestè..... &*
» *circumspecto judicio de tantis viris pronun-*
» *tandum est* «.

Il est d'autres Ecrivains que leur obscurité met , pour ainsi dire , au dessous même du

ridicule ; ceux-ci peuvent répondre impunément ; peut-être y gagneront - ils d'être un peu moins inconnus : la règle la plus sûre pour tous les autres , est de profiter de la Critique , s'ils le peuvent , & de n'y jamais répondre. Si la Critique est injuste & personnelle ; si elle est l'ouvrage de la haine & de l'envie , c'est presque un précepte de la Morale de n'y pas répondre ; dans tous les cas , c'est au moins un bon conseil de la politique.

Au reste , observons en passant , que dans la Pratique , la distinction entre la Critique personnelle & la Critique littéraire , est presque toujours chimérique. Quoi ! on se permettra l'intention manifeste d'humilier , d'insulter un Auteur , de le couvrir de ridicule du côté où il a recherché la gloire , & sous prétexte qu'on ne parle que d'Ecrits & de Littérature , on croira une telle Critique légitime & honnête ! La grande règle , sur ce point , doit être de ne jamais écrire contre personne , du ton dont les loix ordinaires de la politesse ne permettroient point de lui parler en face dans la Société. Voilà , ce me semble , les notions élémentaires sur le juste & l'injuste en matière de critique ; toutes les fois qu'on passe ces bornes , on risque d'en être puni par la perte de la considération & par l'avi-

lissement personnel , inséparable des succès mêmes de la malignité. Le Public peut encourager la fatyre , soit directe , soit indirecte , soit personnelle , soit littéraire ; mais il lui est impossible d'estimer le satyrique :

Dolere cruento

*Dente laceffiti , fuit intactis quoque cura
Conditione super communi.*

HORAT.

Cette doctrine concernant la Critique & les Réponses aux Critiques , peut être combattue ; mais si elle eût réglé la conduite de M. de Belloy , & si elle eût été suivie à son égard , il auroit été plus heureux , & ses succès auroient été plus respectés.

Au reste , les inconvéniens & les écueils dont on vient de parler , ne peuvent plus avoir lieu , lorsqu'il s'agit d'un tiers & d'un Auteur qui ne vit plus. Si , défendre ses propres Ouvrages est , comme nous l'avons dit , une personnalité susceptible de ridicule ; défendre les Ouvrages d'un ami qui n'est plus , est une sorte de devoir qui n'est subordonné qu'à celui d'être juste & vrai.

Rien de ce qui vient d'être dit ne peut s'appliquer à la Critique mesurée , honnête & juste , à beaucoup d'égards , que M. de la

Harpe a faite des Œuvres de M. de Belloy , après la mort de ce Poëte. M. de la Harpe & moi nous ne devons plus à M. de Belloy que la vérité ; M. de la Harpe l'a dite tel qu'il la voit , je la dirai telle que je crois la voir. Ni lui , ni moi , ne devons être suspects. J'étois l'ami de M. de Belloy , & je conviens de ses défauts ; M. de la Harpe étoit peut-être son rival , & il convient de ses talens ; nos opinions ne diffèrent pas essentiellement , nous ne sommes partagés que sur quelques degrés de l'estime que nous reconnoissons l'un & l'autre être dûe à M. de Belloy ; nous pouvons nous rapprocher , ou du moins l'intervalle qui nous sépare peut être abandonné à l'opinion.

Raisonner sur ces matières , contre M. de la Harpe ou plutôt avec lui , c'est consulter un Maître & un modèle sur des questions de goût , dont la discussion peut être utile : tout le monde fait quelle est la supériorité de M. de la Harpe dans cette partie , supériorité jointe chez lui à de si grands talens , & qui leur donne tant d'éclat. Annibal disoit à Scipion :
 « Si je vous avois vaincu , je me mettrois
 » au dessus & de Pyrrhus & d'Alexandre
 » même » ; si M. de Belloy avoit égalé M. de la Harpe , par la sûreté du goût & la poésie

continue du style, à peine auroit-il des Maîtres dans le Genre Dramatique.

Un autre avantage inestimable de M. de la Harpe sur la foule des Censeurs, avantage qui tient autant à l'amour de la vérité qu'au goût, c'est que dans la Critique la plus sévère contre les Auteurs, dont il paroît aimer le moins & la personne & les Ouvrages, il n'a jamais manqué de louer franchement, & de faire valoir toutes les beautés dignes d'être remarquées. C'est cette bonne foi si naturelle, mais si rare, qui rend sa Critique si redoutable.

Quant à ces Juges sans mission, Gens du monde ou Ecrivains, qui n'ayant point d'idées, exagèrent les idées d'autrui pour faire croire qu'elles leur sont propres, & qui, parce qu'on a reproché justement à M. de Belloy de l'enflure & de la dureté dans quelques-uns de ses vers, parlent de lui comme on parle de Chapelain ou de Ronsard, & renvoient, pour l'Art Dramatique, au temps des Jodelle, des Hardy & des Garnier, l'homme qui a peut-être connu le mieux le Théâtre, ce seroit manquer à la mémoire de M. de Belloy, ce seroit se manquer à soi-même que de les réfuter, ils sont trop loin de l'état de la question. Ils nous fourniront seulement ici

l'occasion d'observer que l'exagération affoiblit & dénature tout ; que, par l'abus qu'on a fait de l'hyperbole , le simple positif est devenu plus énergique , plus signifiant que le superlatif ; l'usage du superlatif est presque une négligence de style ; c'est l'expression vague & froide de quelqu'un qui n'a pas le sentiment de ce qu'il dit , ou qui parle avec distraction.

Revenons au jugement que M. de la Harpe porte de M. de Belloy. Nous croyons pouvoir l'accuser d'un peu de sévérité , mais nous ne dirons pas , comme quelques personnes , qu'il vaut mieux pêcher par excès d'indulgence. C'est un très-bon principe en politique & en morale ; mais le goût n'est du ressort ni de l'une ni de l'autre , il tient aux sensations , & les sensations sont involontaires : le peu de principes fixes qu'on a recueillis sur le goût , ne sont que le résultat des sensations qui ont paru être générales , & qui ne varient point , ou qui varient peu ; le reste est plus ou moins arbitraire , mais toujours involontaire. Ainsi discuter des matières de goût , en quelque genre que ce soit , n'est que rendre compte de ses sensations , & tâcher d'en découvrir les causes.

M. de Belloy , selon M. de la Harpe , a eu

plus de succès que de renommée , & plus d'esprit que de talent.

Si M. de la Harpe n'entend par *talent* que le talent d'écrire , qu'il doit par toute forte de raisons mettre au premier rang , & s'il entend par *esprit* l'art d'inventer , de disposer , de combiner , celui de créer de grandes beautés de tous les genres & de tous les caractères ; nous sommes entièrement de son avis. M. de Belloy possédoit cet art dans un plus haut degré que le talent d'écrire. Avec ce qu'on entend ordinairement par *esprit* , on amuse , & dans la Tragédie on peut même attacher ; mais on n'émeut point , on ne transporte point. Ce n'est pas avec de l'esprit , c'est avec une ame élevée , forte & sensible , qu'on trouve certains traits , certains mots de *Zelmire* , qu'on fait la scène du *Dévouement* , qu'on imagine le retour des Bourgeois dans le *Siège de Calais* , qu'on prépare & qu'on exécute la scène de la *Réparation* dans *Gaston & Bayard* , que l'on conçoit même l'idée de l'exposition de cette Pièce. Ce n'est point avec de l'esprit qu'on fait le cinquième acte de *Titus* , même en suivant Métastase ; c'est avec une ame douce & tendre. Mais c'est surtout avec une sensibilité profonde & une ame passionnée qu'on trace les portraits de Faïel

& de Gabrielle , & qu'on soutient l'intérêt toujours croissant de cette dernière Pièce , à laquelle il nous semble que M. de la Harpe ne rend pas tout-à-fait justice.

M. de la Harpe paroît s'en tenir sur *Titus* au jugement qu'on a cru avoir porté dans une représentation tumultueuse , la seule qui ait été donnée ; il le regarde comme jugé , comme pros crit , & il croit peut-être le traiter avec indulgence , en observant qu'il y a de beaux vers dans cette Pièce : il expose très-ingénieusement , à son ordinaire , les raisons qui ont dû la faire tomber , en supposant qu'elle ait dû tomber ; mais peut-être s'en est-il rapporté à sa mémoire & à la première impression , sur ce qui concerne cette Pièce. Nous osons penser que , s'il se donnoit la peine de la relire , il jugeroit comme nous , que le cinquième acte auroit dû réussir , & qu'il y en a peu d'aussi touchans.

Il nous paroît encore d'une sévérité un peu excessive à l'égard de *Zelmire* , lorsqu'il dit , qu'il seroit peut-être difficile de la lire ; cette Pièce a les défauts de style qu'on trouve plus ou moins dans les Pièces de M. de Belloy ; mais des situations fortes , un intérêt toujours unique dans son objet , malgré la complication & la variété des ressorts ; une foule

de traits sentis , des tirades même bien écrites la font lire avec plaisir.

» Le rôle d'Antenor , dit M. de la Harpe ,
» est d'une basseffe hypocrite , souvent peu
» digne de la Tragédie «.

Ce jugement peut donner lieu à quelques observations.

C'est peut-être en général un moyen dangereux d'exciter l'intérêt , que de montrer des personnages vertueux , opprimés ou trahis par des méchans ; ces derniers personnages sont toujours nécessairement odieux. Un Philosophe éloquent a dit qu'il ne concevoit pas le plaisir qu'on pouvoit prendre à tracer de pareils caractères ; il est certain que les Mathans , les Narcisses & leurs semblables excitent au Théâtre une indignation qu'un Auteur peut craindre pour l'effet de sa Pièce , & que les Tragédies qui touchent le plus, sont celles où les personnages intéressans sont malheureux par la force des événemens plus que par le jeu des caractères ; mais les sujets tragiques , où tous les personnages sont vertueux , & où le malheur naît seulement du concours des circonstances, étant assez rares, les personnages odieux , & ce qu'on appelle les *Tyrans* , sont d'un usage commun au Théâtre ; il est vrai que le grand art de les

employer est de ne les pas trop avilir. Mais la fourberie les avilit-elle , & n'est-elle pas au rang des vices qu'on peut leur donner dans la Tragédie ? Il paroît qu'on pourroit sur ce point ériger en principe de goût ce vers de Mahomet :

Il a droit de tromper , s'il trompe avec grandeur.

Mahomet trompe Seide , Palmyre , Zopire , tout le peuple , & ne s'avilit point. Narcisse devient peut-être vil & un peu comique ; il ressemble peut-être un peu trop à Sbrigani , quand il dit à Britannicus :

Ah ! quelle ame assez basse !.....

C'est à vous de choisir des Confidens discrets.

Il ne s'avilit pas un moment dans toute cette scène , où il détermine Néron à empoisonner Britannicus ; il s'élève au contraire à force d'esprit & d'adresse , quand il dit à Néron :

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?

Tout dépend donc ici des nuances , il faut favoir les choisir ; il y a de la finesse & de la justesse dans l'observation de M. de la Harpe , à l'égard d'Anténor : on pourroit en effet trouver quelques détails , où l'expression de son hypocrisie n'a peut-être pas assez de noblesse pour la Tragédie ; mais en général c'est

un scélérat profond , hardi , fécond en ressources , que rien ne déconcerte & n'étonne , & très-digne par-là de la Tragédie.

Quant aux personnages intéressans de la Pièce , c'est une règle inviolable qu'ils ne doivent jamais choquer directement la vérité ; mais il y a des exemples heureux de mensonges indirects , mis dans la bouche de personnages vertueux ; alors il faut , ou qu'une situation forte les y contraigne , comme quand Josabet élude les questions pressantes de Mathan sur Joas , par un emportement qui n'est pas tout-à-fait de bonne foi :

Méchant ! c'est bien à vous d'oser ainsi nommer , &c. ou qu'une vérité courageuse , toujours prête à échapper , perce à travers les voiles dont on s'efforce de la couvrir , comme dans la scène où Oreste paroît devant Egyste , à titre d'assassin d'Oreste même ; ou bien il faut que le mensonge couvre une action héroïque , & soit couvert lui-même par une équivoque qui tienne de près à la vérité , comme quand Zamti dit à Gengis :

J'ai rempli mon devoir , c'en est fait , oui , Seigneur.

Et quand Zelmire dit à Ilus :

Oui , réduite à choisir de mon père , ou d'Azor....

Ce que j'ai fait enfin , je le ferois encor.

Hors

Hors de ces cas , qui sont extrêmement rares , le mensonge est indigne d'un personnage intéressant , & même de ceux des personnages qui s'intéressent à lui , & c'est avec peine qu'on voit Arbate dire à Mithridate :

Xipharès , au moins jusqu'à ce jour , Seigneur , dans ses projets n'a point marqué d'amour ;

Tandis que Xipharès vient de lui faire confidence de son amour pour Monime.

Si l'on dit que ce mot , *dans ses projets* , est une équivoque qui sauve la vérité , je répondrai que l'équivoque , dans cet endroit , me paroît pire qu'un mensonge formel.

C'est avec plus de peine encore qu'on voit Xipharès , lorsqu'il est accusé par Pharnace d'aimer aussi Monime , dire à Mithridate :

Le croirez-vous , Seigneur , qu'un dessein si coupable.

Ce mot seul est un mensonge formel , & ne peut être excusé que par une raison qui n'est pas rendue assez sensible dans la Pièce ; c'est que Xipharès s'occupe bien moins en cet endroit de son danger que de celui de Monime , qu'on accuse d'être d'intelligence avec lui. Sans cette excuse , nous avouerions que Xipharès en cet endroit , nous paroîtroit fort au

deffous de Pharnace , qui du moins a la noble hardieffe de dire à Mithridate :

Je ne faurais chercher une fille inconnue....

Il est vrai , mon amour mérite votre haine.

Mithridate lui-même , quoiqu'il ne soit pas le personnage intéressant de la Pièce , paroît trop déroger à la dignité du malheur & à la noblesse de son caractère , par le petit artifice qu'il emploie pour surprendre le secret de Monime , si Racine n'avoit pas en quelque sorte anéanti cette objection , en la prévenant par ce vers adroit :

S'il n'est digne de moi , le piège est digne d'eux.

En général , rien de plus indigne de la Tragédie , genre essentiellement noble , que le mensonge , qui est essentiellement bas ; mais tout peut s'ennoblir par les circonstances , & sur-tout par le talent de l'Auteur ; c'est ainsi du moins que nous concevons toute cette théorie.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce que M. de la Harpe dit du *Siège de Calais* : le mot d'un homme de Lettres à un homme de la Cour est très-philosophique , & il réduit à leur juste valeur les jugemens des gens du monde. Nous n'avons pas remarqué , comme M. de la Harpe ,

que l'effet du *Siège de Calais* ait été très-médiocre le jour de la première représentation, & nous croyons nous rappeler bien positivement le contraire ; mais ce n'est là qu'un point de fait assez peu important.

Nous ne regardons pas comme un inconvénient dans la Pièce, l'avilissement du Comte d'Harcourt devant Edouard au troisième acte ; cet avilissement nous paroît même d'une moralité utile, & le Comte d'Harcourt prend bien sa revanche au cinquième acte, lorsqu'il a sauvé les Bourgeois, & qu'il vient s'en vanter à Edouard.

Quant à la Dissertation sur la Loi Salique, nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans les Observations sur le *Siège de Calais*.

M. de la Harpe fait, du plus bel endroit de la plus belle scène de *Gaston & Bayard*, une critique spécieuse ; il lui est impossible de ne pas donner du moins l'air de la raison à tout ce qu'il dit ; cependant, après un mûr examen, il nous est impossible d'être de son avis ; nous allons exposer les raisons du nôtre, & quand nous dirons que nous les soumettons à ses lumières, ce ne sera point du tout une façon de parler.

Selon M. de la Harpe , lorsque Bayard s'écrie :

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste :

» On ne voit en lui qu'un Déclamateur qui
 » oublie que la vertu ne dit jamais : *Contem-*
 » *plez-moi* ; qu'elle ne dit point d'elle-même ,
 » qu'elle est *auguste* , parce qu'il est de son
 » caractère de croire qu'il n'y a rien de plus
 » simple que ce qu'elle fait «.

Cette critique est belle & bien exprimée ; mais, 1.^o dans son dernier résultat, elle signifie seulement que Socrate est un Héros plus parfait qu'Achille ; cependant il est certain qu'il faut peindre Achille comme Achille, & non pas comme Socrate ; or les mœurs de la Chevalerie ont toujours été les mêmes que celles des Héros peints par Homère ; c'est & la même ardeur pour les combats, & la même manière de combattre ; les batailles générales ne sont qu'une multitude de duels & de combats particuliers , où chacun , par sa valeur personnelle, décide de son fort. Delà un orgueil naïf & confiant , qui se montre avec la plus grande franchise ; delà les bravades , les fanfaronnades ; en un mot, l'usage de se vanter continuellement. Voyez les défis de nos Chevaliers , leurs démentis , leurs menaces , leurs duels , leurs batailles ; vous vous

croyez aux sièges de Thèbes & de Troye , vous croyez entendre les Tidées , les Diomèdes , les Ajax , les Achilles , & pour peu qu'on y fasse attention, l'on voit que cela doit être ainsi. La manière de faire la guerre doit avoir une grande influence sur les mœurs des Guerriers. Parmi nous, le plus brave Soldat est une machine obéissante , obligée de suivre les mouvemens imprimés à tout le corps , & ne pouvant rien par elle-même ; la valeur aujourd'hui est la résolution ferme , froide & inébranlable de mourir dans notre poste , si la mort vient nous y chercher : du temps de la Chevalerie , comme du temps des Héros Thébains, Grecs ou Troyens , la valeur étoit la confiance qu'un homme avoit dans sa force & son adresse , qualités alors très-exercées ; c'étoit le sentiment de sa propre force , & ce sentiment s'exprime toujours avec orgueil ; au contraire, le sentiment de sa propre foiblesse , comparée à la force connue des autres , étoit ce qu'on appeloit alors *lâcheté* ; Pâris fuyoit devant Ménélas , ou devant Diomède :

Cervus uti vallis in alterâ

Visum parte lupum.

Parce qu'il étoit Pâris , & que c'étoit Ménélas où Diomède : de même les ennemis qui connoissoient Bayard , fuyoient devant lui ,

parce que c'étoit Bayard; aujourd'hui on craint les boulets ou les bombes; c'étoient les hommes qu'on craignoit alors, & ces hommes qui se sentoient craints, étoient naturellement fiers & présomptueux. Tels étoient les temps que le Chevalier Bayard voyoit finir, & qu'il regrettoit; ce sont les armes à feu qui ont tout changé à cet égard. La force, l'adresse étant des qualités désormais inutiles, & les procédés des Arts étant, pour ainsi dire, substitués aux qualités personnelles, l'orgueil qui naissoit de ces qualités, & qui se montrait, parce qu'il n'avoit aucune raison de se cacher, n'a plus lieu aujourd'hui; chaque homme en particulier, ayant moins d'influence personnelle sur les événemens, la Morale a trouvé jour à leur inspirer la modestie qui convient à des êtres si foibles & si bornés. Mais quand on dit que Bayard étoit modeste, c'est toujours par comparaison avec les autres Chevaliers, tous essentiellement présomptueux & vains, tous se piquans de vertu, mais dont la vertu disoit toujours : *Contemplez-moi*; & telle étoit aussi la vertu de Bayard : d'ailleurs on parle de la modestie opposée au faste & au luxe, plutôt que de la modestie opposée à l'orgueil. Ainsi ce que M. de la Harpe reproche ici à M. de Belloy, est réellement le mérite d'un

l'homme instruit, qui peint avec vérité les mœurs générales du temps, & les mœurs particulières du personnage qu'il produit sur la Scène.

2.^o Il étoit encore dans les mœurs de la Chevalerie que Bayard fît sentir le prix de son abaissement , pour écarter d'autant plus toute idée de crainte ou de foiblesse ; cette observation des mœurs chevaleresques & duellistes n'avoit pas échappé au modèle que M. de Belloy a suivi. Milord Edouard , en faisant réparation à S. Preux dans la *Nouvelle Héloïse* , a soin de dire aux témoins :

„ *De braves gens comme vous , sentent que*
 „ *celui qui répare ainsi ses torts , n'en fait endu-*
 „ *rer de personne. Vous pouvez publier ce que*
 „ *vous avez vu* „ :

C'est précisément ce que M. de Belloy a voulu dire dans ces quatre vers :

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste ;
 Voyez comme il remplit le devoir noble & juste
 Que l'honneur véritable impose à la valeur ,
 Et comment un Guerrier (1) se punit d'une erreur.

(1) L'Auteur avoit mis d'abord ,

Et comment un Héros se punit d'une erreur.

ce qui fortifioit l'objection de M. de la Harpe. Personne en effet ne doit dire : *Je suis un Héros*. Philoctète dit à Œdipe :

Mais un Prince , un Guerrier , tel que vous , tel que moi , &c.

3.^o Nous ne voyons pas pourquoi la vertu croiroit toujours ne rien faire , en faisant de grandes choses , & pourquoi elle ne fentiroit pas le prix de ses actions ? Edouard IV a-t-il tort de dire au Comte de Warwick , qui lui reproche ses services , & auquel il pardonne cet emportement :

Peut-être cet effort vaut seul tous vos bienfaits ?

Nous ne prétendons pas comparer ici l'action de Bayard réparant son tort , & satisfaisant son Général , avec celle d'Auguste pardonnant à un ingrat qu'il avoit comblé de bienfaits , & qui a conspiré contre lui , quoiqu'on pût prétendre qu'Auguste , suivant le conseil de Livie qu'il avoit d'abord méprisé , pardonne moins par générosité que par politique , & pour faire cesser des conspirations que la rigueur n'avoit fait que multiplier ; mais enfin de part & d'autre il s'agit d'une action généreuse ; Auguste assurément sent & fait valoir tout le mérite de la sienne , & personne ne l'a trouvé mauvais.

Je suis maître de moi comme de l'Univers ;

Je le suis , je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !

Conservez à jamais ma dernière victoire.

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux ;

De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

Soyons amis, Cinna , c'est moi qui t'en convie.

Tout cela n'est pas d'une vertu qui croye qu'il n'y a rien de plus simple que ce qu'elle fait.

Mais en effet, dit M. de la Harpe, Bayard avoit tort, il est très-simple qu'il fasse des excuses.

Je ne fais si c'est une chose si simple que cet aveu public & solennel de son tort, en présence de tous les Chefs de l'armée, sur-tout dans les mœurs de la Chevalerie, qu'il ne faut jamais perdre de vue. D'ailleurs veut-on qu'il ne fasse que remplir son devoir ? Eh bien :

Voyez comme il remplit le devoir noble & juste, Que l'honneur véritable impose à la valeur !

M. de la Harpe aimeroit mieux que ce fût Gaston qui fit l'offense & la réparation ; » c'est » alors, dit-il, que la scène eût été vraiment » théâtrale, c'est alors que le Prince eût été » *auguste*, & ne l'auroit pas dit, mais tout le » monde l'auroit dit pour lui «.

Mais dans ce cas M. de la Harpe ne craindroit-il pas pour le jeune Gaston, l'inconvénient de paroître redouter l'invincible Bayard ? Le combat de ce dernier contre Sotomaïore, joint à tant de victoires remportées dans les Tournois & à tant de coups de main si hardis & si heureux à la guerre, annonçoit Bayard comme l'homme de son siècle le plus à

craindre dans les combats singuliers ; & Gaston , Général étonnant à la vérité par ses talens précoces , ne s'étoit jamais mesuré avec personne en champ clos. » D'ailleurs , comme » l'observe M. de Belloy lui-même , une satisfaction suffisante honore celui qui la fait , » une réparation outrée l'avilit «. Ce mot nous paroît sans réplique. L'action de Bayard eût été trop forte de la part du Général ; de la part de Bayard elle est dans la juste mesure , & voilà la véritable grandeur.

Concluons donc que , de ces quatre vers :
Contemplez de Bayard , &c.

il n'y avoit à retrancher que le mot de *Héros* dans le quatrième , mot auquel l'Auteur a très-fagement substitué le mot plus modeste & plus convenable de *Guerrier* , & osons dire que le premier vers :

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste ;
est aussi décent & aussi noble qu'il est plein & pittoresque.

Il faut voir au reste sur cette Scène les notes historiques de l'Auteur , & les Observations de l'Éditeur.

Quant au jugement que M. de la Harpe porte sur *Gabrielle de Vergy* , nous ne pouvons absolument l'adopter.

» Il faut convenir , dit-il , que la nature
 » du talent de M. de Belloy ne le portoit pas
 » à ce genre «.

Nous pensons au contraire, & d'après cette
 Pièce , & d'après plusieurs morceaux des
 autres , que M. de Belloy n'avoit pas moins
 le talent d'exciter la terreur & la pitié, que
 l'admiration.

» On a dit de lui , avec raison , dit M. de
 » la Harpe , que tout son talent étoit dans
 » sa tête «.

Ce mot a un prétexte qu'il est aisé d'appercevoir. M. de Belloy raisonneoit extrêmement ses Pièces , & quelquefois on trouve des morceaux trop techniques , trop méthodiques , des explications trop détaillées dans des endroits où l'ame demanderoit des mouvemens plus rapides , des traits plus passionnés ; mais ce défaut est beaucoup plus rare dans *Gabrielle* , que dans ses autres Pièces. L'Auteur , plus entraîné par son sujet , trouve plus souvent l'éloquence de l'ame & l'accent des passions. Si c'est l'esprit qui a conçu le plan de la Pièce , c'est la sensibilité qui l'a exécuté ; cet Ouvrage est le produit d'un grand talent , qui est dans le cœur encore plus que dans la tête.

Les efforts de M. de la Harpe nous paroissent plus brillans qu'heureux dans la cri-

tique qu'il fait de la belle scène du second acte, où Fayel se réconcilie avec Gabrielle, à la suite de l'aveu qu'elle vient de lui faire de son amour pour Coucy, qu'elle croit mort. M. de la Harpe juge que Fayel en cette occasion dément son caractère ; il auroit raison, si Fayel étoit uniquement jaloux, mais il est tendre, il est juste, il n'a rien à opposer aux raisons de Gabrielle, il l'aime, il conçoit l'espérance d'en être aimé, son rival est mort ; si jamais l'amour a dû porter à la douleur, à la réconciliation, c'est sans doute dans ce moment.

M. de la Harpe nous paroît d'ailleurs se méprendre sur le véritable objet de la jalousie de Fayel, & sur le vrai motif de l'action atroce qu'il commet au cinquième acte. Ce n'est point parce que Gabrielle aime Coucy, que Fayel lui présente le cœur de son Amant, c'est parce qu'il les croit coupables, c'est d'une infidélité réelle qu'il croit se venger, & non de l'inclination que Coucy & Gabrielle auroient pu avoir l'un pour l'autre, malgré eux, & sans l'offenser ; & cela est si vrai que, quand Fayel est désabusé par Rhétel sur l'infidélité, il pardonne l'inclination, & vient demander pardon lui-même.

Osons le dire, ce personnage de Fayel nous

paroît un objet d'admiration plutôt que de critique ; les contradictions que M. de la Harpe croit appercevoir dans son caractère, sont au contraire le contraste heureux & le jeu brillant des qualités différentes qu'il réunit.

Nous avons discuté dans nos Observations sur *Gabrielle de Vergy*, ce qui regarde cette scène de la réconciliation, & cet attendrissement de Fayel.

Nous ne saurions être de l'avis de M. de la Harpe sur certaines invraisemblances qu'il croit trouver dans *Gabrielle*. Il paroît même en reprocher plusieurs aux Pièces de M. de Belloy en général, & ne lui accorder que le talent de couvrir avec art ces invraisemblances. Nous croyons au contraire que l'art de M. de Belloy, est de rendre tout vraisemblable, d'expliquer tout, quelquefois même au delà du nécessaire.

Nous ne croyons pas que toutes les issues de l'appartement de Gabrielle doivent être entourées au moment où Fayel arrive ; ce qu'il y avoit de plus pressé pour Fayel, étoit de surprendre Coucy & Gabrielle, & pour cela d'aller directement à eux ; on l'entend arriver, Monlac l'arrête ; Coucy, pour sauver Gabrielle, & pour lui obéir, s'échappe

ou se cache, ce n'est qu'après qu'il a disparu, que Fayel donne ses ordres :

Environnez ces lieux ,
Poursuivez , découvrez , amenez son complice.

Nous pensons , comme M. de la Harpe , que dans la seconde scène , entre Coucy & Gabrielle , au quatrième acte , les deux Amans ont trop peu de défiance , & oublient leur danger ; ce redoublement de la garde dans Autrey , en ôtant à Coucy tout moyen d'en sortir , rend ce danger presque inévitable , & ils n'y font point d'attention ! Mais nous ne saurions condamner cet enthousiasme vertueux , cette résolution courageuse , ces sentimens qu'il trouve exaltés , mais qui animent cette scène ; qui distinguent cette seconde entrevue de la première ; qui font un contraste tragique entre cette scène & la suivante , en opposant l'innocence & la pureté de cet amour à l'erreur jalouse de Fayel ; qui enfin sont parfaitement conformes aux mœurs héroïques & à l'esprit de la Chevalerie.

» Une partie du Public , dit M. de la Harpe en parlant du cinquième acte , a applaudi
» cet affreux spectacle ; l'autre l'a repoussé
» avec horreur ». Non , on ne l'a point repoussé ; on a dit ce qu'on a voulu , parce

qu'on peut toujours tout dire , & que dans le monde on dit tout ; mais dans la vérité , jamais spectacle n'a plus commandé l'attention , ni plus excité la douleur & l'effroi , sans passer les bornes des convenances théâtrales. Ce n'est point le cas de parler des spectacles de la Grève ; tous les honnêtes gens détourneroient les yeux avec horreur de ces épouvantables spectacles , & tous les yeux étoient constamment fixés sur celui-ci. Quant aux évanouissemens , il n'en a plus été question , depuis que le succès de la Pièce a été décidé.

Au fond , il nous semble qu'il y a bien du préjugé dans ceci. Quelle est donc cette horreur tant alléguée , & d'où la fait-on résulter ? Est-ce de l'impression que reçoivent les sens ? Qu'a de choquant pour les sens la vue d'un vase où on fait bien qu'il n'y a rien ? Et quand même on verroit le cœur , ce qui n'est pas , en quoi ce spectacle seroit-il plus affreux que celui d'un corps sanglant & défiguré qu'on apporte sur la scène , comme dans la *Mort de César* , ou qu'on laisse voir dans le lointain , comme dans *Zaire* & dans d'autres Pièces ? Est-ce la cruauté de l'action de Fayel qui révolte ? Cette cruauté est grande , sans doute ; elle se réduit cependant à apprendre , à prouver à Gabrielle la mort de son Amant , & à

triompher devant elle de cette mort. Eh , que fait Orofmane , quand il dit à Nérestan , qu'il croit son Rival , & auquel il montre le corps de Zaïre ? *Regarde , elle est ici..... Regarde-la , te dis-je.* Que veut faire autre chose Roxane , tantôt à l'égard de Bajazet , tantôt à l'égard d'Atalide ?

Ma Rivale est ici. Sui-moi sans différer.

Dans les mains des muets viens la voir expirer.

Ah ! si pour son Amant facile à s'attendrir ,
La peur de son trépas la fit presque mourir ,
Quel surcroît de vengeance & de douceur nouvelle ,
De le montret bientôt pâle & mort devant elle ,
De voir sur cet objet ses regards arrêtés , &c.

De quoi donc est-on si révolté ? Est-ce de ce que Gabrielle meurt de douleur , comme Aménaïde dans *Tancrède* , ou Euridice dans *Suréna* , ou de ce qu'elle meurt dans des convulsions , comme Inès , ou de ce qu'elle est dans l'égarement & dans le délire comme Hérode , Seïde & Oreste , ou de ce que Madame Vestris joue trop bien ? On parle toujours de spectacle dégoûtant & révoltant : le dirai-je ? tout cela ne me paroît fondé que sur une équivoque ; si Thyeste buvoit le sang de son malheureux fils , si Gabrielle mangeoit le cœur de son amant , le spectacle seroit sans doute dégoûtant

dégoûtant & révoltant , & c'est-là le spectacle qu'a réprouvé Horace :

*Non humana palàm coquat exta nefarius Atreus....
Quodcumque ostendis mihi sic. odi.*

On fait que , dans la Fable , Thyeste mange son fils , & que le Soleil en recule d'horreur ; on fait que , dans l'Histoire , Gabrielle mange le cœur de Coucy ; & au lieu de tenir compte à M. de Crébillon & à M. de Belloy d'avoir adouci , l'un la Fable , l'autre l'Histoire , pour les réduire l'une & l'autre dans les bornes d'un spectacle décent & raisonnable , dans les bornes d'un spectacle tragique ordinaire , on veut toujours songer à l'atrocité originaire du sujet , & on dit tout ce qu'on pourroit dire , si le spectacle étoit resté dans toute son atrocité.

Nous avons dit dans nos Observations sur *Gabrielle* , combien M. de Belloy s'est attaché à écarter les idées d'horreur , à présenter des idées touchantes & des sentimens attendrissans. Nous renverrons sur ce point à la Préface de M. de Belloy & aux Notes dont nous l'avons accompagnée.

Selon M. de la Harpe , „ le sujet de *Gabrielle* n'est pas heureux , parce qu'il n'y a „ rien à espérer pour elle ni pour Coucy. Ainsi

» la Pièce , dénuée de ces alternatives de
 » crainte & d'espérance , qui font l'essence du
 » Drame , afflige plus qu'elle n'intéresse «.

1.^o Puisqu'elle afflige , elle intéresse ; le dernier terme de l'intérêt dramatique est l'affliction. La mort de Zaïre & celle d'Inés affligent.

2.^o M. de la Harpe fait aussi-bien que nous qu'il ne faut jamais se presser de faire un système , & qu'on doit avoir bien regardé autour de soi , avant de rien ériger en principe , parce qu'un seul exemple consacré , auquel on n'aura point pensé , un seul point de vue qui aura échappé , suffit pour anéantir le principe & renverser tout le système. Cette règle , qu'il ne puisse y avoir d'intérêt dramatique sans incertitude & sans espérance , est-elle toujours vraie ? Qu'espère-t-on dans l'*Œdipe à Colone* de Sophocle ? Que ce malheureux Œdipe recouvre la vue , après s'être crevé ou arraché les yeux ? Qu'espère-t-on dans la *Mort de César* pour le Héros de la Pièce , tandis que le titre même nous annonce sa mort ?

3.^o Mais pourquoi n'espéreroit-on pas pour Coucy & pour Gabrielle , autant qu'on espère pour Rodrigue & pour Chimène dans le *Cid* , après que Rodrigue a tué le Comte ? Pourquoi n'espéreroit-on pas pour Coucy & pour

Gabrielle , autant qu'on espère pour Alzire & pour Zamore , pour Sévère & pour Pauline ? Fayel s'étant rendu le bourreau de sa femme , en la destinant à la mort , Coucy s'étant déclaré le Chevalier & le vengeur de Gabrielle , & allant combattre pour elle , pourquoi n'espéreroit on pas que Coucy fera vainqueur , qu'il délivrera Gabrielle , qu'ayant déjà sauvé la vie au Roi , & continuant de rendre à sa Patrie , comme Rodrigue , des services importants & heureux , l'intérêt de l'Etat , la volonté du Roi , les vœux de tous les Citoyens autoriseront Gabrielle à l'épouser , quoiqu'il eût tué son premier mari , comme Chimène doit épouser le père de Rodrigue , quoiqu'il ait tué le père de Chimène ?

Si l'on dit qu'on ne peut concevoir cette espérance pour Gabrielle , parce que l'Histoire exige que Coucy meure & que son cœur soit présenté à Gabrielle ; je répondrai que c'est un inconvénient commun à tous les sujets consacrés par l'Histoire & par la Fable , puisque la catastrophe en est nécessairement connue ; que cet inconvénient , si c'en est un , n'empêche pas que ces sujets ne puissent être intéressans , qu'autrement il n'y auroit d'intéressans que les sujets qui seroient purement d'invention ; encore ne le seroient-ils qu'à la

première représentation, ou à la première lecture, puisqu'ils cesseroient de l'être dès que la catastrophe seroit connue. Or telle est la différence essentielle entre l'intérêt qui affecte l'ame, & cet intérêt superficiel qui n'est que de pure curiosité : celui-ci disparoît dès que la catastrophe est connue ; l'autre attache par les situations, par les caractères, par le développement des passions, par les sentimens, par le style, quoique tous les événemens en soient connus ; & c'est de ce dernier genre que nous paroît être l'intérêt de Gabrielle.

Il semble qu'en partant du principe de M. de la Harpe, on pourroit prouver que Phédre est sans intérêt. En effet on n'espère rien pour Phédre, son mari est vivant, & elle est haïe d'Hippolyte ; on n'espère rien non plus pour Hippolyte, on sait qu'il doit mourir, & comment il doit mourir. Le même raisonnement auroit encore plus de force & de convenance, appliqué à la Tragédie du *Cid*, à celle de *Polyeucte*, à celle d'*Alzire*, où le nœud est à peu-près de la même nature que dans *Gabrielle*.

Il faut donc de deux choses l'une, ou que le principe qui exige de l'incertitude & de l'espérance pour l'intérêt dramatique, soit une règle hasardée & souvent fautive dans l'appli-

cation, ou qu'elle n'embrasse que les événemens compris dans le cours de la Pièce, & arrangés par l'Auteur, abstraction faite de la catastrophe, qui, dans nos Tragédies est presque toujours connue : ainsi, par exemple, quoiqu'on sache que César doit mourir, cependant, en mettant à part cette catastrophe connue, & en se renfermant dans les événemens de la Pièce, on voit que Brutus, le Chef des Conjurés, est fils de César ; que partagé entre les devoirs que lui imposent d'un côté la Nature, de l'autre la Patrie, il demande un entretien à César : on espère qu'il pourra le sauver, en l'engageant à rendre la liberté à Rome. De même, dans Phédre, en oubliant qu'Hippolyte doit périr, on espère qu'il pourra parvenir à détromper Thésée, ou que Phédre, qui a des remords, s'accusera elle-même, avant qu'Hippolyte meure.

Appliquons ceci à *Gabrielle* : en mettant à part la catastrophe connue, en suivant seulement les faits présentés dans la Pièce, Coucy & Fayel vont combattre, l'un défenseur, l'autre oppresseur de Gabrielle, tous deux vaillans & exercés aux combats ; pourquoi ne seroit-ce pas le Héros intéressant, l'Amant aimé qui triompheroit ? Il y a donc de l'espérance dans *Gabrielle*, il y a donc de l'inté-

rêt , ou il n'y en auroit dans aucune Pièce.

» Le style de Gabrielle , selon M. de la
 » Harpe , est comme celui de toutes les Pièces
 » de M. de Belloy. Sa diction est dure &
 » enflée «.

Ce jugement nous paroît encore devoir être modifié. Il est bien vrai que ce sont-là les défauts ordinaires du style de M. de Belloy, quand son style est défectueux; mais nous ne jugeons pas qu'il le soit aussi souvent , aussi continuellement qu'on le donne à entendre ici. Toutes ses Pièces contiennent une multitude de très-beaux vers , & souvent de belles tirades. *Gabrielle* en particulier nous paroît écrite avec plus de naturel , plus d'élégance , plus d'éloquence tragique qu'aucune autre des Pièces du même Auteur.

EN général, voici notre opinion sur les talens de M. de Belloy. Personne ne savoit mieux tracer des plans , disposer une Fable , combiner les événemens , préparer des effets , dessiner des caractères soit nationaux , soit personnels , & les soutenir. L'ordonnance de ses tableaux est vaste & régulière. Sur tous ces points , son talent étoit dans sa tête , & c'est là qu'il doit être. M. de Belloy avoit aussi dans un degré rare le talent d'élever l'ame , & peut-

être sur cet article aucun Auteur n'a-t-il eu plus de ressemblance avec Corneille ; il est plein de traits sublimes , de sentimens généreux , d'inventions héroïques ; il a su de plus montrer une sensibilité douce dans le cinquième acte de *Titus* , une sensibilité profonde dans *Gabrielle* ; & à cet égard son talent étoit dans son cœur. Logicien profond , & dans l'ensemble , & dans les détails de ses Pièces , savant en Histoire & en Littérature , fécond & adroit dans l'art d'employer ces connoissances & de les adapter au genre dramatique , de ces avantages même naissoient quelques défauts ; à force de tout expliquer , & de rendre raison de tout , sa marche étoit quelquefois lente , froide & didactique ; ses fils & ses ressorts paroissent trop à découvert ; il n'est pas toujours assez vif , assez animé , assez passionné ; il lui arrive de discuter , de combiner , de faire une allusion , une exposition , lorsqu'il faudroit entraîner par l'éloquence & le pathétique. Les défauts qu'on a reprochés à sa versification sont réels , mais on les a beaucoup exagérés ; ils ne sont en effet ni aussi fréquens , ni aussi considérables qu'on l'a dit ; s'il a quelquefois de l'enflure , de la dureté , de la familiarité , de la recherche ; il a aussi une multitude de beaux vers & de belles ti-

rades ; Corneille , & même Crébillon , avec tous les défauts de leur style , feront fans doute immortels : M. de Belloy , avec tous les défauts du sien , nous paroît mériter d'être à jamais célèbre. Il nous paroît réunir le mérite & les défauts de ces deux anciens Poètes tragiques Romains , célébrés par Cicéron , par Horace , par Velleïus Paterculus , &c. & dont Quintilien a porté ce jugement.

Tragædiæ scriptores Accius atque Pacuvius clarissimi gravitate sententiarum , verborum pondere , & autoritate personarum. Cæterum nitor & summa in excolendis operibus manus. . . . videri potest ipsis defuisse. . . . Virium Accio plus tribuitur ; Pacuvium videri doctiorem volunt.

Enfin , après nos quatre Tragiques illustres , M. de Belloy est le seul jusqu'à présent qui laisse un Théâtre , les autres n'ont que des Pièces.

Si nous le considérons comme Profateur , il aura peut-être encore plus d'avantages. Ses Préfaces sont des Poétiques utiles ; ses Mémoires & ses Notes historiques sont d'un Savant , à l'instruction duquel l'esprit & la philosophie n'ont pas moins contribué que l'étude ; il anime l'Histoire par le raisonnement & la discussion , il en tire des résultats nouveaux & heureux ; il écrit d'ailleurs avec toute l'élégance

& toute la grace que la raison peut admettre dans le genre didactique , ou dans le genre polémique. Son style est attachant & satisfaisant.

Tel est , non pas notre jugement , mais notre sentiment. Quand il auroit été moins favorable à M. de Belloy , nous n'en aurions pas rempli avec moins de zèle le devoir de publier cette édition complète de ses Œuvres , conformément à ses dernières volontés ; mais nous aurions pu le remplir avec moins de plaisir & de confiance. Au reste , nous soumettons nos idées à M. de la Harpe , & nous le devons à tous égards ; nous n'avons jamais été que spectateurs dans la carrière dramatique , & il s'y est exercé avec gloire. On fait d'ailleurs quelle est en tout genre de Littérature la pureté de son goût.



THE JOURNAL OF THE
SOCIETY OF AMERICAN HISTORIANS
PUBLISHED BY THE
AMERICAN HISTORICAL ASSOCIATION
VOLUME 10, NUMBER 1, 1901
CONTENTS
THE JOURNAL OF THE
SOCIETY OF AMERICAN HISTORIANS
PUBLISHED BY THE
AMERICAN HISTORICAL ASSOCIATION
VOLUME 10, NUMBER 1, 1901
CONTENTS



OBSERVATIONS

SUR LA LANGUE

ET

SUR LA POÉSIE

FRANÇAISES.

U.S.

OBSERVATIONS SUR LA LANGUE ET SUR LA POÉSIE FRANÇAISES.

CHAPITRE PREMIER.

Nécessité & objet de cet Ouvrage.

DEPUIS que la Langue Française est devenue celle de toutes les Cours & de presque tous les Gens de Lettres de l'Europe, il est bien singulier que ce soit en France qu'on affecte de la dépriser & de la décréditer. Des Auteurs Parisiens, qui écrivent mal, prétendent que, s'ils étaient nés Grecs, Italiens ou Anglais, ils écriraient merveilleusement. Ayons la politesse de notre pays : croyons-les sur leur parole. Mais quand ils reprochent à notre Langue tous les torts de leur génie, quand ils soutiennent qu'elle n'a point de

On décrie
notre Langue.

force, point de douceur, point d'harmonie, de grace, de flexibilité; quand ils lui refusent tout ce qui leur manque, plaignons ces aveugles-nés qui nient l'existence de la lumière; & cependant, en les plaignant, osons les contredire. Osons asûrer, avec confiance, qu'une Langue dans laquelle on a écrit avec la chaleur, l'énergie, la profondeur & la sublimité de Corneille, de Bossuet, de Montesquieu, des deux Rousseau, de Buffon & de Thomas; avec la grace, la richesse, l'élégance, la naïveté, l'harmonie de Racine, de Fénelon, de la Fontaine, de Massillon, de Quinault & de Gresset; avec la clarté, la précision, la force & la rapidité de Molière, de Boileau, de Pascal, de d'Alembert & de Duclos (1); une Langue enfin dans laquelle M. de Voltaire a écrit, n'est guère inférieure aux Langues anciennes, & s'est rendue supérieure à toutes les Langues modernes.

Les Hommes célèbres que je viens de nommer, & qui ont élevé notre Littérature à ce haut degré de gloire, qui excite l'envie & l'admiration du Monde Savant, ont connu mieux que personne les avantages que les

(1) On sent bien que je ne compare pas ici la prose de Boileau & de Molière, à celle de MM. d'Alembert & Duclos.

Langues Grecque & Latine avaient sur la Française. Mais leur génie leur a fait trouver des ressources toutes nouvelles, des richesses toutes différentes, avec lesquelles ils ont su briller d'un côté, quand ils étaient éclipsés de l'autre. C'est ainsi que les Romains eux-mêmes, les Virgiles, les Cicérons, osèrent lutter contre Homère & Démosthène, avec une Langue beaucoup moins riche, beaucoup moins harmonieuse, & eurent l'honneur de rendre la victoire incertaine.

Pourquoi donc les criailleries des mauvais Auteurs persuadent-elles une partie du Public, & même quelques bons Ecrivains? Pourquoi nous remet-on sans cesse sous les yeux, de prétendus obstacles que nos Grands Maîtres ont habilement évités, ou courageusement franchis? Pourquoi nous détailler & nous grossir des défauts qu'ils ont rachetés par des beautés inconnues aux Anciens? Cette frénésie est digne d'un siècle dissertateur, inquiet, chicaneur & minutieux, où l'on se fait un plus grand mérite de calculer scrupuleusement les taches imperceptibles d'un sublime Ouvrage, que de mesurer les proportions majestueuses de l'ensemble, & d'apprécier la magnificence des détails; d'un siècle qui, en tout genre, n'est frappé que des petites épines semées sur

la route , & perd de vue les grands objets auxquels il faudrait se laisser entraîner.

Systèmes
nouveaux.

L'ingénieux Auteur de la Poétique Française ; l'Ecrivain plein de feu , de goût & d'érudition , qui nous a donné pendant quelque temps un Journal (1) trop utile & trop honnête , pour que la multitude pût s'en amuser , ont tellement été subjugués tous deux par l'esprit du siècle , tellement ébranlés par ces chicanes , sans cesse rebattues dans nos cercles & dans nos brochures , qu'ils ont cru nécessaire de proposer des systèmes tout nouveaux pour la réformation de notre Langue. Ils nous ont invités à la refondre en partie , & même à changer entièrement le mécanisme de notre versification. La Poésie de Racine & de M. de Voltaire leur a paru manquer des qualités les plus essentielles à la véritable Poésie. Ils ont méconnu nos avantages , ils ont fermé les yeux sur nos richesses , & nous ont quelquefois fait un crime d'avoir évité les imperfections des Anciens. Je vais tâcher d'ouvrir ces yeux qui n'ont pas voulu voir , de détromper ces hommes estimables que le préjugé a séduits , & qui , par leur autorité , peuvent à leur tour accroître le préjugé.

On ne connaît pas nos richesses.

(1) Le Journal Etranger.

Il faut les étonner eux-mêmes , en leur faisant connaître qu'ils sont au milieu de l'opulence , dans le temps qu'ils veulent aller emprunter chez l'étranger.

J'ai cru que ce serait servir très-utilement notre Littérature , & par conséquent la Patrie qui lui doit une partie de sa gloire , que d'exposer le détail de tous les avantages & de toutes les ressources de notre Langue , que de faire rentrer sur-tout dans le trésor de notre Poésie les fonds immenses que Racine a si bien fait valoir , & qui dépérissent tous les jours entre les mains de ses faibles héritiers. Ces différens objets ont exigé un travail approfondi. Ce sont des mines abondantes qu'on a négligées , & dans lesquelles j'ai recueilli l'or qu'on n'y soupçonnait point. Mais je n'ai eu garde de les épuiser. Je me suis contenté d'en indiquer les premières veines à mes Lecteurs : ils n'auront qu'à les suivre , & ils verront les richesses s'accroître sous leurs pas. J'aime à laisser à leur sagacité le soin & le plaisir d'étendre mes recherches , & d'ajouter à mes découvertes.

Il faut les
montrer.

Quoique cet Ouvrage renferme une progression d'idées , toujours nécessaire à un plan , néanmoins il n'est pas fait pour être lu de suite : la multiplicité des détails deviendrait

Manière de
lire cet Ou-
vrage.

alors très-fréquente. C'est l'inconvénient inévitable de tout écrit, dont l'ensemble ne forme point une chaîne intéressante qui captive le Lecteur ; & tels sont tous les Ouvrages qui traitent uniquement d'une Langue. Il faut les quitter & les reprendre. Les Synonymes de l'Abbé Girard , l'un des meilleurs & des plus agréables écrits en ce genre , n'ont jamais pu se lire sans interruption , malgré l'extrême diversité des objets.



CHAPITRE II.

*De l'harmonie générale de notre Langue ,
& de l'étonnante variété de ses sons.*

LES richesses fondamentales d'une Langue sont de trois espèces. 1°. La multitude de ses sons. 2°. L'abondance utile de ses mots. 3°. La variété de ses tours , de ses figures & des constructions de ses phrases.

Multitude de
nos voyelles.

La Langue Française me paraît être , de toutes les Langues vivantes , la plus abondante en sons : & peut-être sa richesse en ce genre surpasse-t-elle celle de toutes les Langues mortes , celle de la Langue Grecque elle-même. En effet , nous avons toutes les consonnes des Grecs , des Latins & des Italiens : nous avons toutes celles des Allemands & des Anglais , à l'exception de leur *g* guttural , qui n'est pas assez agréable pour être regretté. Toutes les voyelles & toutes les diphtongues des Grecs sont aussi dans notre Langue : notre *é* très-ouvert est leur *α* , *tempête* ; notre *ô* long est leur *ω* , *trône* : nous prononçons *ai* , dans *faïance* , *bercail* ; *ei* dans *plébéien* , *reveil* ; *ui* , dans *lui* , *aujourd'hui* : *oi* , dans *oille* : cette dernière diphtongue seule

est très-rare en Français. Nous la remplaçons par notre *oi*, (*Loi*, *Roi*,) qui est fort différent de l'*υ* des Grecs que l'on prononçait comme *jouets*, *rouets*, *je louais*, &c.

e muet.

Mais c'est par les voyelles & les diphthongues que nous l'emportons infiniment sur les Latins, & presque sur tous les Peuples modernes; & cette richesse est prodigieuse dans les détails.

1°. Nous avons l'*e* muet qui était inconnu aux Latins, & même aux Grecs : les Italiens & les Anglais ne le connaissent pas non plus ; cette voyelle quelquefois désagréable dans notre musique (1), est, comme l'a observé M. de Voltaire, une source continuelle de grace, de douceur, de flexibilité dans notre prose, & sur-tout dans nos vers : il se lie agréablement aux consonnes qui le suivent, & se perd sans hiatus dans les autres voyelles.

u peu, ui.

2°. Notre *u* était prononcé par les Latins comme nous prononçons *ou* : c'est ainsi que le prononcent encore les Allemands, les Italiens, & presque tous les Européens. Cette

(1) Parce qu'on y dénature l'*e* Français, parce qu'on en change la prononciation, & qu'on fait d'une voyelle muette une voyelle sonore, *eu*.

voyelle *u* est un son particulier que nous possédons seuls aujourd'hui , & avec lequel nous en formons d'autres , qui n'appartiennent aussi qu'à nous seuls. Telle est la voyelle *eu* & la diphtongue *ei* , que nous avons reçues des Grecs , & que les Latins ont perdues , ainsi que les Italiens , les Allemands & les Anglais , puisque les uns prononçaient , & que les autres prononcent encore *éou* , *oui*. Les mots *humeur* , *heureuse* , *nuît* , forment donc quatre sons différens qui ne se trouvent pas dans les autres Langues.

3.^o Les quatre voyelles nazales , *an* , *in* , *on* , *un* , sont en quelque sorte propres aux Français. Les Grecs & les Latins prononçaient toujours l'*n* fortement , comme la prononcent les Anglais & les Italiens , c'est-à-dire , comme nous la prononçons quand elle est suivie d'un *e* muet. Ainsi un Italien dirait *plane* , *fine* , *bonne* , *une* , au lieu de dire *plan* , *fin* , *bon* , *un* , Chez ce peuple , & chez presque tous les autres , l'*n* , quoiqu'un peu nazale , conserve toujours la prononciation d'une consonne ; elle n'est pas bornée à cette résonnance qu'elle a en Français , & qui ne sert qu'à rendre la voyelle qui précède , plus forte & plus bruyante. C'est ce qui prive ces peuples , sur-tout dans les terminaisons des mots , d'une variété fé-

Voyelles nazales.

conde, d'où naît la plus brillante harmonie.

Neuf voyel-
les de plus
en Français
qu'en Italien.

Voilà donc neuf voyelles ou diphtongues que nous avons de plus que les Latins & les Italiens. *e* muet, *u*, *eu*, *oi* (1), *ui*, *an*, *in*, *on*, *un*, & quatre de plus que les Grecs. Or, comme les sons ne se forment que par des voyelles seules, ou par des voyelles jointes aux consonnes, il en résulte, calcul fait, que notre Langue possède au moins deux fois autant de sons que les Langues Latine & Italienne; moitié de plus que les Langues Anglaise & Allemande; & un tiers à-peu-près de plus que la Langue Grecque. Aussi le nombre de nos terminaïsons est-il infini, tandis que celui des terminaïsons Latines est extrêmement limité, & celui des terminaïsons Italiennes presque nul. Qu'on prenne un Poète Français & un Poète Italien, qu'on en lise seulement deux pages; on trouvera chez le premier le mélange le plus agréable de tous les sons possibles, & des rimes presque toujours nouvelles. Chez l'autre, on rencontrera sans cesse *a, e, i, o*, & dans le milieu du vers, & sur-tout à la fin :

(1) J'entends toujours l'*oi* prononcé à la Française, *foi*, *moi*. Quand on pourrait contester sur une ou deux de ces neuf voyelles, il en resterait encore assez pour que le calcul que je fais après fût exact.

ce qui rend, dans cette Poésie, la rime insupportable à toutes les oreilles étrangères, que l'habitude n'a point endurcies contre une uniformité si fatigante. Nous sommes bien en droit de reprocher à la Langue des Italiens cette assommante monotonie qu'ils ont tant reprochée à notre ancienne Musique.

Il ne serait pas difficile de composer des phrases entières avec les seuls sons de notre Langue, qui manquent à l'Italienne. En voici une qu'un de mes amis s'est amusé à construire, en m'entendant lire cet article. » Je conçois » maintenant que *la Langue Française est rem-* » *plie* d'une multitude surprenante de sons » heureux, que *les inventeurs des Langues* » étrangères n'ont point connus «. Sur quarante-sept syllabes, il n'y en a que dix dont les sons se trouvent dans la Langue Italienne. Qu'on juge de l'effet prodigieux que cette richesse de nos sons produit dans le cours d'un long Ouvrage. Aussi l'Ode de Rousseau à M. d'Uffé offre quarante-cinq rimes différentes ; & dans la traduction qui en a été faite en Italien, il n'y a pas un vers qui ne finisse par un de ces quatre sons, *a, e, i, o*. Je conviens que les Italiens ne se contentent pas ordinairement d'une voyelle pour la rime ; *sempre* ne rime pas chez eux avec *libertaté* ; *esempio* avec

Effet singulier de cette richesse.

piano ; parce qu'alors la rime serait trop facile ; presque tous les mots rimeraient ensemble. Mais quoique les rimes de *naturé* & de *virtuté* ne soient pas pleines, elles sont toujours de véritables consonnances (1), dont la répétition continuelle forme cette monotonie insoutenable, & cette pauvreté de sons que je viens de reprocher à la Langue Italienne.

J'ose donc dire hautement ce que personne n'a encore dit, ce qui aurait semblé un paradoxe ; je soutiens que la Langue Française est plus harmonieuse que toutes les autres Langues de l'Europe : en premier lieu, parce qu'elle est infiniment plus variée dans ses sons : en second lieu, parce qu'elle a le degré de force & de douceur qui est nécessaire, pour qu'une Langue ne soit ni molle, ni dure. Le premier point est établi, passons au second.

Notre Langue plus harmonieuse

Que l'Italienne.

La Langue des Italiens joint à sa monotonie une mollesse qui énerve entièrement le Latin dont elle est formée. Ces peuples, en cherchant trop la douceur, ont donné dans l'afféterie : ils ont perdu la force des anciens Romains dans leur langage, comme dans

(1) Au lieu qu'en Français un *e* muet n'a point de consonnance avec un autre *e* muet : il n'y a nul rapport entre *justice* & *gloire*.

leur caractère. Ils se sont retranché plusieurs prononciations des Grecs & des Latins, dans les mots mêmes, & jusques dans les noms propres qu'ils leur ont empruntés. Un *x*, un *ps* est trop fort pour eux. Ils n'osent dire *excusare*, *Xercès*, *Sextus*, *Psalmodia*, *Métempsychose* : c'est *scusare*, *Serse*, *Sesto*, *Salmodia*, *Metensychose*. On sent combien cette mollesse nuit souvent aux grands effets de l'harmonie expressive.

La Langue Allemande, trop hérissée de consonnes, est d'une dureté qui ne pourra jamais se prêter à la modulation de la belle Poésie, à moins que ces peuples ne changent leur prononciation raboteuse. On peut s'en rapporter sur cet objet à un Grand Homme, qui, né Allemand, écrit dans sa Langue maternelle, comme Klopstock, & dans la nôtre, comme M. de Voltaire. Il rend justice aux beaux Ouvrages dont les Poètes de sa Nation viennent d'honorer notre siècle ; il admire le sublime de leur génie, quelquefois même l'agrément de leurs idées : mais on assure que son oreille sensible ne peut soutenir le choc des sons durs qui gâtent ou contredisent à tout moment les images majestueuses ou riantes, que les Poètes Allemands veulent présenter. Cet Horace couronné ne trouve Gesner agréable que dans la traduction Française.

Que l'Allemande
mande.

Que l'Anglais.

Quant à la Langue des Anglais, ses avantages sont la force & l'énergie. Cette Nation s'est emparée, & s'empare encore des termes qu'elle trouve les plus expressifs dans les idiômes étrangers; mais elle en corrompt la prononciation pour leur donner la sienne. Je suis fâché pour nos Anglomanes, de la vérité triste que je vais leur dire avec franchise; mais enfin, des dents toujours serrées peuvent-elles former ces sons ouverts, pleins & nombreux, si essentiels à l'harmonie des vers? Un sifflement perpétuel est-il le langage des Dieux?

Que l'Espagnole.

On dit que la Langue Espagnole est la seule qui, malgré le petit nombre de ses terminaisons, puisse le disputer, peut-être l'emporter sur la nôtre pour l'harmonie grave, fière & majestueuse qui convient à la trompette d'Homère & à la lyre de Pindare; je veux le croire: mais elle ne se prête pas si heureusement à la douce mélodie d'Anacréon, encore moins à la gaîté brillante du chalumeau de nos Muses folâtres.

Le mélange des voyelles & des consonnes est disposé dans notre Langue, à-peu-près de la même manière qu'il l'était chez les Grecs. Je veux dire qu'il s'y trouve assez de consonnes pour donner du nerf & de la vigueur aux expressions, & qu'il n'y en a pas assez pour pro-

duire la rudesse & l'âpreté. Or , c'est la réunion de la force & de la douceur qui produit la plus belle harmonie ; & c'est par cet avantage , que notre Poésie a obtenu dans l'Europe une préférence marquée sur la Poésie de toutes les autres Nations modernes. Si quelque peuple particulier donne la palme à ses Poètes , c'est une vanité patriotique qui ne passe pas les frontières , & à laquelle le cri général des autres étrangers donne un démenti éclatant. La Poésie Italienne , qui s'était acquis un empire assez universel avant que la nôtre parût dans tout son lustre , a été forcée enfin de lui céder le sceptre. Quelles raisons auraient pu le lui arracher , si elle avait cette supériorité qu'on lui attribue en Italie ?

Aussi est-elle
préférée par-
tout.

Je sens qu'il faut appuyer mes calculs & mes raisonnemens par des exemples. Ce sont les derniers traits de lumière qui doivent achever la conviction ; & on les trouvera dans les détails du Chapitre suivant. Terminons celui-ci par trois réflexions essentielles.

1.^o Nous ne connaissons pas cette partie de la prosodie des Grecs , qui , par les inflexions de leurs accens , formait , dit-on , une espèce d'harmonie musicale. Quant au rithme , au mécanisme de leurs vers , à cette combinaison mesurée d'un certain nombre de brèves

Elle peut
mieux se pas-
ser du rithme
des Anciens.

& de longues ; aucune de nos Langues modernes n'a voulu s'y soumettre. Mais si quelque chose peut remplacer , & même représenter ce mélange méthodique des sons , c'est un mélange naturel extrêmement varié. On peut donc conclure , d'après ce que j'ai dit dans ce Chapitre , que , de toutes les Langues actuelles de l'Europe , la nôtre étant la plus abondante en sons différens , & sur-tout la plus variée dans ses terminaisons , elle est aussi celle qui peut le plus facilement se passer du rithme des Anciens.

2.^o Allons plus loin. Une des premières qualités de l'harmonie poétique est d'être expressive : car la Poésie est l'art d'exprimer par les sons , & de peindre à l'oreille. Mais la grande variété de nos sons , leur force & leur douceur , combinées dans une juste proportion , doivent rendre notre harmonie poétique plus expressive , plus imitative que celle de nos voisins.

3.^o On pourrait prétendre , avec quelque raison , que la liberté que nous avons conservée d'arranger nos sons par la seule règle du besoin & de la convenance , donne à nos Poètes plus de facilité pour choisir précisément les sons propres à la chose qu'ils doivent exprimer : au lieu que la mesure métho-

dique des Anciens contrariait souvent la convenance de l'expression (1). Ainsi, lorsque nous avons à peindre une chose légère, ou

(1) La vérité de cette observation seroit sensible dans la plupart des exemples qu'on pourroit choisir. Dans ces vers d'Horace :

Semotique prius tarda necessitas ,
Leti

La légèreté des dactyles, *tarda necessitas*, contrarie nécessairement la convenance de l'expression. Le peu de dactyles qui se trouvent dans ces vers imitatifs de Virgile, si justement admirés, nuit un peu à la vérité de l'imitation.

Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt ,
An numerum , versantque tenaci forcipe ferrum.

Il en est de même du spondée dans cet autre vers si fameux pour le mérite de l'imitation.

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Rien de plus ordinaire chez les Anciens que cette petite contradiction, soit entre la mesure & l'expression même, comme dans ces mots, *tarda necessitas*, soit entre cette même mesure & la vérité de l'imitation, comme dans les autres exemples.

Dans une Pastorale, ou Métamorphose, qui a pour titre : *Blandusia Suciata*, moderne à la vérité, mais dans le goût simple de l'antique, & qui fut adressée au Savant M. Huet, dans un temps où la Poésie Latine étoit encore cultivée avec succès parmi nous, on trouve d'abord ce vers :

Me quoque Suciaco lenta otia rure sequentem.

Ces seuls mots, *lenta otia*, suffisent pour avertir de la disconvenance de ces quatre dactyles.

une action vive , nous pouvons faire un vers tout composé de brèves ; tandis que le Poëte Grec ou Latin était forcé de mettre au moins sept longues dans son vers hexamètre. A peine trouve-t-on deux longues dans les vers suivans :

Camille , au pied léger (1), qui court, vole & fend l'air ;

La Muse fuit Camille , & part comme l'éclair.
Scylla vole & fend l'air , Nifus vole & la fuit.

Géorgiques de M. de Lille.

De même , nous pouvons peindre la lenteur ou la douleur , par un vers de douze syllabes longues.

Passaient les plus longs jours pleurans près des tombeaux.

Cet inconvénient est bien plus sensible dans cet autre vers , où le Poëte ayant à décrire la marche lente & tortueuse de la Marne à la fin de son cours , emploie une mesure propre à peindre le vol rapide de Camille :

Matrona Sequanicas lento pede tendit in undas.

Note de l'Editeur.

(1) J'entends que l'on prononce ici *léger* , comme *berger* , *danger* , suivant l'usage du siècle de Louis XIV , & non pas *léger* comme *mer* , *fer*. Cette nouvelle prononciation appesantit le mot. Il me semble , (& c'est un doute que je propose) que , lorsqu'on veut innover , ce doit être pour donner aux mots l'expression figurative , & non pour la leur ôter.

Voilà ce que les Grecs & les Latins n'auraient pu faire. J'observerai , par occasion , qu'on a reproché à notre Langue de n'avoir presque pas de *spondées* : c'est une erreur trop évidente , pour que je m'arrête à la réfuter ; tout bon Poète y répondra par l'expérience contraire , quand son sujet exigera des vers lents ou douloureux (1).

(1) M. de Belloy , dans cet Ouvrage , n'examine les avantages de la Langue Françoisè , que relativement à la Poésie. On pourroit trouver aussi qu'elle en a plusieurs sur les Langues des Anciens , & nommément sur le Latin , relativement à la Grammaire , & aux premiers besoins de toute Langue , qui sont d'exprimer toutes les idées , & d'en distinguer toutes les nuances. » M. d'Alembert a très-bien observé que l'usage de « l'article nous met à portée d'exprimer des nuances , que « vraisemblablement la Langue Latine n'exprimoit pas aussi « bien. Nous disons : *Donnez-moi du pain , donnez-moi un* « *pain , & donnez-moi le pain* ; ce qui exprime trois choses « très-différentes , que nous rendrions en Latin par la seule « phrase : *Da mihi panem* ».

Il y a encore d'autres nuances d'idées que le François exprime , & pour lesquelles la Langue Latine n'a point de termes. Tel est l'Aoriste des Verbes François , qui exprime une nuance du temps passé , & qui manque aux Verbes Latins.

On a peine à concevoir comment les Latins confondoient , dans une même expression , ces deux nuances si différentes ; & l'étonnement redouble , lorsqu'on voit , au Prétérit Passif , le Verbe Auxiliaire également employé au Présent *Sum* , &

au Passé *Fui*, pour exprimer le même temps, lorsqu'il étoit si naturel d'employer le Présent & le Passé de ce Verbe Auxiliaire à distinguer les deux nuances du Passé. Qui ne croiroit, en voyant ces deux locutions : *laesus sum*, & *laesus fui*, que la première signifie exclusivement : *j'ai été blessé* ; & la seconde exclusivement aussi : *je fus blessé* ? Quelle stérile abondance que d'accumuler ces deux locutions pour chacune des deux nuances du même temps ; & de ne point réserver de termes pour distinguer ces deux nuances !

L'obligation imposée à la Langue Française, par le défaut de cas & par le même emploi de l'article au Nominatif & à l'Accusatif, de placer le régime après le Verbe, est, si l'on veut, une entrave, & à laquelle la Langue Latine n'est pas assujettie. Mais, comme l'observe encore M. d'Alembert, cette entrave même est une source de clarté, qui manque au Latin.

Dès que l'arrangement des mots détermine leur rapport, le sens ne sauroit être obscur, & le vers de l'Oracle si connu par son amphibologie :

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

n'auroit plus cet inconvénient, si le génie de la Langue Latine eût exigé que le régime fût placé après le Verbe.

Note de l'Editeur.



CHAPITRE III.

De l'Harmonie expressive & imitative.

ETALONS maintenant les richesses de l'Harmonie expressive & imitative qui règne dans la Poésie Française ; déployons-les en tout genre. On va voir que , sur cet article , nous le disputons aux plus célèbres Poètes de l'Antiquité. Je me livre avec une douce satisfaction à cette recherche utile des beautés de notre Langue : travail si agréable , si éloigné de la triste & ennuyeuse tâche que s'imposent tant de mauvais Critiques , sans cesse occupés à écarter l'or & à recueillir le sable. Rassemblons ici les vraies beautés de notre Littérature ; examinons-les scrupuleusement de tous côtés , pour en mieux sentir le prix. Les Gens du Monde qui ont le goût moins exercé que les Poètes de profession , ne seront pas fâchés de s'initier dans les secrets de l'art , & de découvrir , en suivant mes observations , des beautés fines & délicates qui leur échappent ordinairement , & qu'on a presque toujours le perfide soin de leur cacher. Je ne citerai guère que des morceaux connus ; mais les remarques dont je les accompagnerai ayant

pour objet de les faire mieux connaître, j'espère qu'ils produiront une sensation toute nouvelle.

Pour mettre quelque gradation dans notre marche, commençons par un exemple de cette harmonie presque indéterminée, mais riche & noble, qui convient au discours ordinaire, ou à la narration générale, lorsque le Poète ne s'arrête sur aucune image particulière. On ne trouvera rien de ce genre dans Homère, ni dans Virgile, qui surpasse l'ouverture du récit de la Henriade.

Narration
générale.

Valois régnait encore : & ses mains incertaines ,
De l'Etat ébranlé *laissaient flotter les rênes* (1) ;
Les loix étaient sans force , & les droits confondus ;
Ou plutôt , en effet , Valois ne régnait plus.
Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire ,
Aux combats, dès l'enfance, instruit par la Victoire ;
Dont l'Europe, en tremblant , regardait les progrès ,
Et qui , de sa patrie , emporta les regrets ,
Quand , du Nord , étonné de ses vertus suprêmes ,
Les Peuples , à ses pieds , mettaient les diadèmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi d'intrépide Guerrier.

(1) Les lettres italiques , qui sont employées communément à indiquer les prétendus défauts des vers que l'on cite , serviront ici au contraire à désigner les beautés sur lesquelles l'œil doit s'arrêter.

Endormi sur le Trône , au sein de la mollesse ,
 Le poids de sa Couronne accablait sa faiblesse .
 Quélus & Saint-Mégrin , Joyeuse & d'Epernon ,
 Jeunes Voluptueux qui régnaient sous son nom ,
 D'un Maître efféminé , corrupteurs politiques ,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthar-
giques , &c.

Quel nombre dans chaque vers ! quelle variété dans la coupe des périodes ! quel assemblage de sons brillans ! Comme l'oreille est remplie , caressée , enchantée par tous ces mots sonores qui se succèdent perpétuellement les uns aux autres ! Comme les *l* multipliées dans le second vers peignent ces rênes flottantes ! La répétition de la syllabe entière *blai* dans *accablait sa faiblesse* , peint très-heureusement la tête affaissée & chancelante sous le poids de la Couronne.

Lisez encore le commencement si pompeux du Poëme de Fontenoy : lisez l'ouverture d'Athalie , celle de Mérope ; comparez-les à celle de l'Œdipe & de l'Elèctre de Sophocle ; & donnez la palme , si vous osez choisir.

Voici maintenant un beau contraste d'une peinture fortement terrible , avec une peinture doucement majestueuse :

Cependant sur Paris , s'élevait un nuage ;
 Qui semblait apporter le tonnerre & l'orage ;

Contraste
d'images.

Ses flancs noirs & brûlans , tout-à-coup entr'ouverts ,
 Vomissent dans ces lieux les monstres des Enfers ,
 Aux remparts de la Ville ils fondent , ils s'arrêtent ;
 En faveur de d'Aumale , au combat ils s'apprêtent.
 Voilà qu'au même instant, du haut des Cieux ouverts,
 Un Ange est descendu sur le trône des airs ,
 Couronné de rayons , nageant dans la lumière ,
 Sur des ailes de feu parcourant sa carrière ,
 Et laissant , loin de lui , l'Occident éclairé
 Des sillons lumineux dont il est entouré.

Il n'y a personne qui ne soit frappé du changement de ton que présente tout-à-coup la seconde partie de ce tableau. Que d'r dans les premiers vers ! à peine en trouvez-vous dans les deux derniers. La seule différence de ce vers brusque & coupé ,

Aux remparts de la Ville , ils fondent , ils s'arrêtent ;
 avec celui-ci , dont la marche tranquille est soutenue ,

Un Ange est descendu sur le trône des airs ,
 se fait sentir à l'oreille la moins exercée. Le même tableau a été traité d'une autre manière , également expressive dans ces vers charmans :

Le beau portail de la voûte étoilée
 S'ouvrit alors : & des arches du Ciel,
 On vit sortir l'Archange Gabriel ,

Qui, soutenu sur deux brillantes ailes ,
Fend doucement les plaines éternelles.

Voltaire.

Ce dernier vers fait sur l'oreille l'effet agréable qu'un vent doux produit sur le visage , dans un beau jour de printems : *Fend doucement les plaines éternelles.* Remarquez aussi que , dans ces deux morceaux , la ressemblance des rimes masculines , *airs & ciel* , avec les rimes féminines , *lumière & éternelles* , forment un agrément , & sert à la perfection de l'image. Rousseau a recherché plusieurs fois cette consonnance que des gens sans goût ont condamnée :

Le Roi des Cieux & de la Terre
Descend au milieu des éclairs ;
Sa voix , comme un bruyant tonnerre ,
S'est fait entendre dans les airs.

Si vous voulez voir des contrastes dans le genre de celui que je viens de rapporter ; Rousseau , Quinault , & tous nos bons Poètes en sont pleins. On fait par cœur ces quatre vers de Boileau :

J'aime mieux un ruisseau , qui , *sur la molle arène* ;
Dans un pré *plein de fleurs* , *lentement* se promène :
Qu'un torrent débordé , qui , d'un *cours orageux* ,
Roule , *plein de gravier* , *sur un terrain fangeux.*

Et ceux-ci :

Au pied du Mont Adule , entre mille roseaux ,
Le Rhin tranquille , & fier du progrès de ses eaux ,
Appuyé d'une main sur son urne penchante ,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.
Lorsqu'un cri tout-à-coup , suivi de mille cris ,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits :
Il se trouble , il regarde , &c.

Quelle rapidité succède dans le cinquième vers , à la molle nonchalance des vers précédens ! Tous ces *i* répétés , répètent les cris. Lisez la description de l'entrée du Temple de l'Amour , & celle du Sanctuaire , dans le neuvième Chant de la Henriade ; c'est le passage le plus étonnant de la langueur qui s'insinue dans vos sens délicieusement , à l'effroi , au faiblissement qui les agite avec violence.

Sans bruyans.

Mais c'est sur-tout quand il faut peindre les grands effets de la Nature , le bruit des vents , des flots , du tonnerre , &c. que notre Langue a des ressources infinies , & que ses voyelles nazales , ses *u* , ses *eu* , & même le son sourd de ses *e* muets , lui font d'un merveilleux secours : prononcez avec soin les vers suivans :

L'air siffle , le Ciel gronde , & l'onde au loin mugit.

Henriade.

De l'Autel ébranlé par de longs tremblemens.

Œdipe.

J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'ombre.

Atrée.

Soudain l'onde, en grondant, s'enfle dans ses prisons.

Géorgiques.

La grêle affreuse tombe, & l'écrase à grand bruit.

Idem.

Les monts ont prolongé le lugubre murmure,

Dont le son lent & sourd attriste la Nature.

Les Saisons.

Vous entendez, vous voyez tout ce que le Poëte décrit.

Pleine d'horreur & de respect,

La terre a tressailli sur ses voûtes brisées :

Les monts fondus à son aspect,

S'écoulent dans le sein des ondes embrasées.

Rousséau.

Pourquoi ces feux & ces éclairs,

Ces torrens de fumée, & ce bruit dans les airs ?

Ces trompettes & ce tonnerre ?

Venait-il renverser l'ordre des élémens ?

Sur ses antiques fondemens

Venait-il ébranler la terre ?

Racine.

Il y a ici un mélange sublime de tous les sons frappans & terribles. Les deux derniers vers sur-tout font trembler involontairement la voix de celui qui les prononce. Mais venons au chef-d'œuvre de ce genre.

*La terre tremblante ,
Frémit de terreur :
L'onde turbulente ,
Mugit de fureur :
La lune sanglante ,
Reculé d'horreur.*

*Dans le sein de la mort , ses noirs enchantemens
Vont troubler le repos des ombres :*

*Les manes effrayés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ;
Et les vents , échappés de leurs cavernes sombres ,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.*

Rousséau.

Voyez que d'en , d'on , d'eur , d'u , &c. On a vanté , avec raison , plusieurs morceaux d'Homère , de Virgile , & du Tasse même , qui certainement , tout admirables qu'ils sont , n'égalent pas celui-là.

Nécessité de
ces détails.

Après ces premiers exemples , après la seule description de la Mollesse dans le Lutrín de Boileau , je crois que l'on ne comprendra pas comment un préjugé , assez général , a pu refuser à notre Langue l'harmonie figurative. Je ne reviens pas de mon étonnement , d'avoir lu dans la Poétique Française , que *notre Langue a une mélodie pour les sentimens , & n'en a point pour les images*. Il me paraît donc de la plus grande nécessité d'accumuler ici des exemples

de chaque genre de mélodie , pour prouver que ce n'est point par hazard qu'on rencontre dans nos Poètes l'harmonie imitative ; mais que notre Langue a une mélodie universelle , propre à toutes les espèces d'images que la Poésie doit exprimer. Commençons par quelques morceaux des Géorgiques de M. de Lille , Poète vraiment harmonieux , qui possède parfaitement l'art de peindre par les sons. Il a si bien su faire usage de toutes les ressources de notre Langue , qu'il a souvent égalé , quelquefois surpassé Virgile , l'inimitable Virgile. Voici d'abord la description d'une course de chars :

Exemples de
tous les genres
d'harmonie.

Le signal est donné : déjà de la barrière ,
Cent chars *précipités fondent dans* la carrière :
Tout s'éloigne , tout fuit : les jeunes combattans ,
Tressaillans d'espérance & d'effroi palpitans ,
A leurs bouillans transports abandonnent leur ame.
Ils pressent leurs courriers : *l'essieu siffle & s'enflamme*.
On les voit *se baisser , se dresser* tour-à-tour :
Des tourbillons de *sable* ont *obscurci* le jour :
On se quitte , on s'atteint , on s'approche , on s'évite :
Des *chevaux haletans* , le *crin poudreux* s'agite , &c.

Chaque objet n'est-il pas présenté à l'oreille avec le son précis qui lui convient ? Observez sur-tout la vitesse & le bruit de ces mots , *précipités , fondent dans* ; l'image produite par la

consonnance *se baisser , se dresser* ; le sifflement redoublé de ces syllabes , *siers l'essieu , siffle & s'enf.* Que desirez-vous ? Toujours d'aussi beaux vers ? Eh bien ! lisez :

Un jour le Laboureur , dans ces mêmes sillons ;
Où forment les débris de tant de bataillons ,
Hurlant avec le soc leur antique dépouille ,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille ,
Entendra retentir les casques des Héros ,
Et d'un œil effrayé mesurera leurs os.

Idem.

vec , soc , tique ; vous avez entendu le fer du soc qui choquait le fer des dards , &c. Oh ! que si ces vers étaient Latins , ils seraient admirés !

L'Ebre roula sa tête , encor toute sanglante :
Là , sa langue glacée , & sa voix expirante ,
Jusqu'au dernier soupir formant un faible son ,
D'Euridice , en flottant , murmurait le doux nom.

Idem.

Tout , jusqu'à ces monosyllabes placés à la fin du vers , contribue à rendre supérieurement l'image de cette tête flottante , qui n'articule qu'à peine.

Bientôt le fer rougit dans la fournaise ardente ;
J'entends crier la dent de la lime mordante....

J'aime , & des sombres buis le lugubre coup-d'œil ;
Et de ces noirs sapins le vénérable deuil....

Soudain, *du haut des rocs*, leur troupe vagabonde
Bondit, se précipite & fuit dans les vallons.

Idem.

Le rapprochement de, *bonde*, *bondit*, est divin. Quelle rapidité dans les sept brèves qui suivent ! Comparez, à ce vers qui court si vite, cet autre vers de Boileau, qui roule si longuement :

Long-temps, loin du perron, roulent sur les degrés.

Est-ce-là de la mélodie d'image ? Y en a-t-il de plus belle chez les Anciens ?

Si l'on joint, à cet art d'employer les sons convenables, celui de les arranger dans la proportion, dans la cadence juste de la chose qu'on veut exprimer ; on produit avec les mêmes sons des effets opposés. Ainsi, ce vers fait entendre le bruit des enclumes de l'Etna.

Observation particulière.

Lèvent de *lourds marteaux*,
 Qui *tom-bent en-caden-ce & dom-tent les-métaux*.
 .Géorgiques.

Mais voyez la coupe toute différente du vers qui fuit, & qui doit être languissant :

Dont l'onde, - *en murmurant*, - l'endort - sous un vieux chêne.

Idem.

Malheur à tout Poëte qui ne sentira pas le

mérite de la cadence & des sons dans ces vers admirables de M. Colardeau :

Sa peur - oppose - à l'onde - une - pénible-lutte...
 Sur-le bord-du-tombeau-l'humanité-succombe ,
 L'œil-mesure-en tremblant-l'abîme de la tombe.

Suite des
 exemples.

Suivons notre galerie de tableaux : elle est digne des curieux & des connaisseurs. Celui qu'on va voir est le dernier de M. de Lille , que je placerai ici : c'est le combat de deux taureaux qui se disputent une génisse.

Souvent même , troublant l'empire des troupeaux ;
 Une Hélène , au combat , entraîne deux rivaux.
 Tranquille , elle s'égare en un gras pâturage ;
 Ses superbes Amans s'élancent pleins de rage :
 Tous deux les yeux baissés , & les regards brûlans ;
Entrechoquent leurs fronts , se déchirent les flancs ;
De leur sang , qui jaillit , les ruisseaux les inondent ;
A leurs mugissemens , les vastes Cieux répondent :
 Entre eux point de traité : *Dans les lointains déserts ,*
 Le vaincu désolé va cacher ses revers :....

Là , dormant sur des rocs , nourri d'amers feuillages ,
 Furieux , il s'exerce à venger ses affronts ,
 De ses dards tortueux , il attaque des troncs ;
 Son front combat les vents , son pied frappe la plaine ,
 Et , sous ses bonds fougueux , il fait voler l'arène.

Ces vers admirables me rappellent ceux-ci de M. de Voltaire :

Les deux courriers , bardés , coëffés de fer ,

Vont se *heurter* , & de leur tête dure ,
Front contre front fracassent leur armure.

Qu'il y a d'énergie dans cette dureté recherchée ! On en trouvera autant dans ces vers tirés d'une Ode sur le désastre de Lisbonne.

*Murs , Tours , Palais , tremblent , s'écroulent ,
Leurs débris se heurtent & roulent , &c.*

Ces chocs durs de *murs , tours , de heurtent* , & , sont excellens : voilà les couleurs que la Poésie employe pour peindre à l'oreille. Venons à un tableau si bien fini , à tous égards , qu'il peut défier dans son genre ce qu'il y a de plus parfait chez les Poètes de toutes les Nations.

Prend , d'une main *par la rage tremblante* ,
Un pistolet , en presse la détente :
Le chien s'abat , le feu prend , le coup part :
Le plomb chassé siffle , & vole au hazard ,
Suivant au loin la ligne mal mirée ,
Que lui traçait une main égarée.
Le Page *vise* ; & par un coup plus *sûr* ,
Atteint *ce front , ce front horrible & dur* ,
Où se peignait une ame détestable.

Voltaire.

Le troisième vers n'a pas une syllabe longue. Comparez les deux premiers , incertains dans leur marche , qui même enjambent l'un sur

l'autre , & celui-ci qui est encore plus chancelant :

Suivant - au loin - la ligne mal - mirée ,
Avec cet autre vers si ferme ,
Le Page *vise* ; & par un coup plus *sûr* ,

Ces monosyllabes *vise* & *sûr* , placés à la fin de chaque hémistiche , ont réellement une assurance qui vous annonce la mort du rival du Page. Voyez encore l'effet de cette répétition , *ce front* , *ce front horrible & dur* : voyez comme notre *u* est expressif , prononcez à l'Italienne *sour* & *dour* , & vous sentirez que toute la beauté de l'image est évanouie.

Quelle cadence bizarre & charmante dans ce vers unique !

Ton triste chef branlant sur ton cou tors.

Voltaire.

On voit la tête qui va tomber , on tend presque les mains pour la recevoir. Mettez un mot de trois syllabes dans le vers , tout est perdu.

Lui dont l'œil louche & le muffle effronté
Fait frissonner la tendre volupté.

Idem.

Vous sentez ces *f* multipliées exciter en vous le frissonnement que le Poète veut peindre ; mais dans le vers suivant , l'*f* étant différem-

ment placée, présente une image toute différente.

Lors un tardif & faible repentir,
Sort à regret de leur mourante bouche.

Idem.

Ce *f* & *fai* vous montre le mourant qui peut
à peine approcher ses lèvres. Et dans ceux-ci,
au contraire, les *f* peignent la force.

Et jamais de l'Enfer, les noirs frémissemens,
N'en pourront ébranler les fermes fondemens.

Boileau.

C'est au goût à disposer & à sentir ces combinaisons.

Quelquefois ce qui est excellent pour
peindre, devient choquant, lorsqu'on n'a au-
cune peinture à faire. Ainsi l'*f* que nous venons
de voir si heureusement employée, est désa-
gréable dans ce vers de Racine :

Autre obser-
vation parti-
culière.

Offrent au fils de Phèdre une riche retraite (1).

De même, les *p* qui sont expressifs dans ce
beau vers de M. Colardeau ;

Et son sceptre de plomb pèse sur l'Univers :

déplaisent dans cet autre vers du même Au-
teur :

Par respect pour Caliste & pour moi par pitié (2).

J'ai entendu reprocher, avec justice, six *a*
consécutifs dans un vers des Scythes : Ah !

fatal *Athamare* (3) ! Mais on a repris bien injustement cet excellent vers de Boileau, où il y a cinq *a* rapprochés :

Traçât à pas tardifs un pénible sillon.

Et M. Marmontel a observé, avec goût, que le premier hémistiche de ce vers n'était pas fait pour être débité rapidement ; *traçât à pas tar*, ce qui seul le rendrait ridicule ; mais qu'étant composé de presque toutes syllabes longues, il devait être prononcé lourdement ; alors l'effet en est beau & pittoresque. On pourrait ajouter, qu'indépendamment des syllabes longues, la monotonie même de ces *a* multipliés imitait précisément l'uniformité pesante de la marche du bœuf ; *traçât - à - pas - tar - difs*.

Fin des
exemples.

Finissons notre recueil d'harmonie expressive par deux vers, devant lesquels Scaliger se serait prosterné :

Que la foudre, en grondant, les frappe avec l'éclair.
Voltaire.

(1, 2, 3.) Je choisis ces exemples dans de bons Auteurs, pour prouver qu'un ou plusieurs vers désagréables ne concluent rien contre le style d'un long Ouvrage :

*Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parùm cavit natura.* *Non ego paucis,*

Tout

Tout , s'écrierait-il , est rassemblé dans ce vers ; la bouffée de vent , *que la fou* , le roulement du tonnerre , *dr' en grondant* ; le coup sec qui précède l'éclat , *frappe : &* , *vec l'éclai* , est le bruit même des éclats.

Plus loin , un lac entier n'est plus qu'un bloc de glace.

De Lille.

Il semble que ces *l* qui sont seules dans les mots *loin* & *lac* , fassent sentir que l'eau est encore liquide : mais *lac entier* arrête la prononciation ; & ensuite les *l* surchargées d'autres consonnes , *pluq* , *bloc* , *glace* , figurent à l'oreille , & l'épaississement de l'eau , & le choc des glaçons qui se heurtent.

Jé ne puis me refuser d'ajouter encore ces quatre vers admirables , qui ne sont pas connus , & dont l'Auteur ne veut pas être nommé. Il a essayé de traduire quelques vers de Pindare , sur l'éruption de l'Etna , & je crois qu'il a bien surpassé son original.

Ses noirs torrens de feu , jusqu'aux voûtes du Monde ,
Lancent le fer ardent , roulent les rocs brûlés ;
Qui retom-bent par bonds - sur les monts-ébranlés ,
Ou vont fendre en grondant la profondeur de l'onde.

N'entend-on pas tout ce fracas ? noirs , tor ,
rou , rocs , bru ? Tous ces bonds répétés , tomb ,
bonds , monts , placés justement de trois en

trois syllabes ? Enfin , l'immense longueur du dernier vers , tout composé de nazales bruyantes & d'e sourds , ne ferait-elle pas envie à tous les Poètes anciens qui nous ont servi de modèles pour l'harmonie imitative (1) ?

Comment
le Poète cher-
che & trouve
l'harmonie
imitative.

On dira sans doute qu'il n'est pas croyable qu'un bon Poète aille ainsi , arrangeant toutes ses lettres comme un enfant qui épelle , & on aura raison. Mais un vrai Poète , qui a du goût & du génie , consulte l'un , & fait travailler l'autre. Son goût lui dit qu'il faut exprimer ; son génie cherche les sons convenables , & les trouve. Ainsi M. de Voltaire avait fait ces deux vers :

Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts.

Ils étaient bons , si l'on veut , mais ils ne peignaient pas ; son goût n'était pas content ; il demanda d'autres vers au Génie , qui lui fournit les deux vers qu'on va lire :

On entend , *pour tout bruit* , des concerts *enchanteurs* ;
Dont la *molle* harmonie inspire les *langueurs*.

(1) On pourroit à tous ces exemples joindre ce beau vers de M. de Belloy lui-même :

Contemplez de Bayard l'abaissement auguste.

Qui , par la multitude des syllabes longues dont il est composé , par le choix des sons les plus majestueux , exprime si bien la noblesse , la dignité du grand spectacle que donne alors un Héros. *Note de l'Editeur.*

Il n'y a pas un son dans ces deux vers, qui ne serve à l'expression : certainement l'Auteur ne s'est pas dit, il faut répéter la syllabe *mo*, dont la molle harmonie, & arranger ainsi ces quatre autres, *ire les lang*, pour produire une lenteur molle & efféminée. Mais l'Auteur a voulu peindre; il a cherché la couleur propre, & d'un coup-d'œil il a distingué la meilleure. Combien le goût a applaudi au Génie qui lui apportait presque au delà de ses vœux ! Il en est de même de ces deux autres vers de la Henriade :

Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.

Tout le monde les eût faits :

Hæc eadem à summo expectes minimove Poëtâ :

& le goût de M. de Voltaire en devait être indigné : aussi n'a-t-il pas pu se les permettre long-temps. Voici avec quelle supériorité il les a changés.

Sans fiel & sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la mollesse.

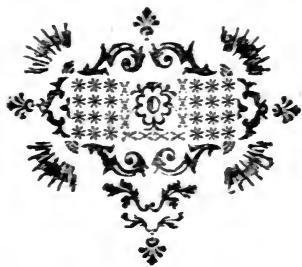
Ces *l* accumulées font couler les vers comme les jours des voluptueux : ce long mot de quatre syllabes maigres, *inutiles*, suivi du mo-

nosyllabe *jours*, peint merveilleusement le vuide du temps perdu. Le goût, je le répète, a cherché tout cela confusément, & le Génie l'a trouvé précisément.

Je pourrais citer encore des milliers d'exemples frappans de la plus belle harmonie imitative, si je voulais puiser au hasard, ou dans Quinault, ce Poète, quelquefois faible, mais toujours mélodieux; ou dans la Fontaine, le plus grand Peintre de notre Poésie; ou dans Boileau, que l'on accuse de n'être pas Poète, & qui peint tout à l'oreille comme à l'imagination. Il est aisé de se convaincre par la lecture de leurs Ouvrages (1), & de ceux de tous nos bons Auteurs, qu'il n'y a rien que la féconde harmonie de la Poésie Française n'ait bien exprimé; & que, par conséquent, on a fait à notre Langue un reproche injuste, en disant qu'elle n'a point de mélodie pour les images. Quiconque lira nos vers avec un œil juste & éclairé, avec une oreille

(1) Le Poème *des Saisons*, par M. de Saint-Lambert, mérite d'être cité comme un modèle d'harmonie. Les vrais Poètes, qui aiment les plaisirs de l'oreille & de l'imagination, iront souvent les chercher dans les détails enchanteurs de cet Ouvrage, toujours pittoresque. A quelque page qu'on l'ouvre, on est sûr que le hazard va nous offrir un tableau agréable.

attentive & délicate, reconnaîtra à chaque pas dans nos vrais Poètes, le son imitatif de l'image qu'ils avaient à peindre. J'ai tâché de guider sur cet objet le goût des gens du monde, qui aiment la Poésie : & je me flatte que mes observations leur en feront faire d'autres plus importantes. Achéons de venger pleinement la Langue Française de beaucoup de reproches aussi peu équitables. Mais faisons auparavant une application essentielle des vérités que nous venons de découvrir.



CHAPITRE IV.

De l'Harmonie expressive dans le Poëme Dramatique.

Elle est indispensable.

J'ENTENDS déjà la plupart de nos Poètes Dramatiques modernes , s'écrier , qu'ils sont dans une classe particulière ; que l'harmonie expressive & figurative est le partage du Poëme Epique , ou Lyrique ; mais que la Tragédie & la Comédie , étant le langage de la conversation ordinaire , elles n'ont besoin que d'une harmonie simple & facile , qui prenne la couleur uniforme du Dialogue naturel.

Confu'ter la Nature.

Quoi ! le Dialogue naturel est uniforme ? Eh ! il n'y a rien de plus varié. Ecoutez la conversation de deux ou trois personnes animées par le choc des opinions ou des intérêts , ou des passions. Voyez s'ils ont la monotonie de ces vers faibles & froids , qui sont tous jetés dans le même moule , & qu'on veut nous donner pour le ton de la nature. Voyez si un homme qui vous peint avec chaleur une affection violente , ou un malheur terrible , sur-tout une suite d'événemens , dont il est fortement ému , ne cherche pas , ne trouve pas

les tons & les mots les plus propres à peindre ce qu'il veut faire sentir. La Passion est le premier des Peintres ; elle est toujours imitative , figurative des objets qu'elle veut faire passer dans l'ame de celui à qui elle parle.

Pour réfuter, par des exemples, le faux système que je veux combattre, & qu'inventa la stérile médiocrité, je ne puiserai pas dans les Tragédies de M. de Voltaire : on leur reproche d'être trop épiques. Elles le sont cependant beaucoup moins que celles de Sophocle & d'Euripide. Mais je serais certain de voir l'autorité de M. de Voltaire déclinée adroitement, non pas en public & dans des écrits, mais à mots couverts, & dans nos cercles, par les prétendus Partisans de ce Grand Homme, qui ne lui pardonnent pas plus qu'à d'autres les talens dont ils se sentent privés.

Et les exemples.

C'est chez Racine seul, chez ce Poëte, que l'on nous dit être si uniforme dans son élégance & sa douceur continue ; c'est dans ses Tragédies que je vais emprunter des exemples d'harmonie expressive & imitative, peut-être plus frappans que tous ceux que j'ai cités jusqu'à présent. Je veux bien même ne pas parler des récits magnifiques de la Thébaine, de Mithridate, d'Iphigénie, & de

De Racine.

Phédre : ni de ces vers dignes de l'Enéide & de l'Iliade.

Les vents agitent l'air d'heureux frémissemens ;
Et la mer leur répond par ses mugissemens :
La rive au loin gémit , blanchissante d'écume...
J'entends gronder la foudre , & sens trembler la
terre.

Cependant sur le dos de la plaine liquide ,
S'élève à gros bouillons , une montagne humide ;
L'onde approche , se brise.
Son front large est armé de cornes menaçantes ,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes...
Sa croupe - se recourbe - en replis - tortueux...
De rage & de douleur , le monstre bondissant , ...
A travers les rochers la peur les précipite ,
L'effieu crie & se rompt.

Je ne rapporterai que des morceaux pris dans des Scènes de dialogue ; j'épargnerai même à mes Lecteurs les petites observations de détail ; ils feront facilement usage de celles que je leur ai indiquées dans le Chapitre précédent.

Un Prêtre , environné d'une foule cruelle ;
Portera sur ma fille une main criminelle ;
Déchirera son sein , & d'un œil curieux ,
Dans son cœur palpitant , consultera les Dieux ,
Et moi qui l'amenai triomphante , adorée ,
Je m'en retournerai seule & désespérée.

Figure-toi , Pyrrhus , les yeux étincelans ,
 Entrant à la lueur de nos palais brûlans ,
 Sur tous mes frères morts se faisant un passage ;
 Et de sang tout couvert , échauffant le carnage.
 Songe aux cris des vainqueurs , songe aux cris des
 mourans ,

Dans la flamme étouffés , sous le fer expirans. . . .
 Dois-je oublier Hector , privé de funérailles ,
 Et traîné , sans honneur , autour de nos murailles ?
 Dois-je oublier son père , à mes pieds renversé ,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?

Est-ce là une Langue qui peint ? Virgile a-t-il une harmonie plus expressive dans la description du Sac de Troye ? Ce mot *ensanglantant* ne vous fait-il pas voir & entendre le Vieillard se débattant par terre ? Substituez celui d'*ensanglante* , il n'y a plus d'image. Mais comparez la richesse , la force , le brillant de cette harmonie , avec la mélodie douce & simple des vers suivans , vous sentirez mieux la différence de l'imitation :

Fais connaître à mon fils les Héros de sa race ;
 Autant que tu pourras , conduis-le sur leur trace ,
 Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté ;
 Plutôt ce qu'ils ont fait , que ce qu'ils ont été ;
 Parle-lui tous les jours des vertus de son père ,
 Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère :
 Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste ,
 Il est du sang d'Hector , mais il en est le reste ,

Repassez tout de suite à d'autres peintures riches.

J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe ,
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords ,
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts ,
J'ai visité l'Elide , & , laissant le Ténare ,
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.

Comme on renverrait aujourd'hui cette peinture géographique à l'Epopée ! & comme on dirait une sottise ! Pour suivons ; examinons toutes les nuances de cet autre tableau.

Quelle gloire en effet d'accabler la faiblesse ,
D'un Roi déjà vaincu *par sa propre mollesse ;*
D'un peuple sans vigueur , & presque inanimé ,
Qui gémissait sous l'or dont il était armé. . . .
Ennemis du repos qui perdit ces infames ,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos
ames.

Alexandre.

Mettez , par occasion , à côté de ces beaux vers , ces vers encore plus beaux , plus énergiques :

La Nature , marâtre en ces affreux climats ,
N'y produit au lieu d'or , que du fer , des soldats :
Son sein tout hérissé , n'offre au desir de l'homme ,
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.

Rhadamiste.

Que cette âpreté est sublime ! Mais Rameau

a-t-il rien de plus expressif dans Castor, dans Dardanus, que l'harmonie de ces magnifiques tirades d'Esther ?

Au seul son de sa voix la Mer fuit, le Ciel tremble ;
Il voit comme un néant tout l'Univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas ,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas...
Lui seul mit à vos pieds le Parthe & l'Indien ,
Dissipa devant vous *les innombrables Scythes* ;
Et renferma les mers dans vos vastes limites.

Il n'y a pas de vers hexamètre de quinze ou seize syllabes, qui soit aussi long que ce dernier vers.

Lorsque, d'un saint respect, tous les Persans touchés,
N'osent lever leurs fronts à la terre attachés ;
Lui, *fièrement assis*, & la tête immobile ,
Traite tous ces honneurs d'impiété servile ,
Présente à mes regards *un front séditieux* ,
Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux : . . .
Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière ,
Revêtu de lambeaux , tout pâle... — Mais son œuil
Conservait sous la cendre encor le même orgueil.

Chaque mot, chaque son est une image. Sur-tout ce *mais son œuil*, ces trois petits mots percent à la fin du vers, comme le regard de Mardochée perce sous les lambeaux dont sa tête est couverte. Prenons quelques morceaux plus raisonnés, & également peints.

Il faut des châtimens dont l'Univers frémissé ;
Qu'on tremble, en comparant l'offense & le supplice :

Que des peuples entiers dans le sang soient noyés ;
Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés ;
Il fut des Juifs. Il fut une insolente race ;
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :
Un seul osa d'Aman exciter le courroux ;
Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous.

Peut-on ne pas sentir le prix de ces quatre monosyllabes, *Il fut des Juifs* ! De ce long vers, *Répandus sur la terre, &c.* suivi du vers simple, *un seul osa d'Aman, &c.* afin de faire mieux ressortir le dernier, dont la marche & la coupe sont si merveilleusement combinées : *Aussi-tôt de la terre ils disparurent tous* ! Un Versificateur médiocre trouverait indifférent de mettre, *ils sont tous disparus*. O Racine ! ô Poète sublime ! & l'on dit que tu n'es qu'élégant ! Encore ces deux mots de Burrhus à Néron :

Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

Quelle tranquillité !

Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime :

Quelle rapidité !

Athalie, Esther, Alexandre, Britannicus,
Mithridate, dont les sujets exigeaient en gé-

néral une mélodie plus mâle , plus éclatante que celle de Bajazet, d'Andromaque & de Bérénice, sont remplies de ces richesses de notre harmonie imitative. Ce n'est pas que ces trois dernières Tragédies en soient dépourvues ; l'harmonie seulement y est plus douce , plus simple , parce qu'elle a des objets plus doux & plus simples à imiter. Mais dès qu'il s'offre une grande image , que Racine la saisit avec un empressement avide ! Lisez les funérailles de Vespasien dans Bérénice ; rappelez-vous ce seul vers, aussi ravissant pour l'harmonie des sons, que pour l'énergie des termes :

Dans l'Orient désert, quel devint mon ennui !

Le dernier morceau de Racine , sur lequel j'attacherai mes regards , est un des plus heureux pour le choix des sons ; mais peut-être est-il le moins remarqué , parce qu'il se trouve dans une scène de discussion politique.

C'est Agrippine qui parle.

On verra, d'un côté, *le fils d'un Empereur*
Redemandant la foi jurée à sa famille ;
 Et de *Germanicus*, on entendra la fille :
 De l'autre, l'on verra *le fils d'Enobarbus*,
 Appuyé de Sénèque & du *Tribun Burrhus*,
 Qui, tous deux, de l'exil rappelés par moi-même ,
 Partagent à mes yeux l'autorité suprême.

Mes Lecteurs n'ont-ils pas déjà observé ces grands mots sonores qui composent les couleurs du groupe qu'Agrippine veut faire briller : *Le fils d'un Empereur redemandant & de Germanicus on entendra* : mais pour le côté du tableau qu'elle veut obscurcir : ce sont les teintes les plus ternes. Ce mot d'*Enobarbus* que le Poète n'a eu garde d'employer encore dans toute la Pièce , vient ici justement à sa place : il porte , malgré qu'on en ait , l'expression du mépris sur les lèvres qui le prononcent. *Le fils d'Enobarbus !* ensuite *du Tribun Bur* produit encore le même effet : & enfin quel contraste de ces sons pauvres & secs : *Appuyé de Sénèque* , avec les sons pleins & nombreux des deux derniers vers. Voilà , sans doute , voilà le ton de la véritable Poésie , de la véritable éloquence dramatique. Ni l'une , ni l'autre ne peut exister sans harmonie ; & il n'y a de véritable harmonie que celle qui exprime. Cette fade uniformité du style de Campistron , ces teintes pâles & sans vigueur , que l'on croit renforcer par quelques couches de vernis , ne formeront jamais un coloris poétique.

De Corneille.

Je me reprocherais de ne point parler de Corneille dans ce Chapitre de l'Harmonie imitative , dont il aurait pu lui seul faire tout

l'ornement. Quoique ce Grand Homme fût né dans un temps où la Langue n'avait pas encore acquis toutes ses richesses ; quoique lui-même , en lui donnant la force & l'énergie , il se soit quelquefois laissé entraîner jusqu'à la sécheresse & à la dureté ; cependant ses Ouvrages sont remplis de tableaux superbes , dont la couleur est aussi agréable que vigoureuse. Rarement il a négligé de peindre par les sons :

Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux ;
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux....
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles....
 Rome entière (1) noyée au sang de ses enfans....

(1) Ajoutons à ces exemples , tirés de Corneille , les exemples suivans :

Grenade & l'Aragon tremblent quand ce fer brille ,
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille.

Ces *r* accumulés , ces sons fermes & pleins , cette harmonie rude & fière , peignent aussi heureusement que les idées mêmes , l'orgueil du Comte de Gormas :

Je m'en vais les pleurer. Va , cours , vole , & nous venge.

Comme ce premier hémistiche se traîne lentement & tristement ! comme le second vole avec rapidité ! Mais comme cette variété , cet heureux contraste disparaissent dans l'original Espagnol , par-tout également grave , par-tout monotone !

*Yo voy á llorar afrentas ,
 Mientras tu tomas venganças.*

Qu'on le suive dans les scènes mêmes de raisonnement, telles que cette tirade de Cinna,

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crêpes, habits, lugubres ornemens;
Pompe où m'enfvelit sa première victoire;
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

Ce tableau est à la fois touchant, triste & sévère. Celui-ci, qui est à-peu-près du même genre, a des nuances, dont l'oreille, ainsi que le goût, sentira aisément les différences :

O vous ! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Eternel entretien de haine & de pitié,
Restes du Grand Pompée, écoutez sa moitié !

Quelle douceur au contraire, & de sons, & de sentimens dans ces deux vers de Sabine, dans Horace !

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
Albe, mon cher pays, & mon premier amour.

Les stances de Polyeucte dans la prison sont toutes de cette Poésie pittoresque : *Ut pictura Poësis.*

Ainsi n'espérez pas, qu'après vous je soupire.
Vous étalez en vain vos charmes impuissans;
Vous me montrez en vain, par-tout ce vaste Empire,
Les ennemis de Dieu, pompeux & florissans.
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les Grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables,
Que leurs coups sont moins attendus.

Quelle pompe, & d'idées, & d'expressions ! quelle har-
qui

qui commence par l'harmonie la plus brillante, & finit par le ton le plus simple.

Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde ,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde ;

monie imposante ! quel fracas de sons menaçans & terribles !

Il étale à son tour des revers équitables !

Quelle image , & comme on la voit !

Et la foudre qui va partir ,
Toute prête à crever la nue.

On voit partir la foudre, on entend ces éclats déchirans
de certains coups de tonnerre.

Polyeuste m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque & lui qui me tendent les bras.

Tableau touchant , vers charmans , qui en ont peut-être
fait faire deux autres encore plus beaux :

Tes frères , ces Martyrs , égorgés à mes yeux ,
T'ouvrent leurs bras sanglans ; tendus du haut des Cieux.

Voyez cette peinture de Nicanor mourant aux yeux de
Rodogune :

Rapportez à mes yeux son image sanglante ,
D'amour & de fureur encore étincelante ,
Telle que je le vis , quand tout percé de coups ,
Il me cria : *Vengeance ; adieu , je meurs pour vous.*

Notis sommes bien fâchés que la critique sévère de M. de
Voltaire n'ait pas fait grace à ce beau tableau. Voici son
observation.

« On diroit bien , *je crois le voir encore étincelant de
courroux* , mais ce n'est pas l'image qui est encore ani-
mée ; de plus , on n'étincèle point d'amour ».

Il nous semble que la Poésie a le droit d'animer l'image

Et que son sein , fécond en glorieux exploits ;
Produit des Citoyens plus puissans que des Rois ;

des objets comme les objets mêmes , & quant à *étinceler d'amour* , puisque l'amour a des feux & des flammes , il doit avoir au moins des étincelles , & on doit pouvoir étinceler d'amour , sur-tout en Poésie. De plus , le mot d'*amour* étant joint ici avec celui de *fureur* , il suffit qu'on dise *étinceler de fureur* , parce qu'alors un de ces deux mots fait passer l'autre , & rien n'est plus ordinaire en vers. Racine a dit :

Soupirer à ses pieds , moins d'amour que de rage.

On ne soupire guères de rage ; la rage n'a pas d'expression si douce ; c'est le mot *amour* , qui fait passer celui de *rage* en cet endroit. Il en est de même de ce vers de Corneille :

O vous ! à ma douleur objet terrible & tendre.

Vers que M. de Voltaire avoue être beau , quoiqu'il observe que , *tendre à ma douleur* , ne peut se dire : c'est *terrible* qui fait passer *tendre*.

Finissons par observer que ce beau morceau du songe de Pauline , dont M. de Belloy ne cite ici que deux vers ,

Je l'ai vu cette nuit , ce malheureux Sévère.

La vengeance à la main , l'œil ardent de colère ,

Il n'étoit point couvert de ces tristes lambeaux ,

Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux.

Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue.

rappellent quatre vers de Lucain , Poète dont on fait que Corneille étoit si nourri ,

Medio visi consurgere campo ,

Tristia Syllani cecinere oracula manes ,

Tollentemque caput gelidas Anienis ad undas ,

Agricola facto Marium fugere sepulchro.

Nous ne connoissons point de tableau plus énergique , ni

Les Grands, pour s'affermir , achetant les suffrages ,
 Tiennent pompeusement leurs Maîtres à leurs gages ,
 Qui , par des fers dorés se laissant enchaîner ,
 Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner...

plus terrible. Ces manes de Sylla qu'on voit s'élever tout-à-coup du milieu d'un champ, qu'on entend prononcer de sinistres oracles ; ce tombeau de Marius brisé , cette ombre qui en sort ; ces Laboureurs tremblans & fuyans à la vue du spectre qui élève sa tête effrayante ; ce *tollentemque caput* , qui rappelle l'*attollentem iras* de Virgile , & qui semble donner une stature gigantesque à l'ombre de Marius ; quel tableau !

Nous n'en connoissons qu'un qu'on puisse mettre à côté ; il est moins effrayant , mais aussi imposant ; c'est ce morceau de Silius Italicus , où , selon le récit de Tite-Live , le Campanien Pacuvius Calavius veut détourner Perolla son fils , du projet qu'il a formé d'assassiner Annibal à sa propre table.

*Fallis te mensas inter quod credis inermem ;
 Tot bellis quæsitâ viro , tot cædibus armat ,
 Majestas æterna ducem , si admoveris ora ,
 Cannas & Trebiam antè oculos Thrasymenæque busta ,
 Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.*

Rien de plus énergique , ni de plus sublime , soit pour l'image , soit pour l'expression , que ces traits :

Armat

*Majestas æterna ducem ,
 Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.*

Tout le monde voit sur le visage du Général Carthaginois cette majesté éternelle , dont il est défendu & armé ; tout le monde voit cette grande ombre de Paul Emile , vaincu par lui , qui se tient à ses côtés pour effrayer ses ennemis.

Note de l'Editeur.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elles'unisse
 Sous la main d'un bon Chef à qui tout obéisse ;
 Si vous aimez encore à la favoriser ,
 Otez-lui les moyens de se plus diviser , &c.

— Ne diriez-vous pas que , dans les derniers vers , Corneille a quitté le pinceau pour prendre la plume ? Et c'est cette variété de ton qui fait le premier charme du style (1).

De Molière.

L'harmonie imitative n'est pas étrangère à la Comédie : Thalie doit l'employer aussi-bien que Melpomène. Molière a mieux connu ce genre d'expression que tous ses successeurs ; parce qu'il était plus vrai , plus énergique ,

(1) On peut citer encore le morceau suivant de Sertorius , comme un exemple de l'harmonie la plus brillante , appliquée aux scènes de raisonnement & de discussion.

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles ,
 Que ses proscriptions combrent de funérailles ;
 Ces murs , dont le destin fut autrefois si beau ,
 N'en font que la prison , ou plutôt le tombeau :
 Mais ; our revivre ailleurs dans sa première force ,
 Avec les faux Romains , elle a fait plein divorce ;
 Et comme autour de moi , j'ai tous ses vrais appuis ,
 Rome n'est plus dans Rome , elle est toute où je suis.

Combien , sans compter tout le reste , ce dernier vers , & pour l'expression , & pour l'harmonie , est au dessus de ce trait de Lucain , d'où il est tiré !

Vejos habitante Camillo ,

Illic Roma fuit !

On peut citer aussi de M. de Crébillon , pour exemples

plus éloquent, plus Poète qu'aucun d'eux. Le Misanthrope & le Tartuffe offrent à tout moment des tirades supérieures, qu'on devrait prendre pour modèles de la mélodie figurative. Tandis que le rôle d'Alceste est écrit en vers mâles & fermes, celui du Tartuffe est plein de vers doux & convenables au ton de nos mielleux Hypocrites.

J'aurai toujours pour vous, *ô suave merveille !*
 Une dévotion à nulle autre pareille....
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude...;
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude....
 C'est sans doute, Madame, une douceur extrême ;
 Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime :
Leur miel, dans tous mes sens fait couler à longs traits,
 Une suavité qu'on ne goûta jamais.

Pas un *r* dans ce dernier vers, & très-peu dans les autres.

Enfin, pour ne plus fatiguer mes Lecteurs, je terminerai par le portrait de Trissotin, chef-

d'harmonie en général, les songes de Thyeste & de Clytemnestre, & les descriptions de tempêtes dans *Idoménée* & dans *Electre*, tous morceaux d'un grand effet, malgré quelques défauts de style. On peut rapprocher de ces descriptions de tempêtes, celle de Boileau dans le Traité du sublime de Longin, & celle de M. de Voltaire dans la Henriade; morceaux plus corrects, & non moins pittoresques.

Note de l'Editeur.

d'œuvre dans lequel nous reconnoissons encore ce pauvre Auteur , aussi-bien que si nous avions vu cent fois sa figure :

*Je vis , dans le fatras des écrits qu'il nous donne ,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne.
La constante hauteur de sa présomption ;
Cette intrépidité de bonne opinion ;
Cet indolent état de confiance extrême ,
Qui le rend , en tout temps , si content de lui-même ;
Qui fait qu'à son mérite , incessamment il rit ,
Qu'il se fait si bon gré de tout ce qu'il écrit ;
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un Général d'armée.*

Cette enflure , cette roideur du troisième & du quatrième vers , montrent le Cotin qui s'enfle , qui se redresse en public , pour paraître grand. Mais quand il est avec ses amis , avec ses dupes , voyez comme il se prélassé négligemment dans la marche nonchalante des autres vers ;

Cet indolent état de confiance extrême , &c.

Conclusion
de ces deux
Chapitres.

En un mot , lisez nos bons Poètes , & même nos grands Orateurs , Bossuet , Massillon , Fléchier , Jean-Jacques Rousseau , vous les verrez tous Peintres sublimes ; vous verrez que les belles couleurs de la Poésie & de l'éloquence ne se forment que par le choix des sons , & des sons imitatifs.

J'ai employé quelquefois, dans ce Chapitre & dans le précédent, le terme de *sublime d'expression* ; terme qu'on ne veut plus admettre aujourd'hui, mais dont on se servait dans le siècle de Louis XIV, & chez les Anciens. Peut-être avons-nous nos raisons pour ne plus entendre ce mot. Il y avait plusieurs espèces de sublime d'expression : par exemple, le choix des termes les plus frappans, leur ordonnance majestueuse, les mouvemens de la diction, & sur-tout l'harmonie brillante & imitative. Quand un morceau de musique exprime parfaitement une grande passion, ou un grand effet de la Nature, nous disons encore : voilà une harmonie sublime ; pourquoi ne le dirions-nous pas de même d'un morceau de Poésie, dont l'harmonie ravissante remue, enchante les sens, & pénètre jusqu'à l'ame ?

J'ajouterai, en passant, que je crois qu'il y a un sublime d'expression qui augmente le sublime de la pensée. Ainsi ces deux mots de Sénèque, *Medea superest*, Médée reste, me paraissent bien inférieurs au mot unique de Médée dans Corneille : *Que vous reste-t-il ? Moi.* On est malheureux, quand on ne sent pas cette différence. A la longue énumération que Nérine fait des dangers & des ennemis de Médée, Médée n'oppose que ce mo-

nosyllabe, *Moi*. La brièveté sublime de l'expression double le sublime de l'idée (1). De

(1) Ceci nous rappelle des traits d'un autre genre, mais qui prouvent aussi combien la convenance parfaite de l'expression peut ajouter à l'idée, & combien de certaines beautés tiennent à la forme & au mécanisme des vers : nous les tirons de la traduction des Fables de la Fontaine en vers Latin, par le P. Giraud, comparée à l'original. Cette traduction est poussée jusqu'à un degré de fidélité inconnu à tous les Traducteurs en vers ; mais comment rendre de certaines beautés de mécanisme ? comme

Même, il m'est arrivé quelquefois de manger

Le Berger.

Mais qu'en sort-il souvent ?

Du vent.

Le Traducteur n'a pu rendre que le sens du premier de ces exemples.

In mea quandoque & demissus viscera Pastor.

Il a rendu le tour & le mouvement du second ; mais l'agrément particulier qui naît de la rime dans ce second exemple, est nécessairement perdu.

Quid tamen attonito dat tibi sæpè ? Sonum.

Si, dans ces deux exemples, la forme des vers & le choix des sons laissent un grand avantage au modèle sur l'Imitateur, voici un autre endroit où ce même avantage est du côté du Traducteur : c'est dans la Fable du Lion & du Moucheron, *Liv. 2. Fable 9.*

Le Quadrupède écume, & son œil érinçelle :

Il rugit ; on se cache, on tremble à l'environ.

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

même, si le vieil Horace, au lieu de s'écrier qu'il mourût, avait ajouté un seul mot, qu'il mourût noblement (1), ou s'il avait dit en autres termes, qu'il imitât ses frères ; ç'aurait été le même sentiment ; mais combien l'expression l'eût affaibli !

En général, si l'on voulait approfondir la plupart des maximes ou des réflexions nouvelles qu'on oppose aujourd'hui, en fait de goût & de littérature, aux principes reconnus & suivis dans les siècles d'Alexandre,

*Infant quadrupes, rugit, spumam evomit ore,
Scintillasque vibrans lumen utrumque rubet.
Agricolæ trepidi lactant, habet omnia terror ;
Quæ motûs tanti causâ metûsque ? Culex.*

C'est dans ce dernier vers sur-tout, que la petitesse du mot *culex*, mis en contraste avec les grands effets dont on vient de voir l'étalage, ajoute à l'idée générale un trait de plus que dans l'original. D'ailleurs cette interrogation : *Quæ motûs tanti causâ metûsque*, venant aboutir au mot *culex*, marque encore mieux le contraste. C'est-là une beauté de langue & de forme, que le François n'avoit pas fournie de même à la Fontaine :

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.

Est une phrase presque froide en comparaison de celle-ci :

Quæ motûs tanti causâ metûsque ? Culex.

Note de l'Editeur.

(1) J'ai lu quelque part cette réflexion.

d'Auguste & de Louis XIV , on s'appercevrait que notre raisonnement superficiel ne fait presque jamais qu'avoisiner la raison , & qu'en avançant un pas de plus , il l'aurait rencontrée. Le Chapitre suivant va fournir bien des preuves de cette vérité hardie.



CHAPITRE V.

Réfutation de plusieurs systèmes , nouvellement proposés sur notre Versification.

ME voici arrivé au moment que je craignais le plus. Je vais combattre les opinions de plusieurs Gens de Lettres , que j'estime & que j'aime. Mais je crois qu'ils sont trop sages , pour être possédés de cet orgueil fanatique qui regarde la liberté de penser comme une rébellion , & l'établissement d'une maxime contraire à ses principes , comme une déclaration de guerre. Cette aménité de mœurs , que l'on prêche tant aujourd'hui à ceux qui cultivent les Lettres , doit leur prescrire pour première loi de ne point se persécuter pour des opinions. La Raison & le Goût ne peuvent , sans doute , avoir deux sentimens sur la même matière : mais pourquoi haïr les hommes qui se sont trompés , & encore plus ceux qui nous détrompent ? Pourquoi même être humilié de ce que notre Confrère a suivi le meilleur chemin ? S'il nous prouve aujourd'hui que nous sommes dans l'erreur ; il est homme , & par conséquent il nous donnera demain l'occasion

Esprit de ce
Chapitre.

de prendre notre revanche. Je conserverai d'ailleurs dans cette discussion tous les égards qu'un Auteur, qui se respecte, doit à des Auteurs qu'il révère.

Nouvelle ver-
sification de
M. Marmon-
tel.

Lorsque les vers de Corneille, de Boileau, de la Fontaine, de Racine & de Voltaire font les délices de tous les peuples; n'est-il pas bien étrange qu'on veuille changer le mécanisme de leur versification, nous assujettir à des règles nouvelles, que ces grands Poètes ont jugé inutile de s'imposer, & nous affranchir des loix anciennes auxquelles ils ont cru nécessaire de se soumettre? L'Auteur de la Poétique Française a rajeuni & refondu le vieux système de Jodelle, de Ramus, & de Vossius, qui voulaient donner à nos vers le rythme des vers Grecs. Ce ne sont plus, à la vérité, des vers hexamètres que M. Marмонтel nous conseille de substituer à nos vers alexandrins; c'est une espèce de vers asclépiade, qu'il rend très-irrégulier, & dont il change les nombres en plusieurs manières différentes, en lui conservant toujours la même mesure.

Je conviens, avec cet Auteur, que la multitude des combinaisons, qu'il invente pour varier les pieds de l'asclépiade, est si grande, qu'il ne serait pas fort difficile d'en saisir quel-

qu'une à chaque vers que l'on ferait. J'avoue qu'il y a mille & mille vers dans nos bons Poètes, où l'on retrouve la mesure que M. Marmontel veut nous prescrire ; mais il faut qu'il convienne aussi qu'il y a dans ces mêmes Poètes beaucoup plus de vers encore, où cette mesure n'est pas observée, & qui cependant sont des vers très-bien faits, très-harmonieux. Par conséquent c'est une richesse, une variété dont il nous priverait, si nous suivions sa nouvelle méthode. Quoi ! M. Marmontel se plaint que nos vers alexandrins sont trop monotones ; & néanmoins il nous propose d'augmenter cette monotonie, en retranchant une partie des combinaisons, suivant lesquelles nous avons toujours eu la liberté d'arranger nos syllabes ? Quelle inconséquence ! Pourquoi diminuer la diversité de notre harmonie, nous empêcher de la rendre aussi vive ou aussi lente que le sujet l'exige ? Pourquoi nous appauvrir ? M. de Voltaire n'a-t-il pas déclaré souvent qu'il était plus difficile de faire dix bons vers Français, que de faire cent bons vers Anglais ou Italiens ? Pourquoi donc vouloir mettre encore des entraves à notre versification ? Ce système nous ferait perdre de tous côtés : il nous dépouillerait, & nous rendrait esclaves ; il ne sera jamais admis.

Système de
M. l'Abbé
Arnaud.

Mais tandis qu'on nous présente de nouveaux fers, on nous excite à secouer ceux que nous avons portés jusqu'à ce jour. M. l'Abbé Arnaud, à force d'étudier la Littérature étrangère, s'est laissé séduire par cette habitude continuelle de vivre avec les Anglais, les Italiens & les Allemands. Tout rempli des usages & des libertés de leur versification, il a entrepris de nous les faire adopter ; mais il a perdu de vue le vrai génie de notre Langue, & la répugnance qu'elle a, par sa nature, pour l'extrême licence de nos voisins. Peut-être est-ce l'enthousiasme que j'ai conçu pour ma Nation, qui m'éclaire sur l'excès de celui qu'il a pris pour les étrangers. Discutons son système.

L'élision im-
praticable.

M. l'Abbé Arnaud nous propose d'abord d'admettre l'élision, qui était reçue chez les Grecs & les Latins, & qui l'est encore chez les Italiens & les Anglais ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'éviter dans nos vers la rencontre de deux voyelles ou diphtongues, nous les rapprocherions indifféremment, en supprimant la première. Ainsi, au lieu de prononcer *le Roi lui a dit*, nous prononcerions *le Roi l'a dit* : au lieu de *notre ami est en repos*, *notre am est en repos*. Je ne voudrais que ces deux exemples, pour prouver que la suppression des voyelles finales serait une source con-

tinuelle d'équivoques , & que dès-lors il n'est pas bien nécessaire d'innover , pour ne gagner que de la confusion.

Mais , dit-on , les Grecs & les Latins suivaient cette méthode. Tant pis pour eux ; car elle était très-désagréable , & sujette à mille inconvéniens. L'élision était le grand défaut de la versification ancienne , & il est très-aisé de le démontrer. Ou les Grecs (1) & les Latins prononçaient la voyelle retranchée , ou ils ne la prononçaient pas : il n'y a point de milieu. S'ils ne la prononçaient pas , comment distinguer dans un vers si le mot *amar'* , (par exemple) signifiait *amare* , aimer , *amari* , être aimé , *amarem* , j'aimerais , *amaræ* , *amarum* , des choses amères ? Quel galimathias perpétuel ces voyelles supprimées devaient produire dans leur Poésie ! Si , au contraire , ils prononçaient les voyelles retranchées , alors le vers perdait sa mesure : chaque voyelle qui était censée retranchée , & que cependant on prononçait , formait une syllabe de trop dans le vers. Que répondre à cet argument ?

Elle était un défaut chez les Anciens.

C'est un des plus grands avantages de la

Heureusement évitée dans nos vers.

(1) Les Grecs avaient dans leurs vers beaucoup moins d'élisions que les Latins , & dès-lors beaucoup d'*hiatus*.

Poésie Française , que de ne pas souffrir l'éli-
sion , le retranchement de ses voyelles pleines.

1.° Elle évite par-là les équivoques. 2.° Elle
conserve tous les sons riches , & se charge
moins de consonnes. 3.° En proscrivant l'éli-
sion , elle s'est imposé la loi d'éviter l'*hiatus* ,
la rencontre & le choc des voyelles , que Dé-
mosthène évitait avec tant de soin dans la
prose même : delà naît une source d'harmo-
nie , de grace & de douceur.

Nous ne retranchons que l'*e* muet : & le
génie de notre Langue a établi cette juste
différence entre une lettre qui n'a presque pas
de son , & les voyelles sonores , qui sont tou-
jours précieuses à conserver. Oui , voilà une
beauté réelle , une grace délicate , qui ne s'est
introduite dans nos vers , qu'à mesure que
notre Poésie s'est perfectionnée. Soyons jaloux
de cet avantage , & croyons que Malherbe ,
Racine , Boileau & Rousseau , ces grands ad-
mirateurs des Anciens , les auraient imités , en
adoptant l'élision , s'ils n'avaient reconnu
qu'en même temps qu'elle était une facilité
pour le Poète , elle était une disgrâce pour
la Poésie.

suppressions ,
contractions
de voyelles.

M. l'Abbé Arnaud nous encourage encore
à admettre *des suppressions , des contractions* de
voyelles au milieu des mots , ou même à la
fin ,

fin, lorsque le mot suivant ne commencerait point par une voyelle ; ce qui ne ferait plus une élision : par exemple, on dirait en vers *habtude* pour *habitude*, *gloreux* pour *glorieux* ; cependant, il faut convenir qu'il est bien commode, quand on a une syllabe de trop, de s'en défaire ainsi sans autre cérémonie. Cette liberté des Italiens & des Anglais est un vrai libertinage, qui n'existait pas chez les Anciens (1) ; c'est elle qui rend si facile l'art de faire des vers dans ces deux Langues. Mais que gagnons-nous à écrire en vers plus facilement ? Un plus grand nombre de mauvais Poètes. Cela vaut-il la peine de bouleverser notre Poésie ?

La seule *suppression* ou *contraction*, qui aurait pu s'introduire assez naturellement dans nos vers, était celle de l'e muet au milieu d'un mot : on aurait pu prononcer *dangreux*,

(1) Il est vrai que le dialecte attique retranchait certaines syllabes ; mais il les retranchait toujours. Si les Poètes étendaient plus loin cette liberté, leur caprice cependant n'était pas leur règle. Voyez sur cet objet le vingt-troisième Chapitre de la Poétique d'Aristote. A l'égard des Latins, ils avaient très-peu de contractions, ils disaient *amârunt*, *amâsse*, pour *amaverunt*, *amavisse* : mais cette liberté était pour tout le monde, celle du Poète n'allait point au delà : jamais il n'eût pu dire *amre* pour *amare*, *glora* pour *gloria*.

souverain ; mais nos bons Auteurs, qui ont formé ou réformé notre Langue, n'ont pas voulu se permettre d'y rapprocher les consonnes, parce qu'elle en a assez, & qu'ils ont craint de la rendre dure. Aujourd'hui que notre Langue est fixée, irons-nous la gâter, & lui donner des syllabes raboteuses, pour imiter nos voisins ? En vérité, c'est, dans ce siècle, une cruelle épidémie répandue chez les Français, que le mépris pour leurs pères, & le respect pour les étrangers. Je pardonne cette maladie à nos Beaux-Esprits ; mais si j'en étais attaqué, je m'adresserais, pour être guéri, à un homme de génie, tel que M. l'Abbé Arnaud.

L'enjambement des Anciens.

Passons à un nouvel article. « Pourquoi, » dit cet Auteur, ne pas adopter dans nos » vers l'*enjambement* qui était une grâce chez » les Anciens ? Il ôterait la monotonie de » nos rimes, suivies de deux en deux. Faute » de cette liberté, nos vers deviennent autant » de sentences absolues : il n'y a plus d'*enchaînement*, d'*emmanchement*, de liaison qui » forme la période poétique ».

Pour réfuter ce système & les reproches qu'il renferme contre notre versification, il est essentiel de bien consulter le génie de notre Langue, & sur-tout de comparer le méca-

nisme de nos vers avec celui des vers Grecs & Latins.

Les vers hexamètres finissaient tous par un dactyle & un spondée. De là résultait une monotonie bien plus lassante que celle de nos rimes ; car , sur deux cents vers , nous n'avons que cent rimes , cent chûtes pareilles ; & sur deux cents vers hexamètres , il y avait deux cents chûtes en spondées (1). C'est pour éviter cette uniformité désagréable , que les Anciens avaient introduit l'*enjambement* , la permission de ne pas finir le sens avec le vers , & de rejeter un ou plusieurs mots de la phrase dans le vers suivant : alors , en ne s'arrêtant point à la fin du vers , on rompait la monotonie de la chute spondaique. Il est si vrai que c'était-là le grand objet de l'enjambement , qu'on ne se permettait presque jamais de rejeter à l'autre vers un spondée seul , parce que ç'aurait été retomber dans l'inconvénient dont on voulait sortir. Mais dans nos vers alexandrins rimants de deux en deux , il suffit , pour rompre la monotonie de la rime , de séparer par le sens un vers d'avec son compagnon. Ainsi , lorsque de quatre vers , le pre-

Nécessaire
chez eux.

Inutile chez
nous.

(1) De même , sur deux cents vers iambiques , il y avait deux cents chûtes en iambes.

mier fait une phrase à lui seul ; lorsque le second & le troisième , qui ne riment pas ensemble , sont tellement liés par le sens , qu'il faut les lire tous deux sans s'arrêter ; lorsqu'enfin ils ne tiennent pas au quatrième , qui a aussi un sens à part ; voilà toute la monotonie de la rime & de la chute absolument fautive. Exemple :

De ce qu'ont vu tes yeux , parle en témoin sincère. —
Songe que , du récit , Osmin , que tu vas faire ,
Dépendent les destins de l'Empire Ottoman. —
Qu'as-tu vu dans l'armée , & que fait le Sultan ?

Cette coupe de vers est très-commune dans Racine , & les quatre vers qui précèdent ceux-ci , sont arrangés exactement de la même façon. En voici d'autres de Boileau :

Il a de Jupiter , la taille & le visage. —
Et depuis ce Romain , dont l'insolent passage ,
Sur un pont , en deux jours , trompa tous tes efforts : —
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Voilà l'enjambement Français : il est pris dans le génie de notre Langue , dans le mécanisme de notre versification : & comme il est toujours ou d'un vers entier , ou au moins d'un hémistiché , il est plus agréable que l'enjambement des Anciens , parce qu'il conserve

mieux la mesure du vers , en rompant la monotonie. Il suffit de lire des tirades de vers dans nos bons Auteurs , pour voir combien l'on est injuste , en nous reprochant de n'avoir pas d'enchaînement dans nos périodes poétiques , & en nous imputant de finir le sens à chaque vers , ou à chaque rime. Au contraire , la cadence est toujours variée : tantôt la phrase est contenue dans un demi-vers : *Valois régnait encore* ; tantôt dans trois quarts de vers :

Phrases &
périodes poé-
tiques.

Revêtu de lambeaux , tout pâle. Mais son œil , &c.

Tantôt dans un vers & demi , dans deux , dans trois , quatre , six : & quelquefois même la période se prolonge jusqu'au dixième. Lisez & relisez Racine , Corneille , M. de Voltaire , &c. Ces grands Poètes n'ont jamais imaginé que , pour faire des vers régulièrement rimés , il fallût les enclasser tous un à un , ou deux à deux , de manière que chaque vers , ou chaque distique , formât sa petite phrase harmonieuse. Sans doute , la mélodie de chaque vers contribue à celle de l'ensemble : mais le vrai Poète préfère toujours l'harmonie variée des phrases à celle du vers seul : quand il faut sacrifier l'une à l'autre , il n'hésite pas ; & ce sacrifice est souvent nécessaire. Terminons cet objet par un exemple qui

va achever d'éclairer & de résoudre cette difficulté.

Valois se réveilla du sein de son ivresse : —
 Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
 Ouvrirent un moment ses yeux appesantis : —
 Mais du jour importun, ses regards éblouis,
 Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
 Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête ; —
 Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
 Las, & se rejetant dans les bras du sommeil,
 Entre ses favoris & parmi les délices,
 Tranquille, il s'endormit au bord des précipices (1).

N'est-ce pas là une période bien longue & bien enchaînée ? Qu'était-il nécessaire, pour rompre la trop grande uniformité, de rejeter un ou deux mots d'un vers dans l'autre, puisque la séparation des deux vers qui riment ensemble, & la liaison des deux qui ne riment pas, produisent le même effet ? Nous y gagnons, je le répète ; nous conservons le rythme que l'enjambement des Anciens altérerait essentiellement. Pourquoi donc changer notre méthode, qui est plus agréable, & également utile (2) ?

(1) Revoyez à la page 89 la description de la Course des Chars : elle est parfaite pour la variété de la coupe des vers.

(2) Voyez la fin de ce Chapitre.

Autre projet de réforme. » La césure est
 » une monotonie continuelle : tous nos vers
 » alexandrins , coupés nécessairement à l'hé-
 » mistiche , tourmentent l'oreille par une ca-
 » dence toujours égale : supprimez donc la
 » césure «.

La césure &
 l'hémistiche.

On se ferait encore épargné cette objection injuste , si on avait voulu lire nos Poètes avec attention. Il est même bien étonnant que je sois le seul Auteur qui relève une distinction pleine de goût , que M. de Voltaire a faite dans l'Encyclopédie , entre la césure & l'hémistiche. La césure est un repos qui coupe le vers ; l'hémistiche est la moitié du vers. Or , c'est une grande erreur d'imaginer que le repos doive toujours être au milieu du vers alexandrin. Souvent il est placé à la quatrième syllabe :

Oui , Lamoignon , -- je fuis les chagrins de la Ville. --
 Le Rhin tranquille , -- & fier du progrès de ses eaux...
 Cet animal , -- tapi dans son obscurité ,
 Jouit l'hiver , -- des biens conquis durant l'été.

Ne sont pas la
 même chose.

Boileau.

Souvent il y a plusieurs césures dans un vers.

Quil'a fait Roi ? -- Quil'a couronné ? -- La Victoire..
 Commence ici par moi , -- si tu veux régner , -- frappe..
 Tu n'as point d'aile , -- & tu veux voler ? -- Rampe..

Voltaire.

L'oreille écoute en vain : -- l'œil ne voit plus : -- tout dort.

Colardeau.

Elle se débat , -- nage , -- & regagnant le bord.

Idem.

Triste , -- à pied , -- fans laquais , -- maigre , sec , --
ruiné.

Boileau.

Tien , --- le voilà. --- Marchons. --- Il est à nous. ---
Viens. --- Frappe.

Voici un vers cité par M. de Voltaire ,
comme n'ayant qu'une césure qui se trouve à
la neuvième syllabe.

Hélas ! quel est le prix des vertus ? --- La souffrance.

Mais rien ne peut mieux montrer quelle est
la variété de nos césures , qu'une tirade prise
au hasard dans Racine ; car c'est celui de nos
Poètes qui a porté cet art au plus haut degré ,
& voilà en partie pourquoi il est le plus harmo-
nieux de tous. Lisez le morceau suivant avec les
repos que j'ai marqués , tels qu'un bon Acteur ,
ou qu'un homme qui fait lire , (talent bien rare)
les marquerait tous infailliblement.

Transposi-
tion conti-
nuelle de la
césure.

Oui , -- pour vous faire un choix -- où vous puissiez
souffrir ; ---

J'ai parcouru des yeux , -- la Cour , -- Rome , -- &
l'Empire : --

Plus j'ai cherché, Madame, -- & plus je cherche
encor --

En quelles mains -- je dois confier ce trésor : --

Plus je vois -- que César, -- digne seul de vous
plaire, --

En doit être aujourd'hui -- le seul dépositaire : --

Et ne peut dignement vous confier -- qu'aux mains ;

A qui Rome -- a remis le destin des humains....

En vain, de ce présent, -- ils m'auraient honoré, --

Si votre cœur -- devait en être séparé : --

Si tant de soins --- ne font adoucis par vos
charmes. ---

Peut-on voir une plus grande variété ? Où
est donc la monotonie de la césure ? Si un
homme qui ne fait pas lire des vers, s'arrêtait
gauchement à l'hémistiche ;

Le Rhin tranquille & fier -- du progrès de ses eaux. --
on croirait que le Rhin est tranquille du
progrès, comme il en est fier : le sens serait
blessé, & l'oreille choquée : tous deux souffri-
raient également d'entendre un Acteur réciter :

Si votre cœur devait --- en être séparé :

Si tant de soins ne font --- adoucis par vos charmes.

Malgré cet usage constant de déplacer la
césure ; malgré le soin que M. de Voltaire a
pris d'établir ce principe de notre versification ;
c'est une règle tellement ignorée aujourd'hui ,

Méprise des
Journalistes.

que la plupart de nos Journalistes font à l'af-fût des vers, dont la césure n'est pas à l'hémistiche : ils les notent scrupuleusement comme des vers défectueux : ils croient triompher, quand ils ont fait cette profonde observation. Un Poète même, qui doit connaître son art, & ne pas tomber dans une erreur si grave, a repris dans les *Géorgiques* de M. l'Abbé de Lille, ces deux vers, comme ayant leur césure à la quatrième syllabe.

Des bois muets — sortaient des voix épouvantables (1);
L'airain même -- parut sensible à nos malheurs.

(1) On a fait une critique encore plus injuste de ces deux vers de M. l'Abbé de Lille. » Il y a, dit-on, une contradiction apparente, qu'il faudrait éviter entre des bois *muets*, » & des bois d'où *il sort des voix* ». Mais il n'y a personne qui ne voie que c'est une ellipse, & que le Poète a entendu les bois qui *avaient été muets jusqu'au moment où la voix en sort*. D'ailleurs si un muet n'articule pas, il a de la voix, il forme des sons, il crie. Ainsi, on pourrait dire, à la rigueur, *de sa bouche muette, il s'échappe un son plaintif* : au lieu qu'il serait moins correct de dire, *de sa bouche en silence, il sortit un cri douloureux* : c'est pourtant ce que Virgile a dit : *Lucos silentes*. Il fallait donc reprendre Virgile, & non pas son Traducteur, qui a été encore plus exact. Il fallait condamner surtout ce vers de la *Henriade*, dont celui des *Géorgiques* n'est que la copie :

De ces antres *muets* sort un triste murmure.

Au reste, le goût voulait qu'on remarquât plutôt la belle

Ce Censeur doit donc condamner les deux vers de Britannicus :

Si votre cœur -- devait en être séparé ,
Si tant de soins -- ne sont adoucis par vos charmes.

Et ceux-ci de Bajazet :

J'ai trahi l'un ; -- mais l'autre est peut-être ingrat ;
Le temps presse ; -- que faire en ce doute funeste ?

Et mille & mille autres de Racine , qui ne fait jamais douze vers de suite sans déplacer la césure ; & cela uniquement pour varier la cadence : à plus forte raison emploie-t-il cette méthode toutes les fois qu'elle peut favoriser la mélodie expressive du sentiment , ou l'harmonie imitative des images.

A cet art de transposer les césures est réuni chez nos bons Poètes l'art de mélanger avec soin des mots de différente longueur , & d'éviter sur-tout , à moins que l'harmonie imitative ne l'exige , une suite trop continue de mots de trois syllabes , qui couperaient le vers en quatre parties égales. On peut voir des exemples de ces divers mélanges dans tous les

Mélange des
mots.

harmonie imitative de ces sons *é* , *oi* , que M. de Lille a répétés , pour figurer les cris , comme Virgile avait répété les *o* & les *u* ?

Des bois muets sortaient des voix , &c.

Vox quoque per lucos vulgò exaudita , &c.

morceaux que j'ai cités. Les quatre vers suivans suffiraient seuls pour montrer qu'il n'y a aucune monotonie dans des vers de la même mesure, quand ils ont une cadence différente.

Un Courfier — orgueilleux ,
Indocile --, inquiet -- plein d'un feu -- belliqueux ,
Levant -- les crins -- mouvans -- de sa tête -- superbe ,
Impatient -- du frein -- vole -- & bondit -- sur l'herbe .

Voltaire.

D'abord , les mots de trois syllabes peignent les trois temps du galop & du trépignement du cheval : ensuite les mots de deux syllabes , les mouvemens de sa tête , qui n'ont que deux temps ; & le dernier vers , inégal dans sa marche , exprime l'inégalité des bonds du courfier. Ce morceau est de la plus grande perfection. Remarquez-y , en passant , *levant les crins mouvans* , ou la répétition de la syllabe *vant* répète l'action du cheval : *levant les crins flottans* , n'exprimerait pas de même , à beaucoup près. Voilà encore de ces beaux traits que le génie ne cherche pas , mais qu'il trouve.

Récapitulation.

En récapitulant ici ce que j'ai dit dans ce Chapitre , sur le déplacement de la césure , sur la coupe du vers & de la période poétique ; je crois avoir prouvé que nos vers à rimes suivies n'ont pas la monotonie dont M. Marmontel & M. l'Abbé Arnaud les accusent : qu'ils en

ont même beaucoup moins que les vers hexamètres, & que le vers iambe ; parce que la rime ne vient que tous les deux vers, tandis que la chute spondaïque, & iambique, vient à chaque vers : & parce que les hexamètres n'avaient que deux sortes de nombres, le dactyle & le spondée, les iambes des nombres encore très-limités ; au lieu que nous varions nos nombres à l'infini. Aussi n'ai-je pas vu de Français, ni d'Etranger plus lassé de la lecture de Phédre ou d'Alzire, du Lutrín ou de la Henriade, que de celle de l'Œdipe ou de l'Alceste, de l'Iliade & de l'Enéide. Delà il résulte que les différens systêmes que M. l'Abbé Arnaud & M. Marmontel veulent introduire, en proposant d'écrire en stances ou en vers mêlés nos Poèmes épiques & nos Tragédies, pour éviter cette monotonie qui n'existe pas, sont des systêmes déjà réfutés à moitié ; mais il faut les détruire entièrement par des raisons encore plus victorieuses, & propres à chacune de ces nouvelles méthodes, que quelques Gens de Lettres spéculatifs ont paru approuver.

D'abord, pour ce qui concerne les stances, comment ne s'est-on pas aperçu qu'il y a peu de différence, pour l'uniformité, entre des vers qui riment régulièrement de deux en deux, & des vers qui riment régulièrement de

Poèmes épiques & Tragédies en stances.

trois en trois, ou de quatre en quatre? C'est la régularité continue qui forme la monotonie en tout genre. Mais relativement à la période poétique, n'est-il pas évident qu'elle est libre dans les rimes suivies; où elle peut comprendre autant de vers qu'on veut? Au lieu que dans les stances, il y a toujours un repos fixé qui arrête nécessairement la période. Je m'explique. Dans une stance de quatre vers, il doit y avoir un repos après le second: dans une stance de six, après le troisième: dans une stance de dix, il faut un repos après le quatrième vers, un après le septième, & un à la fin; sinon vous perdez toute l'harmonie, vous altérez le rythme de la stance. On fera donc obligé de couper toutes les périodes dans cette proportion de trois ou quatre vers.

Plus monotones que les autres.

Oh! je demande s'il y a rien de plus gênant à composer, & de plus ennuyeux à lire qu'un Ouvrage de deux mille ou six mille vers, tout divisé en paragraphes de dix vers, & de dix vers encore subdivisés en petites cases de trois & de quatre? Aussi les stances ne sont-elles admises en Français que pour des Ouvrages courts, tels que l'Ode; & même, pour peu qu'elle soit longue, elle excède par la double monotonie que produisent sa marche toujours égale, sa coupe & sa chute toujours

uniformes. M. l'Abbé Arnaud asservirait donc nos Poètes Épiques au joug de l'uniformité fatigante, dont il cherche à les affranchir.

Mais, dit-il, les Italiens ont écrit des Poèmes épiques en stances.

Réponse. Aussi ces Poèmes sont-ils bien plus fatigants pour l'oreille que les Poèmes épiques Français. D'ailleurs n'argumentons jamais du génie d'une Langue à celui d'une autre Langue toute différente.

„ Mais on pourrait enjamber d'une stance
 „ sur la suivante, comme a fait Horace „
 Alors, pourquoi écrire en stance, & choisir un genre de rythme & d'harmonie, que vous romprez & gâterez à tout moment? L'exemple d'Horace ne conclut rien pour des vers rimés : en voici la preuve. Ce Poète met quelquefois la moitié d'un mot dans un vers, & l'autre moitié dans le vers suivant : serait-il agréable de dire à son exemple ?

L'Eternel est son nom, l'Univers est son ouvrage;
 Il entend la voix de l'humble que l'on outrage.

Jé m'en rapporte à M. l'Abbé Arnaud lui-même. Est-ce par leurs défauts & par leurs imperfections qu'il faut imiter les Anciens? Si la versification Française n'avait d'autre inconvénient que celui d'exclure des licences si

choquantes, je crois que nous pourrions *rendre grace au Ciel de n'être ni Romains, ni Grecs.*

Poèmes épiques en vers libres.

Proposés chez les Grecs.

Quant au grand projet de M. Marmon-
tel, qui serait d'écrire nos Tragédies & nos
Poèmes épiques en vers libres & mêlés, il
paraît plus spécieux au premier coup-d'œil ;
mais il n'est pas plus solide. Ce n'est qu'un
système renouvelé des Grecs, & qui n'a pas
réussi chez eux.

Après les siècles d'Homère, de Sophocle &
de Virgile, on crut avoir beaucoup plus d'esprit
qu'en avaient eu ces grands Génies. On vou-
lut soumettre le sentiment à la discussion géo-
métrique ; examiner au juste si l'Univers avait
eu raison de sentir du plaisir, en lisant les vers
de l'Iliade, d'Œdipe & de l'Enéide. On crut
que le beau, parce qu'on en était rassasié,
avait cessé d'être beau en lui-même, que peut-
être ne l'avait-il jamais été que par préjugé &
par convention. Des Ecrivains assurèrent que
l'opinion, l'habitude, avaient érigé en beau-
tés de l'art, des défauts réels. On chercha des
imperfections dans la méthode des Pères de la
Poésie ; &, comme elle était l'ouvrage des
hommes, on y trouva des imperfections. Mais
on entreprit de corriger ces défauts, & l'on
tomba dans des défauts plus grands, parce
qu'on était plus homme & plus faible.

Rien

Rien n'est si ennuyeux , disait-on , qu'un Poëme de dix à douze mille vers hexamètres , tombant tous par un pesant spondée qui vous affomme. A chaque moment les images sont contrariées par la mesure. Je voudrais exprimer une chose qui commence avec célérité , & qui finit plus lentement , deux brèves & une longue , (un anapeste) peindraient à merveille ; il faut tout au contraire que je mette une longue & deux brèves (un dactyle). J'aurais besoin d'un tribrache , d'un iambe , d'un chorée , tout cela m'est interdit. Virgile fait un vers admirable , dont les cinq premiers pieds , de trois syllabes chacun , figurent exactement à l'oreille le galop du cheval ; peine inutile : le voilà obligé de finir par le maudit spondée , & voilà le cheval qui chope & tombe au dernier mot du vers.

Avec plus de raison.

Quadrupē -- dante pū -- trem soni -- tu quatit -- ungula -- campum.

Quel abus ! quel ridicule ! Pourquoi s'affervir à des règles si sottes , si opposées à l'objet primitif de la Poésie , qui est de peindre & d'imiter la Nature ? Comment des Grands Hommes ont-ils pu se rendre esclaves de ces loix imbécilles ? C'est qu'ils n'avaient pas la raison fine , la justesse d'esprit que nous avons

trouvée depuis leur mort. Eh ! qui nous empêche de faire usage de toutes nos richesses ? Pourquoi n'employer qu'une étoffe , quand nous en avons dix dans notre magasin ? A la bonne heure , lorsque le Poëte Epique raconte , qu'il emploie le vers hexamètre : mais quand il peint , qu'il décrit quelque action , quelque image , qui exige de la chaleur & de la rapidité , que ne prend-il les vers alcaïques , saphiques , &c ? Quand il fait parler ses personnages , & qu'il devient conséquemment un vrai Poëte dramatique , que ne se sert-il du vers iambe ? Voyez quelle variété , quelle abondance naîtrait de ce mélange ! quelle richesse d'harmonie , au lieu de la pauvre monotonie d'Homère !

Et cependant
sans succès.

Ceci n'est point une plaisanterie : toute juste qu'elle pourrait être , je ne me la permettrais pas. Il est certain que ce système a été proposé chez les Grecs , par un Poëte appelé *Chérémon*. Aristote nous apprend que cet Auteur fit un Poëme composé de toutes les espèces de vers possibles , & que ce Poëme tomba. M. Marмонтel propose exactement le même plan. Que l'Epopée , dit-il , raconte en vers alexandrins : qu'elle prenne les vers libres , quand elle devient dramatique ; les petits vers & les stances , quand elle veut peindre de grands

tableaux : ce mélange donnera à notre Poésie l'harmonie imitative qui lui manque.

Mais, 1.^o j'ai prouvé à M. Marmontel que nos vers aléxandrins avaient une harmonie très-imitative, & plus facilement imitative que celle des vers hexasmètres, parce que nous ne sommes point gênés par un nombre fixé de brèves & de longues, & que nous pouvons mélanger à notre gré tous les pieds possibles de toutes les espèces différentes des vers Grecs & Latins. 2.^o Nos vers de huit syllabes ne peignent pas mieux que ceux de douze ; ils n'ont pas de pieds qui ne se trouvent dans les grands vers : ainsi le mélange proposé nous ferait encore plus inutile qu'il ne l'aurait été chez les Anciens : cela est évident.

3.^o La grande raison qui ruine de fond en comble le système de M. Marmontel & celui de Chérémon, c'est l'unité ; c'est qu'il faut qu'un Ouvrage soit un, *simplex & unum* ; qu'il ait une suite, une série fixe & constante. Un Poème composé de toutes les espèces de Poésies différentes ferait un monstre, comme un corps qui rassemblerait des membres de toutes les espèces d'animaux : *Humano capiti cervicem pictor equinam jungere si velit . . . undique collatis membris*. Je crois voir un Fabriquant, qui, pour varier une étoffe, en changerait le

Inadmissible
en Français.

fond à chaque instant , ferait succéder une aune de velours à une aune de satin , à celle-ci , une aune de taffetas , &c. On rirait de ce mélange bizarre : on lui dirait , faites un fond , un tissu unique , & variez sur ce fond le dessin & les couleurs tant que vous voudrez , en conservant toutefois le genre noble , riche ou léger qui conviendra à votre étoffe : mais laissez-là cette bigarrure monstrueuse qui répugne à la Nature. A plus forte raison , le Poëme épique , l'Ouvrage le plus majestueux que puisse enfanter l'esprit humain , doit-il avoir cette unité fondamentale , conserver une marche simple , grave , noble & soutenue ; enfin , être un par le style , comme par l'action.

En vain alléguera-t-on que nous avons des Ouvrages en vers libres , & même des Drames. Car , en premier lieu , ces vers libres sont un mélange continu de toutes les espèces de vers , & non pas une tirade de cent vers alexandrins , suivie de cinquante vers de huit syllabes , & de cent autres de six : ce qui seul est bizarre & hors de nature (1). En second lieu ,

(1) M. Marmontel cite , dans sa Poétique , deux fragmens de deux Poëmes de M. Bernard , écrits selon cette nouvelle méthode. Mais ces Poëmes ne sont pas épiques ; ils sont très-courts , & par conséquent une marche irrégulière peut y être agréable. Le goût délicat de l'Ovide Français , en lui inspirant

les vers libres , mêlés indifféremment & au hazard , ressemblent à la prose & à la conversation : c'est par-là qu'ils conviennent fort à la Comédie ; & c'est précisément ce qui fait qu'ils ne conviennent pas à l'Epopée.

A l'égard de la Tragédie , aucun genre de versification ne lui est plus propre que celui que Corneille & Racine ont choisi , les vers alexandrins à rimes suivies. Cette forme de vers , où les phrases se coupent à volonté , est commode pour le dialogue ; tandis que , par sa marche noble , elle conserve la dignité nécessaire aux Héros qui parlent. La régularité de ces vers n'a exactement que cette gêne toujours avantageuse , pour soutenir & ferrer un style qui doit être majestueux & ferme. Corneille a fait une Tragédie en vers libres ; elle n'a pas réussi : c'est son Agésilas. L'extrême liberté , la négligence qui règne dans les vers mêlés a produit une lâcheté de style , inconnue dans tous les autres Ouvrages de Corneille , & j'ose dire même étrangère à son génie. Je suis persuadé qu'on peut faire en vers libres une très-bonne Tragédie , & très-fortement écrite : mais je

Tragédies en vers libres.

d'essayer cette nouveauté piquante , lui a dit qu'elle cesserait de l'être , si elle durait trop long-temps. On ne bâtira point le Louvre sur le modèle d'une petite maison de fantaisie.

fuis également convaincu que ce genre de vers exigerait beaucoup plus de soin & de travail que n'en exigent les grands vers ; qu'on y conserverait plus difficilement l'harmonie , la force & la majesté ; & qu'il faudrait , pour suivre leur rythme , ménager les repos & les chûtes avec des précautions infinies ; comme Molière l'a fait dans son *Amphitryon* , Ouvrage qui lui a certainement bien plus coûté à écrire que le *Tartuffe*.

Tancrède.

M. de Voltaire a écrit *Tancrède* en rimes croisées , mais en vers alexandrins ; & dès-lors il était plus facile d'y garder la dignité , d'y déployer la pompe convenable à *Melpomène*. Malgré cela , cette manière négligée a rendu le style de *Tancrède* inférieur à celui de *Zaire* & de *Mérope*. Aussi l'Auteur avoue-t-il dans son *Epître Dédicatoire* , que *ce genre de vers est dangereux*. Me fera-t-il permis d'ajouter , en développant son idée , que ce genre de vers , pour être harmonieux , exige qu'on achève les stances ? Et par cela même , il force souvent d'allonger les phrases ; ce qui ne peut manquer d'énervier le style.

S'en tenir aux
vieilles règles.

Concluons donc avec confiance qu'il faut nous en tenir aux règles établies depuis si long-temps , & qui ont produit les chefs-d'œuvres de l'esprit humain. Elles ont des

inconvéniens fans doute , parce qu'il n'y a rien dans la Nature , ni dans les Arts , qui soit parfait & exempt de défauts : mais elles ont été le résultat de plusieurs combinaisons & de différens essais ; elles ont été confirmées par un long usage ; & dès-lors les inconvéniens en sont moins dangereux que ceux des Loix nouvelles , qui , ayant été plus légèrement méditées , & n'ayant encore produit aucun bon Ouvrage , n'ont pas le sceau & l'autorité de l'expérience. On est toujours en droit de dire aux Spéculateurs : commencez par pratiquer vos leçons , montrez-nous un chef-d'œuvre fait d'après vos principes , & nous essayerons de les pratiquer à notre tour.

M. Marmontel prédit qu'on écrira désormais en France tous les Poèmes épiques & toutes les Tragédies suivant son système : je ne prédis rien , mais je préfage le contraire. Depuis douze ans , Tancrède n'a point été imité : M. Thomas compose un Poème épique ; M. Watelet en traduit un autre : & tous les deux , malgré les invitations de M. Marmontel , observent la forme de vers que l'Auteur de la Henriade a suivie. En effet , & voilà le mot , tout homme de génie sera jaloux de porter le joug que les Grands Génies ont porté , parce qu'il ne voudra pas qu'on attri-

bue un jour son succès à une plus grande facilité qu'il se serait donnée. Mais aussi rejettera-t-il les nouveaux fers dont on prétend le charger, parce qu'il craindra qu'ils ne l'arrêtent dans sa marche, & ne l'empêchent d'aller aussi loin que ses modèles.

Argument
rétorqué.

Et pour finir ce Chapitre par un argument que j'emprunte à l'un de mes adversaires; M. l'Abbé Arnaud n'a-t-il pas dit aux Poètes Allemands qui ont voulu changer le mécanisme de la versification des Klopstocs & des Hallers, que cette méthode observée par de si Grands Génies devait être la meilleure; & que, quand elle ne le serait pas, les Ouvrages de ces Hommes immortels devraient la consacrer à jamais? J'en dis autant de la méthode des Racines & des Voltaire, qui a fixé pour jamais la Langue & la Poésie Françaises. Car, dans tout ceci, je n'ai été que le Soldat de nos Grands Maîtres; c'est pour défendre leurs Ouvrages que j'ai osé combattre les Hommes estimables qui les ont attaqués. Mais je finis cette lutte un peu vive; je quitte les armes, & je prends mes deux adversaires pour juges. Je leurs soumets toutes mes réflexions: qu'après avoir bien examiné avec moi la méthode ancienne, & les opinions nouvelles, ils prononcent eux-mêmes; je suis prêt à

souscrire à leur arrêt. Je vois qu'on se dit à tout propos dans ce siècle, nous avons autant d'esprit que nos pères (je le souhaite de tout mon cœur) : mais je voudrais que l'on se dît aussi quelquefois, nos pères avaient autant d'esprit que nous : je voudrais, en conséquence, qu'avant de réformer leurs usages & leurs principes, on ne se bornât point à chercher des raisons *contre*, & que l'on étudiât aussi les raisons *pour*. Alors, tout bien pesé, il arriverait souvent qu'on s'en tiendrait à l'ancienne méthode ; au lieu qu'on est presque toujours obligé d'y revenir, en pleurant de l'avoir abandonnée (1).

Estimons un
peu plus nos
pères.

(1) L'enjambement des Anciens répugne si fort au mécanisme de nos vers, que Racine & Molière l'ont tourné en ridicule :

Les flots contre les flots font un remu-ménage
Horrible ; Et le vaisseau, malgré le Nautonnier....

(*Dépît amoureux.*)

. Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine ; & que l'on nous défend de nous étendre.

(*Les Plaideurs.*)

Je crois cependant qu'il y a des cas où un mot rejeté habilement d'un vers à l'autre, produirait un bel effet pour l'harmonie figurative : mais il ne faudrait guère hasarder cette hardiesse, plus d'une ou deux fois dans un long Ouvrage.



1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900

1901

1902

1903

1904

1905

1906

1907

1908

1909

1910

F R A G M E N S

D' U N

T R A I T É

D E

L A T R A G É D I E ,

P A R M. D E B E L L O Y ,

D E L' A C A D É M I E F R A N Ç A I S E ,

C I T O Y E N D E C A L A I S .

Souvent plus on a dit , & plus il reste à dire.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ÉTAT actuel de la Littérature. Nécessité, objet & plan de cet Ouvrage (1).

ON ne peut se dissimuler , en lisant l'Histoire des Arts , qu'ils sont sujets à une triste révolution , que la faiblesse humaine paraît rendre inévitable. Les siècles du Génie ont toujours fait place aux siècles du Bel - Esprit , & le Bel - Esprit a toujours ramené les siècles d'ignorance. Lorsque des hommes supérieurs font briller le flambeau du Génie , sa lumière peu répandue à sa naissance , conserve sa force & sa pureté dans le cercle borné qu'elle remplit. Bientôt elle s'étend au loin : ses rayons se dispersent , & dès-lors s'affaiblissent : la multitude qui recueille les étincelles de ce feu divin , l'altère & l'obscurcit , & la nuit de l'erreur revient couvrir la face de la terre. C'est ainsi qu'après les siècles d'Alexandre & d'Au-

(1) C'est ici l'Ouvrage que l'Auteur avoit promis dans la Préface du *Siège de Calais* , Tome II , page 26 ; mais nous n'en avons trouvé qu'un foible fragment , quoique nous ayons vu les matériaux d'un très - grand Ouvrage.

Note de l'Editeur.

guiste, cette lumière s'étant ternie par degrés, s'éclipsa enfin entièrement; l'Univers se vit replongé dans les ténèbres de la barbarie. Le même sort nous menace. Déjà commence à s'approcher le crépuscule du beau jour, qui a éclairé la France sous le règne de Louis le Grand. Verrons-nous prolonger cette soirée des Arts? Quelle main hardie osera arrêter le char d'Apollon sur le penchant de sa course? Qui pourra le fixer encore pour quelque temps sur notre horizon, & rendre la chute du jour plus lente & plus insensible?

Un Grand Homme, dont le siècle de Louis XIV & le nôtre se disputeront éternellement la gloire, un Génie universel qui a cultivé, honoré, enrichi toutes les branches de la Littérature, a déjà retardé sa décadence & prévenu sa ruine totale. Sans M. de Voltaire, c'était fait de la Poésie, & la Motte perdoit la Littérature entière. Cet ingénieux Charlatan, Discoureur souple & délié, porta l'abus de ses funestes talens aussi loin qu'il pouvait aller. Par un contraste assez étrange, on vit un Bel-Esprit tracer de nouvelles routes, créer de nouveaux principes, droit qui sembleroit n'appartenir qu'au Génie, & on le vit en même temps s'affranchir des chaînes respectables que le Génie même s'était toujours

impofées, & auxquelles le Bel-Efprit paroif-
 fait devoir fe plier plus naturellement. Sous
 prétexte de foumettre tout à l'empire du
 raifonnement, il parvint, à force de difcuf-
 fions, à répandre l'obfcurité fur les vérités
 les plus lumineufes, & à porter le doute fur
 l'évidence même. Ce fut un triumvirat bien
 redoutable pour le bon goût, que celui de Per-
 rault, de Fontenelle & de la Motte. Heureufe-
 ment ils trouvèrent des adverfaires encore plus
 formidables; Boileau, Racine & Voltaire
 les eurent bien-tôt terraffés. Le premier les
 accabla par des raifons, le fecond les con-
 fondit par des exemples, & le troifième
 réunit ces deux genres de triomphe. L'Auteur
 de l'*Œdipe* en profe vit fes dogmes détruits
 dans l'éloquente Préface du véritable *Œdipe*
 en vers, & M. de Voltaire, content des'être me-
 furé une fois avec un Athlète qu'une fauffe ré-
 putation avait fait croire digne de lui, fe borna
 dans la fuite à foutenir la théorie des Anciens
 par des chef-d'œuvres, tandis que la Motte
 décréditait la Scène Tragique par de mauvais
 Ouvrages. *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire* & la *Hen-
 riade*, furent de terribles argumens contre un
 homme qui combattait les règles du Poëme
 Epique & de la Tragédie, & qui niait jufqu'à
 l'harmonie des vers.

Il faut pourtant en convenir : l'esprit de la Motte (& c'est là notre malheur) a toujours survécu à ses défaites ; il renaît encore de ses cendres , & c'est une hydre qu'il est presque impossible de détruire , puisque le feu même du Génie n'a point de prise sur elle. Comme il est bien plus facile de raisonner sur les talens que d'en avoir , & comme avec de l'esprit il n'y a point de faux système qu'on ne puisse défendre , la Motte s'est reproduit dans une foule de Sectateurs , dont le crédit s'augmente tous les jours. Cette populace innombrable de Journalistes & de Faiseurs de Brochures , tendres Protecteurs des écrits infortunés que l'on siffle , intrépides ennemis des bons Ouvrages qui réussissent ; tous ces Ecrivains oubliés , ou même ignorés , qui , n'ayant pu se faire lire ou se faire entendre , s'imaginent qu'on les écoutera enfin , quand ils parleront des autres ; cette multitude de prétendus Amateurs & de demi-Connaisseurs , qui n'ont jamais rien approfondi , qui n'ont jamais rien étudié ; tout cela se mêle de disserter sur les talens ; tout cela forme ce monde raisonneur qui est si loin d'être raisonnable.

On se garde bien sur-tout d'admettre comme une chose décidée , les principes consacrés par le suffrage unanime des siècles qui nous ont précédés ;

précédés ; chacun cite à son petit Tribunal privé tous les Peuples & tous les siècles, & souvent les y condamne sans appel ; chacun n'a pour loi que son opinion. De-là un scepticisme universel répandu sur toutes les parties de la Littérature, un chaos informe, un labyrinthe inextricable de règles arbitraires & contradictoires, qui égarent sans retour & ceux qui les font, & ceux qui les suivent.

La Philosophie a droit de donner le ton à ce siècle dont elle fait la principale gloire ; elle aurait pu, sans doute, tenir la bride à cette liberté excessive, & servir de digue à ce mauvais goût, en forçant du moins l'esprit à être conséquent, à introduire de la raison dans le raisonnement ; mais l'abus de la Philosophie a été plus funeste que la Philosophie elle-même n'aurait pu être utile ; & tandis que les grands & vrais Philosophes de nos jours respectaient & défendaient les droits du Génie, leurs petits imitateurs ont voulu être ses tyrans. Au lieu de renfermer dans des bornes légitimes la liberté de la Poésie, ils lui ont donné des entraves ; & pour lui retrancher un excès de luxe & d'embonpoint, ils l'ont appauvrie & desséchée. D'ailleurs, aussi malheureuse que la Poésie, la Philosophie elle-même touche à son déclin, puisque tout

le monde veut être Philosophe ; car je ne cesserai de le répéter , il n'est point d'Art que le trop grand nombre des Artistes ne détruise en peu de temps , & quand l'esprit même devient si commun , c'est une preuve qu'il ne tardera guère à devenir bien rare. La carrière des talens peut être comparée à un jardin vaste & fertile , rempli d'arbres fruitiers de toute espèce , & qui cependant n'a besoin que d'un certain nombre de Cultivateurs. Il est permis à tout le monde de venir s'y promener , & même d'y cueillir des fleurs ; mais si tous ceux qui y entrent , veulent se mêler de la culture , si chacun prétend donner son coup de serpe , vous voyez bien que voilà le jardin perdu.

Maintenant il est aisé de reconnaître que , de tous les Arts , la Tragédie est celui qui court les plus grands risques d'une ruine prochaine , par le trouble , le désordre & la confusion qu'y jette de toutes parts la multitude des Poètes qui surchargent le Théâtre , & des Législateurs qui viennent encore y dogmatiser.

Les Ouvrages de Théâtre étant , par leur nature , exposés sous les yeux du Public rassemblé , semblent être soumis à un plus grand nombre de Juges , & c'est pour cela , peut-être , qu'ils sont souvent le plus mal jugés :

cependant le Public rendrait toujours des Arrêts équitables , & ne serait pas obligé , comme il l'est , de les casser quelquefois lui-même , si chaque Particulier se consultait de bonne foi avant de prononcer ; si ceux qui ignorent les règles du Théâtre voulaient ne juger que par le sentiment , qui est toujours le meilleur Juge ; si les vrais Connaisseurs voulaient ne parler que d'après leurs lumières , & non pas d'après leurs passions , sur-tout si les avis des demi-Connaisseurs étaient comptés pour ce qu'ils valent , c'est-à-dire , pour rien.

Il ne paraît pas une Pièce de Théâtre, qu'aussitôt trente Lettres critiques & cent soixante-douze Journaux ne se partagent pour l'attaquer & pour la défendre ; les Spectateurs sont , pour ainsi dire , balottés par un flux & reflux continuel de maximes & de préceptes opposés , qui égarent le goût , & qui étouffent quelquefois jusqu'au sentiment.

Ce n'est pas tout. Osons l'avouer à la honte des Auteurs Tragiques ; ils sont quelquefois les premiers à tromper le Public par leurs Poétiques intéressées , & c'est à eux que l'on doit les progrès que fait tous les jours la dépravation du goût. Les uns se sentant incapables de se distinguer dans la carrière déjà tracée , se sont efforcés , à

l'exemple de la Motte, d'en créer une toute nouvelle, & n'ont pas manqué de traiter avec mépris ceux qui marchaient sur les pas des Grands Maîtres ; les autres ont voulu concentrer l'Art dans la seule partie où ils s'étaient exercés, enchaîner Melpomène dans le petit canton d'où ils ne pouvaient fortir, & persuader au Public que la branche à laquelle ils s'étaient attachés, était la seule qu'il fallait cultiver : toujours froids & monotones, ne sachant jouer que sur la même corde, ils ont trouvé mauvais qu'on se servît de la lyre entière, & se sont élevés contre les reconnaissances, les tableaux pathétiques, & contre l'action théâtrale ; c'est ainsi que l'on a appelé *Pantomimes Anglaises & Italiennes*, des coups de Théâtre pris dans Euripide. D'autres, plus dangereux dans leurs sophismes, abusant finement de quelques principes propres à un genre particulier, en ont tiré des conséquences générales pour tous les genres, opposant avec force Rodogune & Sémiramis aux Pièces simples qu'ils ont dessein de décrier ; citant avec emphase, Brutus & Bérénice, lorsqu'il est question de rabaisser des Tragédies implèxes.

Les autres se sont annoncés comme les vrais Disciples de l'ancienne Grèce, pour

avoir traduit quelques passages tirés des versions latines , dans des Tragédies où ils foulaient aux pieds toutes les règles connues du Théâtre ; & ils n'ont pas rougi de traiter de Novateurs ceux de leurs Concurrents , qui transportaient sur notre Scène toutes les richesses de la Scène Attique.

Est-il étonnant que la plus grande partie du Public , qui ne regarde le Théâtre que comme un plaisir passager , auquel , par conséquent , elle ne prête qu'une attention superficielle , reçoive facilement les impressions qu'on lui donne , & qu'elle s'en fie du soin de diriger ses jugemens à des hommes qu'elle croit obligés , par état , de connaître à fond les principes de leur Art ?

Il est vrai que le Public en corps , les hommes rassemblés au Spectacle , se sentent quelquefois entraînés par le cri puissant de la Nature , ravis , enlevés par l'impulsion violente du Génie , & qu'alors il perd de vue toutes les sottises des Brochures & des Journaux : mais combien de fois aussi les préventions que l'esprit a puisées dans ces Recueils d'erreurs , ont-elles endurci le cœur contre le sentiment ! combien de fois ont-elles affaibli le succès des plus beaux Ouvrages & retardé le triomphe du vrai sublime ! Pourquoi Brutus , Zaire ,

Sémiramis , n'ont-elles excité qu'une faible sensation la première fois qu'elles ont été représentées ? Pourquoi a-t-on vu depuis dix ans (1) les Pièces mêmes de Corneille & de Racine être plus ou moins admirées au Théâtre, dans les foyers & dans les cercles, selon qu'elles se trouvaient plus ou moins conformes aux Poétiques du jour & aux principes des dernières Préfaces de Tragédie que l'on venait de lire ? Pendant deux ans, je n'ai entendu vanter qu'Héraclius ; pendant deux autres années, on n'a juré que par Cinna ; j'ai vu siffler tous les coups de Théâtre, je les ai vu tous applaudir ; & en effet , il est impossible que tant d'opinions, tant de systèmes de parti, tant d'erreurs de détails , tant de chicanes de société, semées dans les brochures & les conversations, ne germent peu à peu dans les esprits, n'y jettent bientôt des racines assez profondes, & ne fassent enfin circuler de tous côtés la sève du mauvais goût.

Le mal est parvenu à son dernier période, on l'avoue assez communément ; il faut donc se hâter d'y remédier. J'ai cru que le vrai moyen de faire cesser cette variation perpé-

(1) Nous ne savons pas bien précisément dans quel temps l'Auteur écrivoit ceci.

Note de l'Éditeur.

tuelle, cette confusion si pernicieuse, & de fixer enfin les idées du Public, serait de rassembler sous ses yeux, dans un seul Traité, tous les vrais principes de la Poésie Dramatique; de sorte que l'on peut dire, que c'est la multitude d'Ouvrages faits sur la Tragédie, qui rend celui-ci nécessaire, & que, pour avoir trop écrit sur ce sujet, il devient indispensable d'en écrire encore. L'Art du Théâtre est celui dont nous devons être le plus jaloux, puisque c'est le seul dans lequel nous ayons surpassé tous les peuples, même de leur aveu. Conserver cet Art dans sa pureté & dans son éclat, serait, je crois, rendre un service à ma Nation; c'est ce que je vais essayer, puisque je me suis voué à travailler pour elle. D'autres donneront d'excellens modèles; mes faibles Ouvrages ne sont pas faits pour en servir, mais je crois que mes études peuvent être utiles.

Fungar vice cotis, acutum

Reddere quæ ferrum valet, exfors ipsa secandi.

Il y a douze ans que je me livre à l'étude la plus assidue de cet Art difficile, & que je tâche de ramasser, pour ainsi dire, les fonds nécessaires à quiconque veut se mettre en état d'y recueillir quelque gloire. Je vais donc offrir au Public le résultat de ces études que

j'avais faites pour moi. Je n'écris pas pour les jeunes Poëtes ; ils n'ont de leçons à recevoir que des Maîtres , & je ne le suis point : M. de Voltaire a fait pour eux le Commentaire sur Corneille : M. de Marmontel leur a destiné aussi sa Poétique : pour moi , je ne me suis proposé que d'instruire les gens du monde , qui ne font point leur métier de composer des Tragédies , mais qui se font une gloire de les juger. Peut-être n'y a-t-il point de vanité à penser , qu'ayant sous les yeux un cours suivi des études d'un Artiste , ils connaîtront mieux l'Art. D'ailleurs , le fond principal de cet Ouvrage ne m'appartient pas , puisque ce sont des préceptes épars dans les écrits des Grands Maîtres , que je vais réunir sous un même point de vue. Ainsi l'on a eu grand tort d'annoncer que je voulais , dans cet Ouvrage , m'ériger en Législateur ; au contraire , je veux renverser toute législation moderne , & rétablir l'ancienne , qui n'est certainement pas mon Ouvrage. Il est vrai , que dans ce siècle raisonneur , où l'autorité n'est pas un titre , je me crois obligé de soutenir , par le raisonnement , les vérités que j'avance , & de détruire avec les mêmes armes les erreurs que je combats ; mais ces raisonnemens seront simples : je n'employerai pas une Métaphysique recher-

chée , devenue la passion de quelques Ecrivains , qui s'embarraissent assez peu , sans doute , d'être entendus de leurs Lecteurs. J'irai chercher mes preuves dans le cœur humain ; c'est avec lui , plus qu'avec l'esprit , qu'il faut converser , quand on parle de la Tragédie. J'appuierai mes raisons par des exemples ; ces exemples feront encore un emprunt , que je ferai à nos grands Poètes , & ainsi je peux répondre que mes citations n'ennuieront pas ; mais je promets de faire tous mes efforts pour joindre le mérite du choix au mérite de l'à-propos.

Aristote , dans sa Poétique , dont la Tragédie est le premier , & presque le seul objet , n'a fait qu'un Recueil d'observations , d'après les Drames de son siècle. Il n'a pas proposé une nouvelle découverte , pas avancé un principe , que d'après l'expérience ; c'est la méthode la plus sûre. Mais depuis ce grand Philosophe , l'Art de la Tragédie s'est étendu & perfectionné. Les vrais Savans , qui ne sont pas les Commentateurs , conviennent que nos grands Poètes Français , en suivant les traces des Anciens , ont quelquefois été plus loin qu'eux , & qu'ils ont découvert des richesses inconnues aux Eschyles , & même aux Sophocles. Leurs Ouvrages fournissent donc un nouveau champ ,

& un champ très-vaste aux Observations des Amateurs & des Elèves. Je prévien que cette partie de mon Traité offrira des idées bien différentes de celles de quelques-uns de mes Confrères : & ces discussions intéressantes seront les seuls articles de cet Ouvrage qui soient véritablement à moi.

J'ose donc espérer que ce corps de principes , bien établis & bien démontrés , pourra servir de digue au torrent des opinions nouvelles , & que mes Lecteurs trouveront d'avance la réfutation de tous les préceptes de fantaisie , que l'on cherchera peut-être encore à substituer aux règles fondamentales du Théâtre.

Voilà l'objet de cet Ouvrage. Quant au plan que j'y suivrai , le titre des différens Chapitres va l'annoncer suffisamment.

CHAPITRE I. *Du choix du sujet. Des différens genres de Tragédies.*

CHAP. II. *Des trois Unités.*

CHAP. III. *De l'Exposition.*

CHAP. IV. *Du Nœud.*

CHAP. V. *Des Episodes.*

CHAP. VI. *Des Incidens & des coups de Théâtre.*

DE LA TRAGÉDIE. 171

CHAP. VII. *Des Caractères , des Mœurs & des Passions.*

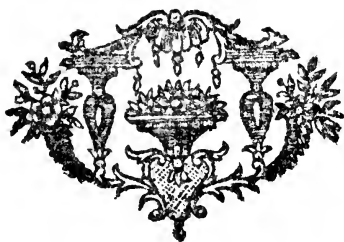
CHAP. VIII. *Du Dénouement.*

CHAP. IX. *Du Dialogue.*

CHAP. X. *Du Style de la Tragédie.*

CHAP. XI. *De l'Objet moral de la Tragédie ancienne & moderne.*

CHAP. XII. *De la Manière d'imiter les Anciens.*



CHAPITRE PREMIER.

Du Choix du Sujet. Des différens genres de Tragédies.

N.^o I.

Des différens genres de la Tragédie Grecque.

LA Tragédie est, selon les Anciens, l'imitation d'une action grave, entière, d'une certaine étendue, qui, sans le secours de la narration, & par le moyen de la pitié & de la terreur, purge les passions, & les modère.

Cette définition que j'ai tirée d'Aristote, renferme, en peu de mots, les principales règles de la Tragédie. 1.^o C'est l'imitation d'une action, & non de plusieurs. Ainsi voilà l'unité d'action établie. 2.^o Cette action doit être grave; c'est par-là qu'elle est distinguée de celle qui convient à la Comédie. 3.^o Elle doit être entière, ce qui annonce la nécessité d'un dénouement complet. 4.^o D'une certaine étendue: car si elle devait remplir un temps plus long que celui que prescrivent les bornes de la Tragédie, elle ne conviendrait pas à ce genre de Poème. 5.^o Sans le secours de la narration: Telle est l'essence du Drame où le Poète ne parle jamais en son nom, comme dans l'Epopée. 6.^o Par le moyen de la pitié & de la terreur. En effet, ce sont-là les deux grands res-

forts & les seuls qui constituent la vraie Tragédie, comme nous allons le prouver dans un moment. 7.^o Enfin, *purge & modère les passions*. Voilà le but moral de ce genre de Drame, objet sur lequel on a beaucoup disputé, & que je tâcherai d'éclaircir à la fin de cet Ouvrage. Peut-être aurais-je dû commencer par-là, mais ayant été obligé de moraliser un peu longuement dans le Discours préliminaire, j'ai craint de dégoûter mes Lecteurs, dès le premier pas, par une monotonie fatigante.

Si cette définition de la Tragédie Grecque convient parfaitement à la Tragédie Française, il n'en est pas tout-à-fait de même de la division qu'Aristote fait des différens genres de Tragédies.

Il en distingue quatre : la Tragédie simple & l'implèxe : la Tragédie morale & la pathétique. La Tragédie implèxe était celle qui avait une ou plusieurs reconnaissances, une ou plusieurs péripéties, c'est-à-dire, un ou plusieurs changemens de situation, une ou plusieurs révolutions dans l'état & la fortune des personnages.

De la Tragédie simple & implèxe.

La Tragédie simple était celle où le principal personnage se trouvait dans la même situation, depuis le premier acte jusqu'au dernier ; celle où il n'y avait ni reconnaissance,

Poët. ch. 12.

ni *péripétie*. Tel est le Prométhée d'Eschyle. Le Héros de cette Pièce est enchaîné dès la première scène par la Force & la Violence, personnages allégoriques. Toute la Tragédie est employée à exprimer les douleurs & la rage de Prométhée. Personne n'entreprend sa délivrance ; il n'y a ni nœud, ni intrigue ; on n'y voit qu'un faible Episode d'Io dans le délire. Nul espoir en faveur du Héros, nulle crainte que ses malheurs augmentent, si ce n'est un moment avant la dernière scène, dans laquelle il est abymé sous le rocher où il était attaché. Ainsi, c'est, à proprement parler, une Elégie & non une Tragédie. Ce genre convenait surtout, comme le dit Aristote, à des sujets où l'on représentait des événemens arrivés dans les Enfers. Mais comme ces sortes d'événemens n'admettaient pas de changement de situations, puisque les supplices d'Ixion, de Sisyphus, de Tantale, étaient regardés comme éternels, rien n'était moins propre à un Drame : Aussi de pareils sujets n'ont-ils été traités que par Eschyle, dans l'enfance de l'Art ; Sophocle & Euripide les ont négligés : & d'après leurs exemples, nos Poètes les ont absolument bannis de la scène.

Dacier se trompe très-fort, quand il met l'Ajex de Sophocle au rang des Pièces simples.

Il y a changement d'état & de situation, puisqu'Ajax y passe du délire à la raison, & que c'est la honte des excès auxquels il s'est porté dans la frénésie, qui le détermine à s'immoler lui-même, pour ne pas survivre à son déshonneur. De plus, on espère que les prières de sa femme, que les larmes de son fils, que l'arrivée de son frère pourront changer sa cruelle résolution. Enfin, dans le cinquième acte de la Pièce, qui forme une seconde Tragédie, on dispute, pour savoir si l'on accordera au malheureux Ajax les honneurs de la sépulture. Agamemnon les lui refuse. Ce Prince & Teucer sont prêts à en venir aux mains. L'arrivée d'Ulysse, qui excite Agamemnon à la générosité, produit une nouvelle péripétie & un second dénouement. Ce n'est donc pas là une Pièce simple dans le sens d'Aristote.

Nous connaissons, depuis quelques années, un Drame, qui est exactement dans le genre d'Eschyle; c'est la mort d'Adam, Tragédie Allemande de M. Klopstock. Dès le premier acte, l'Ange de la mort annonce à Adam qu'il mourra de mort, avant que le soleil ait franchi la forêt des cèdres. L'homme de Lettres qui a traduit ce Drame, & qui, suivant la méthode des Traducteurs, le propose pour modèle à nos Poètes Français, convient dans sa Pré-

face, qu'il n'y a presque pas de nœud dans cette Pièce, & que s'il y en a un, il est dénoué dès le premier acte. Le reste de la Tragédie n'est qu'un dénouement prolongé. Ce n'est donc pas une Tragédie, ou c'en est une très-défectueuse, selon les règles d'Aristote & du bon sens, qui veulent un nœud bien formé, & un dénouement bien complet. Ce n'est qu'un tissu d'élégies que débitent Adam, sa femme & ses enfans. La seule scène de Caïn change le ton de la Pièce, & n'y met pas d'action. Vainement nous vantent-on le choix du sujet, en disant que c'est la mort du Père de tous les hommes, l'arrêt de sa postérité, la destinée de tout le genre humain.

1.^o Ce point de vue n'est pas présenté dans la Pièce, & il aurait dû l'être presque à chaque scène. 2.^o Quelque grand que puisse être ce sujet, il n'admet point d'action, point de nœud, point de changement de situations; il n'est pas propre à la Tragédie: ce sera, si vous voulez, une suite de dialogues touchans, & de déclamations pathétiques, comme le Prométhée; mais ce ne sera point un véritable Drame, comme l'Electre & l'Iphigénie Grecques.

Il faut avoir voulu s'aveugler soi-même pour comparer cette Pièce à l'Œdipe à Colone, & pour prétendre que la Tragédie de Sophocle était aussi simple que la Pièce Allemande.

mande. 1.^o Sophocle s'est bien donné de garde de faire prédire à Œdipe le jour & le moment de sa mort ; il n'y aurait plus de suspension, plus de noeud, plus de mouvement dans la marche de son Drame : & c'est le vice radical de celui de M. de Klopstock. 2.^o La Pièce Grecque est pleine d'incidens, de trouble, d'agitation ; elle vous fait passer sans cesse de la crainte à l'espérance, par la variété continuelle des situations. D'abord on refuse avec horreur à Œdipe l'asyle qu'il demande. Il faut qu'il ait recours à Thésée, qui cède à ses prières. A peine a-t-il obtenu cet asyle, que Polinice son fils vient faire les plus grands efforts, pour l'engager à revenir à Thèbes avec lui & les Argiens. Ensuite, Créon, au nom d'Étéocle, veut enlever Œdipe du pied des autels : il lui arrache ses filles, & les fait entraîner pour forcer ce malheureux père à le suivre avec elles. Thésée accourt, arrête Créon, & le garde pour ôtage des Princesses enlevées. Il envoie après les ravisseurs ; on se bat, on reprend les filles d'Œdipe, &c. &c. Ne sont-ce pas là des incidens variés, des mouvemens multipliés, en un mot, de l'action théâtrale ? Et comment comparer à une fable, aussi fortement constituée, cette situation toujours monotone, & uniforme de la mort d'Adam ; & ce dénoue-

ment traîné depuis le premier acte jusqu'à la fin du troisième ? Car l'Auteur a été obligé de réduire son Drame en trois actes, faute de matière. Encore y a-t-il un acte & demi de superflu, & qui peut à peine soutenir une seconde lecture, malgré l'éloquence des détails, qui sont souvent admirables.

De bonne foi, la passion d'un Traducteur peut-elle aller plus loin ? En rendant hommage avec justice au mérite supérieur de M. de Klopstock, & à la beauté de son génie, il fallait avoir le courage de dire que sa Tragédie n'en était pas une. Il ne fallait pas citer un pareil Drame pour modèle à une Nation qui a Rodogune, Athalie & Mérope, & vouloir ramener au Prométhée d'Eschyle, & aux premières ébauches de l'Art, un peuple qui en a produit les chef-d'œuvres. Mais la Littérature Allemande est maintenant le Saint du jour ; on se plaît à la fêter ; & quand on croit nécessaire, pour la relever, de déprimer la nôtre, on le fait sans scrupule. On reproche à nos Tragédies tous les prétendus défauts qui ne sont pas dans *la mort d'Adam* ; mais on oublie que ces défauts sont exactement les beautés des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, comme je le démontrerai bientôt. C'est une singulière manie que celle de vouloir rabaisser

sa Nation dans un Art où les Etrangers mêmes s'avouent vaincus par elle.

Venons à la seconde partie de la division d'Aristote , à la Tragédie pathétique , & à la Tragédie morale.

La Tragédie morale & la pathétique.

Selon lui , la Tragédie pathétique est celle où il y a des morts , des tourmens , ou des blessures. Telles sont l'Elèctre , l'Œdipe , la Médée , &c. La Tragédie morale est celle qui n'expose sous les yeux aucun de ces objets. Tel est , selon Dacier , l'Ion d'Euripide. Car les Pièces qu'Aristote cite pour exemples de ce genre ne nous sont point parvenues.

On sent assez facilement que ces quatre genres de Tragédies rentrent l'un dans l'autre ; que la même Pièce pouvait être à la fois , simple , pathétique & morale ; mais cela formait toujours quatre espèces très-distinctes.

1.° La Tragédie simple & pathétique. 2.° La Tragédie simple & morale. 3.° La Tragédie implèxe & pathétique. 4.° Enfin , la Tragédie implèxe & morale. Je ne comprends pas comment Dacier a pu dire qu'une Pièce pouvait être à la fois morale & pathétique , dans le sens d'Aristote : il oublie la définition de ces deux genres ; l'un expose des morts , des tourmens , des blessures ; l'autre n'en expose pas. Il est donc impossible de réunir deux choses si dia-

métralement opposées. Au reste, ce sont-là des contradictions familières aux Commentateurs, à ces gens qui savent, & qui ne raisonnent point; mais nous allons voir que ceux qui raisonnent sans savoir, tombent dans des erreurs encore plus grossières & plus dangereuses.

N.º I I.

Des différens Genres de Tragédies Françaises.

De tout ce que j'ai dit dans l'article précédent, il résulte que nous n'entendons pas la première partie de la division d'Aristote dans le même sens que lui. Nous n'admettons point sur notre Théâtre de Tragédie simple, dans le genre du *Sisyphé* & du *Prométhée* d'Eschyle. Nous donnons ce nom aux Pièces qui sont peu chargées d'intrigue, d'incidens & d'épisodes; nous appelons implèxes, celles où l'intrigue est plus embrouillée, les incidens & les épisodes plus multipliés. Ainsi, *Polyeucte*, *Brutus*, *Bérénice*, *Atrée* & le *Philoctète* de Sophocle, sont pour nous des Pièces simples, quoiqu'il y ait des péripéties. *Iphigénie en Aulide*, le *Cid*, *Alzire*, *Rhadamiste*, l'*Œdipe* de M. de Voltaire, & celui de Sophocle même, sont des Tragédies implèxes.

Mais nous faisons une autre distinction plus

importante, & qui est relative aux différens effets que produisent les Tragédies, ou aux différens sujets que l'on y traite.

Les Poètes Grecs Tragiques, n'ayant pour objet que d'exciter fortement la terreur & la compassion, ne cherchaient que des événemens extraordinaires, de ces crimes atroces, de ces malheurs affreux, dont l'histoire de l'humanité offre peu d'exemples. Ils ne croyaient pas que les intérêts ordinaires des Princes, les discussions politiques, qui sont, pour ainsi dire, la vie commune des Grands, fussent du ressort de la Tragédie. C'est pour cela que les aventures d'Œdipe, d'Oreste, d'Alcméon, d'Iphigénie, de Mérope, d'Ino, de Phédre, & toutes les horreurs de la famille d'Atrée, leur parurent les plus beaux sujets tragiques, & furent traitées tant de fois par un si grand nombre de différens Auteurs, qui se disputèrent la gloire de les peindre, les uns d'une manière plus terrible, les autres d'une manière plus touchante.

Le Grand Corneille, que son génie emportait dans une autre route, n'a jamais mis au Théâtre de Tragédie dans le genre des Grecs. Il n'a guère excité d'attendrissement vif que dans le Cid, & de terreur violente, que dans le cinquième acte de Rodogune. Il a même né-

gligé de faire jouer deux grands ressorts de la Tragédie ancienne, dans les sujets qu'il a empruntés de Sophocle & d'Euripide. On dirait qu'il s'est plû à éviter tout le pathétique des deux Auteurs qu'il imitait. Chez lui, nous ne voyons point Médée avec ses enfans; nous n'avons aucune idée des combats cruels que cette mère éprouve avant de les égorger. Il n'effleure pas la terrible & superbe scène des mutuelles confidences d'Œdipe & de Jocaste. Il s'attache à des intérêts épisodiques, qui le ramènent à son genre de grandeur & d'admiration : & il nous étonne par la fierté de Dircé, par la hauteur de Thésée, au lieu de nous épouvanter & de nous attendrir par un tableau pathétique des infortunes monstrueuses de ce fils incestueux & parricide, qu'il prend pour le Héros de sa Pièce.

Avouons cependant que nous avons une grande obligation à ce Père de notre Théâtre, d'y avoir tracé une carrière nouvelle, d'y avoir porté une grandeur & une majesté inconnue aux Grecs ; de nous avoir peint avec des traits si forts & si sublimes les Héros de la République Romaine, depuis les Horaces, jusqu'à César & Cornélie. Combien tous les objets qu'il nous présente, surpassent en grandeur & même en intérêt les plus beaux

sujets de la Tragédie Grecque ! Certainement les Conquérans de la terre étaient d'autres hommes que les destructeurs de la Ville de Troie , & que les petits Princes d'Argos & d'Ithaque. Il est tout autrement intéressant pour les Spectateurs , de voir Pompée & Sertorius balancer les destins du monde entier ; de voir Auguste délibérer s'il laissera l'Univers libre , ou s'il continuera de lui donner un Maître , que d'entendre Hypolite disserter sur le culte de Diane ; ou de voir Hécube & Polymnestor plaider devant Agamemnon , pour prouver que l'on a bien ou mal fait en crevant les yeux avec des fuseaux à un petit Roi , voleur public d'un dépôt d'argent.

Racine qui paraît avoir plus emprunté des anciens Grecs , dans le détail des scènes , ne les a pourtant pas imités dans la marche de ses Pièces , & dans la constitution de ses Fables. Il n'a pris chez eux que ce qui s'accommodait le mieux au genre particulier pour lequel son ame tendre l'avait décidé. Les tendresses de l'amour , les fureurs de la jalousie , qui sont l'ame de ses Tragédies , il ne les a pas certainement puisées dans le Théâtre ancien. Il s'en faut bien que son Hermione soit celle d'Euripide. Sa Phédre même ne ressemble à celle de

cet Auteur que dans une seule scène. Roxane, Atalide , Bérénice , Xipharès , Monime , & dans un genre plus relevé, Mithridate, Porus, Burrhus & Agrippine n'avaient point de modèle chez les Grecs.

La suite manque.



P I E C E S
F U G I T I V E S.



A V I S

DE L'ÉDITEUR.

LES Pièces fugitives qu'on va voir , doivent être regardées comme des amusemens de la jeunesse de M. de Belloy , & comme des essais d'un talent naissant : Nous espérons cependant qu'on y trouvera dans plus d'un endroit beaucoup d'esprit , & même de grace & de naturel. Quelques-unes de ces Pièces sont précieuses d'ailleurs par le rapport qu'elles ont avec les événemens de sa vie.



ÉPIÎRE

A M. DE VOLTAIRE.

Sur l'Inconstance du Public envers les Grands-Hommes (1).

1751.

L'AMITIÉ d'un grand Roi t'enlève à ta Patrie,
 Que n'éclairera plus le flambeau du Génie :
 Tu renonces , VOLTAIRE , à ce Peuple d'ingrats ;
 Tout mon cœur en gémit , mais ne te blâme pas.
 Pouvais-tu préférer leurs indignes outrages
 Aux respects d'une Cour de Héros & de Sages ,
 Asyle généreux des talens opprimés ?
 La Patrie est aux lieux où nous sommes aimés.

(1) La génération nouvelle n'a vu que les triomphes de M. de Voltaire , parce que la postérité avait commencé pour lui dès son vivant , & qu'il avoit survécu à tous ceux qui se croyaient ou se disaient ses Rivaux , & qui passaient pour tels , quoique, dès le temps de la publication d'Œdipe, on pût dire de lui ce qu'il a dit long-temps après de Mahomet :

Des égaux ! des long-temps Mahomet n'en a plus. . . .

Cette génération apprendra , sans doute avec quelque étonnement , par cette Epître , combien ses Prédécesseurs ont quelquefois été injustes envers M. de Voltaire , & combien , en général , on rend lentement & difficilement justice à ses Contemporains.

Note de l'Éditeur.

Tu le fus dans nos murs : j'ai vu ces jours de gloire,
Où, semant les lauriers sous ton char de victoire,
L'Amour te présentait l'encens pur & flatteur
De tes Concitoyens, brillans de ta splendeur :
Et je vois maintenant leur aveugle furie
Livrer ton front vainqueur aux serpens de l'Envie.

Je reconnais le sort des plus fameux Mortels.
D'abord à leurs vertus on dressa des autels ;
Ils voyaient décerner à leurs talens suprêmes
Des honneurs qui semblaient éternels comme eux-
mêmes :

Mais quels tristes revers ont troublé leurs succès !
Le Peuple se repent de ses propres bienfaits ;
Jaloux de ses faveurs, son barbare caprice
Détruit les monumens qu'éleva sa justice,
Veut ternir un éclat qui fatigue ses yeux,
Foule aux pieds ces grands Noms qu'il portait jus-
qu'aux Cieux,

Et cherche à les punir par de sanglans outrages,
D'avoir pu trop long-temps arracher ses hommages.

TELS l'on a vu jadis ces augustes humains,
L'ornement ou l'appui des Grecs & des Romains,
Camille, Cicéron, Euripide, (1) Socrate,
Victimes des dégoûts de leur Patrie ingrate.

(1) Tout le monde fait l'histoire des exils de Camille & de Cicéron, & celle de la mort de Socrate. Mais on ne fait pas si communément qu'Euripide fut obligé de sortir d'Athènes où l'on était las de l'admirer, & où il ne recevait plus que des satyres pour récompenses de ses chef-d'œuvres : il se retira

SUR-TOUT dans ce frivole & dangereux pays,
 Les Grands Hommes, hélas ! sont sûrs d'être haïs.
 Athène, avec les Arts, me semble ici renaître ;
 On y voit sa splendeur, son luxe reparaître,
 Son goût pour les plaisirs & pour la nouveauté,
 De ses aimables mœurs la douce humanité,
 Son génie éclatant, son superbe courage :
 Mais aussi son caprice & sa fureur volage,
 Qui fait revivre encor l'Ostracisme odieux
 Fléau de ses vengeurs & de nos demi-Dieux.
 Cruelle vérité ! fatale expérience !
 Vivans on les déteste, & morts on les encense.

COLBERT, fils de Minerve & père des Talens ;
 Qui fit fleurir les Arts transplantés dans nos champs,
 Des ombres de la mort a vu sortir sa gloire ;
 On maudissait sa vie, on bénit sa mémoire.

SONGE combien Molière essuya de mépris (1),
 Ce n'est qu'en le perdant que l'on connut son prix.

à la Cour du Roi Archélaüs, où il mourut comblé d'honneurs.
 Toute la Ville d'Athènes, qui l'avait persécuté pendant sa vie,
 prit le deuil à la nouvelle de sa mort.

(1) Sans rappeler ici la chute de l'Avare & du Misanthrope ;
 on peut voir ce que dit Despréaux dans l'Épître qu'il écrivit
 à Racine, pour le consoler du mauvais succès de sa
 Phédre.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
 Pour jamais, sous la tombe, eût enfermé Molière ;
 Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
 Furent des fots esprits, à nos yeux rebutés. . . . &c.
 Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
 La Parque l'eut rayé du nombre des humains,

Rappele-toi ces jours où Phédre dédaignée ,
 Fit fuir de nos climats Melpomène indignée.
 L'Euripide Français vit l'éclat de son nom ,
 Après vingt ans d'honneurs , obscurci par Pradon.
 On fronda cette Scène aujourd'hui si vantée (1),
 Où d'un crime secret la Reine épouvantée ,

On reconnut le prix de sa Muse éclipsee :
 L'aimable Comédie avec lui terrassée ,
 En vain , d'un coup si rude espéra revenir ,
 Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

C'est sur ce modèle , quoique d'un style plus conforme au sérieux du cothurne , qu'on a tâché de peindre dans les vers suivans la décadence de la Tragédie , par la retraite de Racine.

(1) Dans ces momens de vertige où la Phédre de Pradon fut préférée à celle de Racine , la fureur des Critiques s'acharna singulièrement sur la fameuse Scène de cette dernière , où Phédre avoue à Œnone sa passion criminelle ; cette Scène , qui est presque entièrement traduite d'Euripide , & celle des confidences dans Œdipe , peuvent passer pour les deux plus belles que nous connaissons au Théâtre. On imprimait , avec Privilège , que cette Scène de Phédre n'était qu'une énigme froide & languissante , comme on a osé publier depuis , qu'il n'y a qu'un *qui-pro-quo* sans Art dans l'admirable Scène de l'urne que M. de Voltaire a imitée de l'Electre de Sophocle , & qui produit un trouble & un embarras si touchant. Le mauvais succès de Phédre contribua plus que toute autre chose à dégoûter Racine du Théâtre , & à nous priver de beaucoup de chef-d'œuvres qui seraient encore partis de sa main ; de l'Iphigénie en Tauride , dont il avait fait le plan , de l'Alceste , dont il avait déjà mis en vers les plus belles Scènes , qu'il jeta au feu. Voilà ce que le Public gagne par ses caprices.

Dans le sombre embarras de discours égarés ,
 Suspend l'aveu fatal de ses feux abhorrés.
 Dans son aveuglement , Paris opiniâtre ,
 Osa ravir le sceptre au Prince du Théâtre ,
 Arracha les lauriers de son front couronné ,
 Et plaça , sans pudeur , sur son trône étonné ,
 Cette Idole inconnue au Dieu de l'Aonie ,
 Qu'il n'anima jamais d'un rayon de génie.

FRANCE , tu payas cher cet affront odieux !
 Ton cygne a suspendu ses chants mélodieux ,
 Son dépit , abjurant une Scène avilie ,
 A ses tyrans nouveaux livre la Tragédie (1).
 Leurs téméraires mains , avec impunité ,
 En profanant bientôt l'auguste majesté ;
 De sa pourpre royale on la voit dépouillée ,
 De burlesques lambeaux indignement souillée ;
 Égarée au hasard par ces guides errans ,
 Ses cothurnes brisés sous ses pieds chancelans ,
 Dans des sentiers fangeux se perdirent loin d'elle ;
 Despréaux vit sa chute , & la crut éternelle.

SON ami cependant , par des ressorts nouveaux ;
 Daigna la relever aux yeux de ses rivaux ;
 Sa grande ame enfanta la sublime Athalie ,
 L'honneur de notre Scène & l'effort du génie.
 Dieux ! ô nouvel outrage ! ô fatal souvenir !
 O revers dont un jour doutera l'avenir !

(1) Aux Boyers , aux Coras , &c.

Et la Scène Française est en proie à Pradon.

Athalie en naissant , proscrite & méprisée ;
 Par les . . . du temps fut bientôt écrasée :
 Faible enfant , disait-on , indigne de tes Sœurs ;
 De ton Père vieilli tu n'as que les froideurs.
 Et ce Père accablé d'un coup si déplorable ,
 Des dégoûts du Public exemple mémorable ,
 Sous la tombe emporta le dévorant ennui ,
 D'avoir vu son Chef-d'œuvre expirer avant lui (1).
 Mais au sein des regrets sa mort a fait renaître
 Ce chef-d'œuvre , qu'enfin le bon goût fut connaître ;
 Et la Fille du Temps , la tardive Equité ,
 L'a conduit , d'un pas sûr , à l'Immortalité.

DE nos aïeux ici rappelant l'injustice ,
 Nous rougissons pour eux d'un si honteux caprice ;
 Mais nous les imitons , & pour nous-même un jour ,
 Nos neveux révoltés rougiront à leur tour :
 Quand , lisant ce récit qu'ils auront peine à croire ,
 Dans le sort de Racine ils verront ton histoire ,
 Quand on leur apprendra que des vents ennemis
 Ont troublé l'orient de ta Sémiramis (2).

(1) Quand l'Esther de Racine parut , on commença à relever un peu sa Phédre , pour déprimer davantage sa nouvelle Tragédie , qui passa pour être au dessous du médiocre. Mais on la releva à son tour , lorsqu'il donna Athalie. Cette dernière Pièce fut appelée l'*Indigne Sœur d'Esther* ; & l'Auteur est mort persuadé que son chef-d'œuvre était un Ouvrage faible. On peut voir ce qu'en dit M. Racine le fils dans ses Mémoires. Changez les noms , c'est l'histoire de nos jours.

(2) Allusion à l'Inscription que M. de Voltaire a mise à la tête de sa Tragédie de Sémiramis : *Ventis concussa resurgit.*

Que les yeux du Public, fascinés par la haine,
 Virent, sans être émus, éclater sur la Scène
 Ce Spectacle pompeux qui déploie à la fois
 La majesté des Dieux & la grandeur des Rois,
 Dont l'auguste splendeur, dans tes beaux vers
 empreinte,

Frappe les cœurs surpris de respect & de crainte :
 Que ces remords touchans, qu'enfante la vertu,
 L'effroi, le désespoir de ce fils éperdu,
 Ces feux incestueux, nés d'un amour si pure,
 Cet hymen qu'en tremblant repousse la Nature,
 Ce terrible appareil des vengeances des Cieux,
 Cette mère expirante, & ses tendres adieux,
 Ont à peine trouvé quelques mortels sensibles
 Aux préjugés du temps toujours inaccessibles,
 Dont le cœur ait osé trembler & s'attendrir,
 Dont l'encens t'ait payé le prix de leur plaisir.

SAGE POSTÉRITÉ, cette ivresse égarée
 Fera gémir sur nous ta justice éclairée ;
 Mais connais tout le reste & frémis de courroux ;
 Vois l'Oreste étouffé par mille bras jaloux,
 Vois la Nature en pleurs gémir de son outrage,
 Lis, dans ce dernier trait, la honte de notre âge.

On fait avec quelle fureur on se déchaîna contre cette Pièce à sa naissance, & avec quel empressement on courut l'applaudir aux dernières représentations. J'apprends qu'elle a été remise au Théâtre en 1756, avec un succès prodigieux : je me félicite de voir le Public revenir à mon avis.

LORSQUE la pâle Electre, en accusant les Dieux, (1)
 Défaillante, abattue, & la mort dans les yeux,
 Arrosait de ses pleurs cette urne trop funeste,
 Où son amour trompé croit embrasser Oreste;
 Que son ame volait, dans un dernier soupir,
 A cette cendre, enfin, se confondre & s'unir:
 Quand son frère, témoin d'un si cruel spectacle,
 Pressé par sa tendresse, arrêté par l'Oracle,
 Treffaillant aux sanglots d'une mourante sœur,
 Dans son sein déchiré sentait briser son cœur;
 Ce moment douloureux, plein de trouble & de
 charmes,
 Où les Sages d'Athène ont versé tant de larmes,
 Parut à nos Français un *quiproquo* plaisant,
 Qu'un Parterre insensé reçut en murmurant.
 A cet indigne affront, sur le rivage sombre,
 Sophocle, j'entendis soupirer ta grande ombre;
 Tu portas tes regrets sur le triste Hélicon,
 Tes larmes ont coulé jusqu'au sein d'Apollon;
 Melpomène, avec toi, pleura l'injure extrême
 De son fils, le plus cher, admiré par toi-même,
 Qui, dans les hauts sentiers que tu fus lui tracer,
 Essayait de t'atteindre & t'osa surpasser.

O HONTE! ô frénésie à peine concevable!
 Fatal fléau des Arts, Envie impitoyable,

(1) La fameuse Scène de l'urne, dont M. de Voltaire a été obligé de retrancher le plus beau morceau, qu'il rétablira sans doute quelque jour.

Jouis de ce triomphe , & goûte des plaisirs
 Où n'aspira jamais l'orgueil de tes desirs.
 Le Sophocle Français (1) , le Voltaire d'Athènes (2),
 Sont les jouets nouveaux de ton aveugle haine ,
 Et , pour mieux outrager l'Oracle de nos jours ,
 Elle outrage les morts que tu chéris toujours (3).

EH ! voilà donc le prix , la digne récompense
 Qu'à ses Héros vivans a réservé la France !
 Non pas que les Français, ingrats au fond du cœur (4),

(1) M. de Voltaire.

(2) Sophocle.

(3) Les ennemis de M. de Voltaire méprisèrent hautement l'Electre de Sophocle , qu'il avait eu , disaient-ils , l'extravagance d'imiter dans son Oreste. Il n'est pas possible , à moins d'en avoir été témoin , d'imaginer la frénésie qui agita la plupart des Spectateurs à la première Représentation de cette Tragédie. Ce jour peut être cité comme le triomphe de la cabale. Ce n'est pas que je prétende qu'Oreste fût alors sans défauts ; mais on convient presque généralement aujourd'hui qu'il méritait un autre accueil que celui qu'il reçut d'un Public égaré , qui ne voulait rien voir , ni rien entendre. M. de Voltaire nous a appris , dans cette Tragédie , comme autrefois M. Racine dans les siennes , la véritable manière d'imiter les Anciens. Il faut savoir puiser avec discernement dans ces sources du génie & du vrai beau , distinguer les beautés que ces Grands Hommes ont semées dans leurs Ouvrages , d'avec les défauts que les mœurs de leur siècle y ont mêlés. Il faut avoir l'art de mettre leurs fautes même à profit , au lieu de les mépriser en Petit-Maître , ou de les idolâtrer en Pédant.

(4) On voit que je suis attentif à distinguer la Nation d'avec quelques Particuliers méchans & frivoles , qui sont de tous les Pays.

De l'envie, en leur sein, portent le ver rongeur,
Qu'ils craignent le mérite, & que, par sa lumière,
On le voie affliger leur jalouse paupière;
Ni que leur sombre haine, ardente à l'obscurcir,
S'enivre, en l'éteignant, d'un barbare plaisir:
De ces tristes fureurs, la farouche manie
N'a jamais tourmenté leur folâtre génie.

MAIS nous voyons souvent infecter notre Ciel,
Par des fils de l'Envie, allaités de son fiel,
Qui, vomissant au loin ce fiel qui les dévore,
Flétrissent lestalens que l'honneur fait éclore:
A l'aspect d'un Héros leur triste front pâlit,
Pensant voir leur affront sur ses palmes écrit:
Ils voudraient, étouffant la vertu qu'ils haïssent,
L'enfoncer dans la fange, où sans cesse ils croupissent.

PAR ces monstres, hélas! les volages Français
Se laissent égarer, pour en gémir après.
La Satyre est le Dieu de ce Peuple frivole;
Un bon mot le fléchit, le venge, ou le console.
Sur le refrain du jour, il chante ses malheurs;
Toujours sa main légère applaudit aux Railleurs.
D'un chef-d'œuvre divin, dont son ame est ravie,
Il couronne, en riant, la folle Parodie,
Et se plaît à jouer, dans un couplet moqueur,
Les talens, les vertus, qu'il adore en son cœur.

Du mérite ingénu la perfide rivale
Ménage habilement cette humeur inégale:

Et, féconde en ressorts, elle instruit ses enfans
 A tourner à son gré nos esprits inconstans.
 Les uns sèment d'abord cent fables ridicules,
 Trompeurs amusemens des oreilles crédules,
 Qu'ils savent disposer, par cet Art dangereux,
 A s'ouvrir quelque jour à des bruits plus affreux:
 Bientôt on les répand. La noire calomnie
 Fait entendre sa voix, que la malice appuie;
 Par cent bruyans échos leurs mensonges accrus,
 Chez l'avidé Français sont écoutés & crus;
 Des esprits échauffés le vertige s'empare,
 Le tourbillon s'élève, l'orage se déclare;
 Une grêle de traits, par la haine adressés,
 Sur vous, de toutes parts, vient fondre à coups
 pressés;

De vous lancer les siens le plus vil se fait gloire,
 Et croit, en vous frappant, partager la victoire.
 La Mode, Déesse qui, dans ces lieux charmans,
 Ainsi que les pompons règle les sentimens,
 Dont le moindre caprice est la loi du vulgaire,
 De vous persécuter fait un devoir austère;
 Et, sans savoir pourquoi, tout un Peuple en fureur
 Vous poursuit par instinct, vous hait par point
 d'honneur.

En vain alors vos mains, en miracles prodigues,
 Veulent à son courroux opposer quelques digues;
 En vain pour le fléchir dans ses fougueux transports,
 Vos esprits & vos cœurs épuisent leurs trésors;
 Par la prévention sa vue est obscurcie,
 Leur charme est impuissant sur son ame endurcie;

Et sa haine flétrir par d'indignes rebuts ,
 Les prodiges de l'Art & l'effort des vertus :
 Insensé dont l'erreur fait son plaisir suprême ,
 De fermer tous ses sens aux traits du plaisir même !

OUI , c'est-là votre sort , vous que la main des
 Dieux

Prête aux faibles humains pour éclairer leurs yeux ;
 Sur vous , en frémissant , la sombre envie exhale
 De ses poisons impurs la vapeur infernale ;
 Qui , portée en tous lieux par le vent de l'erreur ,
 Cache aux regards trompés votre éclat enchanteur.
 Mais vos derniers soupirs dissipent ces nuages ;
 Votre ame , en s'envolant , calme tous les orages.
 Les haines des Méchans expirent avec vous (1).
 Le Mérite au cercueil ne fait plus de jaloux.
 La MORT semble arriver pour venger votre vie ,
 Sous votre tombe enfin elle écrase l'ENVIE.

(1) Il devrait être permis de nommer ici un de ces hommes à qui l'on permet de faire leur unique métier de déchirer tous les gens à grands talens. Quel méprisable emploi de vendre au plus offrant la Satyre du Mérite & du Génie , avec l'Eloge du petit Esprit & de l'Ignorance ! Notre siècle est bienheureux que de pareils écrits ne soient pas faits pour parvenir à la postérité. Quelle honte ne serait-ce pas pour lui , si elle voyait les productions éphémères de cinq ou six cerveaux frivoles préférées aux chef-d'œuvres immortels d'un Voltaire ? Après tout , l'éloge d'une Ode froide & rampante , ou d'une Epître sèche & dure , figure très-bien avec la Critique d'une Tragédie majestueuse & intéressante , ou des vers sublimes & harmonieux de la Henriade.

Sa main fermant vos yeux, ouvre ceux de l'ERREUR,
 Qui court sur cette tombe expier sa fureur ;
 Le REPENTIR la suit en rougissant pour elle ,
 Après lui le RESPECT & l'AMOUR qu'il appelle ,
 Couronnant vos cyprès de lauriers & de fleurs ,
 Apportent à vos pieds leur encens & leurs pleurs.
 Des PRÉJUGÉS vaincus, la RAISON triomphante
 Y vient vous immoler leur troupe frémissante ,
 Y traîne la SATYRE , & brisant tous ses traits ,
 Sur leurs faisceaux rompus l'enchaîne pour jamais ;
 Tandis que vos TALENS , sur l'aile de MÉMOIRE ,
 Bravent le TEMPS jaloux désarmé par la GLOIRE.

LE Mérite, semblable à l'immortel oiseau (1)
 Qui revit plus brillant dans son heureux tombeau ,
 Voit naître dans le sien , de sa cendre adorée ,
 Ses rayons éternels de sa gloire épurée.
 Mais la fausse vertu, dont les dehors trompeurs
 Ont séduit quelque temps, par de vaines lueurs ,
 Dans ce fatal creuset bientôt évanouie ,
 Voit son lustre & son nom s'éteindre avec sa vie.

O toi, le vrai Phénix de tant d'Arts si divers ,
 Toi, dont le nom doit vivre autant que l'Univers ,
 Tu dois peu t'affliger qu'à ta vertu sublime
 On refuse, en ce jour, un encens légitime !
 Entends tout l'Avenir, qui, soulevé pour toi ,
 Contre ton siècle ingrat dépose comme moi ;
 Et reçois, pour garans de ses plus purs hommages ,
 Des Peuples étrangers les glorieux suffrages :

(1) Le Phénix.

Juges, sans passions, comme sans intérêts ;
 La tranquille Raison préside à leurs Arrêts ;
 Jamais, dans les erreurs d'un aveugle caprice ;
 L'Envie ou la Faveur n'égara leur justice ;
 Un nom respecté d'eux, est sûr de parvenir
 De la nuit de son siècle au jour de l'Avenir.

DE ces jours si brillans tu goûtes les prémices ;
 Dans cette auguste Cour dont tu fais les délices ;
 Où les Arts rassemblés par les soins vigilans
 D'un Roi dont les vertus égalent ses talens,
 Font rejaillir sur lui, dans son char de victoire ;
 Les rayons que sur eux laisse tomber sa gloire ;
 Et sur son trône même assis auprès de lui,
 Du bras qui les soutient sont le plus ferme appui.
 Prince vraiment heureux, plus digne encor de l'être,
 Qui peut, quand il le faut, oublier qu'il est Maître,
 Dont toujours la Nature est la suprême loi,
 Qui se dit qu'il est Homme avant que d'être Roi,
 Philosophe & Soldat, dont le bras tutélaire
 A vengé son pays, que sa grande ame éclaire ;
 Et qui, sachant domter ses plus fiers ennemis,
 Sait encor mieux aimer & choisir ses amis.

LES Grands Hommes toujours ont chéri les Grands
 Hommes.

Ah ! que vous envierez le beau siècle où nous
 sommes,

Âges qui le suivrez ! Il possède à la fois
 L'oracle du Génie & l'exemple des Rois.
 Sans doute que le Ciel les donnant à la Terre,
 L'un à l'autre devait FRÉDÉRIC & VOLTAIRE ;

Et que l'heureux rival du second des Césars ,
Dut être aussi l'ami de Virgile & des Arts.

CHER PRINCE , pardonnez cet essor téméraire ;
L'amour a du respect franchi la borne austère ,
A ses tendres transports j'ose m'abandonner ;
Qui me les inspira les peut-il condamner ?
Parmi tous ses Héros , l'immortelle Mémoire
Cherche en vain votre égal aux fastes de la Gloire ,
Elle ne l'y voit point ; & l'Avenir jaloux
Désespère , à son tour , de l'y voir après vous.
Monarque (1) universel des Grands Hommes du
monde ,

C'est pour vous que les fit la Nature féconde :
Aux bouts de l'Univers vous cherchez les vertus ,
Les Talens enfouis & les Art inconnus ;
Votre Cour en devient l'auguste sanctuaire ,
Ils en font , par vos soins , l'élite de la terre ;
Et pour mieux les forcer à s'y réunir tous ,
Vous-même dès long-temps les rassemblez en vous.

AH ! si j'étais admis dans ces sacrés asyles ,
Qu'appellent tous les jours mes soupirs inutiles (2) ;

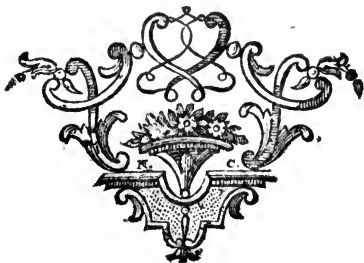
(1) Un Roi qui récompense les talens , même chez les Etrangers , semble régner dans tous les Pays. Le Roi de Prusse n'est pas le seul que l'on ait pu appeler à ce prix le Monarque universel des Arts.

(2) Ces vers indiquent assez par eux-mêmes que je n'avais pas encore été à Berlin quand je les ai faits. J'y suis arrivé trop tard. M. de Voltaire n'y était plus.

Si fous vos yeux , GRAND ROI , je pouvais cultiver
 Le germe d'un talent qui cherche à s'élever !
 Mais je n'ose prétendre à cette grace infigne ,
 Je la demanderais , si je m'en croyais digne.
 Cependant , & mon cœur me le fait pressentir ,
 Je la mériterais , si j'en pouvais jouir.
 Mon génie excité près d'un si beau modèle ,
 Du vôtre recueillant quelque heureuse étincelle ;
 Dans son avide sein sentirait embraser
 Ce feu qu'un sort cruel y force à reposer.
 Alors de tout mon siècle arrachant le suffrage ,
 Je le verrais en moi couronner votre ouvrage ,
 Et m'offrir sous ce titre à la Postérité :
 Votre nom est le sceau de l'Immortalité.

TOI , VOLTAIRE , jouis de la douceur suprême
 D'admirer ce Héros , qui t'admire lui-même ,
 D'inspirer , de sentir l'amitié de plus près :
 Remplis-toi dans son sein , à l'abri des regrets ,
 Du bonheur glorieux , mais plus touchant encore ,
 D'être aimé d'un Mortel que l'Univers adore.
 Ah ! qu'en ces doux momens l'amour de ce grand Roi
 Doit bien te consoler des satyres de Roi !
 Tel la Grèce jadis vit le Chantre d'Achille ,
 Révéré d'Alexandre & *sifflé* par Zoïle.
 Abandonne aux mépris le soin de te venger
 D'un tas de Sots obscurs qui veulent t'outrager :
 FRÉDÉRIC te défend , leurs traits sont-ils à craindre ?
 Va , dans ses bras vainqueurs ils ne peuvent t'at-
 teindre.

Qu'importe au fier oiseau, qui plane dans les Cieux,
Le vain bourdonnement des frelons envieux ?
Laisse de vils serpens frémir dans la poussière :
Et d'un pas toujours sûr parcourant ta carrière ,
Vois, d'un œil dédaigneux , mille insectes rampans,
Ecrasés , au hasard , sous tes pieds triomphans.



A M O N S E I G N E U R

L E D U C

D E

BRUNSWICK-WOLFENBUTEL,

En partant pour Berlin.

1754.

O vous ! d'un Peuple heureux, Souverain adoré,
 Vous qui n'êtes jamais vainement imploré,
 Me refuseriez-vous, dans l'ardeur qui me guide,
 La faveur de fourire à ma Muse timide ?
 Jusqu'à vous, en ce jour, son zèle ambitieux
 Ose tenter un vol peut-être audacieux :
 Et ses premiers efforts, applaudis par Voltaire,
 Ajoutent l'espérance au desir de vous plaire.

J'OFFRE à lui-même ici le moderne Titus ;
 Echo de ses Sujets, je chante ses vertus :
 Je peins son doux accueil, dont la grace tempère
 Ce que la Majesté peut avoir de sévère.
 L'amour jusqu'au transport naît à son tendre aspect,
 Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.
 Il n'aime de son rang que l'honneur d'en descendre,
 Pour élever à soi ceux qu'il y daigne entendre.
 Lui-même il s'interdit ces redoutables droits,
 Que des Peuples jaloux (1) ont ravis à leurs Rois,

(1) Les Anglais.

Ce pouvoir de punir qu'il tient de sa couronne ,
Et qu'il a toujours plaint comme un malheur du
Trône.

Il ne s'en réserva que ce droit généreux ,
Que les Rois devraient seuls se disputer entre eux ,
Qui donne avec les Dieux d'augustes ressemblances ,
Le pouvoir des bienfaits , le droit des récompenses .
Seul , parmi ses Sujets , sans Gardes que leurs cœurs ,
Il dépouille , avec eux , le faste des grandeurs ;
Leurs yeux méconnaîtraient son sacré caractère ,
Si des fils se trompaient sur les traits de leur père .

MAIS je sens tout-à-coup expirer mes accens ,
Et le pinceau tomber de mes doigts impuissans .
Ah ! je fais qu'envers tous , votre ame bienfaisante ,
Pour les éloges seuls cesse d'être indulgente ;
Eux seuls mettraient enfin un terme à vos bontés ,
Vous les craignez autant que vous les méritez .
Que de Princes vantés le seraient plus , peut-être ,
Si , fuyant la louange , ils cherchaient moins à l'être !
L'homme vain la demande à qui veut la donner ;
Le modeste la craint , mais doit la pardonner .
Vous sur-tout , vous , formé pour servir de modèle ,
Vous pouviez vous prêter à ma touche fidèle :
L'honneur de notre siècle & de l'humanité ,
L'exigeait pour le bien de la postérité .
Pour qu'elle eût de beaux jours , j'aurais tracé les
nôtres ;

L'image des Héros en forme souvent d'autres ;
Contemplant les hauts faits d'un Prince généreux ,
Ses Successeurs jaloux le font revivre en eux ;

Et Titus doit souffrir que des traits véritables
L'offrent à l'Univers pour qu'il ait des semblables.

CE motif eût sans doute excusé mon pinceau ,
S'il eût de vos vertus achevé le tableau :
Son timide respect pour vos modestes craintes ,
Se borne , en ce discours , à de faibles empreintes .
Je ne les ose même offrir aux yeux de tous ,
Que dans ce jour fatal qui m'éloigne de vous .
Mais du moins l'avenir , sur l'airain de la Gloire ,
Comptant tous vos bienfaits gravés par la Mémoire ,
Lira ces mots , encor ajoutés par l'Amour :
ON N'OSAIT LE LOUER QU'EN SORTANT DE SA
COUR.



A M A D A M E

L A D U C H E S S E

D E

BRUNSWICK-WOLFENBUTEL,

En partant pour Berlin.

1754.

Du Théâtre Français, Protectrice éclairée,
Vous qui n'y cherchez pas le frivole plaisir
De tromper un moment les ennuis du loisir ;
Mais qui voulez y voir la morale épurée ,
Pour mieux toucher les Rois par les Graces parée,
Qui vous applaudissez que vos dignes Enfans
Retrouvent, dans l'erreur de nos jeux innocens,
Ces leçons de vertu, ces exemples sublimes,
Que vous donnez sans cesse à leurs cœurs magna-
nimes :

PRINCESSE , il est donc vrai, je ne goûterai plus

Ce bonheur si digne d'envie ,

Cette gloire si chère à mon ame ravie ,

De fixer vos regards sous le nom de *Pyrrhus* ,

D'*Orosmane* , *Zamore* , *Euphémon* ou *Brutus* ;

Et de voir jusqu'à moi rejaillir & s'étendre

Un peu de cette estime rendre ,

Dont vous honorez leurs vertus.

Je la conserverai , mon cœur s'en flatte encore ,

Si j'obtiens , en partant , la grace que j'implore :

C'est d'oser cultiver , quoique loin de vos yeux ,
 Ces premiers sentimens , pour moi si précieux.
 Melpomène , m'ouvrant sa plus noble carrière ,
 Du champ des Crébillons m'a levé la barrière.

De leurs Héros , jusqu'à ce jour

Je fus l'Imitateur servile ,

L'Admirateur zélé , mais l'organe stérile :

Il est temps que ma Muse en enfante à son tour.

A vous les consacrer , à vous en faire hommage ,

Je borne mes vœux les plus doux ;

Pour triompher du temps jaloux ,

Puissent-ils mériter votre immortel suffrage !

J'ose le leur promettre , ils seront votre ouvrage ;

La vertu , par mes mains , les formera sur vous.

VERTU , comme mon cœur , embrase mon génie !

Sois mon seul Apollon , sois l'ame de ma vie :

Dans le plus vil mortel & dans le plus grand Roi ,

Je te louerai toujours , mais ne louerai que toi.

OUI , PRINCESSE , je vais , guidé par sa lumière ,
 Sous des noms étrangers , peindre votre ame entière :

Les yeux de l'Univers n'y seront pas trompés ,

Mon cœur emporte exprès votre image si chère.

Si quelques traits pourtant pouvaient m'être
 échappés ,

Je les retrouverai dans votre auguste Frère (1).

(1) Le Roi de Prusse.



P O É S I E S

D I V E R S E S ,

Sur les Affaires présentes de l'Europe.

1 7 5 7.

TOME VI.

O

P I E C E S

Contenues dans ce Recueil.

A S. A. S. Madame la Princesse CAROLINE
DE BRUNSWICK - WOLFENBUTEL, sur
son Mariage avec le Prince de Galles, & sur
la Guerre présente entre la France & l'An-
gleterre.

EPITRE au jeune Comte de Schowaloff, sur
la nouvelle Guerre d'Allemagne.

CHANSON pour la Fête de l'Impératrice de
Russie.

EPITRE au Roi, sur son Alliance avec les
deux Impératrices.

VERS sur l'Attentat du 5 Janvier 1757.

VERS sur la Guérison du Roi.

CHANSON sur le même sujet.

EPITRE à M. le Marquis de l'Hôpital.

EPITRE à Madame la Marquise de P.***

EPIGRAMME, sur la Conquête de Minorque.

F A B L E S.

LES Vautours & le Milan, sur la Bataille de
Lowozitz.

Le Coq Anglais.

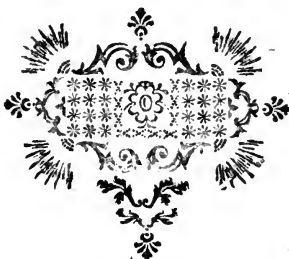
Le Jasmin , le Bouis & le Tilleul.

Le Concert chez le Dindon.

La Balance , sur le nouveau Système de l'Europe.

Les Palais des Rois.

Les Rats d'Angleterre.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

CES petits Ouvrages n'ont peut-être de mérite que l'à-propos. C'est ce qui détermine l'Auteur à les donner au Public, sans attendre qu'il ait mis la dernière main au Recueil qu'il compte faire imprimer dans quelque temps.

On a eu l'attention la plus scrupuleuse de ne se rien permettre qui pût blesser le respect dû aux Souverains, dont on a eu à parler. Ce n'était pas l'occasion de s'étendre sur leurs qualités personnelles, qui n'auraient fourni, sans doute, que des sujets d'éloges. Mais le Recueil complet des Œuvres de l'Auteur prouvera un jour qu'il n'a pas été le dernier à leur rendre hommage. Si donc l'on a soutenu ici que la guerre actuelle est injuste de la part des Princes, ennemis de la France & de ses Alliés; si l'on a jeté quelque ridicule sur ce dépôt singulier de la Saxe envahi en pleine paix par les Prussiens; il faut se ressouvenir que c'est un Français qui parle, qu'il doit suivre le système de sa Patrie, & qu'il a bien pu écrire pour une cause qu'il pourrait défendre les armes à la main.

Il est vrai qu'on a un peu moins ménagé la Nation Anglaise ; mais aussi a-t-elle insulté les Français dans ses écrits , dans ses estampes , & sur ses Théâtres , avec une grossièreté qu'on rougirait d'imiter. Il serait singulier que ce Peuple prétendît joindre à toutes ses usurpations le privilège exclusif de railler ses ennemis. On a essayé ici de lui apprendre à plaisanter décemment , & on l'a averti sur-tout de ne jamais chanter d'avance les victoires qu'il espère remporter ; on regrette cependant de s'être égayé sur l'affaire de l'Amiral Bing , quoiqu'on l'ait fait dans un temps où l'on n'en avait pas prévu l'horrible dénouement. Ne s'y être pas attendu , est la seule faute qu'on ait faite. L'Angleterre a accoutumé les yeux de l'Europe à ces sanglantes catastrophes. Celui qui a répandu une lampe d'huile sur son habit , ne s'embarrasse guère d'y en jeter une goutte de plus.





A S. A. S. M A D A M E

LA PRINCESSE CAROLINE

D E

BRUNSWICK - WOLFENBUTEL ,

*Sur son Mariage avec le Prince de GALLES ,
& sur la Guerre présente entre la France &
l'Angleterre.*

(Mars 1756.)

Moi , qui , reclus dans le sacré Vallon ,
De ses Journaux fais ma Gazette unique ;
Fort curieux des secrets d'Apollon ,
Fort peu de l'Art qu'on nomme politique ,
Moi , dont le cœur respecte trop les Rois ,
Pour me mêler de leurs débats sinistres ;
Qui ne suis pas mieux instruit de leurs droits ,
Que quelques-uns de leurs premiers Ministres :
J'ouis naguère en ces lieux publier ,
Que Caroline au Prince d'Angleterre
Devait , dans peu , par l'Hymen se lier ;
Deux jours après , par-tout j'entends crier ,
Londre & Paris se déclarent la guerre.
Mon cerveau , plein de Virgile & d'Homère ,
Réunissant ces bruits qui se suivaient ,
Crut voir de Troye une seconde Histoire ,

Crut que pour vous nos Peuples se battaient ;
 Et qu'à l'envi, Princesse, ils disputaient
 De vous servir le bonheur & la gloire.

BON, me disais-je, ô source de beaux vers !
 Chantons, chantons une nouvelle Hélène,
 Qui vient d'armer & la terre & les mers ;
 Je veux la peindre aux yeux de l'Univers,
 J'en peux parler de science certaine,
 Je la connais : ses célestes appas,
 Bien plus que ceux qu'admirait l'Eurotas,
 Auront le droit d'éterniser la lyre
 Du Chantre heureux qui les pourra décrire.
 Sur son beau front les graces, la candeur,
 Siègent ensemble auprès de la Grandeur :
 Ses yeux touchans, mais que l'esprit enflamme,
 Ses yeux charmans, puisqu'ils peignent son ame ;
 Ce port si fier, si plein de majesté ;
 Ce doux souris, enfant de sa bonté,
 Tout cet éclat dont la beauté la pare,
 Eût fait rougir la fille de Tindare.

MAIS ce qui plus lui ferait honte encor,
 C'est de vertus ce précieux trésor,
 Qui chez BRUNSWICK semble être héréditaire :
 (De ce côté l'on ne vous vante guère,
 Madame Hélène, & ce n'est point, hélas !
 Pour vos vertus qu'on fit dix ans la guerre ;
 J'en suis fâché pour le bon Ménélas.)
 Or, c'est par-là que ma Princesse brille,

Elle en possède encor plus que d'attraits ;
 De les compter en vain j'entreprendrais ;
 Il me faudrait de toute sa famille ,
 Dans son tableau , rassembler les portraits ,
 Peindre à la fois le grand cœur de son père ,
 Ce cœur si tendre aux pleurs des malheureux ,
 Tous les talens de son aimable frère ,
 L'esprit , le goût , la douceur de sa mère ,
 Et pour les Arts, son amour généreux :
 De ses Parens glorieuse héritière ,
 Elle leur rend ce qu'elle puise en eux.
 Vous jureriez que c'est Minerve même ,
 Qui , sans quitter sa majesté suprême ,
 Veut désormais , pour la faire chérir ,
 Des traits d'Amour à nos yeux l'embellir.
 Ah ! qu'on fait bien de combattre pour elle !
 Et franchement ces deux Peuples fameux ,
 Dont elle cause aujourd'hui la querelle ,
 De sa présence auraient besoin tous deux :
 BRUNSWICK traînant le bonheur sur ses traces
 D'Astrée encor ramenant la saison ,
 Dans Londres , enfin , ferait entrer les Graces ,
 Et dans Paris revenir la raison.

Tout enivré de ces belles idées ,
 Que je croyais solides , bien fondées ,
 J'entends frapper à mon petit Hôtel ,
 Un vieil Abbé , que je crains d'ordinaire ,
 Grand Nouvelliste & Menteur honoraire ,
 Qui , par dégoût , s'abstenant de l'Autel ,

218 POÉSIES DIVERSES.

Mais du Café pilier sexagenaire,
 Lit la Gazette au lieu de son Miffel.
 Il est des Cours l'Agent universel,
 Même il s'en dit secret Pensionnaire:
 Leurs Généraux, c'est lui qui les élit;
 De tous leurs droits c'est lui seul qui décide;
 Il fait ses Rois par cœur, & de son lit,
 Tous les matins, à leurs Conseils préside.

POUR cette fois je ne vois point l'ennui
 Que chaque jour il m'amène après lui:
 Avec transport je vole, je l'embrasse;
 Près de mon feu je lui fais prendre place.
 Vous venez donc pour me complimenter
 De la nouvelle & de l'ample matière
 Qu'à mon génie elle va présenter?
 Une Epopée!... ah! la riche carrière!
 Sans lui donner le temps de m'arrêter,
 Je lui décris mon Enéide entière,
 Je lui détaille au long mes beaux projets:
 Pour douze Chants j'avais mes plans tout faits.

QUAND j'ai tout dit, mon homme avec surprise
 S'écrie enfin, riant de ma méprise:
 Etes-vous fou dans vos brillans accès?
 Quoi! vous croyez qu'on aurait la sottise
 D'armer le monde encor pour deux beaux yeux?
 C'était le fait de nos benêts d'Aïeux:
 Mais aujourd'hui, la France & l'Angleterre
 Ont bien vraiment d'autres sujets de guerre.

On se dispute un fleuve, dont les bords
 Sont très-féconds en martres, en castors;
 Grands intérêts que la raison approuve!
 Nobles débats... Et moi, tout confondu,
 De mon erreur à peine revenu,.....
 Oh! pour le coup, voilà bien qui me prouve
 Plus que jamais, que nos Pères jadis
 Furent en tout plus sages que leurs Fils.
 Si, comme nous, ils avaient la manie,
 La cruauté, l'horrible frénésie
 De s'égorger l'un l'autre sans remords,
 De leurs combats, les nobles origines,
 Pouvaient du moins en excuser les torts;
 Ils se battaient pour des Beautés divines,
 Nous nous battons pour des peaux de Castors (1).

E N V O I.

PARDONNEZ-moi mon excusable erreur,
 PRINCESSE AUGUSTE; en consultant mon cœur,
 J'avais pensé qu'à l'heureuse Angleterre
 Toute la France envierait vos attraits:
 Le Ciel vous doit envier à la Terre,
 Mais il n'est point jaloux de ses bienfaits.

(1) On ne croit pas que cette plaisanterie poétique offense personne. Au reste, elle ne peut tomber que sur les Anglais. Le Ministère de France ne voulait point de guerre pour les possessions d'Amérique; il ne la fait aujourd'hui que pour venger les insultes faites au Pavillon Français par les pirateries de la Marine Britannique.

220 POÉSIES DIVERSES.

Il fit Hélène en un jour de colère ,
Il vous forma dans ses plus doux projets ;
Hélène fut le tison de la guerre ,
Jeune BRUNSWICK , soyez l'Ange de paix.





ÉPIÎTRE

AU JEUNE COMTE

DE SCHOWALOFF ,

FILS DU GÉNÉRAL D'ARTILLERIE
DE L'EMPIRE DE RUSSIE ,

*Sur son départ pour la France , & sur la
nouvelle Guerre d'Allemagne.*

(Septembre 1756.)

C E voyage brillant qu'enfin vous allez faire ;
Qu'à vos pressans desirs a permis votre Père ,
Et que daigne approuver l'auguste ELISABETH ;

Moi , je le condamne tout net.

J'ose librement vous le dire ;

Oui , COMTE , il est fort mal à vous ;

Lorsque les liens les plus doux

Rejoignent à jamais la France & cet Empire ;

De violer vous seul cette heureuse union ,

Et d'aller dans Paris faire une incursion ,

Pour mettre à contribution

Les cœurs de nos belles Françaises.

A ces pauvres Maris qui ne vous disent rien ;

Quoi donc ! en pleine paix , vous ravirez leur bien !

Ce procédé n'est pas Chrétien ,
 Il tient un peu des mœurs Anglaïses ,
 Il est tout-à-fait Prussien (1).

Apprenez que c'est faire outrage
 Au droit des gens , chez vous si respecté :
 Ce droit fondé sur le courage ,
 Autant que sur la probité ,
 Qui veut que , par grandeur comme par équité ,
 Avant que de prendre les armes ,
 On dise aux gens tout haut qu'on est leur ennemi ;
 Et qui ne permet pas que , Pirate à demi ,
 Chez eux , en temps de paix , on porte les alarmes ,
 On prenne *incognito* leurs trésors , leurs vaisseaux ,
 Femmes , enfans , villes , châteaux ,
 Comme c'est aujourd'hui la mode ;
 Mode aussi lâche que commode.

MAIS patience : je prévois ,
 Ceci soit dit par parenthèse ,
 Qu'ELISABETH , & LOUIS , & THÉRÈSE ,
 Rétabliront bien-tôt ces immuables droits ,
 Nœuds sacrés du respect que se doivent les Rois.

POUR revenir à notre thèse ,
 En conscience , pensez-vous
 Qu'avec tranquillité nos Pères , nos Epoux ;
 Vous laisseront tenir une telle conduite ,
 Et qu'auprès d'eux vous serez quitte
 Pour dire que si vous prenez

(1) Voyez l'Avertissement qui est en tête de ce Recueil.

Les cœurs de leurs Femmes & Filles ,
 C'est en dépôt sacré que vous le retenez ?
 Ah ! que l'on ne croit pas de semblables vétilles !
 Et dès qu'il vous verront , ils connaîtront bientôt ;
 Qu'un cœur entre vos mains , n'est pas mieux en dépôt
 Que les vins de Tokai , l'or & les porcelaines ,
 Ne sont entre les mains des Gardes Prussiennes.

UN seul point cependant pourra bien dans Paris ,
 Rendre aux Amans , comme aux Maris ,
 Vos conquêtes plus supportables ;
 Hélas ! combien de fois ont-ils été trahis ,
 Pour des rivaux bien moins aimables !

MAIS moi , qui me consolera
 Du long ennui de votre absence ?
 Qui , dans ces lieux , me dédommagera
 Des droits que j'acquérerais sur votre bienveillance ?
 Si Paris n'était pas plus loin de Pétersbourg ,
 Que de Londres n'est Lunébourg ,
 Ah ! Comte , pour vous voir , de la Nève (1) à la Seine ,
 J'irais au moins aussi souvent
 Que cette armée Hanovrienne ,
 Qui va , revient , deux fois par an ,
 Des côtes d'Albion dans les champs de la Leine (2).

A travers mes regrets je m'égaye un moment ,
 Quand parfois je me représente

(1) Rivière qui passe à Pétersbourg. On dit en Russe *Néva*.

(2) Rivière qui passe à Hanovre.

Quel fera tout-à-coup, à votre abord charmant,
 Le front pétrifié, la figure plaisante,
 De nos gens du bel air ; ces vrais esprits follets,
 Qui croient que leurs cabriolets
 Sont l'unique Trône des Graces:
 Oh ! quels grands yeux ils ouvriront,
 Lorsqu'à Versailles ils les verront,
 Du Nord, dans un schlaff-vague (1), arriver sur vos
 traces !

Vous conviendrez pourtant de bonne foi
 Que leur surprise est excusable ;
 Ils ne savent pas, comme moi,
 Que vous sortez des mains d'une Mère adorable,
 Dont le goût délicat façonna votre goût,
 Qui peut, pour l'agrément, donner le ton par-tout ;
 Digne amie, en un mot, de cette Souveraine
 Que les Graces, dans Gnide, auraient prise pour
 Reine.

MAIS que sens-je à ce nom, & quelle ardeur
 foudaine

M'embrase, me transporte!.. Ah ! pardonnez-le moi,
 Divine ELISABETH, vous qui l'avez causée.

Eh ! qui peut jusqu'à vous élever sa pensée,
 Sans être emporté loin de foi !

Qui peut ne pas briguer le sublime avantage
 De se rendre l'écho des Cieux,
 Pour célébrer, en vous, le chef-d'œuvre des Dieux ?
 De leurs plus nobles traits vous êtes l'assemblage ;

(1) Grosse voiture de voyage commune en Russie.

Tout vous décerne ici leurs honneurs immortels ,
 Et sans crime , sur leurs autels
 On peut bien placer leur image.
 Le trône de la Majesté
 Par eux-mêmes fut mis sur votre front auguste ;
 Au fond de votre cœur , aussi tendre que juste ,
 Est le temple de la bonté.
 Fille du Fondateur de ce puissant Empire ,
 Ce Héros tout entier dans votre ame respire ;
 Vous achevez ce qu'il conçut :
 Et si l'ordre du Ciel de vous l'avait fait naître ,
 Vous auriez été ce qu'il fut ,
 Il serait ce qu'on vous voit être.

PLUS d'une fois , COMTE , vous gémirez
 D'être privé , loin d'une ame si belle ,
 D'y puiser des vertus dans leur source immortelle ;
 Mais auprès de mon Roi vous vous consolerez ;
 Votre Héroïne en lui vous trouverez ,
 Comme mon cœur voit mon Héros en elle :
 Auprès d'ELISABETH je pleure moins LOUIS.
 Un bon Français , & je le suis ,
 Quoiqu'on m'ait défendu de l'être (1) ,
 S'il pouvait , sans regret , vivre loin de son Maître ,
 Ne le pourrait qu'en ce Pays.

JE n'en dirai pas plus ; & de ce parallèle ,
 Je ne veux point ici rassembler tous les traits :

(1) Ce vers renferme une particularité , dont il n'est pas temps encore de faire confidence au Public.

De peur de les tronquer , je les réserve exprès
 Pour un tableau plus grand , qu'a prescrit à mon zèle
 Cet heureux Ministre de paix ,
 Que par-tout on chérit comme elle (1).
 Ma Muse à ses desirs fera bientôt fidelle ;
 Mais aujourd'hui , ce n'est que par accès
 Qu'elle s'élève aux grands sujets ;
 Sa lyre est montée à-peu-près
 Sur le ton de la bagatelle ;
 Je le reprends donc de plus belle ,
 Car je reviens à nos jeunes Français.
 Ils vous croiront d'abord formé sur leur modèle ;
 Mais ils seront frappés d'un prodige nouveau ,
 Quand ils ne vous verront leur ressembler qu'en beau.
 N'allez pas vous gâter pour suivre leur méthode ,
 A la vôtre plutôt tâchez de les ranger ;
 Pour remonter leur tête , il faut un Etranger.
 Sous couleur d'introduire une nouvelle mode ,
 On peut tout d'un coup les changer.
 Et comme votre aspect va , dans une semaine ,
 Mettre Paris entier tout à la Russe ,
 Je gagerais que , sous ce nom ,
 On y peut faire même adopter la raison.
 A dire vrai pourtant , vous n'êtes pas d'un âge
 A l'inspirer beaucoup : & ma foi je rirais
 De vous voir mettre un Peuple à cet apprentissage.
 Il est quelqu'un que je connais

(1) M. le Chevalier Douglas , Ministre de France , qui engagea l'Auteur à composer l'Épître au Roi qu'on verra ci-après.

A qui fîerait mieux cet ouvrage,
 Quelqu'un qui vous tient de bien près (1),
 Et qu'ici je vous nommerais.

Mais il croit que toujours la louange est perfide,
 Elle, hélas ! qui pour lui ne peut l'être jamais ;
 Il la redoute & l'intimide.
 Oui, Russes, si nos intérêts,
 A qui votre bonheur s'oppose,
 L'amenaient sur nos bords au gré de mes souhaits,
 C'est par lui que j'espérerais
 Voir la sage métamorphose
 Des frivoles esprits Français,
 Lui qui, dès sa tendre jeunesse,
 De tous les dons de plaire embellit la sagesse,
 Et qui vous rend ici Noaille & Nivernais ;
 Ami des Arts qu'il fait connaître,
 Pour allier les Graces au Savoir,
 Il n'eut que son seul goût pour Maître ;
 C'est le meilleur qu'il pût avoir.

Vous, COMTE, vous ferez, si vous le voulez être,
 Avant dix ans d'ici, tel qu'on le voit paraître ;
 De ses talens en vous il louera le rival.

Et puis après deux autres lustres,
 Dans l'art de commander faisant des pas illustres,
 De votre Père enfin vous deviendrez l'égal.
 Instruit par ses leçons des secrets de la guerre,
 Vos mains, de l'Aigle Ruslien,

(1) Le Chambellan de SCHOWALOFF, Protecteur de l'Académie de Moscou.

Sur les CHARLES nouveaux⁽¹⁾ guideront le tonnerre,
 Et votre nom chez Mars sera mis près du sien.
 Je souhaite pourtant, pour le bien de la terre,
 Que vous foyez dans cet art dangereux,
 Fort savant & très-peu fameux.
 Apprenez bien plutôt, de ce généreux Père,
 Ces talens inconnus, ces merveilleux secrets,
 Par qui lui seul a su rendre plus pleine
 La bourse de la Souveraine,
 En prenant moins dans celles des Sujets.
 A ses tendres vertus, bornez tous vos projets;
 Il revivra dans vous, je peux vous le prédire;
 De votre part au monde ici je le promets,
 Et vous n'oserez me dédire.
 Nos Poètes malins (ils l'étaient bien jadis)
 Sûrs de n'être pas démentis,
 De vos pareils, en tout, présageaient des miracles;
 Voilà ce qui les fit passer pour des oracles :
 Je vous devrai le même honneur,
 Et mon garant, c'est votre cœur.

(1) Ceux qui voudraient imiter CHARLES XII.



C H A N S O N

P O U R L A F Ê T E

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE ,

*Sur la Réunion des deux Cours de Versailles
& de Pétersbourg , qui fut déclarée par la
nomination des Ambassadeurs.*

Sur l'air : *L'autre jour étant assis, &c.*

L'AURORE mouillait de pleurs
Les brillans tapis de Flore ,
Elle émaillait mille fleurs ,
Que Zéphyr pressait d'éclore ,
Pour former le bouquet ,
Qu'au jour de votre Fête ,
Auguste ELISABETH ,
Tous les ans Flore apprête.



UN jeune lis vient s'offrir
A la Déesse étonnée ;
Daignez , dit-il , me cueillir ,
Vous le pouvez cette année :
J'ai repris mes attraits ,
Aux yeux de l'Héroïne ,
Par vos mains je voudrais
Parer sa main divine.

DE LOUIS je suis la fleur ;
 De sa foi je suis le gage ;
 On aime en lui ma candeur ,
 On aime en moi son image :
 Le Danube a , pour lui ,
 Banni sa vieille haine ;
 Et la Nève aujourd'hui
 Prend le cours de la Seine.



J'AI prévu ce temps heureux ,
 Dit Flore à cette nouvelle ;
 Entre les Rois généreux ,
 L'alliance est naturelle :
 Contraints à s'estimer ,
 Leurs vertus les rassemblent ;
 Le Ciel fit pour s'aimer
 Les cœurs qui se ressemblent.



SI dans LOUIS les Français
 Chérissent leur tendre Père ,
 ELISABETH, vos Sujets
 Adorent en vous leur Mère :
 Nos cœurs , comme à vous deux ,
 A THÉRÈSE appartiennent ;
 Et forment les doux nœuds ,
 Par qui vos cœurs se tiennent.



PAR vous , enfin , l'Age d'or
 Brise l'airain de la guerre ;

Malheur à qui veut encor
 Troubler la paix de la terre !
 Moscou, Vienne & Paris ,
 Vont le réduire en poudre ;
 Les Aigles sont unis ,
 Titans , craignez la foudre.



NOTE DE L'AUTEUR,

Sur les trois Pièces suivantes.

„ ON a été surpris de voir que le premier
 „ vers de l'Épître au Roi était, mot pour mot,
 „ le dernier d'une nouvelle Pièce de M. Gref-
 „ fet, imprimée en Mai 1757. On l'a été éga-
 „ lement de rencontrer dans la FRANCE SAU-
 „ VÉE, de M. d'Arnaud, deux ou trois pen-
 „ sées, & même des vers presqu'entiers, que
 „ le Lecteur retrouvera dans les trois Pièces
 „ suivantes. Il est pourtant certain qu'elles
 „ ont été remises à Pétersbourg avant le pre-
 „ mier Février (nouveau style) entre les mains
 „ de M. le Ministre de France, & de S. E. M.
 „ l'Ambassadeur de Vienne : ce qui prévient
 „ toute accusation de plagiat. L'Auteur ne
 „ peut que se faire gré de s'être rencontré
 „ avec deux Poètes aussi célèbres. Cela lui
 „ prouve que le langage du cœur est par-tout
 „ le même „.



É P I T R E

A U R O I ,

Sur son Alliance avec les deux Impératrices.

O Roi ! l'honneur du Trône & de l'Humanité ,
Chère image des Dieux , présent de leur bonté ,
Héros simple & sublime , ame grande & sensible ,
Te voilà donc connu de ton siècle enchanté !

Tu formas ton bonheur de sa félicité ,
Et tu goûtes la gloire épurée & paisible ,
Qui , naissant des vertus , en fait la volupté.

Quoi ! de ton heureuse patrie ,
C'était donc peu pour toi de t'être fait chérir ,
Au delà de l'idolâtrie ?

Sur Trajan , sur Titus , Louis fait enchérir.
Dans l'empire des cœurs courant d'un pas rapide ,
Possesseur toujours plus avide ,

Chez les Rois tes rivaux tu vas en conquérir ;
Eux-mêmes les premiers ta candeur les enchaîne ,
Tu mets fin , dans ce jour , à des siècles de haine.

Que dirait ce Louis , la terreur des Humains ,
Dont la puissance redoutée
Souleva quarante ans l'Europe révoltée ,
S'il voyait adorer & bénir dans tes mains

234 POÉSIES DIVERSES.

Cette même puissance accrue & cimentée ?
Pour triompher des cœurs des autres Souverains ,

Pour en bannir ces craintes orageuses ,
Ces défiances ombrageuses ,

Et ces soupçons jaloux , poison chéri des Cours ;
Il faut une vertu bien constante & bien pure ,
Dont jamais l'intérêt n'ait fléchi la droiture ;
Qui, pouvant toujours vaincre, ait pardonné toujours.
Elle est si rare , hélas ! qu'elle tient du prodige :
On craint, en l'adorant , d'encenser un prestige.
De la tienne , en effet, on douta quelques jours ;
Un Monarque, un Français, refuser la victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.

OUI , quand de tes Voisins le courage imprudent
Présente à ta valeur des palmes toutes prêtes ,
Ton amour pour la paix s'accroît par tes conquêtes,
Les revers pourraient seuls le rendre moins ardent.
Ce Peuple, en tous les temps, rival de ta couronne,

Ce Peuple , tyran de ses Rois ,
Qui , plus tumultueux , plus inconstant cent fois
Que l'Elément qui l'environne ,
Fait son caprice altier l'arbitre de ses droits :
Cette hydre qui ne vit qu'au milieu des tempêtes ;

Et dont aux champs de Fontenoi
Ta vengeance bravée écrafa tant de têtes ,
En ose relever les restes contre toi.
Insensé qui lui-même à sa perte s'obstine ,
Et repousse la main qui veut l'en préserver :
Malgré toi sa fureur le mène à sa ruine ,
Malgré lui tu veux le sauver ;

Ton bras, loin de saisir un triomphe facile,
 Toujours lent à punir, daigne encor balancer ;
 Et long-temps, par un bruit utile,
 Il fait gronder la foudre avant de la lancer.
 Tel ce Dieu de bonté, que ton cœur nous retrace,
 Sur les ailes de feu des effrayans éclairs,
 Envoie au coupable Univers,
 D'un courroux paternel l'indulgente menace ;
 Et montrant le tonnerre allumé dans ses mains,
 Daigne encor du pardon enseigner les chemins.

QUE n'a point tenté ta clémence,
 Pour s'épargner de vains lauriers,
 Teints du sang précieux de tes vaillans Guerriers !
 Il t'est d'autant plus cher, qu'ils vont pour ta défense
 Le prodiguer plus volontiers.
 Ah ! ce n'est pas le seul que tes mains économes,
 En dépit de la gloire, aient voulu ménager :
 Homme, tu fais le prix du sang de tous les hommes,
 Aucun d'eux ne t'est étranger :
 Sous un Ciel inconnu, comme aux lieux où nous
 sommes,
 Tout Citoyen du monde a part à tes bienfaits ;
 Son bonheur est le but de tes tendres projets.
 Tu veux, en étouffant la Discorde & la Guerre,
 Que tous les Peuples de la terre
 N'en forment plus qu'un seul dans les bras de la Paix :
 Projet divin ! & qu'aucuns Princes,
 Avant ce siècle heureux, n'ont osé concevoir ;
 Hélas ! pour le remplir, chacun dans ses Provinces
 N'avait pourtant qu'à le vouloir.

236 POÉSIES DIVERSES.

Les meilleurs Souverains que nous vante l'Histoire,
Bornèrent leurs plaisirs, leurs travaux & leur gloire,
Au bonheur des Sujets confiés à leurs loix ;
Louis fait le bonheur des Peuples & des Rois.
Oui, grace à ta vertu, grace à ces nœuds prospères,
Qu'elle vient de former & qu'elle maintiendra,

L'Europe enfin ne deviendra

Qu'une même famille, où les plus tendres Pères,
Sur leurs Fils fortunés, régneront tous en Frères.

Voilà l'Empire glorieux,

La Monarchie universelle

Qu'auraient dû rechercher tes augustes Aïeux.
L'honneur de régner seul sur l'Europe rebelle,
Aiguillonna, dit-on, leurs cœurs ambitieux :
Car cette ambition, de carnage entourée,
Vieille erreur des Héros, mère des grands exploits,
Était une vertu par l'orgueil consacrée,
Dont tu viens le premier défabuser les Rois.
Mais ce que leur vaillance, en malheurs si féconde,
Prétendit acquérir, sur les débris du monde,
Par l'effroi, par le sang, tristes droits des Vainqueurs,
Ta bonté, par l'amour, l'obtient sur tous les cœurs.

Je vois que déjà l'on commence

A t'oser disputer cette conquête immense :

Je vois même, qu'avec plaisir,

Ta générosité défie,

Des autres Souverains la juste jalousie.

Eh bien ! Rois vertueux, tâchez de refaire,

De nos cœurs, sur BOURBON, la douce Monarchie :

Ah ! sans l'en dépouiller vous l'allez obtenir.

Ainsi que sous son joug, sous le vôtre asservie ,
Voyez la terre entière ardente à vous bénir ,

Comme à lui vous appartenir :

Vos Sujets sont les siens, ses Sujets sont les vôtres ;
Dans l'empire des cœurs, s'il fut vous prévenir ,
Ce que l'un y ravit reste encore pour les autres.

C'EST à vous que s'adresse un si noble cartel ,
Dignes Sœurs de LOUIS , modernes Héroïnes ,
Qui , du monde avec lui réparant les ruines ,
Jetez les fondemens d'un bonheur immortel :

Vous, dont les noms vainqueurs, sur l'aile de mémoire,
Voleront près du sien à des siècles de gloire :

Vous, en qui mille dons , par le Ciel répandus ,
Des deux sexes surpris rassemblent les vertus ;
Qui faites & l'honneur & l'exemple du vôtre ,
Et feriez , sans BOURBON , la honte encor du nôtre.

Toi d'abord, dont le Ciel permet à mes regards
De voir l'auguste front , ceint de vingt diadèmes
Par les Graces tissus & filés par les Arts ;

Toi qui , la bienfaisance & la clémence même ,

Ne dus qu'à ces vertus suprêmes ,

Le bonheur inoui de reprendre ton rang ,
Sans coûter à ton Peuple une goutte de sang :

D'un règne commencé sous de si doux auspices ,
Tu n'as point démenti les paisibles prémices ;
L'olive a toujours crû dans tes champs belliqueux.

Ta sagesse contient dans une paix profonde

Le plus vaste Empire du monde ,

Rempli de cent Peuples nombreux ,

Par leurs loix , par leurs mœurs, tous différens entre
eux ,

Entouré de voisins féroces, innombrables,
D'hommes à peine humains, dont les cœurs indom-
tables

N'ont encore connu de loi
Que celle qu'ils se font d'aimer les Dieux en toi,
Après un tel prodige, à ton Père impossible,
Du grand art de régner, chef-d'œuvre si pénible,
Tu peux bien, achevant le projet de Louis,
Enchaîner, par la paix, vingt Royaumes unis:
Ils ne renferment point tant d'Etats tous ensemble,
Que dans un calme heureux ton Empire en ras-
semble.

ET toi d'ELISABETH & l'émule & l'amour,
Toi qui, dès l'orient d'un règne encor si court,
Fis plus que vingt Césars, tes illustres Ancêtres,
Qui vois le sceptre des Romains
Relevé, florissant, adoré dans tes mains,
Qui fais, même aux Hongrois, faire chérir ses
Maîtres ;

Par mille travaux éclatans,
Ton ame généreuse ose, en ses vœux constans,
Disputer à BOURBON tous les genres de gloire ;
Dans la lice de la victoire,
Apprenant à vous estimer,
Vous fûtes à la fin forcés de vous aimer.
Vos cœurs sont l'un de l'autre une image fidelle ;
Vos règnes, répétant leur gloire mutuelle,
De miracles communs ont ébloui nos yeux :
L'un de vous ne pouvait se rendre égal aux Dieux ;
Sans prendre l'autre pour modèle.

DANS les fastes de l'Univers,
 Vos Provinces reconnaissantes
 Graveront à l'envi vos monumens divers;
 Ces berceaux préparés pour les vertus naissantes (1),
 Aux Beaux-Arts rappelez ces asyles ouverts,
 Ces trésors répandus sur la faible indigence,
 Ces freins mis au torrent de l'altière licence,
 Et ces archives de vos loix,
 Oracle de la terre & leçons des grands Rois.

Nous n'y compterons plus ces fameux sacrifices (2).
 Quetu sis à la paix tes plus chères délices:
 Puisque l'on veut encor te ravir leur doux prix,
 Il faut, par ta valeur, qu'ils soient bientôt repris.
 Ton bras suffit sans doute à cet exploit si juste;
 Mais ELISABETH & LOUIS,
 Sont jaloux de hâter la vengeance d'AUGUSTE.
 Qui soutiendra l'effort des Aigles & des Lis?
 Qui pourra résister à leur triple tonnerre?

Que ferait le Dieu de la guerre
 Contre Minerve, Astrée & Jupiter unis?
 Si vous voulez tous trois le bonheur de la terre,
 Il faut qu'il s'accomplisse au gré de vos souhaits:
 Et malheur au Héros, follement magnanime,
 Qui voudrait, troublant vos projets,
 Devenir, malgré vous, la dernière victime
 Immolée au bien de la paix.

Que les mœurs des Mortels, par vos soins adoucies,
 Soient le nœud vertueux des Nations amies:

(1) Les Ecoles Militaires de Versailles & de Vienne, &c.

(2) La cession de la Silésie & du Comté de Glatz.

C'est l'ouvrage divin qu'il vous faut consommer :
 Ramenez l'Univers à sa forme première ;
 Dans l'ame des Humains la haine est étrangère ,
 Ils furent créés pour s'aimer.
 Mais le devoir des Rois est d'en donner l'exemple :
 Et tous trois , plus je vous contemple ,
 Plus je vois que, vos cœurs ne pouvant mieux choisir,
 Ce devoir est pour vous trop facile à remplir.
 L'un à l'autre à jamais rendez ce tendre hommage ;
 C'est peut-être le seul qui soit digne de vous.
 Enfin , de vos Etats si l'encens se partage ,
 Qu'offre à vos amis , il vous en soit plus doux :
 Les acclamations de l'Europe attendrie ,
 Redoubleront toujours celles de vos Sujets :
 Chargé des cœurs du monde acquis par ses bienfaits,
 N'en est-on pas plus cher aux yeux de sa Patrie ?

ET tel est, O MON ROI ! le destin des Français :
 L'amour de l'Univers , qui t'admire & t'adore ,
 Recueilli dans nos cœurs , accroît le nôtre encore :
 On se livre à ses goûts avec plus de transport ,
 Quand , pour les applaudir , tous les goûts sont
 d'accord.

Daigne toujours répondre à cet amour extrême ;
 Sens combien il est doux de chérir qui nous aime ,
 De faire tant d'heureux sans trouver un ingrat :
 D'être enfin , le Héros , le Père & le Dieu même
 De ce Peuple poli , sensible & délicat ,
 Qui fait le mieux aimer, qui fait le mieux connaître
 Ces rares Souverains , qui méritent de l'être.

VERS



V E R S

*Faits à la première nouvelle du Parricide commis
sur la personne de LOUIS LE BIEN-AIMÉ.*

Ou suis-je !... ô terre !... ô cieux !... ô spectacle
effroyable !

Veillé-je ?... Est-il bien vrai ce forfait incroyable ?
Je vois mon Roi sanglant , mon Maître assassiné ,
De la faux du trépas LOUIS environné :

Il tombe sous le bras perfide
D'un monstre dont l'enfer fut le père & le guide.

A travers son flanc déchiré ,
Je vois le couteau parricide ,
Qui cherche le chemin de son cœur adoré ,
De ce cœur tout rempli du bonheur de la terre ,

Asyle de l'Humanité ,
Sanctuaire secret de la Divinité.

Le Ciel hésite encor de lancer son tonnerre !

Il voit ce crime , il l'a permis ,

Il ne l'a pas puni d'avance !

Dans Versailles , grand Dieu ! ce forfait est commis ,
Et c'est Lisbonne , hélas ! qu'écrasa ta vengeance !

DANS quel siècle maudit plaças-tu ma naissance ?

Il m'offre à chaque pas le crime ou les malheurs.

Je ne te parle point de mes propres douleurs ,

Elles font sans mesure & presque sans exemple ;

Que ta justice les contemple ,

Et se juge elle-même au poids de ses rigueurs.

Mais mon cœur , si long-temps usé par la souffrance ,

Insensible aux revers qui ne frappent que moi ,

Profondément blessé par les maux de la France ,

Saigne du coup fatal dont est percé mon Roi :

Je frissonne d'horreur , je suis transi d'alarmes ,

Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes.

Ah ! que n'en puis-je assez verser

Pour laver à jamais cette horrible infamie

De mon siècle & de ma Patrie !

Mais, non : des mers de pleurs ne pourraient l'effacer.

Que le vieillard , avec furie ,

Maudisse le destin qui prolongea sa vie

Jusqu'à ce jour infortuné ;

Que l'enfant au berceau rougisse d'être né.

Par quel barbare fort faut-il que nos Provinces ,

Et peut-être tous les climats ,

Ne semblent enfanter de pareils scélérats ,

Que contre les plus doux, les plus chéris des Princes ?

Hélas ! les meilleurs Rois font donc le plus

d'ingrats !

Cette exécration frénésie

Porta deux fois le glaive impie

Sur le premier BOURBON (1) , l'idole de Paris ;

S'acharna sur Titus , les délices de Rome (2) ;

Poursuivit , altéra les jours de ce Grand Homme (3) ,

(1) HENRI IV.

(2) On a conspiré plusieurs fois contre TITUS.

(3) Et contre PIERRE LE GRAND, Empereur de Russie.

Le second Créateur de l'Empire où je suis ;
Fit égorger STUART, & massacrer LOUIS.

O mon PRINCE ! du moins de peur que tes images ,
En recevant les vœux , l'encens de tous les âges ,
N'aillent de tes malheurs réveiller l'entretien ,
Par des larmes de sang calmons les cris du tien.

La terre a partagé notre douleur profonde :
Un même abattement, de funèbres clameurs ,
L'effroi, le désespoir, la mort dans tous les cœurs ,
En un lieu de tourment semblent changer le monde.
Il nous a disputé le droit de t'adorer ,
Et nous envie encor l'honneur de te pleurer :

Dans la plus farouche contrée ,

Sous le Ciel le plus étranger ,

Il n'est pas un Mortel qui , nouveau Briarée ,
Ne désirât d'avoir cent bras pour te venger.

Je n'en dirai pas plus. En ce moment encore ,
Je ne vois point le fil de ces noirs attentats ,
Il échappe à mes yeux ; & ma douleur ignore

D'où part le coup que je déplore.

Quels qu'en soient les auteurs, Ciel, tu les puniras ,
Ou j'oserais enfin douter de ta puissance.

Mais sur notre Monarque étends d'abord ton bras ,
Rends-le aux vœux, aux sanglots, aux besoins de la
France.

Ferme encor devant lui les portes du trépas.

Dieux ! pour ELISABETH seriez-vous implacables !

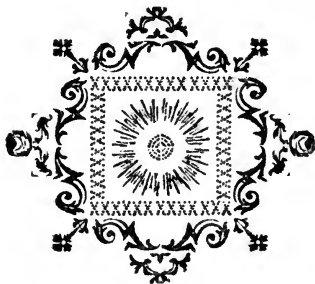
Tremblante pour l'ami qu'elle reçut de vous ,

Voyez-la prosternée à vos sacrés genoux ,

244 POÉSIES DIVERSES.

Voyez se fondre en eau ses yeux inconsolables ;
Les Dieux sont attendris des pleurs de leurs semblables ,

Qu'elle obtienne grace pour nous :
Faites à ses vertus cette faveur insigne ,
Et ne regardez pas si le monde en est digne.



V E R S

SUR LA GUÉRISON DU ROI.

IL vit !.... Ah ! je renaiss.... Quel beau jour vient
d'éclorre

Du sein de la plus sombre horreur ?

Il vit !.... du Peuple qui l'adore

Il fait toujours la gloire & le bonheur !

Le Ciel nous l'a rendu, le Ciel nous aime encore.

Du crime & du trépas te voilà donc vainqueur,

CHER PRINCE, le fer exécration

Qui voulut séparer nos ames de ton cœur,

Rend l'œud qui les joint plus fort & plus durable.

Un bien qu'on a cru perdre acquiert un nouveau prix.

Au naufrage échappé, sauvé du sein des flammes,

Un Père est plus cher à ses Fils.

CE nom de BIEN-AIMÉ, dans qui nous rassemblâmes

Tous les beaux Noms qui te sont dûs ;

Ce titre si sacré que nous te déférâmes,

Parce que notre amour y trouvait confondus

Les titres enchanteurs de toutes les vertus,

Dans nos bouches encor va devenir plus tendre ;

Pour toi qu'à jamais on privait

Du charmant plaisir de l'entendre ;

Et pour nous que l'on menaçait

De ne l'adresser qu'à ta cendre.

246 POÉSIES DIVERSES.

Ah ! lorsque Melpomène , en mes timides mains ,
 Conduisait mes crayons novices ,
 Pour peindre le plus grand , le meilleur des Humains ,
 Du monde , comme toi , l'amour & les délices ;
 Combien j'applaudissais à mes moindres esquisses ,
 D'y voir par-tout tes traits empreints !
 Mais au fond du tableau , quand je plaçais le crime ,
 Levant un lâche fer sur ce cœur magnanime ,
 Je treffaillais , tout enchanté ,
 Qu'il manquât pour jamais , entre vos deux histoires ,
 Cette triste conformité.
 Eh ! qui l'eût pu penser que des couleurs si noires ,
 De mon Héros , en toi , finiraient le portrait ?
 Le Ciel heureusement y met le dernier trait ,
 En arrêtant , dans sa clémence ,
 Le monstre au milieu du forfait :
 Ce rapport consolant rend mon tableau parfait.
 Déjà ma vive impatience
 Y trace cette ivresse & ces transports divers ,
 Ce délire de joie où nage l'Univers ,
 Charmé de posséder encore
 Un Prince vertueux qui l'épure & l'honore ,
 Que ce détail intéressant ,
 Embellira l'essai de ma Muse attendrie !
 Quand le cœur parle aux cœurs , son langage charmant
 Efface les accords du Dieu de l'harmonie :
 L'enthousiasme du Génie
 Vaut-il celui du sentiment ?
 Dans mon ame aujourd'hui tous deux je les enchaîne ;
 Je t'épargne en ces vers un hommage direct ,

Où, d'ailleurs, il faudrait que l'amour & la gêne
 Se contraignît encor pour complaire au respect.
 Du moins en reculant l'Histoire de notre âge,
 Et sous un nom Romain déguisant ton image,
 Je te ménagerai le modeste plaisir
 De t'entendre louer une fois sans rougir.

Tu devras à ma déférence,
 L'agrément de nier tout haut ta ressemblance;
 Mais je veux te forcer d'en convenir tout bas:
 Et je suis bien sûr que la France
 A des traits si chéris ne se méprendra pas.

Toi, juste Ciel! à ma prière
 Accorde, pour ta gloire, une grace dernière,
 Que des jours de LOUIS le fil s'étende encor
 Aux bornes qu'ont atteint SÉSOSTRIS & NESTOR:
 A leur digne rival tu dois leurs destinées,
 Qui fait voir leurs vertus, mérite leurs années.
 Protecteurs des Humains, Dieux bienfaisans & doux,
 Faites régner un Roi qui vous fait régner tous.

Quoi! votre puissance infinie
 Ne peut-elle changer l'injuste loi du sort?
 Ceux dont tout l'Univers vous demande la vie,
 Devraient être exempts de la mort.

Eloignez-la du moins de notre auguste Père,
 Prolongez de nos jours, ses jours si précieux;
 Le Ciel doit envier ce trésor à la terre;
 Mais le bonheur du monde est le plaisir des Dieux.



C H A N S O N

*Sur le même sujet.**Sur l'air : Quoi ! vous partez , sans que rien vous arrête , &c.*

HELAS ! encor la Parque a voulu prendre
Ce Roi charmant , l'idole de mon cœur :
Mais Jupiter , la forçant de le rendre ,
Lui demanda raison de sa rigueur :
J'ai pu , dit-elle , à bon droit me méprendre ,
Louis lui-même a causé mon erreur.



J'AI cru , pour voir ses vertus couronnées ,
Qu'on l'attendait aux célestes séjours :
Eh ! n'a-t-il pas des belles destinées ,
Par ses exploits , rempli le plus long cours ?
Je l'ai cru vieux de plus de cent années ,
Par ses bienfaits j'avais compté ses jours.



A ce calcul , dit le Roi du Tonnerre ,
Il vivra donc cent lustres dans ces lieux ?
Au bien du monde il est trop nécessaire ,
Pour remonter si-tôt parmi les Dieux :
S'il le fallait remplacer sur la terre ,
Il nous faudrait descendre tous des Cieux.



ON croit me voir quand il est sur son trône ;
Mon ame entière est peinte en ses regards.

Dans ses Conseils c'est Minerve en personne ;
 Dans les combats, il est Bellone & Mars:
 Comme Thémis, il condamne ou pardonne,
 Comme Apollon il est Père des Arts.



Il a repris, sur l'injuste Angleterre ,
 Du Dieu des Mers le trident glorieux :
 Par sa bonté, rival de notre Mère ,
 Il rend Cybèle aux pleurs des malheureux ;
 S'il le fallait remplacer sur la terre ,
 Il nous faudrait descendre tous des Cieux.



É P I T R E

A M. LE MARQUIS

DE L'HÔPITAL,

*Ambassadeur du Roi à la Cour Impériale
de Russie.*

DANS ce pays, où j'entrevois
 Rarement des amis du nôtre,
 LOUIS vous nomme son Apôtre,
 Pour gagner les cœurs à sa loi.
 Que vous ferez de Profélytes !
 Que de conversions subites !
 En vous j'ai la plus grande foi.
 Je ne suis pourtant pas crédule ;
 Mais j'ai vu la longue cédule
 Qu'Amour autrefois commença,
 Des cœurs que par vous il blessa,
 Et dont plus d'un encor soupire ;
 Au premier tome il la laissa,
 Désespérant que, pour l'écrire,
 Tout son plumage pût suffire.

DONC par ce talent de charmer,
 Je le soutiens & le parie,
 Celui qui s'est fait tant aimer,
 Saura faire aimer sa Patrie.

CAR tels sont, dans cet Univers,
 Les goûts, les caprices divers.
 Les Etrangers qu'en France on aime,
 Jusqu'à prendre tous leurs travers (1),
 N'aiment pas le Français de même ;
 Ils frondent nos mœurs & nos airs,
 Et notre liant caractère
 N'a pas toujours l'art de leur plaire.
 Or, la cause de ce malheur
 N'est pas, je crois, tout-à-fait claire :
 Peut-être est-elle à notre honneur,
 Peut-être est-ce tout le contraire ;
 Pour notre gloire ou pour la leur,
 Il vaut donc beaucoup mieux se taire.

MAIS dans ce siècle dégagé
 Des entravés du préjugé,
 Dès que par vous on va connaître
 Le Père & le Roi des Français,
 On pourra de l'amour du Maître,
 Passer à l'amour des Sujets.

CE ROI, modeste dans la gloire,
 Et sans faste dans la vertu,
 Marche à regret à la victoire,
 Pardonne après avoir vaincu.
 Il n'écrit point sur la clémence,
 En désolant l'humanité ;
 Sans afficher la bienfaisance,
 Son règne en est le vrai traité.

(1) Témoin l'Anglomanie.

Des vertus les plus singulières,
 Brillant avec simplicité,
 Elles lui sont trop familières,
 Pour qu'il en tire vanité.

C'EST à ce cœur tendre & sublime ;
 Trop grand pour être ambitieux,
 FRANCE, que tu dois ces beaux nœuds
 Et cette liaison intime,
 Que tes desirs n'osaient prévoir,
 Que BERLIN ne peut concevoir ;
 Et qui, des rivaux de ta gloire,
 Toujours à ta perte animés,
 Toujours haïs quoiqu'estimés,
 Fait tes Compagnons de Victoire
 Et tes Frères les plus aimés.

LA bonté du Ciel, qui nous donne
 Ce modèle des Rois chéris,
 Lui fait choisir des Favoris,
 Qui reproduisent sa Personne
 Aux yeux des Peuples attendris.
 Car, qu'importe que la Couronne
 Soit sur la tête des Trajans,
 S'ils laissent aux mains des Séjans
 Guider les rênes de leur Trône ?
 Les Rois, dans leurs Ambassadeurs,
 Ont des images très-parlantes,
 Mais souvent très-mal ressemblantes ;
 Qu'on y retrouve peu leurs cœurs !
 Ainsi de tant de faux Apelles,

Le pinceau mort & sans chaleur,
Des yeux nuance la couleur,
Teint leur iris & leurs prunelles,
Et ne peut ébaucher ce cœur
Que la Nature a peint en elles.
Mais dans ces éloquens portraits,
De Tocqué la touche savante
Transporte à la toile vivante
Notre ame encor plus que nos traits.

VOILA comme en cette contrée
Notre Roi nous fera rendu ;
Vous nous apportez sa vertu ,
Que dans vous il a rencontrée.
A voir ce rapport si parfait ,
Peut-on s'étonner, en effet ,
S'il vous envoie à ce qu'il aime ?
LOUIS auprès d'ELISABETH ,
Doit avoir un autre lui-même.



É P I T R E

A M A D A M E

LA MARQUISE DE P.***

Sur la protection qu'elle accorde aux Beaux-Arts.

(Janvier 1756.)

DANS la grandeur de Rome & dans sa décadence,
 On croyait voir écrits les destins de la France :
 Les Arts, sous notre AUGUSTE (1), au plus haut de
 leur cours,
 Arrivaient sous TITUS (2) au soir de leurs beaux jours;
 Des talens négligés la troupe fugitive,
 De la Seine, en pleurant, quittait déjà la rive :
 Qui peut les retenir ? quelle puissante main,
 En aurore brillante a changé leur déclin ?
 Minerve, descendant des voûtes azurées,
 Viendrait-elle embellir nos heureuses Contrées ?
 Ah ! du meilleur des Rois la vertueuse Cour,
 Peut lui rendre ici bas le céleste séjour.

Je ne me trompe point, c'est Minerve, c'est elle.
 Recevez mon encens, généreuse Immortelle,
 P***..... car ce nom nous cache en vain Pallas....
 Mais avec tous ses traits, si vous ne l'étiez pas,

(1) LOUIS LE GRAND.

(1) LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Loin qu'ici je l'offense en vous rendant hommage,
 C'est honorer les Dieux qu'adorer leur image.
 Quels prodiges plus grands pourraient à nos regards
 Attester le retour de la Mère des Arts ?
 Ces mêmes Arts, en vous, la doivent reconnaître ;
 Elle les enfanta, vous les faites renaître.
 Du Parnasse Français, les palmiers languissans ,
 Relèvent, par vos soins, leurs rameaux florissans ;
 De rejetons nombreux leurs tiges s'enrichissent ,
 Et nos pâles lauriers sous vos mains reverdissent.
 Au son de votre voix, mille Athlètes nouveaux
 De l'Hélicon désert ont peuplé les côteaux :
 Pour y guider leurs pas, votre bonté suprême
 Se souvint d'un Mortel qui s'oubliait lui-même.
 Vous avez réveillé le Père de Pyrrhus (1),
 Dormant sur les lauriers de ses rivaux vaincus :
 Malgré le poids des ans & leur glace funeste ,
 Il vint donner, pour vous, des Frères à Thyeste ;
 Et ce Vieillard nerveux, dans ses derniers Enfans ,
 Fit revoir la vigueur des aînés triomphans.

BIENTOT l'Emule heureux de ce nouvel Eschile,
 Le Sophocle Français ensemble & le Virgile,
 Avec le vieil Athlète osa se mesurer ;
 S'il ne le vainquit pas, il s'en fit admirer.

(1) Depuis la Tragédie de Pyrrhus, M. de Crébillon avait abandonné le Théâtre pendant près de vingt-cinq ans. Sans Madame la Marquise de P. *, il n'aurait pas achevé son *Catilina*, & par conséquent M. de Voltaire n'aurait pas fait *sa Rome sauvée*.

AINSI, dans des combats aux Arts si salutaires,
 Les CRÉBILLONS d'Athène assaillaient ses VOL-
 TAIRES :

On s'étonnait de voir ces dignes Concurrans,
 Montrer du même objet des tableaux différens,
 Tous deux peindre à l'envi le parricide Oreste,
 Ou du Fils de Laïus le vertueux inceste ;
 Et dans leur noble lutte , également heureux,
 Sans se ravir le prix le remporter tous deux.

Vous rendez à Paris ce bel âge d'Athène :
 Oui, s'il voit doublement revivre sur la Seine ,
 Ce Consul Orateur , ce zélé Citoyen,
 Des Souverains, des Rois , l'oracle & le soutien ;
 Et de Catilina l'ame atroce & sublime ,
 Qui fit de cent vertus les instrumens du crime ;
 Melpomène vous doit ces présens immortels ,
 Dont ses Fils, pour vous plaire, ont paré ses Autels.

DIEUX ! quel spectacle encore enchante ici ma vue !
 Dans son lit étonné la Seine suspendue ,
 Voit sous vingt monumens ses bords s'enorgueillir ;
 De joie & de respect je l'entends tressaillir.
 Là , dans un Champ de Mars , Ecole de la gloire (1),
 S'élève le berceau des Fils de la Victoire.
 Ici l'Amour apporte au rival de Titus (2),
 Tous nos cœurs qu'à ses pieds enchaîne les vertus.
 Toi , que le Tibre envie (3), enfin tu vas renaître ,
 Honneur de nos Aïeux , notre honte peut-être. . .

(1) L'Ecole Militaire. (2) La Statue du Roi.

(3) Le Louvre.

Mais non ; de ta splendeur loin d'avoir à gémir ,
 C'est près de tes débris qu'il nous fallait rougir ;
 Lorsque nous enfermions dans des masses gothiques
 Le front majestueux de tes vastes portiques.
 O vous ! leur nouveau Père (1), entendez nos Aïeux ,
 Pour bénir votre nom s'unir à nos Neveux :
 Ces murs , éternisant votre illustre mémoire ,
 Jusqu'aux siècles passés en reculent la gloire.

CHARMANTE P. *** , ainsi de toutes parts ,
 Et vous & votre sang ressuscitez les Arts :
 La lyre de Clio , le luth de Polymnie ,
 Le compas de Vitruve & celui d'Uranie ,
 Le pinceau des Le Brun , le ciseau des Pujets ,
 Partagent vos momens , vos goûts & vos bienfaits ,
 Ces bienfaits répandus sur nos fameux Modèles ,
 Vont encore chercher leurs Disciples fidèles :
 C'est peu que d'échauffer du feu de vos regards
 Ces jeunes arbrisseaux , l'espérance des Arts ;
 Souvent prêts d'expirer au jour de leur naissance ,
 De vos dons créateurs ils tiennent leur croissance ;
 Et vos prodigues mains , par des soins maternels ,
 Changent leurs tendres fleurs en des fruits éternels.
 Mais en versant ces dons vous craignez de paraître ;
 Le soin de vous cacher vous fait seul reconnaître ;
 A l'honneur délicat du mérite indigent ,
 Vous rougiriez d'offrir un bienfait outrageant.

(1) M. le Marquis de M. *** , Directeur Général des
 Bâtimens du Roi , à qui l'on doit la résolution généreuse qui
 a été prise de déterrer le Louvre , & de l'achever.

258 POÉSIES DIVERSES.

Vous ôtez aux destins la barbare puissance
De rendre le talent malheureux dans la France ;
Et tous ceux qu'a frappés leur courroux rigoureux ,
Tombant à vos genoux , se relèvent heureux.

Moi seul infortuné , qu'à ma première aurore
Opprima ce destin qui me poursuit encore ,
Dès mes plus jeunes ans aux Beaux-Arts dévoué ,
Elève d'Apollon , par ses fils avoué ,
On vient de me ravir la liberté chérie
De jouir des beaux jours que vous doit ma Patrie.
Souveraine des Arts , le pourrez-vous souffrir ?
A votre appui sacré j'ose ici recourir.
Peut-être qu'en effet je reçus de Minerve
Des germes de talent que le malheur énerve ;
Dans un climat lointain tristement cultivés ,
De leurs suc naturels ils languissent privés :
S'ils pouvaient , reprenant leur terre maternelle ,
Porter une moisson digne de vous & d'elle ;
Mon siècle , à la Mémoire , annoncerait un jour
Qu'il dut encor ces fruits aux soins de P. ***.



ÉPIGRAMME,

Sur la Conquête de MINORQUE.

VOILA donc Port-Mahon qu'aux Anglais on
extorque !

Déjà, sur vos habits, ô frivoles Français !

Une mode nouvelle affiche ce succès :

Tout fut au Berg-Op-Zoom, tout est à la Minorque.

Ces colifichets enfantins ,

Bastions , Cabriolets , Chinoises & Jouvences ,

Au magasin de vos extravagances ,

Sont relégués à côté des Pan

Et , pour un mois , font place aux pompons Mi-
norquins.

Mais lorsque votre esprit volage

S'énorgueillit si fort pour un faible avantage ,

Badauds , vous ignorez un exploit sans égal ;

Par qui vont les Anglais, à leur tour, vous surprendre :

Soyez pétrifiés par un coup si fatal :

Ils ont détruit , brûlé.... frémissez de l'apprendre...

Le portrait de leur Amiral (1).

(1) On a brûlé l'effigie de l'Amiral Bing dans toutes les
Villes d'Angleterre.



F A B L E S.
LES VAUTOURS ET LE MILAN ,*Sur la Bataille de LOWOZITZ.*

A P R È S un grand combat, de sanglante mémoire ,
 Où les Aigles , ces derniers jours ,
 Mirent en fuite les Vautours ,
 Les vaincus chantèrent victoire.

Ce n'était que par décorum ;
 Ils savaient mieux que moi ce qu'ils en devaient
 croire ;

Mais ils comptaient sauver leur gloire ,
 Par un feu d'artifice , & par un *Te Deum*.

Un vieux Milan , maligne bête ,
 Qu'on avait prié de la fête ,
 En sortant leur dit cet adieu :

Vous avez des martyrs l'intrépide courage ,
 Des coups qu'ils recevaient ils rendaient grace à
 Dieu :

De la pierre à fusil vous êtes bien l'image ,
 Quand on la bat , elle fait feu.



LE COQ ANGLAIS.

IL fait bon battre un glorieux ,
 Il embourse vos coups de gaules
 Avec un œil sec & joyeux ;
 Puis en pleurant , chez lui va frotter ses épaules :

UN Coq, Anglais de Nation ,
 De cette vérité fournit preuves complètes.
 Jamais ces messieurs d'Albion
 Ne conviennent de leurs défaites :
 Témoin la perte de Mahon ,
 Dont s'applaudissent leurs gazettes.
 Ce Coq à lui seul desservait
 Un charmant cloître de Poulettes ,
 Comme un Carme dessert un couvent de Nonnettes ,
 Peut-être mieux encore. On dit qu'il en avait
 De toutes les couleurs , de blondes , de brunettes ;
 Sa Cour était un vrai ferrail.
 Sans Eunuque pourtant , sans ce noir attirail
 D'Africains à mine enfumée ,
 Que l'on ne connaît pas chez la race emplumée ;
 Quoique notre Sultan eût assez de travail
 D'aimer tout ce gentil bercail ,
 L'Amour lui fit sentir encore une étincelle
 Pour une poule jeune & belle ,
 Qui faisait la félicité
 D'un Coq voisin qui n'avait qu'elle.

J'ai dit l'Amour ; mais non , c'était la Vanité ;
 Il en était tout plein , & sa fatuité
 Lui faisait présumer qu'heureuse de le prendre ,
 A ses premiers soupirs la belle allait se rendre.

Telle manière de penser

Est , je l'avoue , un peu Française :

Mais à Douvres , l'Escadre Anglaise

N'empêche point nos défauts de passer ,

Ils ne sont pas censés de contrebande ,

Et vont droit de Calais , sans l'entrepôt d'Ostende.

Un matin donc il s'en va la trouver ,

Lorsque l'aurore était à son petit lever :

Lui picottant le bec , doucement il l'éveille

A petit bruit , lui jargonne à l'oreille ,

Il se rengorge , il fait le beau ,

D'un air vainqueur , ses ailes il étale ,

S'en bat les flancs , puis s'en fait un manteau ,

Mais un manteau traînant à la Royale :

Bref , il fait tant , dit tant , & caquette si haut ,

Que le mari se réveille en sursaut ,

Et fond sur lui comme un tonnerre.

Voyez-vous pas son bec sanglant ,

Qui fait voler , du beau galant ,

Plumes en l'air , crête par terre ;

Et vous le chasse nud , vergogneux & tremblant ?

Le pauvret fuit , & dans la route ,

Se voyant seul , il gémit librement ,

Soupire & pleure amèrement

Ce que son fol orgueil lui coûte :

Comment paraîtra-t-il en ce piteux état ?

Comment cacher sa honte & ce fatal combat ?
 Comment , enfin sans queue , aborder les poulettes ?
 Pendant qu'il réfléchit , il les voit accourir ,

Qui , de son absence inquiètes ,
 Avaient fait , pour le découvrir ,
 Tout au moins un grand quart de lieue.
 Eh ! bon Dieu ! comme vous voilà !

Qui vous a donc plumé comme cela ?
 Vous n'avez plus de crête , où donc est votre queue ?
 Calmez-vous , leur dit-il en souriant , je vien
 De chez notre Baigneur & notre Chirurgien :
 Je me suis fait ôter cette maudite crête ,
 Qui depuis si long-temps m'embarraissait la tête ;
 A quoi me servait-elle ? A me faire accrocher

Par la moindre petite épine ;
 Vous l'avez vue encore avant-hier s'arracher
 Sur un des clous de la treille voisine.
 C'est par prudence aussi que je me suis défait
 De ce pesant manteau de plumes ,
 Qui si cruellement dans l'été m'échauffait.
 Cette prudence-là vous vaudra de bons rhumes ,
 Dit une Poule : allez , nous vous croirions , mon cher ,
 Si nous n'étions en plein hiver (1).

(1) Dans les premiers écrits que les Anglais ont répandus après la prise de Minorque , ils ont débité que cette perte leur était très-avantageuse ; sous prétexte que le Port-Mahon leur coûtait des sommes immenses d'entretien , & leur était inutile en temps de paix.

Beau Discours à tenir en temps de guerre.

LE JASMIN, LE BUIS ET LE TILLEUL.

DANS un de ces palais de Flore ,
Dont la voûte des Cicux est le riche lambris ,
Tapissés d'espaliers fleuris ,
Et semés de brillans par les pleurs de l'Aurore ,
Le Jasmin & le Buis se contaient leurs chagrins.
Par leur Jérémiade , ils avaient des Destins
Etourdi cent fois les oreilles.

Le Jasmin s'écriait : Que je suis malheureux
D'être né délicat , fluët , tout tortueux !

Je ramperais , sans le secours des treilles.
A peine j'ai des fleurs , qu'on me vient ric à ric
Toutes les enlever , puis dans un alambic
On va les distiller pour essences , pommades ,
Dont on empeste le Public ,
Que j'aurais embaumé dessus mes palissades.

Ah ! que le Ciel , en me formant ,
Ne me donna-t-il en partage
Le port majestueux de ce Tilleul charmant !
Regarde quel orgueil , quel somptueux branchage ,
Quelle tête hautaine , & quel tronc vigoureux ;
Est-il un arbre plus heureux ?
Chacun l'aime , l'admire , & cherche son ombrage ,
Les Rois même , à ses pieds , semblent lui rendre
hommage.

Par un souffle délicieux ,
Je vois Zéphyr officieux

Careffer son épais feuillage ,
Tandis qu'il arrache le mien.

Il est vrai , dit le Buis , notre vie est bien dure ,
Nous sommes les rebuts de l'injuste Nature ;
Mais mon sort est cent fois plus triste que le tien.
Des autres arbrisseaux , méprisable bordure ,
Rampant , sans fruits , ni fleurs , tout en zig zag
planté ,

Dès qu'il pleut , par l'Onde emporté ,
Ou couvert de fange & d'ordure :
Je n'ai pas de grandir même la liberté ;
A peine étends-je un bras , ou levé-je la tête ,
Que je me vois décapité ,
Tout mutilé , déchiqueté
Par ces maudits ciseaux qu'un art cruel apprête.
Je suis de la Fourmi l'asyle & le jouet ,
Tandis que le Pinson & le Chardonneret ,
Le Serin , la Fauvette & le Rossignolet
Dessus ce beau Monsieur viennent donner l'aubade ,
Le concert & la sérénade ,
Et bien souvent un opéra complet.

Les bras croisés , le Tilleul entendait
Ces murmures plaintifs , ces éternels contrôles :
A la fin haussant les épaules :
Pauvres fots , leur dit-il , que vous avez grand tort
De plaindre vos destins , & d'envier mon sort !

Du bonheur je n'ai que l'écorce ;
Que me sert ma beauté ? Que m'importe ma force ?
Hélas ! je nourris dans mon cœur ,
Et dans ma moëlle même , un ver insupportable ,

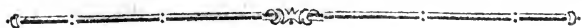
Qui me ruine, me ronge, & me rend misérable
Sous le faste de la grandeur.

Je voudrais bien souvent être Buis, Ronce, ou Lierre;
Et sans doute qu'il vaudrait mieux
Serpenter sur un mur, ou ramper sur la terre,
Que de porter ma tête aux Cieux,
Pour sentir de plus près le bras pesant des Dieux.

PETITS, dans votre état, n'enviez donc personne.
Est-il Grand de ce monde à qui le Ciel ne donne
Sa part de tous les maux sur la terre amassés?

Regardez, mortels insensés,
Le Souverain de Dresde & celui de Lisbonne.
Parlez; sous votre chaume, avez-vous des malheurs
Plus grands, plus imprévus, plus cruels que les leurs?
Leur infortune est rare; elle en est plus sensible:
Pour qui tombe de haut, la chute est plus terrible.
Mais, sans rouvrir ici ces sources de douleurs,
Croyez-en tous les Rois, on pleure sur le Trône:
Les chagrins ne sont pas chassés
Par la garde qui l'environne;
Et les ennuis sont enchassés
Sous les rubis de la Couronne.



*Le CONCERT chez le DINDON.*

L'ÉPAIS Dindon , financier des oiseaux ,
Au Paon , son Seigneur & son Maître ,
Voulut donner un Concert des plus beaux
Que l'on eût encor vu paraître ;
Et précédé , bien entendu ,
D'un grand festin en forme d'ambigu.
Il invita de la gent volatile ,
Musiciens grands & petits ,
Gens dont , au bruit des plats , la recrue est facile.
Ce ne fut pas pourtant chez lui comme à Paris ,
Où d'ordinaire on pourrait croire
Que les Amphitrions chez eux n'ont fait mander
Les Beaux-Esprits que pour manger ,
Les Musiciens que pour boire :
Ici , Chanteurs , Auteurs , firent tout en effet ;
(Sans épargner cependant le buffet ,)
Pour amuser leur hôte & ses convives.
La conversation fut sur-tout des plus vives ;
Vous jugerez de leur caquet ,
Quand vous saurez qu'avec le Perroquet ,
Le Corbeau , le Canard , le Geai , le Sanfonnet ,
Compère Merle & commère la Pie ,
Étaient encor de la partie.
Le pauvre Rossignol , qu'on avait conduit là
En peu sortable compagnie ,

S'ennuyait comme un Roi, dans un jour de gala (1).

Enfin, pour le Concert, le babil s'arrêta :

Mais le Merle, le Geai, le Sanfonnet, l'Agasse (2).

Parmi les Amphions osèrent prendre place.

Enchanté de leurs voix, le Dindon admira ,

Cria *Bravò* , les égala

A la Fauvette , au Canarie ,

Pour le goût , & pour l'harmonie.

Le Rossignol vit à cela ,

Que, s'il voulait chanter par faveur infinie ,

On le mettrait de pair avec Margot la Pie ;

Il se tut donc , & prétexta

Qu'il s'était , avec sa fourchette ,

Par malheur , en mangeant , fait tomber la lulette.

L'HOMME d'esprit se tait parmi les ignorans ,

Le silence est son seul refuge :

Le supplice des vrais talens

Est d'avoir un Dindon pour Juge.

LES Midas font pourtant les trois quarts du Public ;

Il faut, bon gré, malgré, chanter pour leurs oreilles.

Peu de gens pour les Arts ont l'œil du Basilic ,

Lucain parut Virgile à l'ainé des Corneilles.

(1) Un grand Prince appelle ces jours d'étiquette les *corvées* du Trône.

(2) Nom de la Pie.



LA BALANCE.

A M. LE CHEVALIER

DOUGLAS,

Ministre de France à la Cour de Russie.

T O I , qui remets l'Anglais à l'alphabet ,
 Dans ce grand art d'allier les Couronnes ;
 Et francisant tant de têtes Bretonnes ,
 Rends à LOUIS le cœur d'ELISABETH :
 Permets-moi d'envoyer à l'École d'Esopé ,
 Ces gens à préjugés , politiques mutins ,
 Qui soutiennent contraire au repos de l'Europe
 Ce nœud tissu par tes habiles mains ,
 Ce nœud sacré , qui joint deux puissans Diadèmes ;
 Chef-d'œuvre de sagesse , admiré des Dieux mêmes.
 Le premier fondement du bonheur des Humains ,
 C'est l'union des Souverains :
 Oui , la haine des Rois fut toujours de la terre
 Le plus redoutable fléau ;
 Ils sont ses premiers fils , & bourreaux de leur mère ;
 Ils portent dans ses flancs le fer & le flambeau ;
 Ils ne font de son sein qu'un immense tombeau.
 Hélas ! en un seul jour , sous leurs foudres de guerre ;
 On voit de ses enfans tomber plus de milliers ,
 Que du Ciel en courroux l'effroyable tonnerre
 N'en écrasa jamais dans des siècles entiers.

Quelques Rois cependant du bel âge où nous sommes
Se souviennent enfin qu'ils ne sont pas des Dieux ,

Et que leurs Sujets sont des hommes.

Un autel teint de sang est horrible à leurs yeux.

De nos jours prodigués devenus économes ,

C'est pour les conserver qu'ils s'unissent entr'eux.

Qu'ils vivent à jamais , ces Princes généreux !

Et que pour maintenir les nœuds qui les rassemblent ,

Le Ciel donne toujours à leurs cœurs bienfaisans

Des Ministres qui te ressemblent ,

Dignes de partager leur gloire & notre encens !

J'allais de tes vertus dressant le catalogue ,

Montrer qu'en ce discours je n'exagère rien ;

Mais , ne voilà-t-il pas que , rompant l'entretien ,

Tu m'ordonnes déjà de finir mon prologue ,

Et d'en venir à l'apologue ?

Lasse de remuer toujours ses pauvres bras ,

Allant , venant de haut en bas ,

La Balance à la fin voulut rester tranquille.

L'équilibre exact lui parut

L'Etat du vrai repos , le point fixe , immobile.

Plus d'un grand Philosophe , avant elle , le crut :

Dans la Physique & la Morale ,

On en a même fait un axiome constant ,

Dont la Balance était instruite assurément ,

Puisqu'étant sans cesse à la Halle ,

Elle y peaufait journellement

Quelque Traité Philosophique ,

Qu'à la livre on venait vendre dans sa boutique.

En chacune de ses deux mains ,

Autrement dit , de ses bassins ,
 Elle prend donc cinq poids (1) formant pareille masse ;
 Et voilà ses bras , sur-le-champ ,
 Tous deux bien de niveau , qui demeurent en place.
 Mais ce ne fut qu'un court moment ;
 Une mouche lui vint monter sur une épaule ,
 Et mit les deux en mouvement ;
 Bientôt après par un souffle d'Eole ,
 Tout s'agite , s'émeut , puis par l'ébranlement
 Qu'un carrosse excite en roulant ,
 Par un brin de paille qui vole ,
 Par le plus léger frottement
 De l'habit du moindre passant ,
 Par une plume , un rien , un cheveu seulement ,
 L'équilibre se perd : bassins d'entrer en danse ,
 Et de basculer en cadence.
 Ainsi , loin de trouver ce repos ponctuel ,
 Elle avait rencontré ce qu'avec tant de peine
 Cherchent tous nos Savans de l'Elbe & de la Seine ,
 Le mouvement perpétuel.
 Quand le Maître Epicier , dont , à la continue ,
 Ce long balancement avait lassé la vue ,
 Prend brusquement trois poids dans le premier des
 plats ,
 Les met dans le second , qui , retombant en bas ,

(1) Allusion aux dix Puissances qui formaient les deux partis dans la dernière guerre. D'un côté , la France , l'Espagne , Naples , la Prusse , la Bavière ; de l'autre , l'Autriche , l'Angleterre , la Hollande , la Sardaigne & la Saxe.

Reguinde l'autre en haut , & tout resta tranquille.
 Le sens de cette Fable à comprendre est facile.
 On y reconnaîtra sous les plus simples traits ,
 Sous les plus sensibles emblèmes ,
 De l'Europe les deux systêmes.
 Le vieux , si chéri des Anglais ,
 Et qui , par deux cents ans de guerre ,
 A troublé constamment , & dépeuplé la terre ,
 Voulait , pour maintenir la paix ,
 Qu'on formât deux partis dans un juste équilibre.
 Mais le repos peut-il se conserver jamais ,
 Lorsque le mouvement est libre ,
 Lorsque la moindre impulsion
 Peut causer le désordre & l'agitation ?
 N'est-il pas plus sensé , pour fixer la Balance
 Dans le point de stabilité ,
 De mettre les gros poids tous du même côté ?
 C'est le systême de la France ,
 Dicté par la raison , conçu par la prudence.
 Faut-il donc s'étonner s'il a la préférence ,
 Si Vienne & Pétersbourg l'ont ensemble adopté ,
 Sur-tout quand , par tes mains , on l'a vu présenté ?



LES PALAIS DES ROIS.

LES Flatteurs, les premiers, bâtirent autrefois
Les dangereux Palais des Rois :
Ils en ont fait les murs avec tant d'industrie ,
Qu'ils forment mille échos, lorsque la fourberie
Y parle même à demi-voix ,
Et que le son s'y perd , quand la vérité crie.



LES RATS D'ANGLETERRE.

A ux galetas de Grennewig (1),
 La Cour des Rats était logée,
 Quand pour l'Amiral Byng on l'a déménagée.
 Le parti Toris & le Wig
 Tenaient cette Cour partagée.
 Qu'on n'en soit pas surpris, tout est en Albion
 De l'une ou l'autre faction.
 Je pense même, & cette guerre
 En a fourni la preuve en mainte occasion,
 Que cet esprit de trouble & de fédition,
 Qui, de tout temps, fermente en Angleterre,
 Vient des Rats de la Nation :
 Rats d'humeur sombre, atrabilaire,
 Noirs enfans du charbon de terre,
 Rats plein d'orgueil & de présomption ;
 Rats, sujets, par bonheur, à la consommation.
 Ecoutez un beau trait de leur triste folie.
 Depuis l'impôt qu'à Londres on a mis sur les Chats,
 Et qu'on n'a point étendu jusqu'aux Rats
 Peur de ruiner la Patrie,
 Chez tout le peuple miaulant,
 Il s'était fait grande réforme :
 On crut chez le peuple rongean,

(1) L'Amiral Byng a été emprisonné d'abord dans les greniers de l'Hôpital de Grennewig.

Que c'était-là le bon instant
 Pour déclarer la guerre en forme
 A ces anciens Rivaux , de qui l'on craignait tant
 La griffe adroite & la terrible dent.
 Donc pour délibérer sur ce projet informé ,
 Le Parlement se tint dans le susdit grenier :
 Et du premier jusqu'au dernier ,
 Communes, Chambre-Haute, oubliant leur usage ,
 Furent de même avis , sans jurer ni crier ;
 Tout pour la guerre opina sans partage.
 Comme on comptait la faire avec succès ,
 On la jugea très-nécessaire ;
 Pour juste , l'on n'y pensa guère ;
 Et dans les Parlemens Anglais ,
 Y prend-on garde de si près ?
 Hélas ! souvent ailleurs on en use de même ;
 Je vois qu'en ce siècle maudit
 Convenance , gloire , ou profit ,
 Aux yeux de bien des Cours font l'équité suprême.
 Thémis, dans ta balance, on cherche en vain tes poids ,
 La force , à son gré , les supprime ;
 Elle afferme les plus saints droits
 Au profane intérêt qui les sous-ferme au crime.
 Ici , comment trouver aucun juste grief
 Pour attaquer les Rois de la nation Chatte ?
 Puisqu'en dépit de maint grave méchef ,
 Pillage , vol commis par la marine Rate ,
 De sa nature un peu Pirate ,
 Ils avaient constamment toujours exécuté
 De la paix le dernier Traité.

Notre grugeante République
 Avait une raison pourtant très-authentique ,
 C'était la raison du plus fort ;
 Elle est en effet sans réplique ,
 Et la faiblesse est un grand tort.
 Les Rats Bretons faisaient un détail emphatique
 De leurs deux cents navires de haut-bord :
 Ils croyaient, six contre un , l'emporter sans effort.
 Mais qu'ils furent fots & stupides ,
 Quand , la guerre entamée , ils virent dans leur port
 Quelques vieilles carcasses vuides ,
 Quelques matelots invalides !
 Si , qu'on ne put armer que dix-huit vaisseaux Rats
 Contre dix-sept navires Chats.
 Leur fureur cependant ne fut pas ralentie ;
 Leur orgueilleuse frénésie
 Crut qu'avec moins encore , ils reviendraient vain-
 queurs :
 Ils raillaient , chanfonnaient la marine ennemie :
 Mais vous jugez que la partie
 Ne fut pas fort égale , & que de nos railleurs
 La flotte fut très-mal lottie.
 On vous les fit chanter sur tout un autre ton ;
 On vous les roffe , on les attiffe
 En enfans de bonne maison ,
 Et les matoux même , dit-on ,
 Pour les mieux houspiller , avaient mis double
 griffe (1).

(1) Les boulets à deux têtes.

L'escadre Souriquoise allait couler à fond ,
 Quand , par une sage retraite ,
 L'Amiral la sauva d'une entière défaite.
 On s'enfuit donc chez soi , contrit , humilié ,
 Mais pas plus humble. Car quoique tout eût plié ,
 Il avint que , suivant la mode accoutumée ,
 L'Armée en imputa la honte au Général ,
 Et le Général à l'Armée ;

Bien plus , le parti Wig , de ce revers fatal ,
 Accusa les Toris , dont la clique alarmée ,
 Sur les Wigs à son tour rejeta tout le mal.
 Mais comme l'intérêt , l'honneur National
 Veut plutôt qu'on avoue un lâche que dix mille ,
 Tout enfin retomba sur le pauvre Amiral.

Déjà la canaille de l'Isle ,
 (Nul pays n'en fournit autant ,)

Le voulait voir pendre à l'instant.

Mais il vit du lacet sauver sa noble nuque
 Par un Jacques Rosbif, vieux Rat , grosse perruque ,
 Qu'on écoutait assez , quoiqu'il eût du bon sens.
 Mes amis , leur dit-il , pendez-le , j'y consens ,

Il s'est chargé d'une folle entreprise :

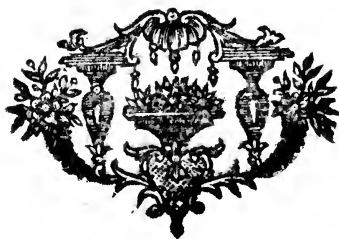
Mais pendez-vous aussi , vous de qui la sottise

L'a fait partir avec de chétifs Rats ,

A nombre égal , pour combattre des Chats.

Ce discours mit nos gens dans un grand embarras ;
 Il fallut , malgré soi , conclure à l'indulgence :
 Et quelque goût qu'à Londres on ait pour la potence ,
 On aimait mieux alors en exempter autrui ,
 Que de s'y percher avec lui.

Mais pour la Nation , ce n'est-là , quand j'y pense ,
Qu'un vrai surfis à la sentence.
En détail chaque jour , se pendent ses Héros ;
Vienne un second échec , & dans sa rage altière ,
Vous verrez cette gent Ratière ,
Un beau matin se pendre en gros.



AUTRES
FABLES.



A LEURS ALTESSES SÉRÉNISSIMES

LES JEUNES PRINCES

D E

BRUNSWICK - LUNEBOURG.

MESSEIGNEURS,

LES premières Fables ont été inventées pour l'instruction des Rois ; ce n'est donc point un hommage déplacé que d'en offrir à Vos ALTESSES. A Dieu ne plaise cependant que j'aie la témérité de vouloir vous donner des leçons ; je fais trop que Vos ALTESSES n'en ont pas besoin. Vos cœurs sont vos premiers maîtres. Vous trouvez d'ailleurs dans votre illustre Maison & dans celles des Rois, à qui le sang vous unit de si près (1), des exemples

(1) La Reine de Danemarck, la Reine & la Princesse Royale de Prusse, sont sœurs de Monseigneur le Duc régnant de Brunswick, père des jeunes Princes à qui cette Epître est adressée.

vivans, plus persuasifs que toutes les leçons du monde. Mais du moins, j'ai cru qu'il m'était permis de vous présenter quelques traits de Morale, égayés par les jeux de l'esprit; il m'a paru même que c'était entrer dans ces vues supérieures qui président à votre éducation, & qui cherchent à vous rendre utiles jusqu'aux amusemens de l'enfance. Daignez donc ajouter à toutes les bontés, dont les augustes Auteurs de vos jours m'ont honoré, celle d'agréer ces faibles essais d'un Génie, à qui vos naissantes vertus préparent pour la suite une carrière plus vaste & plus brillante. Puisse-t-il croître comme elles, & devenir digne de les célébrer !

Je suis, avec le plus profond respect,

DE VOS ALTESSES SÉRÉNISSIMES,

Le très, &c.



*FABLE PREMIÈRE.*

L'ORIGINE DE LA FABLE.

PAR la servile Flatterie ,
La libre Vérité loin des Cours fut bannie :
Pour le bien des Mortels , elle y voulut rentrer ;
Mais lorsque sa bouche ingénue ,
Son austère candeur , sa vertu toute nue ,
Près des Grands se vinrent montrer ;
Sous le fard & les fleurs sa Rivale adorée ,
Caressant leurs défauts de sa langue dorée ,
Fit repousser encore avec sévérité
L'importune Sincérité.
Certe fille des Dieux eut recours à ses pères ;
En sa faveur ils parlèrent aux Rois ,
Mais les Rois , comme on fait , ne les écoutent guères.
Enfin , la Vérité , pour reprendre ses droits ,
Fut réduite à s'unir au Mensonge lui-même.
Il fut réglé , dans le Conseil Suprême ,
Que l'Hymen un moment les joindrait tous les deux ,
Et que l'enfant qui naîtrait d'eux ,
En conservant les traits & la voix de son père ,
Aurait pourtant le cœur & l'esprit de sa mère.
La Fable fut son nom. Son visage imposteur
La fit chérir soudain du peuple adulateur ,
Comme si ç'eût été le Mensonge en personne.
Elle obtint son entrée au Trône ;

284 POÉSIES DIVERSES.

Même au petit couvert on lui donna l'accès,
 Mais dès-lors les Flatteurs perdirent leur procès.
 La Fable, en peu de jours, sous de rians emblèmes,
 Sut de la Vérité faire aimer les portraits,

Et, par d'innocens stratagèmes,
 Débitait, en mentant, les discours les plus vrais,

Ce n'est pas tout. O merveille inouïe !
 De son Art tout-puissant l'incroyable magie,
 Fit parler à son gré les hôtes des forêts,

Les habitans des airs & des campagnes,
 Les arbres, les rochers, les fleuves, les montagnes,

Et jusques aux Poissons muets.
 Dès qu'elle commandait, tout prenait la parole,
 Pour annoncer aux Rois l'utile Vérité :
 Elle conserve encor la même autorité,
 Et du vrai, pour les Grands, elle est toujours l'école.



LE LION ET L'AIGLE.

LE Tyran des forêts , le superbe Lion
Regardait la hauteur & l'ostentation
Comme un devoir du Diadème ;
Il ne sortait jamais de sa fierté suprême.
Aux plus Grands de sa Cour , Tigres & Léopards ,
A peine accordait-il dans un jour deux regards ,
Et dans deux mois une parole.
Tout tremblait , gémissait sous cette fière idole.
En revanche , Sa Majesté
Baillait toujours de son côté.
Ces premiers droits de la Nature ,
Les délices charmans de la société ,
Que goûtait sous les loix la moindre créature ,
Il s'en privait lui-même avec austérité.
Trouvant un vuide affreux dans la grandeur Royale ,
Son sceptre fatiguait sa griffe Impériale.
Il résolut de voyager ,
Voulant par soi-même juger ,
Voir si cet ennui tyrannique
Était un mal épidémique ,
Dont tous les Rois se sentaient affligés.
On prépare à grand bruit le royal équipage ,
Tous ses carrosses sont graissés ,
Tous les relais sur la route placés.
Bref , pour début de son voyage ,
Il arrive en deux jours sur un rocher lointain ,

Où l'Aigle, Roi des airs, tenait lors assemblée
Toute la Nation ailée.

Le Lion fut reçu comme un grand Souverain :
Mais à le bien fêter, toute la Cour zélée ,
N'eut de lui pour accueil qu'un assez froid dédain.
Avec l'Aigle pourtant il se rendait humain ,
Le traitait en parent , car tous les Rois sont frères ,
Delà vient qu'ils ne s'aiment guères.

Mais notez que ceux-ci n'avaient à démêler
Aucun intérêt de barrières ;
De l'Empire des Bois, du Royaume de l'Air ,
La Nature avait su régler
Les limites & les frontières.

Nos deux Rois différaient pourtant par leur état
Beaucoup moins que par leurs manières :
L'Aigle, loin d'affecter ces vanités altières ,
Savait, par un art délicat ,
Sans obscurcir le scèptre, en tempérer l'éclat.
Son peuple avait en lui moins un Prince qu'un Père,
Comme avec ses enfans avec eux il vivait :
En lui la Majesté n'avait rien de sévère ;
Il n'était jamais Roi que le moins qu'il pouvait.

Aussi très-bien il s'en trouvait :
Pour tout ce qui semblait lui plaire ,
Sa Cour à l'envi s'empressait ;
Heureux par les plaisirs qu'on aimait à lui faire ,
Et plus heureux encor par tous ceux qu'il faisait :
Il avait des amis, bien si cher & si rare ,
Dont pour les Rois sur-tout le Ciel se montre avare ;
Et ce dont le Lion beaucoup plus s'étonnait ,

Il était Monarque , & riait.
 Enfin , il réussit à changer le système
 Du farouche Roi des forêts ;
 Et dans leurs entretiens secrets ,
 L'Aigle lui confia que Jupiter lui-même ,
 Usait ainsi là-haut de son pouvoir suprême ;
 Que le plus souvent dans les Cieux
 Il oubliait son rang avec les autres Dieux ;
 Il préfère , dit-il , au séjour du tonnerre ,
 Les plaisirs de l'Humanité ,
 Et pour se délasser de sa Divinité ,
 Le Souverain du Ciel vient rire sur la Terre.
 Le Lion converti retourna dans sa Cour ,
 Où faisant des heureux , il le fut à son tour.
 Il faut de temps en temps déposer la Couronne
 Elle fatigue par son poids ;
 Un des plus doux plaisirs du Trône ,
 Est d'en descendre quelquefois.





L'ÉPERVIER ET LE ROSSIGNOL.

UN de ces fiers Oiseaux, dont la troupe vorace,
 Emblème de nos Partisans,
 Gruge la faible populace
 Des Oiseaux moins puissans;
 Un Epervier dans une chasse,
 Epargna Philomèle en faveur de sa voix.
 Ce Tyran aimoit la Musique;
 (Elle plaît aux Tyrans, elle plaît aux bons Rois.)
 Sa cruauté mélancolique
 Avait besoin d'amusement;
 Et le doux Rossignol, par l'accord le plus rare
 Et du bémol & du bécarré,
 Se faisoit un devoir d'être reconnaissant
 De n'avoir point garni le buffet du barbare.
 Il savoit qu'un méchant considère, en effet,
 Un mal qu'il ne fait pas comme un vrai bien qu'il
 fait.
 L'Antropophage ailé, dans son cerveau stupide,
 Conçut enfin le projet homicide
 De manger son Musicien,
 Croyant que ce gosier sonore,
 Ce poumon délicat s'incorporant au sien,
 Il alloit devenir un rival de le Maure.
 Mais lorsqu'au chant du tendre Oiseau,
 Son ventre fourd eut servi de tombeau,
 Il connut trop tard sa sottise:

Ne

Ne voyant point changer son dur glapissement,
 Le cruel en pleura, non d'attendrissement,
 Mais de honte & de sa bêtise.

TE voilà trait pour trait, aveugle Souverain,
 Qui te crois enrichir, quand ton adresse attire
 Tout l'or de tes Sujets dans ta stérile main :
 Tu t'appauvris en eux ; par ce fatal délire,
 Il y périt pour toi, pour eux, pour ton Empire.
 Dans tes coffres à peine on enferme cet or,

Il s'anéantit, il est mort,
 Comme du Rossignol le merveilleux ramage,
 Au fond de l'estomac de son bûirreau sauvage.
 Dans la main des Sujets l'argent a double poids,
 Il revient au Monarque augmenté par l'usage ;
 La richesse du Peuple est le trésor des Rois.





L'ÉCUREUIL ET LA CHÂTAIGNE.

UN Écureuil à jeun rencontre une Châtaigne,
Belle, fraîche, polie. Ah! quel morceau friand,
Dit-il en son jargon, il faut que je l'atteigne;

C'est un dîner qui sans doute m'attend;

Je cours depuis plus d'une lieue

Sans en pouvoir trouver autant.

Tout joyeux il la prend, recoquille sa queue,

S'affied, lorgne sa proie avec un œil content,

Dans ses pattes vingt fois il la tourne & revire,

La flaire, la lèche, l'admire,

Puis il la met entre deux dents,

La presse, l'ouvre, & la trouve pourrie.

Qu'il fut penaud! C'est-là l'ordinaire avanie;

De ceux que le dehors rend dupes du dedans.

On ne peut, qu'en l'ouvrant, connaître la Châtaigne,

Ni bien juger les Rois qu'à la fin de leur regne.



LA SANGSUE ET LES DEUX SERINS.

MOLIERE aurait mis cette Fable

A l'adresse des Médecins ;

Mais il fut trop puni de ses vers libertins ,

Pour que je risque un sort semblable ;

Les Menins de la mort sont un corps redoutable.

JADIS, deux malheureux Serins ,

Nés sous l'aspect d'une étoile cruelle ,

Avaient pour maître un harpagon femelle ,

Qui sur Tardieu renchérisait

Par ses recherches en lesine.

La vieille qui se nourrissait

De sentir le fumet d'une broche voisine ,

Ses Serins de même engraisait ,

En leur montrant de loin de petits sacs de graines ,

Et strictement leur imposait

Un carême nouveau toutes les six semaines.

Elle laisse enfin par bonheur

La cage ouverte , & le couple s'échappe

De ce vrai couvent de la Trappe.

Les pauvres affamés , riant de tout leur cœur ,

Au premier lieu venu s'en vont chercher leur vie ;

Le hasard les conduit sur une aire remplie

De grains de toute espèce , & navette & millet ,

Qu'à tous venans le vent éparpillait.

Je vous laisse à penser si nos Chartreux passèrent

Sans s'arrêter , & si leurs becs se reposèrent.
 Il me semble les voir comme ils se démenaient ;
 Piquaient & repiquaient, becquetaient, trépignaient.

Bref tellement ils s'en donnèrent,
 Qu'ils sont frappés soudain par l'indigestion

D'une mortelle oppression.
 Les voilà bien chanceux , œil mort , ailes tombantes ,

Bec entr'ouvert , pattes traînantes ,
 Qui , tout en trébuchant , vont gagner un ruisseau ,
 Pour boire quelques gouttes d'eau.

Ils y trouvent une Sangsue ,
 Qui , les voyant de loin , était vite accourue ;
 Soyez bien venus , mes amis ,
 Les Dieux vous gardent de dommage ;

Qu'avez-vous ? je vous vois un bien mauvais visage ;
 Vous voilà pâles & bouffis :

L'un d'eux piteusement lui conte leur histoire.

Quoi ! ce n'est que cela ? tenez-vous pour guéris ,

Je fais la Médecine , & certes , j'en fais gloire.

L'excès du sang suspend votre digestion ,

Et forme une rétention

Dans les sucs de la nourriture ,

D'où s'ensuit cette obstruction ,

Dont le Grand Galien nous indique la cure.

Or , pour que votre sang soit d'abord dégagé ,

Et votre mal promptement soulagé ,

Son avis est qu'il faut ouvrir un peu la veine ,

Né vous en faites point de peine

Je fers l'homme souvent , & c'est-là mon métier

Je le fais noblement , sans me faire payer.

Nos sots sont éblouis par l'obscure éloquence
 De cet Hypocrate nouveau ;
 Tête baissée ils vont donner dans le panneau ;
 C'est à qui le premier fera l'expérience.
 Au cou du plus prochain la matoise se pend ,
 Et de sa trompe lui pompant
 Le sang avec la vie , il tombe sur la place
 Sec comme bois , froid comme glace.
 Son camarade épouvanté
 De voir une mort si rapide :
 Est-ce ainsi , lui dit-il , que tu rends la santé ?
 Je ne devinais pas ton remède homicide ,
 Il est doctement inventé ;
 Oui , le sang ne nuit plus , quand le corps en est
 vuide.
 Si ton Art ne fournit que des secrets pareils ,
 Tu peux les porter chez les hommes ;
 Nous autres bêtes que nous sommes
 Nous suivons les simples conseils
 Que nous suggère la Nature.
 C'est notre Galien. J'entends qu'elle me dit ,
 De ne prendre d'un jour , pour toute nourriture ,
 Que de l'eau pure ;
 Il eut raison , il le fit , & guérit.



LE CHÊNE ET LE LAURIER.

GRANDS, ne méprisez point ceux du plus bas étage,
Ils ont presque toujours sur vous quelque avantage :
Tout homme a son défaut, tout homme a sa vertu ;
Et souvent, dans un point, par son plus petit Page,
L'orgueil du plus grand Roi peut être rabattu.

Ecoutez ce récit, car l'exemple rend sage.

UN Chêne dont le front se perdait dans les Cieux,
Et dont les pieds perçaient jusqu'au royaume sombre,

Regardait d'un œil dédaigneux,

Un timide Laurier qui croissait sous son ombre.

Que tu dois te plaindre des Dieux !

Lui disait-il un jour, ils t'ont fait si fragile,

Qu'au moindre mouvement de l'air,

On voit plier ton tronc débile.

Ta rampante existence au monde est inutile,

Et quand tu meurs, à peine on daigne te brûler.

Mais moi, voisin du Ciel, je résiste à la rage

De l'impétueux Aquilon :

Aux hommes, quand je vis, mes bras servent d'om-
brages ;

Je suis, après ma mort, l'appui de leur maison.

Achève la comparaison,

Lui répond froidement le Laurier qu'il outrage,

Peut-être avoueras-tu qu'il est quelques endroits

Par où ma bassesse profonde

L'emporte sur l'éclat de tes superbes droits :

Ton fruit nourrit le Porc immonde,

Et ma feuille est le prix de la vertu des Rois.

LE ROSSIGNOL ET LA LINOTTE.

UN jeune enfant de Philomèle ,
 Formé par elle-même , à ses leçons fidèle ,
 Par ses accords mélodieux
 Enchantait l'oreille des Dieux.
 Les sons toujours nouveaux de sa voix éclatante ,
 Légère & pleine tour-à-tour ,
 Tantôt précipitée , & tantôt languissante ,
 De tous les Oiseaux d'alentour
 Faisaient tout à la fois & l'envie & l'amour.
 Sur-tout une Linotte , auprès de lui nichée ,
 Était à l'écouter tout le jour attachée.

Quand le Rossignol s'exerçait ,
 Elle l'applaudissait , dansait , battait de l'aile ;
 Et dès qu'il passait devant elle ,
 Prévenante , elle s'avavançait ,
 Baissait la tête & saluait.
 S'il s'en allait chercher sa vie
 Dans la plaine ou dans la prairie ,
 De loin toujours elle suivait ,
 Regardait s'il l'apercevait ,
 Resalvait encore avec cérémonie ,
 Et faisait tant qu'il la priait
 De venir quelquefois lui tenir compagnie.
 Tout en causant , car en effet
 C'est en babillant qu'on se lie ,
 D'une simple union polie ,

De jour en jour entre eux il se formait
 Une estime sincère & d'amitié suivie.
 La Linotte à la fin, de l'Amphion des bois
 Obtint quelques leçons pour embellir sa voix :
 Ah ! dit-elle, comptez sur ma reconnaissance.
 Je croirai vous devoir bien plus qu'à mes parens ,
 Je ne tiens d'eux que la naissance ,
 Je tiendrai de vous les talens :
 Eux seuls nous font ce que nous sommes ,
 Eux seuls font le vrai prix des Oiseaux & des
 Hommes.

Autant que les leçons ce doux propos dura :
 Bientôt notre orgueilleuse , à la tête légère ,
 Se crût assez savante , & fort loin s'en alla
 Dans les concerts ailés d'une terre étrangère ,
 Se faire par-tout vanité
 De ne devoir qu'à soi son mérite & sa gloire ;
 Là , de son ingrate mémoire ,
 Elle bannit son Maître , & ce qu'elle eût été
 Sans sa paternelle bonté.
 Mais elle vit enfin sa noirceur confondue.
 Car pendant le temps de la mue ,
 Où tout Oiseau devient muet ,
 Elle ne pouvait plus répéter en secret
 La leçon qu'elle avait reçue ,
 Et bientôt son talent nouveau
 Echappa sans retour de son petit cerveau.
 Imaginez combien elle fut sotte ,
 Quand le concert recommença ,
 De ne se plus trouver que sa voix de Linotte.

D'y revenir chanter , en vain on la pressa ;
 Sur un rhume elle s'excusa ,
 Pour déguiser sa turpitude.

Mais peu de jours après , son Orphée arriva ,
 Qui publia par-tout sa lâche ingratitude.

On en fut indigné , d'abord on la hua ,
 Siffla , berna , honnit & conspua :
 On la mit aux arrêts , & puis les preuves faites ,
 Elle passa par les baguettes ;
 Chacun son bec tout exprès aiguïsa ,
 Et fourd à ses clameurs , en riant , la pluma.

Vous , commis par les Dieux pour punir tous les
 crimes ,

Par quel indigne abus , Monarques , Magistrats ,
 N'est-il pas de supplice encor pour les Ingrats ?

Armez la loi contre eux... Mais trop souvent , hélas !
 Vous seriez de la loi les premières victimes.



L'ALLIANCE DU LOUP ET DES RENARDS.

UN Loup , nommé Goulard , expirait de famine ;
 Pas le moindre petit Agneau
 N'était , depuis deux mois , entré dans sa cuisine.
 Il résolut , par un accord nouveau ,
 De s'allier avec la gent Renarde ,
 Peuple fourbe , race pendarde ,
 Qu'on faisait jeûner de Chapons ,
 Ainsi que Goulard de Moutons.
 L'affront étant commun , la même humeur pillarde
 Guide les deux partis : sans doute le traité
 Entre eux fut bientôt arrêté.
 Mais pour faire la chose avec solennité ,
 Le Loup les conduisit dedans une caverne ,
 Qu'il avait autrefois consacrée à Laverne :
 C'est la Déesse des Filous ,
 Celle par conséquent des Renards & des Loups.
 Là , Goulard , pour lui faire hommage de sa gloire ,
 Avait , en *ex voto* , pendu mainte toison
 Des animaux bélans , qu'en ses jours de victoire
 Il avait croqués à foison.
 Douloureux souvenir de sa grandeur passée ,
 Nouveau tourment encor dans sa triste pensée !
 On y voyait , entre autres monumens ,
 Toute la dépouille complete
 D'un Berger & ses instrumens ,
 Habit , cape , chapeau , cornemuse , houlette ,

Qu'au dessus de l'autel il avait mis à part ,
 Comme on y met chez nous le plus bel étendard.
 Ce fut sur cet autel qu'on jura l'alliance ;
 Ensuite on tint conseil. Le projet du plus vieux
 Partant du plus industrieux
 De cette Renardière engeance ,
 Fut de leurrer Chiens & Brebis ,
 En se servant de ces habits ,
 Qui n'étaient-là qu'une relique vaine ,
 Dont la Déesse était peu vaine.
 Sire Loup peut, dit-il , s'habiller en Berger ;
 Non comme ce sot Loup , dont parle la Fontaine ,
 Qui de son hoqueton ne put se dégager :
 Seulement du chapeau qu'il se couvre l'oreille ,
 Le corps & le bout du museau
 Seront cachés sous le manteau.
 Et s'il avient surprise, ou disgrâce pareille ,
 Il jettera sans peine un si léger trousseau.
 Pour nous , sous ces toisons , déguisés à merveille ,
 On nous prendra chacun pour un petit Agneau ,
 Les Chiens ne viendront pas nous faire d'algarades ,
 Et les Moutons , bons Champenois ,
 S'accosteront de nous comme des camarades ;
 Nous les conduirons dans le bois ,
 Seigneur Goulard en fera grand carnage ,
 Puis nous procéderons entre nous au partage.
 Tous donnent au projet leur approbation.
 Cependant les Renards , dans l'exécution ,
 Craignent d'être trahis par leur queue importune ;
 Mais notre vieux coquin en savait bien plus d'une :

Jadis , étant en faction
 Dans certain enclos de Nonettes ,
 Il avait entendu Sœur de la Passion ,
 Qui lisait à mi-voix le conte des Lunettes.
 Il s'en souvint dans cette occasion ,
 Et du suivit l'invention.
 A son exemple aussi chacun lia sa queue.

Mais il survint un incident
 Qu'on n'avait pas prévu. Nos Chiens à longue dent ,
 A nez encor plus long , sentirent d'une lieue
 L'odeur Renarde , & leur coururent sus ,
 Si que le faux troupeau , tout tremblant & confus ,
 Se crut heureux d'en être quitte ,
 Pour laisser , en prenant la fuite ,
 A l'ennemi , toison , houpelande , chapeau ,
 Et de pouvoir sauver sa peau.
 Ainsi du premier choc tombe un plan chimérique ,
 Admiré dans le Cabinet ;
 Tel Braddok , sur sa carte , ayant pris l'Amérique ,
 Lui-même en débarquant fut pris au trébuchet.
 Nos Renards , plus prudens , prévirent leur défaite ,
 Et parèrent du moins un désastre complet.
 Que n'avait-il , comme eux , au bout de son projet ,
 Mis l'article de la retraite ?



LE DERVIS ET LE JANISSAIRE.

AUTREFOIS un Dervis, saintement engraisfé
De paresse & de bonne chère,
Dans sa barbe, riait de voir un Janissaire
S'en aller d'un zèle, empressé
Perdre un bras, une jambe, ou la vie à la guerre.
Viens ici, lui dit-il, magnanime insensé,
Oublier le travail, & braver la misère ;
Viens dans mon cloître comme moi
Nager pieusement au sein de l'abondance ;
Et dans ta dévote indolence,
Voir les hommes suer, souffrir, mourir pour toi.
Si tu n'as rien de mieux à faire,
Après leur mort, tu prieras Dieu pour eux,
Bien entendu que leurs fils généreux
Paîtront grassement ta prière.
Le Moine là-dessus lui citait l'Alcoran,
Lorsque le Gendarme Ottoman,
L'interrompant avec colère :
Tu crois donc, lui dit-il, vil fardeau de la Terre,
Inutile Frélon d'Abeilles entouré,
Que ton Dieu te forma d'un limon plus sacré ?
Lâche, il t'a commandé de soulager tes frères,
Et de porter ta part des humaines misères :
C'est pour eux, non pour toi, qu'il daigna te créer ;
Tu trahis ses desseins, & tu l'oses prier ? ...

L'honneur du Genre-Humain voudrait qu'à leur
naissance

On eût fait étouffer tout peuple fainéant ,

Pour qui la vie est un néant ;

On ne s'apperçoit pas de leur vaine existence ;

Leur perte ne fait point de vuide en l'Univers ;

Toujours vains , & jamais ne connaissant la gloire ,

Ils ne font rien au monde , & rien dans la mémoire ;

Ils vivent pour eux-même , & meurent pour les
vers.



LE BARBOUILLEUR.

UN Raphaël d'enseigne & de plancher ,
En tous lieux prétendait trancher
Du Corrège & du Michel-Ange.
Prodigue de censure , avare de louange ,
Aux Zeuxis de son temps , dans leurs meilleurs
tableaux ,
Il s'attachait sans cesse à trouver des défauts.
La seule antiquité méritait son suffrage.
Quand on critique tant son âge ,
C'est qu'à coup sûr on lui déplaît ;
On a toujours quelqu'intérêt
A vanter qui nous rend hommage.
Quiconque eût entendu notre Ignare effronté
Marquer d'un ton d'autorité
A chacun son degré de gloire ,
Eût pensé qu'il était commis par la Mémoire
Pour assigner les rangs de l'Immortalité.
A la fin , pour le faire taire ,
Il avint qu'un de ses amis ,
Soi-disant tel , mais qui ne l'était guère ,
Car c'était son Confrère ,
Malicieusement lui donna cet avis :
Vous raisonnez si bien , dit-il , sur la Peinture ,
On admire à tel point votre docte censure ,
Que le Public s'attend que si votre pinceau
Lui voulait , par bonté , tracer quelque morceau ;

Vous couleriez à fond les folles balivernes ,
Que donnent tous les jours ces faquins de Mo-
dernes.

Notre Docteur le crut , un sot est toujours vain :
Et bientôt son chef-d'œuvre est parti de sa main ;

La Pièce en Public exposée ,
Elle excita par-tout une telle risée ,
Que le plat Barbouilleur , interdit & confus ,
Abjura la peinture , & ne critiqua plus.

CECI s'adresse à vous, prétendus Aristarques ,
Qui vous croyez des Arts les Juges, les Monarques ;
Le Français né railleur , pour vous est prévenu
Tant que vous décriez les Ouvrages des autres ;
Mais votre crédit est perdu ,
Si-tôt que vous montrez les vôtres.



LES RATS ET LE FLACON.

DEUX Rats , fripons de leur métier ,
Et qui cent fois avaient mérité les galères ,
(Mais le plus digne y va bien souvent le dernier)
Faisaient un jour , comme bons frères ,
Leurs promenades ordinaires
Hors de leur galerie , ou bien de leur grenier.
Sur une planche où l'on ne fouillait guères ,
Ils trouvent un Flacon , bien bouché par malheur ;
Ils le jugèrent rempli d'huile ,
Non pas d'huile d'Aix , car l'odeur
Prenait au nez à plus de demi-mille ;
Mais le palais des Rats n'est pas si difficile :
Voilà mes égrillards qui dansent à l'entour ,
Qui caracolent , se font fête ;
Ils cherchent l'ouverture , & refont tour sur tour ,
Tâtent de tous côtés , & grimpent sur le faite ,
Mais en aucun endroit ils ne trouvent de jour.
Alors il leur vint dans la tête ,
De le faire tomber en bas ,
Pour que la bouteille cassée
Leur fît un long ruisseau de la liqueur versée.
Donc le plus fort de nos deux Rats ,
Si les auteurs qui m'ont conté le cas ,
Ne sont pas conteurs apocryphes ,
Se cramponne à la planche , enfonce bien ses griffes ,
Et , s'en faisant un point d'appui ,

Vous ramasse en un tas tout son corps arrondi ,
Et pousse avec son dos la bouteille assiégée ;

Tandis que l'autre entre ses dents
Prenant certaine corde au goulot attachée ,
Descend en bas , & tire en même temps ,
Afin que sur le bord la machine conduite
En pût être jetée ensuite.

Ne croyez-vous pas voir ce grand cheval de bois ,
Qui mit les Troyens aux abois ,
En vuidant son ventre perfide ;
Le voilà , tel qu'il est dépeint dans l'Énéide ,
Des uns par derrière poussé ,
Des autres par devant tiré ,
Pour être amené dans la Ville.

Aussi nos Rats avaient lu leur Virgile.

Las & recrues , excédés , haletans ,
Ils s'afféyent pour reprendre haleine ;
Et mesurent vingt fois , avec des yeux friands ,
La bouteille à leur gré trop pleine.

L'un des Ingénieurs dit à son compagnon :
Tiens , nous prenons bien de la peine ;
Et nous ne faisons rien de bon ;
Si nous n'assiégeons pas autrement le Flacon ,
Nous aurons même sort que devant Carthagène
Eut jadis l'Amiral Vernon.

Il me vient une bonne idée ;
De ronger le bouchon ; après quoi de sauffer
Chacun sa queue , & puis de la fucer.
L'attaque ainsi fut accordée ,
A coups de dents on fait brèche au bouchon ,

Tant dit, tant fait avec la patte ,
 On bat en brèche , on mine, on gratte ,
 Si bien qu'enfin le liége est grugé jusqu'au fond.
 L'un après l'autre alors , selon la loi prescrite ,
 Fait naviger sa queue au milieu du Flacon ,
 La retire & la lèche ensuite ,
 Puis la replonge & là relèche encor.
 Quand on est bien pansé , dans un coin l'on s'endort
 Le lendemain dès qu'on s'éveille ,
 Bien vous jugez que l'on revient d'abord
 A la manœuvre de la veille ;
 Ainsi , sans en rien perdre , on vuida la bouteille
 Si quelque Dieu m'offrait en don ,
 A mon choix , la force ou l'adresse ;
 Je prendrais la dernière , & croirais mon choix bon ;
 Sans elle la force est faiblesse ;
 Et par elle une femme a pu vaincre un Samson ,
 Par elle un Nain vaut un Milon.





L A P I E.

JADIS , Margot la Pie , éternelle causeuse ,
Et gourmande , & salope , & fripone , & har-
gneuse ,

Accusa les Oiseaux de toute la maison ,
Et tous les Animaux même d'une autre espèce.

Le Chat est , dit-elle , un larron ,
Le Serein chante faux , & jamais ne caresse ,
La Poule salit tout , & caquette sans cesse ,
Le Chien est paresseux , querelleur & glouton ,
Le Cheval coûte plus vingt fois qu'il ne rapporte ;
Tout passa par sa langue , & tout de bonne sorte.

Pour répondre à ce beau jargon ,
La Maîtresse jeta la causeuse à la porte ,

En lui faisant cette leçon :
Lorsqu'avec tant d'ardeur on cherche des coupables ,
Ce n'est que par besoin de trouver des semblables.

POUR moi , j'ai toujours vu que ces esprits mor-
dans ,

Qui n'ont pu nulle part trouver d'honnêtes gens ,
Et dont le fiel amer sur tous les noms découle ;

Cachoient sous eux des cœurs pervers ,
Qui voudraient de coquins peupler tout l'Univers ,
Afin de passer dans la foule.





LE FLORENTIN.

NAGUERE était en France un Florentin cagot,
 Qui de loin sentait le fagot,
 Car on avait pensé le brûler à Toulouse;
 De vous dire pourquoi, ma Muse est peu jalouse,
 Elle ne veut jamais rougir de ses récits.

Il est pourtant très-nécessaire
 De vous donner un soupçon de l'affaire.
 C'était un certain cas brûlable en tout pays;
 Mais dont, pour une aumône, on quitte en Italie,
 Lieux où l'or est l'aiman des clefs du Paradis.
 En allant au bûcher, le drôle eut l'industrie

De se sauver, & s'en vint à Paris:
 Là, tous les scélérats, payant d'effronterie,
 Sûrs de l'incognito, sont par-tout accueillis:
 C'est à-peu-près de même à présent en Russie:
 Le nôtre séduisait d'autant mieux les esprits,
 Que prudemment, depuis son heureuse escapade,

Dans la réforme il s'était mis
 Pour ne plus risquer la grillade.

Il avint qu'à la promenade,
 Dans un cercle nombreux il se trouvait admis,
 Un jour que l'on devait rôtir deux bons amis,
 Pour avoir fait alors ce qu'il faisait jadis.
 L'entretien se tourna, comme c'est l'ordinaire,

310 POÉSIES DIVERSES.

Sur cet auto-da-fé, l'événement du jour ;
 A ce propos, l'on conta tour à tour
 Mainte histoire patibulaire ,
 De divers criminels que le fer de Thémis
 Avait ou manqués ou punis.
 A notre échappé de brûlure ,
 Il prit démangeaison (qu'il gratta bien depuis)
 De conter sa propre aventure ,
 Non comme acteur , bien entendu ,
 Mais comme un sûr témoin dont les yeux avaient vu.
 Il s'en tira très-bien ; la troisième personne
 A la bouche d'abord lui vint fort à propos ,
 Toutes les fois qu'il parlait du héros
 De cette Tragédie à la fois si bouffone.
 Mais quand ce vint au dénouement ,
 Il fut peindre si fortement
 Ce peuple , ces archers , cet appareil terrible ,
 Ce bûcher , ces flambeaux , cette chemise horrible ,
 Dont l'image occupait & glaçait tout son cœur ,
 Que se croyant encor près de l'Exécuteur ,
 De témoin il quitte le rôle ,
 Pour reprendre celui d'acteur ,
 Et lâche étourdiment , en haussant la parole ;
 Je me sauvai , Messieurs , encor la corde au cou ,
 Sans que l'on fût ni comment , ni par où.
 Jugez , de toute l'assemblée ,
 Quel fut alors l'étonnement ,
 L'éclat de rire & la longue huée
 Que chacun à la fois lui fit en s'en allant.

Il resta seul, confus, pétrifié, tremblant,
Et maudissant vingt fois, comme vous pouvez
croire,
Sa folle vanité d'amuser l'auditoire.

UN Proverbe fort vieux, & des plus répandus,
Qui renferme un grand sens que personne n'ignore,
Veut qu'on ne parle point corde chez les Pendus;
Mais Messieurs les Pendus, parlez-en moins encore.



L'IVROGNE ET SA BOUTEILLE.

SOURCE de tous mes maux, Bouteille détestable,
 Dont le nectar cruel, dont le poison charmant
 M'a fait de mes devoirs boire l'oubli coupable,
 Tu vas être brisée impitoyablement.

Vois où tu m'as réduit, perfide ;
 Tu m'as fait perdre tout, bien, temps, fanté,
 raison ;

Des Vautours de Thémis, je vois la foule avide
 Entourer déjà ma maison.

Tu traînes après toi la cohorte maudite
 Des chagrins, des soucis, des soins & des regrets ;
 L'insulte, la querelle est toujours à ta fuite ;
 Tu peuples les prisons, fais naître les procès ;
 Tu brouilles les amis ; ton ivresse égarée,
 Dans le sang le plus cher leur fait tremper leurs
 traits.

A peine en notre sein ta liqueur est entrée,
 Son fatal émétique en chasse nos secrets.
 J'aurais plutôt compté tous les grains de ma treille,
 Que de compter tous tes forfaits.

Va, j'aime mieux mourir que de boire jamais.
 C'est ainsi qu'un Buveur parlait à sa Bouteille ;
 Elle répond : Est-ce moi qui conduis
 Près de vous les regrets, les soins & les ennuis ?
 Leur troupe vous fut inconnue,
 Tandis que j'occupais tous vos jours fortunés ;

Pour la première fois , hélas ! elle est venue

Depuis que vous m'abandonnez.

Vous devez ce cortège horrible

A ma rivale ; la raison :

Des plaisirs des humains , elle est le vrai poison ,

Et contre elle je suis l'antidote infailible.

Ah ! vous savez assez que par mon jus divin

J'éveille la gaîté , j'assoupis le chagrin ,

Et rends des jours trop longs la durée insensible.

Bien loin de brouiller les amis ,

C'est moi qui les réconcilie ;

Je suis médiatrice entre les ennemis ;

On les fait boire ensemble , & la haine s'oublie.

Mère de la sincérité ,

Au plus hardi menteur qui l'a toujours trahie ,

Je fais dire la vérité ;

Et l'auriez-vous sans moi dite de votre vie ?

Insolente , reprend notre Ivrogne irrité ,

Tu m'insultes encor , tu braves ma furie....

Mais , attends un moment ; je ne saurais parler...

Je sens mon gosier sec , & ma langue épaissie ;

Par le feu du courroux , je me sens étrangler.

Je fais bien qu'il faut pour ma gloire

T'avoir prouvé tes torts , quand je te briserai ;

Donne-moi seulement deux ou trois coups à boire ,

Et tu verras après comme je répondrai.

Ainsi nos passions , fécondes en excuses ,

Lorsque nous les voulons bannir de notre sein ,

Pour rester , pour rentrer , trouvent toujours des
ruses.

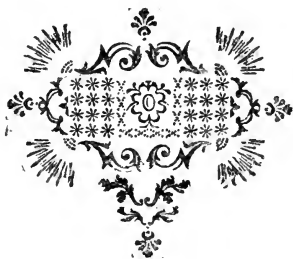
Elles reviennent à leur fin

Par le chemin le plus contraire.

Le Conquérant recommence la guerre,
 Dans le dessein, dit-il, d'afsûrer mieux la paix ;
 Le Plaideur trouve encor un procès nécessaire

Pour terminer tous ses procès :

Avant que de quitter son ingrate Maîtresse ,
 L'Amant , en la bravant , veut s'offrir à ses yeux ;
 Mais c'est pour attendre le cœur de la traîtresse
 Qu'il vient lui faire ses adieux.



LE PERROQUET ET LE CHAT.

UN Perroquet , à ce que dit l'Histoire ,
Faisait d'une Dévote & la joie & la gloire.
Il avait profité si bien de ses leçons ,
Qu'il se rendait fameux par mainte gentillesse ;
Il chantrait proprement de petites chansons ,
Montait , comme par échelons ,
Sur tous les doigts de sa Maîtresse ,
Faisait le chant du Coq , le raucou des Pigeons ,
La plainte de la Tourterelle ,
Jappait , miaulait , riait , toussait , & répondait
A tout ce que la Dame exprès lui demandait.
Bien plus , quoiqu'il fût mâle , & la Dame femelle ,
Le croira-t-on ? il parlait autant qu'elle ;
Mais en lui rapportant tout ce qui se passait
Dans sa maison en son absence ,
A Raton , Chat larron , souvent il procurait ,
Par sa dangereuse éloquence ,
Gifle , gourmade , ou coups de fouet :
Un Dimanche matin , pendant que la Maîtresse
Entendait le Prône & la Messe ,
De son côté , monsieur Raton
Au bavard Perroquet vint faire ce sermon :
Tu m'attires toujours quelque méchante affaire ;
A la fin , je peux me lasser ,
Et te rendre dans ma colère
Les quarts-d'heure fâcheux que tu me fais passer.

Crois-moi , les rapporteurs ont un triste salaire ,

Hors les coups , ils ne gagnent rien ;

Trop parler nuit , souviens-t'en bien. . . .

Si tu voulais être plus sage ,

J'apperois dans ce coin un morceau de fromage ,

Dont je pourrais bientôt Mais , bast , tu parlerais.

Oh ! non ; ne crains plus rien , va , va , mon camarade ,

Répond Vervet , je veux me taire désormais ;

Ma langue ne veut plus te faire d'incartade ,

De ce que je promets ta griffe est caution.

Notre Chat , sur cette assurance ,

Court au fromage , emplit sa panse ,

Il s'en donne à discrétion.

La Dévote revient , & selon son usage ,

Avec transport , vole droit à la cage

De notre Américain parleur ;

C'était après le Confesseur

Ce que dans l'Univers elle aimait davantage.

L'Oiseau dessus dessous baisé , léché , flatté ,

Et de bonbons tout empâté ,

Dans ce moment d'ivresse oublie

Le silence qu'il a promis ,

Et du Chat le prudent avis ,

Vous caquette comme une Pie ,

Et du pille-fromage il raconte la vie.

Le fin Matou l'entend , & jugeant bien

Que l'on allait épouffeter sa robe ,

D'un pas tout tortueux s'allonge , se dérobe ,

Se tapit dans la garde-robe ,

Quand on l'appelle , il n'entend rien.

Après dîner, voilà Vêpres qu'on sonne.
 La Sainte va baiser Ververt qu'elle abandonne,
 Et plaint, en lui disant adieu,
 Ces momens, que, dans le saint lieu,
 Sans son cher Perroquet, il faut donner à Dieu;
 Encor si l'on pouvait emporter à l'office
 Ce charmant petit Chérubin!
 Mais non, un tel penser vient de l'Esprit-malin;
 Il en faut faire à Dieu le dévot sacrifice.
 On le caresse encore, & l'on part à la fin.
 Mais à peine est-elle sortie,
 Le Chat rentre, & vient faire une autre vespérie
 A son imprudent rapporteur.
 Il prêche d'action, il saute sur la cage;
 Il vous agrippe à travers du grillage
 Le maudit Oiseau de malheur,
 Vous lui fait mainte estafilade,
 Lui poche un œil, lui déchire le flanc,
 Teint toute la cage de sang,
 Et le met en capilotade.
 Quand il en eut son saou, notre Docteur fourré
 Lui dit d'un ton grave & lourré:
 Perroquet, mon mignon, mon cœur, mon petit ange,
 Trop parler nuit, je te l'ai si bien dit:
 Si par hasard la langue te démange,
 Pour la trop remuer, tu vois bien qu'il en cuit.
 Ce nouveau sermon fait, il descend & s'enfuit.
 Le pauvre Perroquet le reste de sa vie,
 N'eut plus d'autre jargon, ni d'autre repartie
 Que ces trois mots, *trop parler nuit*.

LE COQ ET LE DINDON.

Nous préparons souvent par notre négligence
 Le triomphe de nos Rivaux :
 Elle rend les plus fins victimes des plus fots.
 Rien ne peut à mes yeux excuser l'imprudence
 D'un homme adroit que sa dupe a dupé ;
 On rit toujours de voir l'attrapeur attrapé.

Le Coq d'Inde & le Coq de France
 Vivaient , dans une basse-cour ,
 En fort mauvaise intelligence ,
 Et s'ergotaient vingt fois le jour.
 Pour un peu d'orge , un brin de chicorée ,
 Une feuille de choux , ou telle autre denrée ,
 Ces Rivaux emplumés se livraient des combats ,
 Comme des Rois puissans pour de vastes Etats.
 Notre Dindon , pour l'ordinaire ,
 Quoique le plus goulû ,
 Se retirait battu :
 A dire vrai , ce n'était bonne guerre ,
 Toujours la ruse s'en mêlait ;
 Lui qui par l'esprit n'excellait ,
 (Tout Dindon n'en a guère)
 Ne pouvait tenir tête au Coq , ce fin matois ,
 Plus fourbe qu'un Carthaginois.
 L'habitude de la victoire
 Rendit enfin le Coq méprisant , dédaigneux ,
 Et ce mépris le rendant peu soigneux ,

A son Rival donna la gloire

D'être à son tour victorieux.

En peu de mots , voici l'histoire.

Un beau jour l'Indien , au milieu de la cour ,

Sans trop penser à la trêve rompue ,

Mangeait une laitue ;

Le Français , qui jamais en ruses n'était court ,

S'approche , & le flattant sur sa riche capture ,

A quatre pas il lui montre de l'œil

Deux ou trois branches de cerfeuil :

A ta salade , ami , joins cette fourniture ;

Crois-moi , tu n'aurais pas un si friand morceau ,

Si je n'eusse un peu trop mangé de blé nouveau :

Va vite , car bientôt quelque Poule accoutue....

Le symbole des fots donne dans le panneau ;

Il court droit au cerfeuil , & laisse la laitue

A la merci du Coq qui , d'aise caquetant ,

Au poulailler vous l'emporte à l'instant.

Il avait , en effet , dîné trop amplement ;

Il fallut pour souper réserver sa conquête ;

Il la couvre de paille assez négligemment ;

Et s'arrête un moment ,

Pour donner à penser à l'Indienne bête

Qu'il a pris soin de s'en gaver :

Puis , peu content de vaincre , il vient encor braver ,

Lui demandant quel goût a la salade ?

Si par hazard elle n'était point fade ?

Et lui tenant sans fin maint insultant propos ,

Qui donne , en les piquant , de l'industrie aux fots.

Notre dupe , en effet , ne perdant point de vue

Son fripon d'ennemi ,
 S'apperçoit que son col n'est pas plus arrondi
 Qu'avant qu'il eût pris la laitue :
 Ouais , il se peut ... mais , non , si fait ;
 Le Galand l'a gardée , & j'ai lieu de le croire ,
 Pour son souper : tandis qu'il vante sa victoire ,
 Qu'il en fait gorge chaude à la Poule , au Poulet ,
 Furetons , dans son nid il la cacha sans doute .
 Bien vous pensez que dans la route
 De la remarque il s'applaudit :
 Il entre , il cherche , il voit sa friande salade ;
 Muet à cet aspect , le plaisir l'interdit ;
 Il n'en croit pas ses yeux , son bec l'en persuade ;
 Il vous la croque à petit bruit :
 Puis va trouver le Coq , & vous le joue ,
 Comme ayant de lui-même appris à bien railler ,
 Se pannadant , faisant la roue ,
 Et l'envoyant au poulailler .
 La basse-cour , justement étonnée ;
 Admire du Dindon l'adresse inopinée ;
 On l'applaudit de toute part ,
 C'est à qui le premier lui viendra faire fête ,
 Et le Coq baffoué s'en va , baissant la crête ,
 Honteux comme un Normand trompé par un
 Picard .



L'AIGLON ET SA MÈRE.

UN Aiglon Phrygien , seul espoir de son Père ,
 Mais d'un illustre sang malheureux héritier ,
 N'avait encor quitté son aire ,
 Que soutenu sur l'aile de sa Mère.
 Un matin qu'il la voit planant sur le gibier ,
 Du sommet de l'Ida voler à tire-d'aile ,
 Tout-à-coup au devant d'elle ,
 Plein d'une aveugle ardeur , il prétend s'élancer ,
 Pour l'étonner , & lui montrer sans doute
 Qu'il peut de son secours désormais se passer.
 Il part. Des airs d'abord il suit la droite route ;
 Heureux s'il eût ainsi voulu les traverser !
 Mais attendre de la prudence
 Dans les desseins des jeunes gens ,
 C'est attendre de la constance
 Dans l'amitié des Courtisans.
 Que d'un premier succès l'amorce est dangereuse !
 L'Etourdi , se sentant l'aile plus vigoureuse ,
 Qu'il n'avait d'abord espéré ,
 S'écarte du chemin d'un vol trop assuré :
 Son audace redouble , & bientôt il s'élance
 Dans la moyenne région ;
 Vers le Soleil plus il avance ,
 Et plus de s'élever il a d'ambition.
 La Mère l'apperçoit ; sa craintive tendresse
 Lui crie : hélas ! à quoi te sert cette prouesse ?

A montrer ta vigueur ? Je la sens mieux que toi ;
 Tu périras , mon fils , viens , revole vers moi.
 Elle dit : mais en vain. Remontrance de Mère ,
 Autant en emporte le vent.

L'Aiglon n'écoute rien , & dédaignant la terre ,
 Il planait en idée au dessus du tonnerre ;
 Et même dans sa tête il tourne un compliment
 Pour son aïeul fameux qui porta Ganimède.
 Mais bientôt à l'orgueil la faiblesse succède ;
 Soudain , trahissant ses efforts ,
 Ses ailes lasses , immobiles ,
 S'abattent sur ses flancs débiles ;
 Et sur les rochers de ces bords
 Lui-même il tombe sans haleine ;
 Il s'y brise , en pleurant son imprudence vaine ,
 Que sa Mère , livrée à d'éternels regrets ,
 Raconte , en gémissant , aux plaintives forêts.

De combien de Mortels cette Fable est l'histoire !
 Sans offrir à vos yeux ces Guerriers indiscrets
 Qui , se croyant déjà couronnés par la Gloire ,
 Rencontrèrent la Honte , en cherchant la Victoire ,
 Notre siècle est sur-tout fertile en Phaétons :
 Les exemples jamais n'en ont été moins rares ;
 En chaque Etat nous en trouvons :
 L'Orgueil fait tous les jours de modernes Icares.





ALLÉGORIE.

La BUSE & les autres Oiseaux de Proie.

MAINTS Faucons, Eperviers, Aigles d'humeur
 pillarde ,
 Ou jamais il n'en fut ,
 De leur vie heureuse & gaillarde
 Faisaient trois parts : passaient l'une à l'affût ,
 L'autre à chasser dans les vastes domaines
 De la terre & des airs ; & la dernière enfin
 Chacun chez soi, dans leurs nids, sur leurs chênes,
 A gruger leur butin.
 Dame la Buse, oiseau mélancolique ,
 Criard & famélique ,
 Dont par hazard le roc était voisin ,
 Ne lorgnait pas d'un œil de joie
 Les Lièvres, les Poulets, les Canards, les Perdreaux ,
 Les Hérons & les Faisandeaux ,
 Qui tour-à-tour étaient leur proie.
 Quelque voisins que soient gens de mêmes mé-
 tiers ,
 Que dos à dos, côte à côte on les lie ,
 Toujours il reste entre eux place à la jalousie.
 Tous nos célestes Braconniers
 Étaient, dit-on, de vieux routiers ;
 La Buse fort sotte au contraire :
 N'était sa faute au moins, tel est le caractère

324 POÉSIES DIVERSES.

Que la Nature lui donna ;
 On ne se peut servir que de l'esprit qu'on a.
 De Faisans volontiers elle se fût nourrie ,
 Mais pour en prendre , l'industrie
 Et le courage lui manquait.
 Sa valée était la voirie ;
 Ce contraste l'assassinait :
 Séchant près des Faucons , (triste effet de l'Envie.)
 Tout festin qui les engraisfait ,
 La maigrissait.
 Que faire ? Les voler ? N'était assez hardie ;
 A la pauvrete eût été hoc
 De garnir à son tour le croc
 De quelqu'un de la compagnie.
 Partager avec eux devient tout son dessein.
 Le coup n'est pas aisé , je le donne à plus fin
 Qu'une Buse. La nôtre eut de l'esprit enfin.
 Qui fit cette métamorphose ?
 Ce fut l'intérêt & la faim :
 Il n'est pas de meilleurs conseillers dans le monde ,
 D'une Buse , souvent ils font un Epervier.
 Donc l'affamée , à table ronde ,
 Un jour s'en alla convier
 Tous ces Oiseaux , dont la troupe rapace ,
 Emblème de nos Partisans ,
 Gruge la faible Populace
 Des Oiseaux moins puissans :
 Elle les prie , en tel bois qu'elle indique ,
 Le lendemain de s'assembler ,
 Pour affaire importante à la chose publique ,

Mais qui , pour le présent , ne peut se révéler.
 Ce jour & cette nuit règnent l'incertitude ,
 Les alarmes , l'inquiétude ,
 Chez tous les Pirates de l'air.
 Quelle est cette nouvelle importante , secrète ,
 Qu'annonce la Buse discrète ?
 Tout le monde l'ignore , & chacun la prédit ,
 Chacun en parle , & ne fait ce qu'il dit :
 On les eût pris pour ces vieux Politiques ,
 Du Luxembourg Habitans faméliques ,
 Qui , des Rois & du sort pénétrant les secrets ,
 Prophétisent toujours ce qu'on ne voit jamais.
 Enfin , la sombre nuit fait place à la lumière ;
 On vole au rendez-vous , où soudain la Commère
 Au synode pillard adresse ce discours :
 Quel fruit vous revient-il de passer tous vos jours ,
 Isolés , & sans soins les uns envers les autres ?
 Ah ! si vouliez suivre les projets nôtres ,
 Vous seriez heureux dès demain !
 Pour soi seul aujourd'hui chacun fait du butin ;
 Vivez tous en commun : au lieu de Poule entière ,
 Vous n'en mangerez qu'une part ,
 Mais autant de Dindon , de Levreau , de Canard ;
 Partant ferez exquisite chère :
 Par le plaisir de varier ,
 Tous vos repas feront banquets de Financier.
 Des applaudissemens soudain la voix confuse ,
 Des Pirates de l'air remplit le comité ;
 Et , quoique le projet vînt d'une sottie Buse ,
 Chacun y rencontrant sa propre utilité ,

326 POÉSIES DIVERSES.

On admet de concert la commensalité.
 Dès-lors un seul Faucon chasse pour ses confrères ;
 Et tous ses confrères pour lui ;
 Le changement prévient les dégoûts ordinaires
 Qu'engendrent les plats solitaires ;
 L'entretien a banni l'ennui ;
 Ce ne sont que festins , ce ne sont que frairies ;
 De trois ordres de mets les tables sont servies ;
 Moutons d'abord , volaille après ,
 Enfin gibier , & le tout frais.
 Mais retournons à l'inventrice
 De ce commun service :
 Traitée avec honneur , comme la Fondatrice ;
 Elle partageait les Faifans :
 Mais son bonheur ne dura pas long-temps.
 Car se nommant toujours la grande Institutrice ,
 Elle portait la griffe aux plus friands morceaux ;
 Vantant ce nom à tout propos ,
 On lui devait des préférences ,
 Des respects & des révérences :
 Son odieuse ambition
 Voulut même à chacun fixer sa portion.
 Enfin , son sot orgueil , plus que sa goinfrerie
 Lassa toute la confrairie ;
 Après l'avoir cent fois réprimandée en vain ,
 A coups de becs , l'imprudente carogne
 Fut renvoyée à sa vieille charogne ;
 Et la Fauconnerie alla toujours son train.
 UN Sot peut quelquefois ouvrir un avis sage ;

Dont le bien soit l'objet, & la raison l'appui :

Les gens sensés doivent en faire usage ;

Qui le refuserait serait plus sot que lui.

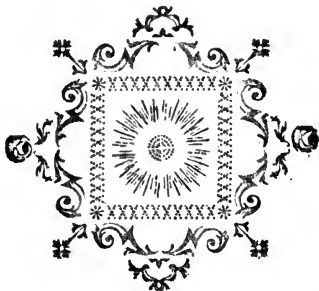
Telle est de ce récit l'instruction fertile :

Il nous apprend encor qu'on souffre un imbécille ;

Quand il n'est qu'inutile ;

Mais dès qu'il devient orgueilleux ,

On s'en défait ; il serait dangereux.



LE RENARD ET LES DEUX CHIENS.

SEIGNEUR Renard , ou bien Dame Renarde ,
Ne fais lequel des deux ; son nom Croque-Poularde ,
(Quoi qu'après tout , le nom n'y fasse rien)

Prenait en grippe un quidam Chien ,
D'un voisin poulailler fidèle gardien ;
Gardien de plein gré , sans collier & sans gêne ,
Et n'ayant d'autre chaîne
Que son affection ,

Pour son Maître & pour sa maison.
Il est bien peu de gens , & je le dis sans crainte ,
(Qu'on me démente avec raison) ,
Qui remplissent ainsi leurs devoirs sans contrainte ;
Il en est moins parmi les hommes de nos jours
Que chez les animaux qui gardent nos séjours.

Celui dont je décris l'histoire ,
Du petit nombre se comptait ,
Même on dit qu'il en faisait gloire.

Partant très-fort incommodait ,
Sire Renard , l'amateur de volaille ,
Qui , sans un pareil Suisse , eût fait ample ripaille ,
Par ruse cependant cet agile fripon ,
Sut lui subtiliser un opime Chapon ,

Et voici comme. Il accourt hors d'haleine ,
Criant à plein gosier , au voleur , par le coin
Du mur ; il vient d'entrer ; ami , j'en suis témoin ,
Au jardin je l'ai vu du côté de la plaine ,

Foi de Renard. C'est comme s'il disait
 Foi de Normand. De Vire (1) en effet, ou du
 Maine,
 Semblable équivoque sortait ;
 Car c'était le Renard, ce vrai coquin à pendre ,
 Qui, pour voler, lui-même exprès venait
 Par ce mur ébrêché de grimper & descendre.
 Le Garde-cour, (trop simple pour entendre
 Le double sens que ce discours offrait,)
 De courir au jardin, pour les pommes défendre ;
 Et cependant l'écornifleur de prendre
 Le jadis Coq. Assez content de foi
 D'avoir escobardé si bien sa bonne foi ,
 Par l'avenue il se sauve au plus vite ,
 Porte son souper à son gîte ,
 Tandis que Sans-Quartier (2), vers le mur, à grands
 pas ,
 Cherche de tous côtés, où le voleur n'est pas.
 Mais le Grippe-Chapon rencontre, à l'encoignure
 D'un bois voisin, un Dogue à longs jarrets ,
 Qui cherchait aventure ;
 Il en fut ferré de si près ,
 Que s'il n'eût lâché sa capture ,
 Qui, dans sa course l'arrêtait ,
 L'impétueux mâtin lui-même le happait :

(1) Ville de la Basse-Normandie, dont parle Rousseau dans une de ses Epigrammes.

Deux gens de bien tels que Vire en produit, &c.

(2) Nom du Chien.

Et delà vint ce Proverbe vulgaire ,
 Bien volé ne profite guère.

MAIS, de nos jours pourtant , ce Proverbe n'est pas
 Aussi vrai que jadis , car je vois d'ordinaire
 Force Procureurs gras.



LE TURBOT , LA SOLE , LA BALEINE.

MESSIRE le Turbot vantait sa taille énorme
 A la Sole qu'il effrayait ;
 La Baleine , qui l'entendait ,
 Riait du Glorieux & de sa mince forme.
 Ne te vante jamais : mais veux-tu te vanter ?
 Prends garde à qui peut t'écouter.



LE RAT QUI MEURT DANS UN PATÉ.

CERTAIN Rat décrépît, nommé Ronge-Lardus,
(Tant il avait rongé de lard dans sa jeunesse,)
Au Cocyte des Rats conduit par la vicilleffe,
Tout prêt à le passer, disait son *In manus*.
De ces eaux que deux fois nul Rat n'a jamais vues (1),
Déjà l'affreux Caron, aux oreilles pointues,
A la longue queue, au poil gris,
Dans sa main engriffée ayant repris la rame,
Sur son fatal esquif l'appelait à grands cris (2).

Déjà l'Atropos des Souris,
De ses cruelles dents allait couper la trame,
Qu'à ce Doyen des Rats, dans la France nourris,
Filaient les doigts velus d'une autre Lachesis.
Combien, hélas! combien des ans l'injure extrême
Rendait ce malheureux différent de lui-même (3)!
Ce n'était plus ce Rat, plus vif qu'un Ecureuil,
Qui des caves aux toits volait en un clin-d'œil;

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts.

RAC. PHÈDRE.

(2) Je vois déjà la rame & la barque fatale,
J'entens le vieux Nocher sur la rive infernale:
Impatient, il crie: On t'attend ici-bas,
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas.

ALCESTE.

(3) *Quantùm mutatus ab illo*

Hectore.

332 POÉSIES DIVERSES.

Cet écornifleur de fromage ,
 Redouté dans tous les celliers ,
 Des granges le fléau , l'effroi des colombiers ,
 Cè Rat si gras aux dépens du Village.
 Il ne lui restait plus qu'une griffe & trois dents ,
 Qu'un corps desséché par les ans ,
 Et plus encor par la famine ;
 Avec peine il traînait sa maigre & longue échine.
 Sous la faulx de la mort , qui prête à l'immoler...
 Tout beau, prenons un style un peu moins honorable,
 En bon Français ne pouvant plus voler
 De quoi calmer sa faim insatiable ,
 Loin d'en frémir , loin de se désoler ,
 En Rat prudent , & même en homme raisonnable ,
 Il tâchait de s'en consoler.
 Mourons , se disait-il , allons revoir nos Pères ,
 Finissons notre vie , ou plutôt nos misères :
 Dans l'état où je suis , goutteux , cassé , perclus ,
 N'ayant plus que les os de la peau revêtus ,
 Puis-je encor désirer de vivre ?
 Eh ! pourquoi prolonger mes maux de quelques jours ?
 Il vaut mieux que la mort en abrège le cours ,
 Puisqu'enfin elle doit les suivre.
 Dois-je , hélas ! dans ces murs , témoins de mes
 exploits ,
 Et qui m'ont vu braver les Matoux tant de fois ,
 Attendre , qu'en allant chercher le moindre vivre ,
 Bientôt ma faiblesse me livre
 Aux dents du plus petit minet ,
 Dont je ferais , ô Ciel ! la fable & le jouet ?

Jadis , en le rongéant , j'ai lu dans certain Livre
 Du Curé , que la mort est l'instant du repos ;
 Viens donc , ô mort ! je t'attends en héros.
 Lors , d'un cochon bien gras , une cuisse empâtée ,
 Fut près du moribond , par hasard apportée ,
 Sur le bord du tombeau , le Rat
 Avait encor de l'odorat ,
 Du fumet du jambon sa narine est frappée.
 Oh ! oh ! dit-il , quelle heureuse lipée !
 Je serais un grand sot , si je mourais de faim ,
 Le museau sur un mets si fin.
 On peut bien affronter la mort avec vaillance ,
 Quand on ne prévoit pas pouvoir s'en garantir ;
 Mais quand on trouve un moyen de la fuir ,
 Je crois , ma foi , qu'en conscience
 On doit promptement le saisir :
 Voilà pour vous une rude nasarde ,
 Monsieur Caron , vous en tenez ;
 Vous comptiez me happer , mais ce pâté retarde
 Mon départ pour la barque où vous vous démenez :
 Et vous , Madame la camarde ,
 Vous avez un bon pié-de-nez.
 Tout en raillant la mort par ces mots effrénés ,
 Il se traîne à sa chère proie ,
 De ses yeux éraillés la lorgne avidement ;
 Enfin , il fond sur elle avec autant de joie
 Que le Grec affamé sur les trésors de Troie.
 Le Pâté frais cède aisément
 A ses mâchoires émoussées ,
 Mais qui , dans ce moment ,

334 POÉSIES DIVERSES.

Par la faim étaient aiguïfées.
 D'abord très-prompement
 Il ouvre la première croûte ;
 Il entre , & puis beaucoup plus lentement ,
 Au milieu du jambon il se perce une route.
 Il le voulait creuser apparemment ,
 Ainsi qu'une carrière en voûte ,
 Et s'y faire un appartement :
 Mais il avint tout autrement ,
 Il y trouva son cimetière ;
 Car il s'emplit d'une telle manière ;
 Et de croûte & de Porc , étouffante matière ,
 Que , son faible estomac tout-à-coup se rompant ,
 Son ame sortit en sifflant ;
 Il sentit dans ses yeux expirer la lumière ,
 Et pour lui le jambon fut de la mort-aux-Rats.
 On dit que , quand il fut là-bas ,
 Le Rat Minos , dressant sa moustache infernale ;
 Lui fit cette mercuriale :
 Eh bien ! aux arrêts du trépas ;
 Imbécille animal , tu croyais te soustraire ;
 Mais tu vois maintenant qu'à sa faulx meurtrière ,
 Tous les soins des mortels ne les dérobent pas :
 On évite la fouricière ,
 Mais c'est pour tomber dans des lacs.
 Tel , craignant de périr sous l'horrible tonnerre
 Que lance le Dieu des combats ,
 Vendit son Régiment , & resta dans sa Terre ;
 Un perfide assassin l'égorge entre ses draps ;
 Quand on croit fuir la mort , on se jette en ses bras.

J'ADOpte la leçon de ce Juge sévère ,
 Et j'y joins , pour ma part , ce précepte certain ,
 Que l'excès de la bonne chère
 Est aussi fatal que la faim.

MAIS j'entends un Censeur, qui me crie aux oreilles ;
 Oh ! contez plus sommairement ;
 Car *Lafontaine* , alsûrément ,
 N'a point fait de Fables pareilles ,
 Pour la longueur. J'en conviens ; mais aussi
 L'événement que je rapporte ici ,
 N'est pas un conte en l'air ; c'est la tragique histoire
 D'un Rat-de-cave , hélas ! de sinistre mémoire ,
 Qu'un heureux coup du sort , qui n'est pas le
 premier ,
 Prêt à mourir de faim , rendit gros Financier.
 Pour réparer le temps de sa longue détresse ,
 Notre gourmand se livre aux festins , à l'ivresse ,
 Mange comme un Prélat , boit comme un Tem-
 plier ,
 Meurt d'indigestion. Digne mort d'un Fermier !



LE LOUP ET LE BERGER.

IL faut avouer que ces Loups,
Sont des bêtes bien scélérates ;
Aussi de l'Angleterre on les a chassés tous ;
Les Loups à quatre pieds, car pour ceux à deux pattes,
Il en est là, ma foi, tout autant que chez nous.

CERTAIN Loup quadrupède, en une Bergerie,
Qu'il vit ouverte, entra soudain.
Mais il n'avait pas vu Guillot & son gourdin,
Son fils, son frère & son mâtin,
Qui lui barrèrent la sortie.
Le larron, pour sauver sa vie,
S'avisa de ce tour malin.

Je ne viens point ici dans un mauvais dessein,
J'ai quitté, grace au Ciel, mon humeur carnacière ;
J'ai fait vœu de Bénédictin ;
La chair m'est défendue, & cette année entière,
J'observe l'abstinence exacte & régulière :
Comme mes Confrères gloutons
Raillent ma prudhommie & veulent me séduire,
Je venais m'enfermer avec que vos moutons ;
Au bien, par leur exemple, ils peuvent me conduire :
Et j'espère, auprès d'eux, par votre instruction,
Achever ma conversion.

Preuve que ces discours ne sont pas gasconnades,
Soyez bien averti que ce soir nos coquins,
Derrière

Derrière ces arbres voisins ,
 Vous dresseront des embuscades.
 Oui , dit Guillot , si je m'en croi ,
 Tu venais pour me trahir , moi.

Si je t'en crois , tu viens trahir tes Camarades ;
 D'une ou d'autre façon , tu mérites la mort.

Disant ces mots , il vous l'assomme.

Les traîtres devraient tous avoir un pareil sort ;
 C'est ainsi qu'autrefois on les traitait à Rome.
 Beaux jours de l'Univers , qu'êtes-vous devenus ?
 Le monde a-t-il encor quelques Fabricius ?



LE RENARD moralisant.

C E Loup me rappelle un Renard,
De fourberie au moins égale,
Qui par certain Manant pris dans un traquenard,
Crut en vain le toucher par un trait de morale.
Il prétendait que l'homme, en lui donnant la mort,
Soi-même se jugeoit digne d'un pareil sort.
Car, disait-il, la Loi doit être générale.
Nous mangeons les poulets par même abus que vous;
Du moins, tout cruels que nous sommes,
Nous ne dévorons pas les Renards comme nous.
Vous, Hommes, vous vivez du sang des autres
Hommes.
Dans le fond d'un autre Univers,
Vous placez les antropophages.
Hélas ! ils sont ici plus qu'au delà des mers,
Et l'Amérique en ses déserts
Renferme encor les moins sauvages.
Etait-ce un mauvais raisonneur ?
Je le voudrais pour notre honneur.



LE CHIEN ET LE CHAT.

GRIFFART, c'était le nom d'un vieux Matou,
 Le plus rusé, le plus adroit Filou,
 Un vrai Cartouche, un Mandrin en personne.
 Viande, poisson, fromage, lait,
 Rien n'était à l'abri de sa patte fripponne;
 Tout était bon pour sa gueule gloutonne,
 Ce qu'il trouvait, il l'avalait.
 Certain jour, à travers les barreaux de l'armoire,
 Son ordinaire observatoire,
 Il lorgnoit deux pigeons bien rôtis, bien bardés,
 Et du matin pour le souper gardés.
 Le scélérat à la porte s'élance,
 S'y pend, l'agite, la balance,
 Ensuite d'une patte écarte les battans,
 Puis il glisse l'autre en dedans,
 Pouffe & fait tant, qu'à la fin il s'avance,
 Jusqu'au loquet qu'il lève, & qui s'ouvre à l'in-
 tant;
 Il entre, & d'un Pigeon s'étant rempli la pance,
 Fait signe au petit Chien d'en venir faire autant.
 Mignard était un Chien fort sage,
 Mais l'exemple fut si tentant,
 Qu'enfin sa vertu fit naufrage :
 Hélas ! il s'en mordit les doigts dans le moment,
 Car, à peine était-il entré dedans l'armoire;
 Le croirez-vous, ô siècles ! ô mémoire !

340 POÉSIES DIVERSES.

Le traître Chat , sur lui , la porte repoussa ,
Et l'enferma
Vous jugez aisément que , l'Epagneul en cage ;
N'osa pas toucher à sa part ;
On le crut cependant seul auteur du dommage
Et l'on fessa monsieur Mignard.

DANS tous les temps , ce fut l'usage
Qu'un Novice frippon payât pour les Profès ;
De ce métier , le dur apprentissage ,
En devrait seul dégoûter à jamais.



PLUTUS ET THÉMIS (1).

DU bandeau de Plutus, comme on vient de le lire ,

Quand l'Amour se fut emparé ,
 Plutus , quoique fort laid , coquet jusqu'au délire ,
 Sans bandeau se crut déparé ;
 On prétend donc que le bon Sire
 D'un autre se voulut pourvoir ,
 A quelque prix qu'il pût l'avoir.

Son choix en fut aisé , car dans tout l'Empirée ,
 On n'en comptait plus qu'un , c'était celui d'Astrée.
 Notre aveugle eût voulu pouvoir l'escamoter ,
 Pour épargner la grosse somme ,
 Dont il prévoyait trop qu'il faudrait l'acheter.
 Le Financier des Dieux n'est pas trop honnête
 homme ;

Jugez des nôtres. Mais heureusement aussi
 N'est-il pas plus vaillant qu'ils ne le sont ici.
 Il craignit de Thémis la redoutable épée ,
 Dans le sang des Filous , à toute heure trempée ;
 Et qu'on n'émouffait point encor
 Sur les casques d'argent & les boucliers d'or.

(1) Cette Fable ou Allégorie en suppose une précédente ,
 que nous n'avons point retrouvée.

Note de l'Éditeur.





A L L É G O R I E.

V É N U S E T M A R S.

LE Mystère voilait ces ardeurs mutuelles ,
 Qui venaient d'unir Mars à la Reine des Belles ;
 Quand ce Dieu , se rendant aux besoins de sa Cour ,
 Par un de ces devoirs tant maudits de l'Amour ,
 Partit pour les Monts de la Thrace ;
 Le cœur de la Déesse y volait sur sa trace ,
 Mais le sien à Paphos demeurait en retour.

 Déjà de sa cruelle absence ,
 Les regrets de Vénus comptaient le second jour :
 Livrée à son impatience ,
 Et redoutant un long séjour ,
 Son fils lui conseilla l'indiscrete entreprise
 De faire à son Amant une aimable surprise.
 Soudain ses trois Dames d'atour ,
 Les Graces , galamment attachent sa ceinture ,
 Ce tissu merveilleux , son unique parure ,
 Symbole & charme de l'Amour.

ELLE parle. Aussi-tôt des rênes éclatantes ,
 Où l'argent se marie au pourpre le plus doux ,
 Attèlent , par les mains de vingt plaisirs jaloux ,
 Ses colombes éblouissantes.
 Les yeux , enchantés & ravis ,
 Admirent , sur l'émail de leurs plumes changeantes ,

Emeraudes, saphirs, opales & rubis,
 Dont les feux rayonnans se mêlent, se divisent,
 Par cent jeux différens, toujours se reproduisent,
 A la nacre du char prêtent mille couleurs,
 Et des siennes encore embellissent les leurs.

DANS la conque qu'elle idolâtre
 Bientôt sur un coussin de lis,
 La Déesse s'élance avec son tendre fils :
 Un frein couleur de rose est dans ses doigts d'albâtre ;
 Cupidon dans ses bras les couvre de baisers,
 Lui présente ses traits si forts & si légers ;
 De mille autres Amours une troupe folâtre,
 De l'aurore, en volant, lui recueillait les pleurs,
 On semait sous le char les perles & les fleurs ;
 Des airs qu'il parfumait, ce char remplit l'espace ;
 Il arrive, & s'abaisse aux montagnes de Thrace.
 C'est là que sont forgés les homicides fers,
 Qui dévastent le monde & peuplent les Enfers.
 Quel spectacle de voir dans cette horreur obscure,
 Au fond de ces affreux cachots,
 Le chef-d'œuvre de la Nature,
 Et le brillant essain des enfans de Paphos !
 Mars, à ce doux aspect, qui l'enchanté & l'étonne,
 Enivré de plaisir, croit à peine ses yeux ;
 Il court, vole à Cypris, l'emporte sur son trône.
 Le silence un moment fut connu dans ces lieux.
 Les hideux Forgerons, voyant Vénus paraître,
 Sentent fuir les marteaux de leurs tremblantes
 mains ;

Leurs cœurs, qui, tous les jours, mécontents de
 leur être,
 Maudissaient cent fois leurs destins,
 Jamais dans leurs sombres chagrins
 N'avaient tant envié la place de leur Maître;
 Déjà tous nos Amours badins
 S'élancent dans les bras de ces géans terribles,
 Et par mille jeux enfantins,
 Tirent d'affreux fouris de leurs bouches horribles;
 Parmi les boucliers, les glaives & les dards,
 On voyait des petits Pendants
 Voltiger la maligne engeance;
 Chacun veut, en s'armant, paraître un nouveau Mars.
 Pour eux, la moindre flèche est une pique immense;
 Trois se réunissaient pour porter une lance;
 Ceux-ci vont se cacher dans de vastes cuissards,
 Ceux-là derrière une cuirasse,
 L'autre, d'un casque épais levant la lourde masse,
 Sur son front délicat porte le dur acier,
 Et dans sa profondeur il se perd tout entier (1).

(1) Ce tableau, qui n'est pas sans agrément, mais qui est
 peut-être trop long, & composé de traits un peu trop sem-
 blables, rappelle ces beaux Vers de la *Henriade*, Chant
 neuvième.

Les folâtres plaisirs, dans le sein du repos,
 Les Amours enfantins désarmaient ce Héros;
 L'un tenait sa cuirasse, encor de sang trempée,
 L'autre avait détaché sa redoutable épée,
 Et riait en tenant dans ses débiles mains,
 Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des Humains.

Note de l'Editeur.

Mais, Ciel ! quelle imprudence à jamais déplorable !

O tendres & discrets Amans ,

Qui cherchez un bonheur durable ,

Croyez-moi , dans ces doux momens ,

Hélas ! défiez-vous des plus petits enfans !

Eh ! ne voilà-t-il pas qu'une folle douzaine

De tous les cadets de l'Amour ,

En roulant au hasard un énorme tambour ,

Hors de la porte souterraine ,

Le pousse & le bat au grand jour !

A ces terribles sons , qui , réveillant la guerre ,

Font hérissier de traits la face de la terre ,

Tout l'Univers frémit , & sur l'autre de Mars

Les Dieux épouvantés ont fixé leurs regards.

Quelle surprise ! & toi , quelle fureur jalouse ,

Vulcain , embrâsa tout ton cœur ,

Quand tu vis sur ces rocs le char de ton épouse ,

Et les Ris qui battaient en chœur

La dérouté de ton honneur !

Depuis cette aventure , aux Amans si cruelle ,

Les Guerriers n'ont jamais pu cacher leur amour ;

Vénus qui veut prouver qu'on les aime comme elle ,

Toujours chez leur Iris va mettre en sentinelle ,

Quelques plaisirs bruyans qui battent du tambour.



ALLÉGORIE.

LES DEUX HYMENS.

DEPUIS long-temps, au Ciel comme sur Terre,
Avec Hymen Amour était en guerre.
Pour terminer ce scandaleux débat,
L'Olympe entier, les Chambres assemblées,
Voulut tenir audience d'éclat.
L'Hymen chérit les causes embrouillées :
Dieu chicanneur, il prit un Avocat.
Point ne s'en trouve aux voûtes étoilées ;
Mais il obtint de prendre en ces bas lieux
Le moins bavard & le moins glorieux :
L'Amour plaida lui-même son affaire,
Et par contrat, par registre avéré,
Du Dieu d'Hymen prouva qu'il était père,
Qu'estime tendre en avait été mère ;
Mais que l'Hymen, enfant dénaturé,
Avait bientôt l'un & l'autre abjuré,
Pour reconnaître, en ses fausses tendresses,
L'Ambition & le Dieu des Richesses,
Par qui l'Ingrat s'était fait adopter.
Pourtant l'Amour, toujours plein d'indulgence,
A son Enfant permit encor d'opter,
Et de rentrer sous son obéissance ;
L'Hymen confus vint à résipiscence ;
Quand l'Avocat, se tenant insulté,
Du prompt accord qui terminait l'affaire,

Touffa trois fois , se leva de côté ,
 Trouffa sa manche , & par autorité ,
 Code , institute & maint long commentaire ,
 Obscurément prouva chose très-claire ,
 C'est qu'avant tout sur sa paternité
 Le Dieu Plutus devait être écouté ;
 Qu'on ne pouvait , sans l'ouir en justice ,
 Aux droits d'un tiers porter tel préjudice.
 Plutus parut ainsi qu'il était dit ;
 Chacun le fait , sa manie ordinaire
 Est de vouloir & de croire être père ;
 On ne dit point ni comment il s'y prit ,
 Ni quels ressorts ses amis employèrent ;
 Mais un beau jour (que l'or a de crédit !)
 A point nommé deux Hymens se trouvèrent ;
 De tant de maux le bien vint à son tour.
 L'ancien Hymen , outré de l'imposture ,
 Cède sans peine au cri de la Nature ;
 Il vint tomber aux genoux de l'Amour ,
 Et réclamant sa bonté paternelle ,
 Trouva bientôt grace devant les yeux
 Du plus humain , du plus tendre des Dieux.
 Leur union fut solide , éternelle.
 Docile en tout , ce respectueux fils ,
 A ses devoirs fut d'autant plus fidèle ,
 Qu'il se souvint de les avoir trahis.
 Sans négliger les avis de sa Mère ,
 Il prit toujours les ordres de son Père :
 Dès ce moment sa main ne voulut plus
 Former de nœuds que l'Amour n'eût tissés ,

Il n'alluma de flambeaux qu'à ses flammes ;
 Et n'enchaîna les mains qu'après les ames.
 Le faux Hymen , ce fils du Dieu de l'or ,
 Eut d'autres nœuds plus recherchés encor.
 Mais il convient de faire la peinture
 De sa grotesque & bizarre structure.
 D'un vrai Satyre il avait la figure ;
 Le teint , le front ; mais , hélas ! rien de plus.
 Ventre arrondi , propos dur & farouche ,
 Regret dans l'ame , & plainte dans la bouche ,
 Les yeux hagards , quoique toujours battus.
 A ses Autels on prend chaînes dorées ,
 Mais leurs chaînons grossiers & trop ouverts ,
 Pesans fardeaux pour les mains déchirées ,
 Ne peuvent pas , avec leurs larges fers ,
 Serrer les cœurs , qui passent au travers.
 Grace à son train , à sa table , à son faste ,
 Il s'est acquis un domaine très-vaste ;
 Le bon Plutus , avançant tous les frais ,
 Lui va par-tout acheter des fujets.
 La Cour , la Ville , & même le Village ,
 Pour ses ducats , viennent lui rendre hommage.

L'Hymen cornu qui fait qu'un Avocat
 Fit sa fortune , a par reconnaissance ,
 Dans le Palais choisi sa résidence :
 C'est là qu'il brille avec le plus d'éclat ;
 Il l'a nommé centre de son Etat :
 Greffiers , Huissiers , Avocats , Commissaires ,
 Sont ses Suppôts , ses Prêtres ordinaires.

Mais c'est sur-tout à ses chers Procureurs,
Que le Dieu-Cerf prodigue ses faveurs.

De bonne foi pourtant, il faut vous dire,
Qu'il n'est au fond qu'un Prince sans Empire;
Un Roi de nom; car jusques aujourd'hui
Il n'a jamais été Maître chez lui.
On le maudit, le siffle, le brocarde,
Chacun se plaît à le pousser à bout,
Il en reçoit sur la tête & par-tout;
Le moindre Clerc lui donne sa nazarde.
C'est pour cacher tous les honteux affronts,
Dont ses sujets voyaient charger leurs fronts,
Qu'il inventa perruques monstrueuses,
Bonnets à corne & chapeau détrouffé,
Couvercle adroit des têtes raboteuses,
Et de tout Chef, comme le sien, blessé.
Tambour battant l'Amour vengeur le mène;
Et jour & nuit avec ses Favoris,
Il vient par-tout chasser sur son domaine;
Il lui ravit colombes par douzaine,
Et les attèle au beau char de Cypris.
Plus n'en dirai sur ce point davantage;
J'ai demeuré si long-temps dans Paris,
Qu'il faut bien plaindre un peu ces bons Maris.
Les plaindre? moi? Par ma foi, non. J'en ris:
L'Amour fait bien de venger son outrage;
Aux vrais Amans ils dérobaient leur prix,
Ils voulaient prendre; eh bien! on leur a pris.

AMOUR, Amour, si jamais on m'enchaîne,
Ton tendre fils sera seul mon vainqueur !
Au faux Hymen, jurant mépris & haine,
J'adresse au vrai tous les vœux de mon cœur.
Tu le fais bien, j'en fus toujours l'Apôtre;
En attendant qu'il comble mon bonheur,
Amour, amour, fais-moi souvent l'honneur
De m'employer à te venger de l'autre !





L E T T R E
D E M. M É T A S T A S E
A M. D E B E L L O Y ;
A U S U J E T D E Z E L M I R E .

Vienna, 7 Augusto 1762. A Vienne, le 7 Août 1762.

VIVA la Valorosa
sorella del nostro Tito !
Ella à fattala più nobile
apologia, anzi la più lo-
devole vendetta del suo
oppresso fratello. Me ne
congratulo , gentilissi-
mo signore de Belloy ,
e con esso voi , e con me
medesimo , superbo di
veder verificati i miei
prognostici. O letta , e
riletta questa vostra nuo-
va fatica , non solo col
solito piacere con cui
leggo ogni vostro com-
ponimento, ma con quel-

VI V E l'excellente
sœur de notre Titus !
Elle a fait la plus noble
apologie de son frère
opprimé , & l'a vengé
de la manière la plus
glorieuse. Je m'en fé-
licite , Monsieur , &
vous avec moi , fier
de voir mes augures
accomplis. J'ai lu &
relu votre nouvelle
Pièce, non-seulement
avec le plaisir que j'ai
à lire tout ce qui sort de
votre plume, mais en-
core avec l'enchan-

lo ancora di vedere in essa insingato il mio genio , che desidera nella Poesia Dramatica quella vivacità attiva ch'è dovuta al Teatro , e non l'ozio d'una ambiziosa eloquenza usurpata alla cattedra. Continuate col medesimo fervore ad aggiungere nuovo ornamento alla Melpomene Francese , alle grandi bellezze della quale non iscemera certamente gli universali meriti applausi qualche augmentazione di moto , e di spettacolo , misurati dal prudente compasso di savio & eccellente scrittore. Senza bisogno di cercarlo fra gli stranieri , avete nella Patria un grande antesignano da seguirare. Il vostro (o per meglio dire , (il nostro Signore Voltaire , poiche

i

ment de voir la conformité de vos idées & des miennes sur la Poésie Dramatique , dans laquelle je desire cette vivacité d'action qui convient au Théâtre , & non la tranquillité d'une éloquence froidement majestueuse , usurpée sur la Chaire. Continuez avec la même ardeur , à ajouter de nouveaux ornemens à la Melpomène Française. Ses grandes beautés , enrichies de quelque augmentation dans l'action & dans la pompe du Spectacle , entraîneront des applaudissemens universels , lorsqu'un Ecrivain sage & supérieur saura mesurer au compas de la prudence ces innovations

tions

i suoi pari appartengono in solidum a tutta l'umanità). Il nostro dunque Signore Voltaire, si è dichiarato da lungo tempo superiore a gli aridi, e pedanteschi rigori de' Gianfenisti di Parnaso: e con l'autorità d'un tal condottiere ormai il cammino è sicuro.

Vi sono gratissimo dell' esemplare che vi è piaciuto inviarmi della nuova vostra Tragedia: ò consegnati gli altri due esattamente al loro destino, & ò pregato il S. Conte Durazzo di suggerirmi qualche occasione, per inviarvi la Cle-

tions nécessaires, sans le chercher en terre étrangère, vous avez dans votre Patrie un grand modèle à imiter. Votre, ou pour mieux dire, notre M. de Voltaire, (car les pareils appartiennent à l'humanité entière). Notre M. de Voltaire, dis-je, s'est mis depuis long-temps au dessus du rigorisme aride & pédantesque des Janfénistes du Parnasse, & désormais la route sera sûre sous un tel guide.

Je vous remercie de l'exemplaire de votre nouvelle Tragedie. J'ai remis exactement les deux autres à leur destination, & j'ai prié M. le Comte Durazzo de me procurer quelque occasion de vous faire tenir Clélie, que

*lia che dimandate: Egli
 si è volontariamente in-
 caricato di questa cura,
 e non dubito che l'ese-
 guirà.*

*Jo non à mai scritto
 l'Idomeneo, ne so donde
 sia nata simil ciancia.
 Avrei ormai bisogno, e
 voglia di conversar più
 con gli amici che con le
 Muse, ma l'adorabile
 mia Sovrana non mi
 concede ancora quest'
 ozio, per altro meritato:
 onde non vi maraviglia-
 te, s'io son laconico, e
 tardo. Commandatemi,
 credietemi veramente,*

*Il vostro umillimo & bbedien-
 tissimo Servitore,*


PIETRO METASTASIO.

vous me demandez. Il
 s'est chargé de ce foin
 avec plaisir, & je ne
 doute point qu'il ne
 remplisse cet engage-
 ment.

Je n'ai jamais traité
 le sujet d'Idoménée, &
 j'ignore ce qui a pu
 donner lieu à ce faux
 bruit; j'aurais mainte-
 nant plus de besoin &
 de desir de m'entrete-
 nir avec mes amis qu'a-
 vec les Muses; mais
 l'Impératrice, mon
 adorable Souveraine,
 ne m'accorde pas en-
 core ce loisir, mérité
 par mes travaux. Ainsi
 ne soyez point surpris
 si je suis laconique &
 lent à vous répondre.
 Ordonnez, & croyez-
 moi véritablement,

Votre très-humble & très-
 obéissant Serviteur,

PIERRE MÉTASTASE.



LETTRE

DE M. DE BELLOY

A M. DE VOLTAIRE.

Vous devez connaître depuis long-temps, Monsieur, combien tout ce qui vous intéresse est en droit de m'affecter vivement. Je n'ai jamais conçu, même dès ma première jeunesse, que l'on pût se croire né pour les lettres lorsqu'on n'éprouvait pas, pour vos Ouvrages, le goût le plus passionné : j'ai toujours regardé ce goût comme le sceau du génie. Peut-être vous rappellerez-vous une Epître en vers que j'eus l'honneur de vous adresser dans un temps où le Public n'avait pas encore réparé l'indigne accueil qu'il avait fait à votre Tragédie de *Sémiramis* : j'osais penser, sentir, & dire alors ce que tout le monde s'est fait gloire de penser, de sentir & de dire deux ans après.

Aujourd'hui, ce n'est pas le Public entier, ce n'est pas le cri général qui s'élève contre votre nouveau Drame. Cependant, je n'ai pu voir, sans chagrin, l'indécence avec laquelle on en a reçu la première représentation. Il

est vrai, que dans celles qui l'ont suivie, la voix des Connaisseurs & celle des Gens honnêtes l'a un peu emporté sur les rumeurs de la cabale & du mauvais goût : mais les propos des Beaux-Esprits & d'une partie du beau monde ont toujours été aussi révoltans. *Ce babil éternel qui dit tout & ne prouve rien* ; cette connaissance superficielle & cette ignorance profonde de l'Art Dramatique, jointes à la fureur d'en juger sans appel : cette fausse subtilité, qu'on appelle *justesse d'esprit*, qui veut tout disséquer, tout analyser, tout quintessencier, anéantissent goût, sentiment & raison même. On vient à une Tragédie, bien endurci, bien aguerri contre le beau & le pathétique : on n'a d'autre objet que de chercher dans les meilleures Scènes quelques prétendus défauts, dont la découverte peut faire honneur le soir dans un souper.

Le croirez-vous, Monsieur ! on vous a jugé aussi lestement que l'on jugerait un de ces écoliers qui nous apportent un porte-feuille de Tragédies, en sortant du Collège. Deux ou trois négligences,

Quas aut incuria fudit,

Aut humana parùm cavit natura,

ont suffi à quelques gens, pour leur faire condamner un Drame entier, & le Drame d'un

Grand Maître , à qui cinquante ans de gloire pouvaient donner des privilèges. On vous a chicané sur la Langue , vous, *Voltaire* !... *Proh pudor* !... & je ne doute pas que plusieurs de nos Journalistes ne vous donnent bientôt de nouvelles leçons de Français. Un d'eux , à ce que l'on m'assûre , soutint , il y a quelques mois , que la *Henriade* était mal écrite , & s'imagina avoir prouvé qu'il n'y avait pas un vers passable dans toute la magnifique description du combat de d'*Ailly* contre son fils. Cet homme n'est assurément ni Poëte, ni Grammairien.

Je m'apperçois que ces pointilleries minutieuses sur la Langue sont aujourd'hui le grand fonds de boutique de nos Faiseurs de feuilles. Malheureusement pour eux, c'est aussi le grand fond de leurs erreurs & de leurs sottises. Les pauvres Lecteurs en emportent leur bonne provision. Les gens du monde , qui ne savent guère leur Langue par principes , sont ordinairement les dupes de ces chicanes absurdes. Chaque cercle de la bonne compagnie a son connaisseur en titre ; chaque Société Bourgeoise a son *Puriste*, qui décide, qui tranche, qui cite à tout propos les règles qu'il ignore. Il faudrait sans cesse ramener ces Docteurs aux premiers élémens ; il faudrait avoir toujours à la main les tropes de *du Marfais* , &

expliquer ce que c'est qu'une *synecdoque*, une *métonymie*.

Grands mots que *Pradon* croit des termes de Chymie.

Il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître pédant soi-même. Qu'ils exercent leur critique ridicule sur les Ouvrages d'un jeune Auteur, ce n'est pas du moins une présomption bien grande : mais, pour vous traiter de la même manière, ils ont besoin de l'ignorance la plus courageuse. Au reste, il y a longtemps que l'on dit que les petits talens, trop multipliés, étouffent les grands. Tout l'esprit de ce siècle est en monnoie, les pièces d'or ne se trouvent plus.

Je ferais un volume, au lieu d'une Lettre, si je voulais compter tous les abus dont nous avons à gémir. Le plus fâcheux de tous est l'abus de la Philosophie : car ce sont les meilleures choses dont l'abus est le plus funeste. J'ai combattu celui-ci avec un peu de vivacité dans les vers que je vous envoie. Et en effet, comment voir de sang froid tous les Arts désolés par cette fourmillière de petits *Philosophans* (1) qui nous assaillent de toutes parts.

(1) Ce terme est imité du mot Italien *Filosofanti*, par lequel on désigne, en cette Langue, les singes des Philosophes.

Mais j'ai eu grand soin , dans ce siècle des équivoques , de bien distinguer la véritable Philosophie , la Philosophie du génie , la vôtre , Monsieur , celle des *Montesquieu* , des *Buffon* , des d'*Alenbert* , d'avec cette Philosophie du froid bel-esprit , qui est si pauvre , si mesquine , si sèche , à qui l'on fait grace , en la nommant le squelette de la raison , & qui en est à peine l'ombre. Ceux qui la suivent ne manquent pas , aussi-tôt qu'on les attaque , de se mettre à couvert derrière les Grands Hommes qu'ils croient imiter , & de seindre qu'ils font cause commune avec eux. Ils ont voulu me jouer ce tour à propos de quelques vers du *Siège de Calais* , sur les *Cosmopolites* : mais ils n'ont pas réussi. Les vrais Philosophes , en prêchant l'amour du genre humain , recommandent un amour de préférence pour nos compatriotes , nos amis & nos parens. Ils n'ont jamais dit qu'un Français dût aimer également son Roi , son Père , & un Hottentot. C'est dans leurs écrits que j'ai puisé la morale renfermée dans ces vers :

Le lien fraternel qui joint tous les Humains ,
Se ferre en chaque Etat par d'autres nœuds plus
saints.

Aussi ces véritables Philosophes ne se font

pas crus blessés par un portrait où leurs faux Imitateurs ont pu se reconnaître. C'est un petit avis où je n'avais pas mis d'adresse ; tant pis pour ceux qui y ont mis la leur.

Mais je vous distrais trop long-temps, Monsieur ; je finis, en vous demandant encore des modèles de la bonne Tragédie. Croyez qu'en dépit des cabales, vos Élèves trouveront toujours à profiter dans les Drames que vous voudrez bien faire pour eux. O mon Maître ! voyez combien vos leçons & vos exemples nous sont encore nécessaires ! J'ai un titre sans doute, pour vous en demander ; j'en ai besoin plus que personne.



V E R S

*Sur la première Représentation de la Tragédie
des SCYTHES.*

O vous ! dont la jeunesse est chère à *Melpomène* ,
Et qui , vous disputant les honneurs de la scène ,
Du *Sophocle* Français suivez de loin les pas ;
Contre lui l'Ignorance a déchaîné la Haine ,
Vous les laissez rugir , & vous ne parlez pas !

Comme le *Sophocle* d'Athènes (1) ,
Ne va-t-il dans ses fils trouver que des ingrats ?
Osez donc démentir l'injuste Renommée ;
C'est à vous d'étouffer l'envie & ses clameurs ,
De montrer tout *Voltaire* à ses Persécuteurs ,
Et d'élever pour lui la voix qu'il a formée.

PATRIE , ouvre les yeux & venge ton affront.

Vois que ces scandaleux outrages
N'atteignent point *Voltaire* , & tombent sur ton
front.

Défends l'homme immortel qu'ont admiré les Sages ,
L'homme qu'à notre siècle envieront tous les âges ,

(1) Les fils de *Sophocle* voulurent le faire interdire à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Pour toute défense, il lut à ses Juges quelques morceaux de l'*Œdipe à Colone*, qu'il composait alors. Les Juges & le Peuple le ramenèrent chez lui en triomphe.

Qui t'élève au dessus de cent Peuples divers ,
 L'homme par qui la France éclaira l'Univers.
 Tel que l'astre de feu , centre éclatant du monde ,
 L'ame de la Nature & le père des jours ,
 Voit autour des torrens de sa flamme profonde ,
 Les globes ténébreux qu'il anime & féconde ,
 Lui rendre hommage dans leur cours :
 Dans la sphère des Arts , tel fut toujours *Voltaire* ;
 Les couvrant tous de sa lumière ,
 Les échauffant par ses regards ,
 De son feu créateur la puissante influence ,
 Cette vaste clarté de son génie immense ,
 Les fit , sur nos climats , briller de toutes parts ;
 C'est par lui que leur chute est encor différée ,
 C'est lui dont le déclin prolonge leur soirée.

HÉLAS ! chaque moment affaiblit leur splendeur ;
 L'esprit même s'éteint sous la froide manie
 Qu'inspire la Philosophie ,
 Ou plutôt son vain nom , son fantôme imposteur ,
 Tyran de tous les Arts , tandis qu'elle est leur sœur.
 Comme eux , fille de la Nature ,
 Elle fut dans la Grèce admise en leur berceau ;
 Et , par les mains d'*Homère* , empruntant leur parure ,
 Elle leur prêta son flambeau.
 Avec elle appelés dans les champs d'Aufonie ,
 L'art du fier *Démosthène* , & l'art plus séducteur
 Qu'*Hésiode* surprit aux Nymphes d'Aonie ,
 Sur elle ont épandu leur éclat enchanteur ,
 Sur elle ont établi leur force & leur grandeur.

Loin d'arrêter l'effor de leur brillante audace ,
Elle se renfermait dans son juste horizon :
Et , relâchant pour eux le frein de la Raison ,
Leurs sublimes écarts à ses yeux trouvaient grace.
On la voyait fourire aux jeux d'*Anacréon* ;
Ou , se mêlant à ceux d'*Horace* ,
Livrer sa tête altière aux fleurs de *Cicéron* :
Socrate fut former *Euripide* & *Platon* ;
Aristote se plut à marcher sur sa trace ,
Ses pas applanissaient les sentiers d'*Hélicon* ,
Ses mains ôtaient l'épine aux roses du Parnasse.

Toi qui , par d'étonnans destins ,
Fais revivre en toi seul tous ces Hommes divins :
Ton ame est le foyer qui concentre les flammes ,
Dont les rayons épars ont embrasé leurs ames :
Vois pourtant quelle nuit menace un jour si beau ;
Plains les Arts accablés du plus mortel fléau.
Une raison pédante , armant son bras rigide ,
D'un compas destructeur , d'une règle homicide ,
Les fait languissamment pencher vers leur tombeau.
L'avare dureté de son régime aride
Glace , énerve , appauvrit , dessèche l'Art des Vers :
On contraint le Génie en sa course rapide ;
On lui trace son vol , on lui montre des fers. . . .
Arrêtez , insensés : quelle fureur vous guide ?
Ah ! songez qu'on le tue alors qu'on l'intimide.

O *Voltaire* ! du moins ta noble fermeté
Maintenait de notre Art les droits , la liberté ,

Contre le joug pesant d'une fausse sagesse :
Cet arbre mutilé , qu'elle effeuille sans cesse ,
Te voyait réparer tous ses honneurs détruits ,
Et charger ses rameaux de verdure & de fruits :
Mais elle vient sur toi d'exercer sa rudesse.
Le goût qu'elle asservit , & dont son âpreté
Emousse la délicatesse ,
Comme un luxe insensé condamne ta richesse ,
Et ta sage simplicité
Comme une indigente faiblesse.
A ce goût corrompu tu dois l'indignité ,
Dont gémira long-temps mon cœur épouvanté.

FRANÇAIS ! quoi ! votre *Homère* , en sa mâle vieillesse ,
Epreuve d'un affront la basse cruauté ?
Ah ! quand il serait vrai que cette loi si dure ,
De l'aveugle nécessité
Rendît son sang moins vif , & sa marche moins sûre ;
Si son génie enfin payait à la Nature
Le tribut de l'humanité ;
Ne pourrait-il être homme avec impunité ?
Il faudrait le pleurer , & non lui faire injure.

QUE dis-je ? ... Il est toujours au dessus de l'humain.
Animé d'un souffle divin ,
Soixante & treize hivers n'ont pu glacer sa veine ;
Nous voyons chaque jour s'accroître sous sa main
Les trésors de l'Histoire & ceux de *Melpomène*.
Lisez ce Drame enfin qu'on aime à décrier ,

Lisez , & , pour juger son père ,
Cherchez un seul mortel dans l'Univers entier ,
Qui , tant de fois vainqueur en sa longue carrière ,
Puisse montrer encor cette vigueur si fière
Que ce nerveux *Entelle* (1) ose nous déployer.
Ah ! puisqu'il est toujours tel qu'on l'a vu paraître ,
Toujours le premier des humains
Qu'autour de son berceau les Cieux avaient fait
naître ,
Loin d'arracher la palme à ses heureuses mains ,
Quel grand cœur en secret n'aspire à ses destins ?

VIENS lui rapporter ton hommage ,
Peuple doux & charmant , peut-être un peu volage ,
Mais toujours juste au fond du cœur :
J'aime à te voir sur-tout inconstant pour l'erreur ;
Dans ses pièges long-temps jamais on ne t'engage.
Le mérite avili , que le caprice outrage ,
S'il appelle à ton ame , est sûr d'être vainqueur.
Eh ! qui doit mieux jouir de ce noble avantage
Qu'un mortel , dont ta gloire est l'immortel ouvrage ,
Dont nul autre jamais ne ceindra le laurier ,
Qui n'eut point de rival , & n'a point d'héritier ?

Pardonne au moins à mon courage ,
Si ton honneur l'excite à la témérité ;
Si j'ose du reproche imiter le langage :
Je fais quels droits sur moi se donna ta bonté ,
Et les faveurs de ma Patrie
Ont doublé les devoirs de mon ame attendrie :

(1) Vieil Athlète , célébré dans *Virgile*.

Mais, pour prix d'un bienfait que j'ai peu mérité,
Mon cœur reconnaissant t'a dû la vérité.

Elle te crie, hélas ! que le siècle où nous sommes

Doit, en voyant sa pauvreté,

Ménager & chérir le reste des Grands Hommes !

Aime encor ton *Sophocle*, ainsi qu'en son prin-
temps ;

Lorsqu'on a son génie, on est jeune à cent ans.



L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE BELLOY.

A Ferney , le 19 Avril 1767.

JE suis bien touché, Monsieur, de vos sentimens nobles, de votre Lettre, & de vos Vers. Il n'y a point de Pièce de Théâtre qui ait excité en moi tant de sensibilité. Vous faites plus d'honneur à la Littérature, que tous les ne peuvent lui faire de honte. On reconnoît bien en vous le véritable talent. Il ressemble parfaitement au portrait que S. Paul fait de la Charité; il la peint indulgente, pleine de bonté, & exempte d'envie. C'est le meilleur morceau de S. Paul, sans contredit; & vous me pardonnerez de vous citer un Apôtre le saint jour de Pâques.

Il est vrai que nos Beaux Arts penchent un peu vers leur chute; mais ce qui me console, c'est que vous êtes jeune, & que vous aurez tout le temps de former des Auteurs & des Acteurs. Les Vers que vous m'envoyez sont charmans. J'ai avec moi Monsieur & Madame de la Harpe, qui en sentent tout le prix, aussi-

bien que ma Nièce. Il y a long-temps que nous aurions joué le Siège de Calais sur notre petit Théâtre de Ferney , si notre compagnie eût été plus nombreuse ; nous ne pouvons , malheureusement , jouer que des Pièces où il y a peu d'Acteurs. M. de Chabanon va venir chez nous avec une Tragédie ; nous la jouerons , & dès que vous aurez donné la Comtesse de Vergy , notre petit Théâtre s'en fera. On ne s'est pas mal tiré de la Partie de Chasse de Henri IV , de M. Collé. Où est le temps que je n'avais que soixante & dix ans ! je vous assure que je jouais les Vieillards parfaitement ; ma Nièce faisait verser des larmes , & c'est-là le grand point.. Pour Monsieur & Madame de la Harpe , je ne connais point de plus grands Acteurs , sans exception.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylonie croissent entre nos montagnes de Scythie ; mais ce sont des ananas, cultivés à l'ombre dans une serre, loin de votre brillant Soleil.

Adieu , Monsieur ; vous me faites aimer plus que jamais les Arts, que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je vous aime ; je vous estime trop , pour employer ici les vaines formules ordinaires , qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié.

LETTRE

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE BELLOY (1).

A Ferney , le 21 Mai.

J'AI eu la hardiesse , Monsieur , de me faire Acteur dans ma soixante-quatorzième année. De jeunes gens & de jeunes femmes ont corrompu ma vieillesse. Je n'ai pas soutenu la fatigue aussi-bien qu'eux , & j'en ai été malade ; c'est ce qui a retardé un peu les tendres & sincères remerciemens que vous doit un cœur pénétré de vos mérites & de la beauté de votre ame.

Nous voilà , ce me semble , parvenus à imiter les Grecs , chez qui les Auteurs jouaient eux-mêmes leurs Pièces. M. de Chabanon & M. de la Harpe récitent des vers aussi-bien qu'ils en font ; & Madame de la Harpe a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans Mademoiselle Clairon.

(1) M. de Belloy ayant remercié M. de Voltaire de la Lettre obligeante que nous avons rapportée , a reçu cette nouvelle réponse , dont nous nous reprocherions de priver nos Lecteurs.

Enfin , par un concours singulier , la perfection de la déclamation s'est trouvée dans nos déserts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la Littérature , c'est l'exemple que vous donnez , c'est l'amitié que vous me témoignez du sein de vos triomphes , ce sont vos beaux vers qui viennent aux secours de ma Muse languissante :

Les neuf Muses sont sœurs , & les Beaux-Arts sont frères ;

Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité.
La famille en souffrit , & des mains étrangères
De ces débats ont profité.

C'est dans son union qu'est son grand avantage ;
Alors elle en impose aux Pédans , aux Bigots ,
Elle devient l'effroi des Sots ,
La lumière du siècle , & le soutien du Sage.
Elle ne flatte point les Riches & les Grands ;
Ceux qui dédaignaient son encens ,
Se font honneur de son suffrage ,
Et les Rois sont ses Courtisans.

J'ai grande opinion du *Chevalier Bayard*(1), c'est un beau sujet. Je ne suis que le Poëte de l'Amérique & de la Chine , & vous êtes celui des Français. Recevez , Monsieur , les témoignages les plus vrais de ma sensible reconnaissance.

(1) Tragédie nouvelle de M. de Belloy.

VERS SUR L'AMOUR.

QUELLE est donc cette erreur honteuse & ridicule
Dont on berce en naissant notre enfance crédule ?
Amour, présent du Ciel, on cherche à te flétrir,
Du nom même de crime on ose te noircir !
On fait de t'étouffer une vertu suprême ;
A peine un jeune cœur est prêt de se sentir,
Qu'à ce beau nom d'Amour il apprend à rougir.
Ah ! c'est l'Humanité qui rougit d'elle-même.
Mortel inexplicable en tes écarts divers,
Peux-tu donc à ce point avilir, méconnaître
Ce plaisir créateur, l'ame de l'Univers,
Ce plaisir respectable à qui tu dois ton être ?
Du titre de vertu, moi, j'irais honorer
Cette oisive langueur, qu'on nomme continence ;
Ce vice que peut adorer,
Par faiblesse ou par ignorance,
La décrépitude, ou l'enfance,
Mais qu'à l'âge de l'homme on ne peut qu'abhorrer ;
Ce vice destructeur de l'être,
Qui contre la Nature est un crime peut-être,
Qui ferait au néant rentrer l'humanité,
Si par tous les humains il était adopté ?
Ne crois pas qu'à trente ans je lui dresse destemples ;
Quiconque en un corps sain porte un sensible cœur,
D'une vertu si triste abandonne l'honneur
A ceux qui sont forcés d'en donner des exemples.



O D E I I I.

SIC te diva potens Cypri ,
Sic fratres Helenæ , lucida sidera ,
Ventorumque regat pater ,
Obstrictis aliis præter Iapyga ,
Navis , quæ tibi creditum
Debes Virgilium , finibus atticis
Reddas incolumem precor ,
Et serves animæ dimidium mea.

ILLI robur , & æs triplex
Circa pectus erat , qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus , nec timuit præcipitem *Africæ*
Decertantem Aquilonibus ,
Nec tristes Hyadas , nec rabiem *Noti*
Quo non arbiter *Adriæ*
Major , tollere seu ponere vult freta.

QUEM mortis timuit gradum ,
Qui siccis oculis monstra natantia ,
Qui vidit mare turgidum , &
Infames scopulos *Acroceraunia* ?

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

QUE le Père des Vents suspend leur haleine ;
Que l'Eure en liberté commande seul aux flots ;
Que la Reine de Chypre , & les frères d'Hélène ,
T'éclairent de leurs feux , amis des Matelots :
Navire , qui me dois l'ami tendre , héroïque ,
Le Pylade moderne à tes flancs confié ,
Rends-le fidèlement au rivage Atlantique ,
Conserve de mon cœur la plus chère moitié.

MAIS tu ne m'entends plus , tu fends le sein de
l'onde.

Il eut un cœur d'airain couvert d'un triple acier ,
Celui qui , sans pâlir , affronta le premier
De ce fier Elément l'immensité profonde.

N'avoir qu'un bois fragile entre l'abyme & soi !
Regarder d'un œil ferme , entendre sans effroi

L'Hyade en tempêtes féconde ,
Les Autans , l'Aquilon , trente tyrans des airs ,
L'un sur l'autre fondant de tous les coins du monde ,
Pour disputer le droit de soulever les Mers !

QUOI ! ces montagnes d'eau qui vont frapper les
nuës ,

Et roulent , en grondant , cent monstres furieux :
Quoi ! ces hideux écueils , dont les cimes fendues
Ont croulé dans les flots sous la foudre des Cieux :
Mortel , autour de toi , tant de morts suspendues
N'ont donc pas altéré le calme de tes yeux ?

374 POÉSIES DIVERSES.

*NEQUICQUAM Deus abscidit
Prudens Oceano dissociabili
Terras , si tamen impia
Non tangenda rates transfiliunt vada.*

*AUDAX omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.
Audax Iapeti genus ,
Ignem fraude malâ gentibus intulit :
Post ignem atheriâ domo
Subduclum , macies & nova febrium
Terris incubuit cohors ,
Semotique prius tarda necessitas
Lethi , corripuit gradum.*

*EXPERTUS vacuum Dædalus æëra
Pennis non homini datis :
Perrupit Acheronta Herculeus labor.
Nil mortalibus arduum est :
Cælum ipsum petimus stultitiâ ; neque
Per nostrum patimur scelus
Iracunda Jovem ponere fulmina.*



EN vain, coupant les hémisphères ,
 Entre eux un Dieu prudent étendit pour barrières
 Les liquides déserts des vastes Océans ;
 Si ce rempart sacré voit nos flottes impies
 Changer de Nations , de Ciel & de Patries ,
 Et voler où devraient ne voler que les Vents.

L'AUDACIEUSE Race humaine
 Est prompt à tout braver , fière de tout souffrir ;
 Vers le crime à grands pas la défense l'entraîne.
 Quand du fils de Japet , la fraude osa ravir
 Le céleste rayon qu'il porta sur la terre ;
 Cent fléaux ignorés , & la fièvre & la guerre ;
 Des déluges de maux vinrent nous engloutir.
 La Mort était la fin d'une longue vieillesse ,
 La Mort vint s'emparer du cours de la jeunesse.

Aux pieds même de nos berceaux
 Sa faulx, à coups pressés, nous creusa nos tombeaux.

SUR la plume légère, à l'Homme refusée ,
 Dédale se soutient dans le vuide des airs :
 Hercule rompt deux fois les portes des Enfers ;
 Il passe l'Achéron , il sort de l'Elisée.
 Non , rien n'est trop profond , trop haut pour les
 Mortels ,
 Nos projets insensés & nos vœux criminels
 S'attaquent au Ciel même ; & ce monde effroyable
 Lasse de Jupiter la foudre infatigable.





*DESCRIPTION DE LA CEINTURE
DE VÉNUS.*

LA font tous les appas, ces doux tyrans du cœur,
 Enfans de la Nature unie à l'Art vainqueur ;
 La science de plaire & sa feinte ignorance ;
 Le desir caressé des mains de l'espérance ;
 Le séduisant sourire & la tendre langueur ;
 Les regards dont l'instinct fait parler le silence ;
 La Sirène d'Amour, l'enfantine Pudeur,
 Qui la combat, l'irrite, & cède à son ardeur ;
 Enfin, la Volupté que le Mystère invite,
 Et qui cherche l'instant que l'on croit qu'elle évite.
 C'est avec ce lien qu'à son char glorieux
 Vénus fait enchaîner & la Terre & les Cieux (1).

(1) On connaît les Vers de M. de la Motte sur le même sujet :

Vénus lui donne alors sa divine ceinture,
 Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la Nature,
 Ce tissu, le symbole & la cause à la fois,
 Du pouvoir de l'Amour, du charme de ses Loix ;
 Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche ;
 D'un sourire enchanteur elle anime la bouche,
 Passionne la voix, en adoucit les sons,
 Prête des tons heureux, plus forts que les raisons ;
 Inspire, pour toucher, ces tendres stratagèmes,
 Ces refus attirans, l'écueil des Sages mêmes :
 Et la Nature enfin y voulut renfermer
 Tout ce qui persuade & ce qui fait aimer.

V A U D E V I L L E.

CHARMANTE Elvire, pour vous plaire ,
De son bandeau se décoëffant ,
Si l'Amour a quitté sa mère ,
Et cesse aujourd'hui d'être enfant ;
Apprenez que ce stratagème
Cache une importante leçon ;
L'âge où l'on plaît, l'âge où l'on aime ,
Est le seul âge de raison.



CONTRE l'Amour , malgré ses charmes ,
Par étiquette on se défend ;
Avant de lui rendre les armes ,
Il faut bien faire un peu l'enfant :
Mais lorsqu'au Temple de Cythère ,
On fait sa première oraison ,
On gémit d'avoir , pour la faire ,
Attendu l'âge de raison.



CONTRE l'Amour , malgré ses armes ,
Jamais Églé ne se défend ;
S'il vient avec de tendres charmes ,
Qu'a-t-elle à craindre d'un enfant ?
Si pour mieux soumettre la Belle ,
Ce Dieu paraît en grand garçon ;
Il n'est plus dangereux , dit-elle ,
Il est dans l'âge de raison.

AUTOUR de notre bergerie ,
 Près d'un flambeau se réchauffant ,
 Je ne puis , sans être attendrie ,
 Voir pleurer un aimable enfant ,
 Séduite par son doux langage ,
 Je l'emportai dans ma maison ,
 Mais avant que j'en eusse l'âge ,
 Il m'a fait perdre la raison.



Avec Daphnis j'étais seulette ,
 Ma jartière se dégraissant ,
 Il me dit : que je la remette.
 Je crus que c'était jeu d'enfant ;
 Mais de ma jambe une fois maître ,
 Il me jeta sur le gazon :
 Je ne fais ce que fit le traître ;
 Car la peur m'ôta la raison.



Je vous présente ma réplique ,
 Daignez , Amour , la paraphant ,
 Convaincre Maman , sans réplique ,
 Que je ne suis plus un enfant ;
 Elle m'envoie à ma poupée ,
 Et moi je vais chercher Damon ;
 Amour , pour être émancipée ,
 N'ai-je pas assez de raison ?



Qu'un Procureur , avec sa plume ,
 D'un Ciron fasse un Eléphant ,

Et d'un Mémoire un gros volume ,
 Bon! ce n'est-là qu'un jeu d'enfant.
 Mais de son Art l'effort suprême ,
 Changeant le lis en noir charbon ,
 Est de faire, par Thémis même ,
 Donner le tort à la raison.



DES Moineaux j'avais le modèle ;
 Quand un Matou me l'agrippant ,
 J'en pris le deuil, veuve fidèle ,
 Et je pleurai comme un enfant :
 Hier, la coquette Nicole
 M'enleva le beau Coridon ,
 Aujourd'hui Tyrsis m'en console ;
 Je suis dans l'âge de raison.



Ces girandoles, cette aigrette ;
 Ces habits, ce panier bouffant ;
 A quoi les gagnes-tu, Lisette ?
 Ce n'est pas à des jeux d'enfant.
 On dit que d'Amans un bon nombre
 Vient avec toi sur le gazon ,
 Tous les soirs à certain jeu d'ombre ;
 Perdre leur bourse & leur raison.



 LOGOGYPHE.

Nous naissons quatre sœurs jumelles,
 Nous sommes les remparts de deux frères jumeaux :
 Remparts à pont-levis, & tout pleins de vaisseaux ;
 Demi-lune en avant ; au bord, nos sentinelles,
 Matin & soir en faction,
 Font, au moindre péril, leur évolution.

Si tu veux, pour me mieux connaître,
 Disséquer en détail, & combiner notre être,
 Tu peux dans notre nom compter plus de cent mots :
 Mais on t'en quitte à moins. D'abord il t'est facile
 D'y trouver ce qu'on cherche, alors qu'on est dé-
 Appui. bile,

Pié. D'y trouver de ton corps l'appui souple & dispos,
 Pas. Ce que fait cet appui, quand il sort du repos,
 Les sentiers qu'il parcourt en marchant dans la
 Rues. Ville;

Paris. Cherche la Ville immense où vint jadis César,
 Et que gouverne enfin l'Émule de Bayard (1);

(1) Le Maréchal de Brissac se trouvant à l'une des représentations de la Tragédie de *Gaston & Bayard*, tout le Public se tourna vers lui, à ce mot que dit le Chevalier sans peur & sans reproche. *Brissac, mon digne Emule*. Les applaudissemens furent prodigieux, & ce Guerrier Citoyen reçut ce tribut glorieux que notre Nation paye toujours avec transport à ceux qui savent la servir & l'honorer.

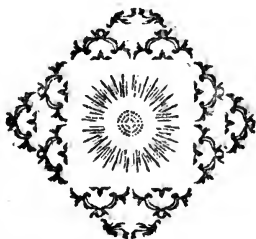
Note de l'Auteur du Logogryphe.

POÉSIES DIVERSES. 381

Une autre, en faux témoins, comme en procès, fertile ;	<i>Vire.</i>
Une où naquit le plus grand de nos Rois ;	<i>Pau.</i>
Devine un tour d'esprit qu'abhorrent les cœurs droits ;	<i>Ruse.</i>
Un nom sacré dans Rome, & détesté dans Londre ;	<i>Pape.</i>
Ce qu'en perdant au jeu, fait un Abbé Normand ;	<i>Jure.</i>
Ces signes de plaisir, qu'on voit si rarement Sur les lèvres d'un hypocondre :	<i>Ris.</i>
Deux instrumens, diversement tournés, Préparant le tabac pour la bouche & le nez ;	<i>Pipe, Rape.</i>
Une chasse, où l'on prend oisillons par douzaines ;	<i>Pipée.</i>
Un Dieu craint des voleurs, cher aux Dames Ro- maines ;	<i>Priape.</i>
L'existence, & celui de qui tu la reçus ;	<i>Vie, Père.</i>
Un serpent ; le venin des poumons corrompus ;	<i>Vipère Pus</i>
Le Destructeur obscur d'une Place assiégée ;	<i>Sappeur.</i>
L'Artisan du Cheval si funeste au Sygée ;	<i>Epéus.</i>
Ce qu'est d'un galant homme & le cœur & la main ;	<i>Pur, Pure.</i>
Ce qui contient le lait, ce qui produit le pain ;	<i>Pis, Epi.</i>
La terre humide & basse, où le foin prend naissance ;	<i>Pré.</i>
La mère des forêts, des fleurs, du fruit, du vin ;	<i>Sève.</i>
Un nom du Roi, celui des plus grands de la France ;	<i>Sire, Pairs.</i>
L'outil d'un Vigneron ; une arme de chasseur ;	<i>Serpe, épieu</i>
Ce qui détend l'esprit, ce qui serre le cœur ;	<i>Jeu, Peur.</i>
En Français, en Latin, le bord d'une rivière ;	<i>Rive, Ripa.</i>
L'élément des poissons, & celui des oiseaux ;	<i>Eau, Air.</i>
Le plus bavard des animaux,	<i>Pie.</i>
Et ce qui le force à se taire :	<i>Pépie.</i>
Enfin, ce vieux linge en lambeaux ;	<i>Papier.</i>

Que ramasse à ta porte une humble Chiffonnière ;
 Et qui bientôt fondu , blanchi dans la chaudière ,
 Passe aux fiers Chiffonniers des halles d'Hélicon ,
 Mais quelquefois aussi sous la main d'Apollon ,
 Et devient immortel , coloré par Voltaire ,
 Ou ne vit qu'un seul jour , barbouillé par Gacon.

Le mot est *Paupières* : les vaisseaux sont les *Veines* ; la
 demi-lune , le *Sourcil* ; les sentinelles , les *Cils* ;





STANCES

A MONSIEUR

LE DUC D. * *

(Cette Pièce rappelle plusieurs des faits rapportés
dans la Vie de M. DE BELLOY).

DIGNE Ami de mon Roi, c'est vous seul que j'im-
ploie ;

Vous, des fils d'Apollon la lumière & l'appui :
A mes faibles talens qui s'empressaient d'éclore ;
Rendez la liberté qu'on leur ôte aujourd'hui.

UN préjugé cruel , enfant de l'ignorance ,
Arme des bras trop chers contre moi soulevés ;
Ils osent me punir , dans leur fière vengeance ,
De cultiver deux Arts par les Rois cultivés.

ADMIRÉ , mais flétri , dans le siècle où nous sommes ;
Le Théâtre , à leurs yeux , déshonore leur sang ;
Mais jamais les talens n'avilissent les Hommes ,
Et par-tout la Vertu fait conserver son rang.

SANS les erreurs du sort dont je suis la victime ;
Chérissant cet état , je m'en fusse éloigné ;
L'Honneur , libre en son choix , doit fuir ce qu'il
estime ,

S'il risque , en le suivant , de se voir dédaigné.

384 POÉSIES DIVERSES.

OUI, la Scène, où mon choix fut contraint de descendre ,

Voit son sein profané par cent vices honteux ,
Mais j'avais mis mon cœur, qui savait s'en défendre,
Au dessus du mépris qui n'est fait que pour eux.

L'ART ne partage point l'opprobre des Artistes ;
Mais est-il dégradé par ses indignes fils ?
Si l'on veut adopter des préjugés si tristes ,
Que de Juges pervers feront flétrir Thémis !

EN quoi blessent l'honneur , les éloquens prestiges ,
Qui de l'homme à lui-même offrent le vrai miroir ;
Qui , sachant du Génie animer les prodiges ,
Sous les traits du plaisir font aimer le devoir ?

POUR instruire les Grands, que la fraude environne ;
La Vérité se sert de l'écho de nos voix :
Par nous, ses sons hardis pénètrent jusqu'au Trône,
Et nous sommes souvent les seuls amis des Rois.

J'EXERÇAI, sans rougir, ce noble ministère ,
Qui des jeux de l'esprit fait la leçon des cœurs :
J'y fus l'organe pur d'une morale austère ,
Que je tâchai sur-tout d'exprimer par mes mœurs.

J'ASPIRAIS à montrer aux rives de la Seine ,
Ce Mortel qu'admiraient les siècles des Césars ;
Qui digne par son art d'éterniser leur scène ,
Fut digne par ses mœurs d'honorer tous les Arts.

PAR

PAR nos Maîtres fameux ma Muse encouragée,
 Chantait déjà des Rois la honte ou les vertus,
 Et quand d'indignes fers elle s'est vu chargée,
 Elle peignait le mien sous le nom de Titus.

L'AMOUR à mes crayons mêlait ces traits de
 flammes,
 Pour peindre ce grand cœur aux mortels éblouis :
 A sa tendre bonté, vertu des belles ames,
 Tout l'Univers sans peine eût reconnu LOUIS.

JE rappelais ces temps, où la France éplorée,
 Vit rendre à ses soupirs son père & son appui ;
 Et de pleurs, tour-à-tour, & de joie enivrée,
 Mourant avec son Roi, revêcut avec lui.

C'EST pourtant sous le nom de ce Roi que j'adore ;

 Qu'on accable de maux un sujet qu'il ignore,
 Et qui peut-être un jour obtiendrait ses bienfaits.

EH bien ! j'ai préféré, plein d'une juste ivresse,
 Aux ronces du Barreau les lauriers d'Hélicon ;
 Est-ce de mes parens outrager la tendresse,
 Qu'aspirer à l'honneur d'éterniser leur nom ?

MA vie, en les quittant, me devint exécrable,
 Mille fois, sans les Arts, j'allais trancher son cours,
 J'espérai qu'illustrant ma carrière honorable,
 La Gloire allégerait le fardeau de mes jours.

PAR les crimes du fort odieux à moi-même ;
 Martyr de la vertu , des Cieux persécuté ,
 Je n'ai qu'un choix à faire en cette horreur extrême ,
 Le Néant , en un mot , ou l'Immortalité.



PREMIÈRE STROPHE

D'UNE ODE ,

Sur la Prise du PORT-MAHON.

POUR un Héros , vengeur du Trône ,
 Et l'appui du sacré Vallon ,
 Je viens aux clairons de Bellone
 Accorder le Luth d'Apollon.
 En vain la Muse de Voltaire
 Paraît seule dépositaire
 Du droit de chanter RICHELIEU ;
 Ces beaux jours sont des jours de grace ,
 Où le dernier né du Parnasse
 Jouit des faveurs de son Dieu.





V E R S

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

M O N S E I G N E U R

LE PRINCE DE CONDÉ,

Sur sa première Victoire.

O BOURBON ! Ô CONDÉ !... Quels titres éclatans !
 Mais quels devoirs tracés dans ces noms triomphans !
 Tes Aïeux t'ont chargé du fardeau de leur gloire ;
 Tu t'es donné la tienne encore à soutenir :
 Cultive ce laurier que tu viens d'obtenir ;
 Dans un Amant de la Victoire ,
 La première faveur enflamme le desir.
 Sens combien il est doux d'honorer ta Patrie ;
 Ivre d'un zèle pur pour le sang de ses Rois ,
 Aimant ses Bienfaiteurs jusqu'à l'idolâtrie ,
 Ah ! la reconnaissance est sa vertu chérie !
 Vois quels tributs on paye à tes premiers exploits :
 Les Fleuves , les échos de la France attendrie ,
 De tous les cœurs charmés te répètent la voix .

Ce Peuple , en s'acquittant , se fait de nouveaux
 droits ;

Parmi ses chants flatteurs, je l'entends qui te crie :

388 POÉSIES DIVERSES.

Les besoins de l'État demandent un Héros ,
 Nos regards t'ont nommé.... Tu commences à l'être ,
 Ne fais point éclipser l'espoir que tu fais naître :
 Crains la mort des talens : c'est l'indigne repos.
 Les loisirs de la Paix qui délassent la Terre ,
 Sont pour un Fils de Mars la saison des travaux.
 Ton invincible Aïeul , déposant son tonnerre ,
 Creusait à Chantilly l'Art profond de la Guerre ,
 Et préparait de loin des triomphes nouveaux.
 C'est lui qui , de son fils , nous promet des miracles :
 Oserais-tu , CONDÉ , ne les pas accomplir ?
 Ton nom , nos cœurs , le tien , voilà nos seuls
 Oracles ;
 Tu ne peux point les démentir.



V E R S

*A MONSIEUR LE MARQUIS**DE L'HOPITAL.*

ENFIN je ne vois plus cette froide contrée ,
 Où les Arts , engourdis du souffle de Borée ,
 Allaient , cherchant un air plus doux ,
 Se réchauffer auprès de vous.
 Mais à peine je touche aux bornes de la France ,
 Lieux qu'appelait de loin mon avide espérance ,
 Et dont un Dieu plus doux rapproché mon destin ,
 La Déesse aux cent voix , par vous tant exercée ,
 Et qui chanta votre éloge immortel ,
 Des brasiers du Vésuve aux glaces d'Archangel ,
 Soudain de votre nom , présent à ma pensée ,
 Vient remplir mes yeux satisfaits.
 Ce nom qu'avec mille hauts faits
 Mars a gravé jadis sur l'airain de la guerre ,
 Et qu'aujourd'hui la main plus salutaire
 D'un Dieu qui préside à la Paix
 Ecrit au Livre d'or où vivent les bienfaits.
 Je vois ce nom que je révère ,
 Accompagné de sa suite ordinaire ,
 D'une liste d'heureux qui le font par vos mains.
 Ainsi donc l'amour des Humains
 De tous vos jours fait l'utile partage :
 Tour-à-tour vous comblez dans vos sages desseins ,

Le bonheur d'une Cour ou celui d'un Village.
 Digne Oracle des Rois , vous fûtes les unir ;
 J'ai vu dans leurs beaux nœuds votre pénible ou-
 vrage :

Mais libre des travaux où ce soin vous engage ,
 L'ame doit des momens au besoin du plaisir ;
 Et la félicité d'un champêtre ménage
 Est le jeu de votre loisir.

J'ADMIRE cependant , soit dit sans vous déplaire ,
 Le genre de bienfait que vos goûts vont choisir ;
 L'Amour en a , dit-on , félicité sa Mère ;
 Déjà mainte Beauté lui rend grace à Cythère
 D'un jeune & tendre Epoux qu'elle doit à vos soins ;
 C'est d'un sexe charmant bien sentir les besoins ;
 Et ce dessein nouveau dans votre ame a dû naître ;
 Quand on les a tant foulagés ,
 Aisément on les peut connaître.

Certain froid Abailard qui les a négligés ,
 A ce dessein n'eût jamais donné l'être.
 Hélas ! toujours l'esprit suit le tempérament ,

C'est notre corps qui fait notre ame ,
 Et la loi de Nature asservit constamment
 A cet épais limon la plus subtile flamme.
 Mais de moraliser , ce n'est point le moment ,
 Encor moins d'étaler les dogmes d'Epicure ,
 Aux seuls plaisirs des sens ils se réduisaient tous ,
 Si l'on croit maints Pédans dont l'erreur nous l'assûre.
 Non , ce sage indulgent a pensé comme nous ;
 Amant des Voluptés , il n'en fut point exclure ,

C'est de celle du cœur qu'il fut le plus jaloux ;
 Sur-tout il en est une , honneur de la Nature ,
 Moins vive que l'Amour , mais plus noble & plus
 pure ,

L'ame seule connaît ce sentiment si doux ;
 Des mortels généreux , c'est le charme & l'idole ;
 Aux vertus , aux talens , il vient nous animer ,

Dans nos revers , c'est lui qui nous console ;
 Plus un cœur le ressent , plus il peut s'estimer ;
 Vous l'inspirez par-tout.... Je crains de le nommer ,
 Quoique souvent la voix d'une bonté trop tendre
 Ait daigné me le faire entendre. . . .

Ah ! l'amitié n'a pas droit de monter ,

Ainsi qu'elle a grace à descendre.

Il n'est permis de la goûter ,

Qu'aux Humains trop heureux que la Fortune
 égale ;

Le sort mit entre nous un trop grand intervalle ;

Vous seul vous me rendez jaloux ,

Des titres , des honneurs , des dignités suprêmes ;

Je les prise peu pour eux-mêmes ;

Mais ils m'approcheraient de vous !...

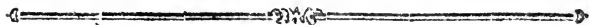
Votre amitié m'est chère autant qu'elle m'honore.

Grand Dieu ! pour me laisser mieux répondre à ses
 soins ,

Et pour m'être plus chère encore ,

Que ne peut-elle , hélas ! m'honorer un peu moins !





V E R S

A MADAME LA BARONNE

DE LIEURRAY.

NON, ce n'est point un Conte arrangé dans ma
tête ;

J'ai vu tout ce qui s'est passé.

Pour vous faire un hommage, au jour de votre fête,

J'ai vu l'Amour embarrassé :

Il ne fait que choisir dans son zèle empressé.

Des fleurs? Rien n'est plus ordinaire.

Des cœurs? Pour vous l'offrande est plus com-
mune encor.

Des Vers?... Mais le Parnasse est si loin de Cythère!...

Allons, il va donner ses traits, son carquois d'or,

Son arc & son flambeau. Présens inestimables,

Mais pour vous encor superflus ;

Vos yeux lancent des traits, des feux plus redou-
tables.

Eh bien ! ses ailes.... Oui. Que ces dons soient reçus,

Non pour vous en servir, mais pour qu'il n'en ait
plus.

A Paris, ce 4 Novembre 1763.



V E R S

A MADAME LA BARONNE

DE LIEURRAY,

*Pour désavouer d'autres Vers qui avaient été
attribués à M. DE BELLOY.*

C E n'est point moi, je vous le jure ;
La Vérité dément les yeux de vos Experts ;
Ils ont jugé de l'écriture
Comme juge des Vers.

DANS ces couplets charmans que votre erreur me
prête ,

L'Auteur , je l'avouerais , paraît mon interprète ;
Il vante votre esprit , vos graces , vos attraits ;
Il a bien deviné mes hommages secrets.
Mais de les exprimer , ma Muse est peu capable ;
Ce que l'on sent le mieux se peint mal quelquefois :
Qu'il m'est désespérant de n'être point coupable ,
Quand vous voulez que je le sois !

J'AIME à voir cependant votre adresse surprise ;
Ce Poète masqué vous trompa sur ses traits :
Croyez qu'il n'est qu'un Dieu qu'on ne trompe
jamais ;

Il m'aurait garanti d'une telle méprise.

Allez un jour au Bal; que trente Déités,
 Que la fraîche & brillante Aurore,
 L'Amante d'Adonis, Hébé, les Graces, Flore,
 Oui, que les célestes Beautés
 Qui craignent vos appas, qui toutes vous ressemblent,
 Autour de vous sans ordre en groupe se rassemblent;
 Tout le bal incertain cent fois s'y méprendra;
 Chaque Déesse même, en vous voyant paraître,
 Pour une autre Déesse aussi-tôt vous prendra :
 L'Amour seul, quoiqu'aveugle, est sûr de vous connaître.





PROLOGUE
POUR LA COMÉDIE
DE L'ÉTOURDI,

*QUI devoit être représentée par les Demoiselles
Pensionnaires du Couvent des Dames Reli-
gieuses Ursulines de la Ville d'Anvers.*

LARAISON, LA DÉCENCE, LA GAÏETÉ
ET LA JEUNESSE.

LA GAÏETÉ.

LA fèvre Raïson, pliant ses loix rigides,
A permis quelquefois aux mains de la Gaïeté
D'épanouir son front, d'en applanir les rides :
Puis-je obtenir encor la même liberté ?

en montrant la Jeunesse,

Aux vœux de la Jeunesse accordez cette grace.

LA JEUNESSE.

De votre air sérieux, malgré moi, je me lasse,
Et mon âge timide en est effarouché.
De vos sages leçons, dont je fais mon étude,
Mon cœur, je vous l'avoue, est vivement touché ;
Mais le poids en ferait trop rude,
Si mon esprit toujours y restait attaché.

L A G A I E T É.

CROYEZ-MOI, pour mieux plaire à l'aimable Jeuneſſe ,
 Sous l'air de l'Enjouement, déguifez-vous, Sageſſe.
 Souvent, cet artifice, heureuſement trompeur,
 Par les jeux de l'eſprit a ſu former le cœur.

L A R A I S O N.

Si je ſuis la Raiſon, je cefſerais de l'être
 En refusant de reconnaître
 La prudence de vos avis ;
 J'allais les prévenir ; vous les verrez ſuivis.
 Il eſt certains devoirs ſacrés & reſpectables ,
 Que de la part du Ciel, aux eſprits effrayés
 Annoncent des loix formidables ;
 Et des préceptes égayés
 Pourraient les dégrader, & ſeraient condamnables.
 Il en eſt de moins grands, mais à l'Humanité
 Peut-être non moins néceſſaires ,
 La douce Politeſſe & la tendre Bonté ,
 Les ſoins & les égards prévenans & ſincères ,
 Par qui l'on entretient ſans ceſſe avec ſes frères
 Les charitables nœuds de la Société.
 Tous ces devoirs humains, ſur des tons moins auſtères
 Sans doute aux jeunes cœurs peuvent être enſeignés ,
 Et les leçons, Gaïeté, leur en feront plus chères ,
 Si comme moi vous y réglez.
 Cherchons donc toutes deux quelque route aſſûrée
 Qui nous conduiſe enſemble à ce but ſi charmant.

L A G A I E T É.

J'EN trouve une : & certainement
Vous bénirez l'instant qui me l'a suggérée.
La scène que vos loix ont enfin épurée,
Offre de la Vertu cent tableaux enchanteurs :

Par une satyre propice
On y fait faire honte à la laideur du Vice :
Les Hommes qu'on y peint des plus vives couleurs,
Par les défauts d'autrui sont corrigés des leurs.
De Morale & de Jeux ce mélange fertile
Rend le devoir aimable & le plaisir utile ;
Aussi lui donne-t-on ces titres si flatteurs ,
L'amusement du Sage & l'école des Mœurs.
Puisons dans cette source , au gré de notre envie.

Une célèbre Comédie
Me revient dans l'esprit , & je crois qu'en effet
Exprès pour la Jeunesse on en fit le sujet.

(*A la Jeunesse.*)

Votre premier défaut , la vive Etourderie ,
Qui mène d'écart en écart ,
Au grand chemin de la Folie ,
Là , dans son ridicule exposée avec art ,
Par elle-même en vous se pourra voir guérie.
Dans ce tableau plaisant vous vous reconnaîtrez ;
En riant , vous vous instruirez ,
Et par un heureux stratagème
Vous vous corrigerez en vous jouant vous-même.

L A R A I S O N.

J'adopte ce projet ; il est digne de moi.

L A G A I E T É.

'Aussi l'ai-je formé dans votre compagnie.

L A R A I S O N.

RIEN ne vaut mieux que vous, Gaieté, je le conçois,
 Lorsqu'avec la Raison vous demeurez unie :
 Allons donc de concert accomplir ce dessein.
 Vous qui dans les plaisirs veillez sur l'innocence ,
 Conduisez la Gaieté , venez, sage Décence :
 Jeunesse , suivez-moi ; ne quittez point ma main.

L A D É C E N C E.

APPRENEZ à mon tour ce qu'ici je projette ;
 Pour rendre la fête complète ,
 Et mieux remplir encor vos souhaits & mes vœux ,
 Il faut , s'il vous plaît , toutes deux
 Me laisser , à mon goût , régler votre toilette.
 Raison , de la Gaieté les poinçons & les fleurs
 Vont de vos nobles traits adoucir la rudesse :
 Vous, Gaieté, vos appas feront plus enchanteurs
 Sous le voile de la Sagesse.

L A R A I S O N , *aux Parens assemblés.*

O Vous ! que l'indulgence assemble dans ces lieux ,
 Vous , dont après le Roi des Cieux ,
 Cette Jeunesse tient le jour qu'elle respire :
 A ses faibles essais daignez du moins sourire.
 Vous plaire est le seul but où tendent ses desirs ;
 C'est de tous ses efforts le principe estimable.
 De ses moindres momens envers vous responsable ,

Elle vous doit aussi compte de ses plaisirs.
Pour elle , j'ose ici vous en offrir l'hommage ,
Ils sont dignes de vous & de votre suffrage.
Vous verrez retracer dans ces jeux innocens
Les leçons de vertu , d'honneur & de sagesse ,
 Qu'à vos enfans dictent sans cesse ,
Plus que ma voix encor , vos exemples puissans.
Pour moi , qui par mes soins , par mes travaux
 fidèles ,
Tâche de les régler sur de si beaux modèles ,
Desirant en tout point les former d'après vous ,
Même pour leurs plaisirs , j'ai consulté vos goûts.



A V I S

DE L'ÉDITEUR,

Sur la Pièce suivante.

Nous ignorons si cette Pièce anonyme, que nous trouvons parmi les papiers de M. de Belloy, est de lui, & à quelle occasion elle a été composée : si elle est de lui, comme nous le pensons, elle paroît annoncer que, pendant son séjour en Russie, il avoit été aggrégé à l'Université de Moscow, fondée par l'Impératrice Elisabeth. Cette Pièce paroît être son Discours de remerciement.



DISCOURS



DISCOURS.

MESSIEURS,

LA place que je viens remplir parmi vous , m'engagerait naturellement à vous parler de la Langue Française , si ce sujet n'eût pas été déjà traité par un de mes Collègues , dans un Discours aussi éloquent que solide. Sans craindre d'être accusé de prévention & de partialité , je pourrais vous dire que la Langue Française , adoptée par toutes les Nations policées , est devenu la Langue universelle ; qu'elle consacre la volonté des Souverains dans ces Traités qui assûrent le bonheur & la tranquillité des Empires ; qu'élevée , en quelque sorte , au dessus d'elle-même , par

les règnes éclatans de Louis XIII , de Louis XIV & de Louis XV , par les Ouvrages immortels des Bossuet , des Corneille & des Racine , elle a presque remplacé les Langues d'Athènes & de Rome , dont elle égale les chef-d'œuvres dans tous les genres de composition. Je vous la montrerais , dans nos Historiens , claire , rapide & concise ; mâle & nombreuse dans les Orateurs ; simple , naturelle & élégante dans la Poésie légère ; riche , hardie & sublime dans l'Ode , dans l'Epopée & la Tragédie. Je ne vous dirais , MESSIEURS , en faveur de la Langue Française , que ce que vous sentez vous-mêmes. Mais l'hommage que vous lui rendez , en lui donnant une place parmi les Langues dont cette Académie ouvre les trésors , prouve mieux que tous les éloges combien elle est étroitement liée aux Sciences & aux Belles-Lettres , à la culture des esprits , à cette aménité & ce goût des Arts qui exercent un empire plus durable que celui des armes & des conquêtes. Contens de vos propres richesses , vous pourriez , MESSIEURS , négliger des secours étrangers. Votre Langue , pleine d'énergie & de délicatesse , au jugement de ceux qui la connaissent , n'est point renfermée dans les bornes d'un Etat resserré ; elle embrasse l'Europe & l'Asie ; elle est le lien de

cent Peuples divers , soumis à la domination de ce vaste Empire ; elle est également propre aux Sciences abstraites , au sublime & aux graces de la Poésie ; bientôt toute la Littérature fera de son ressort. Elle traite avec succès le genre Dramatique ; vous avez des Tragédies intéressantes ; & dès les premiers pas que votre Nation fait dans cette carrière , elle déploie la force du génie. Enfin , MESSIEURS , pour rendre votre Langue immortelle , il suffirait qu'elle ait été la Langue de ce Héros , le plus grand homme de son siècle , que le Ciel avoit placé sur le Trône de la Russie pour le bonheur & la gloire de ses Peuples ; de ce Héros , qui , comme l'Astre bienfaisant de la Nature , a fait briller tout-à-coup un jour heureux à travers les ténèbres d'une longue nuit ; qui , de toutes les parties de l'Univers , a appelé les Sciences dans ses Etats ; qui a renouvelé les mœurs , créé les Arts & le Commerce ; qui a vu naître , à sa voix , des vaisseaux ; étonnés de voguer sur des mers qui leur étaient jusqu'alors inconnues ; de ce Héros d'une ame si élevée , si infatigable dans ses projets , si intrépide dans les combats , toujours grand dans les détails , & n'estimant la victoire , qui marcha souvent sous ses dra-

peaux , qu'autant qu'elle était utile à la grandeur & à la félicité de sa nation.

A ce portrait fidèle , vous me prévenez , MESSIEURS ; vous nommez PIERRE LE GRAND. Ce nom , cher à vos cœurs , renouvelle toujours votre reconnoissance pour l'auteur des bienfaits dont vous jouissez , & vous laisserait des regrets sur sa destinée , trop courte & trop rapide , si le Ciel jaloux de la conservation & de la prospérité de cet Empire , ne vous eût rendu Pierre le Grand dans l'auguste Elifabeth.

Où , MESSIEURS , il vit , il respire tout entier dans sa Fille. Vous admirez , dans Elifabeth , la même grandeur d'ame , les mêmes vues , le même génie. Je ne vous parlerai pas de cet air de majesté qui caractérise votre Souveraine , de cette bonté auguste qui tempère en elle l'éclat du Trône , & imprime dans tous les cœurs le respect & l'amour ; de cette bienfaisance qui se plaît à faire des heureux , qui encourage les Arts & les talens , qui multiplie & perfectionne les établissemens utiles. Je ne vous dirai point avec quelle fermeté Elifabeth venge la Majesté royale , outragée

dans un de ses alliés. Déjà les acclamations de la victoire ont frappé vos oreilles ; & tandis que la foudre gronde dans des régions éloignées , que vos armes portent la terreur chez un ennemi , auparavant accoutumé à vaincre , vous goûtez les douceurs de la paix : la félicité règne dans les vastes Etats d'Elisabeth ; les Arts fleurissent à l'ombre de son Trône , & ceignent sa tête d'une double couronne d'olive & de laurier.

Mais permettez - moi , MESSIEURS , de fixer plus particulièrement mes regards & les vôtres sur un bienfait signalé de votre auguste Souveraine , bienfait qui perpétue à jamais sa bonté maternelle pour ses Peuples. Vous sentez, MESSIEURS, que je parle de l'établissement de l'Université dans cette Capitale de l'Empire. Pierre le Grand , convaincu du pouvoir des Sciences sur la révolution des esprits & des mœurs , avait fondé une Académie dans cette Ville , qu'il a tirée du sein des eaux , & qui est devenue , par sa situation heureuse , le centre du Commerce & de l'Empire. Il avait rassemblé , par ses bienfaits , des Savans & des Artistes pour former cette Société , qui , dès son berceau , a été si fameuse , & qui a toujours soutenu , depuis , sa célébrité. Avouons-

le cependant , MESSIEURS , les avantages qu'a procurés l'Académie de Pétersbourg , ne suffisaient pas aux besoins de la nation. Un petit nombre de génies , cultivés par des soins particuliers , pouvait entrer dans la carrière des Sciences , mais la source n'en était point encore assez accessible. Cette Ville immense , qui renferme une jeune & florissante Noblesse , restait sans Ecoles publiques & sans études réglées ; le progrès des Lettres demandait un établissement plus universel.

Elisabeth achève & perfectionne ce qu'un Père immortel avait commencé. Toujours animée du même génie qui inspira Pierre le Grand , toujours occupée des mêmes vues pour la gloire & la félicité de son Empire , elle consacre son règne par une institution , dont ses Peuples recueillent dès à présent les fruits précieux. Oui , MESSIEURS , par les bienfaits , & sous la protection de votre auguste Souveraine , Moscow voit s'élever dans ses murs une savante Université , où la Noblesse , instruite par des Maîtres habiles , puise sans peine les connaissances politiques & militaires. Les Langues d'Athènes & de Rome , qui sont la source de la vraie Littérature & du goût , négligées nécessairement jusqu'alors , com-

mencent à être plus connues ; & des progrès rapides dans les Sciences & dans les Langues, en font espérer de plus grands encore pour l'avenir.

Je le dirai , MESSIEURS , sans craindre qu'on me soupçonne de vous flatter : Il est dans le génie de cette Nation une sagacité , une pénétration vive , qui saisit d'abord tous les objets qu'on lui présente. Avec ces dispositions favorables , qui présagent pour l'Université de Moscow les plus heureux succès , que ne doit-elle pas se promettre elle-même de la bienfaisance de l'illustre Curateur (1) qui la soutient & l'anime ? Grand sans faste , au sein des honneurs & de la Cour , il aime à s'occuper du progrès des Arts & des Sciences. Citoyen utile à la Patrie , pour le seul plaisir de la servir , il fuit la vanité des éloges , & ne veut que les mériter. Que sa modestie souffre un moment que je lui offre , parmi vous , ce tribut personnel , & que ma bouche soit l'interprète de vos propres sentimens. Permettez-moi , MESSIEURS , de me féliciter aussi moi-même d'être associé à vos fonctions , & de partager avec vous la gloire de me consacrer au progrès des Lettres & de la Vertu.

(1) Son Excell. J. J. Schouvalow.

DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE

FRANÇAISE,

Le Jeudi IX Janvier M. DCC. LXXII.

A LA RÉCEPTION

DE M. DE BELLOY.

THE JOURNAL OF

THE

AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION

CHICAGO, ILL., U.S.A.

VOLUME 10, NUMBER 1, JANUARY, 1917

CONTENTS

ORIGINAL ARTICLES

M. DE BELLOY ayant été élu par MM. de l'Académie Française, à la place de S. A. S. Monseigneur le Comte DE CLERMONT, y vint prendre séance le Jeudi 9 Janvier 1772, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

QUEL prix plus noble pourrait satisfaire l'ambition d'un Homme de Lettres, passionné pour le véritable honneur, que de se voir admis dans cette Compagnie célèbre qui préside à la Littérature Française, & qui, choisissant elle-même les Ecrivains qu'elle veut associer à sa gloire, les présente à la Nation, de l'aveu même du Monarque ! Tel est le bienfait qu'une excessive indulgence a pu seule m'accorder. J'aime à me le retracer dans toute son étendue, pour bien connoître celle des

devoirs qu'il m'impose : & quand on prend plaisir à se faire un tableau fidèle des dettes de son cœur , c'est que l'on sent un desir sincère de pouvoir les acquitter. Souffrez , MESSIEURS , que mes actions de graces se partagent entre le Public & vous. Les bontés qu'il m'a prodiguées , vous ont paru des titres de faveur qui m'exemptaient de la rigueur ordinaire de vos jugemens. Combien il m'est doux de devoir mon bonheur à cette Nation qui m'est si chère , & de pouvoir lui offrir , dans le zèle que je lui ai témoigné , un gage de la reconnaissance que je lui promets !

Une circonstance unique , & qui manquait à vos fastes , peut faire regarder le moment où vous daignez m'adopter , comme une des époques les plus intéressantes pour les Lettres. Obscur citoyen , né loin des grandeurs , & oublié de la fortune , je remplace parmi vous un Prince du Sang de nos Rois ! Fut-il jamais un exemple plus éclatant de cette précieuse égalité , l'ame de toute Société Littéraire ? C'est ici que des Ministres , des Généraux d'armée , des Pontifes , des Princes , viennent goûter , dans le sein des Arts , la douce satisfaction d'oublier leurs titres , jouir de la liberté de n'être qu'eux-mêmes , & quelquefois

se consoler de leur grandeur. Fatigués des respects & des hommages qui n'appartiennent qu'à leurs noms & à leurs dignités , ils cherchent dans l'Assemblée des Sages , dans le Sanctuaire des Muses , la considération personnelle qu'on obtient par les vertus , & cette distinction si flatteuse qui récompense les talents. Mais en s'honorant eux-mêmes , ils ennobliſſent les Arts ; & c'est un échange de gloire où l'on ne peut guère déterminer de quel côté est l'avantage.

S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont sentit ce besoin réciproque des Hommes d'Etat & des Gens de Lettres ; il voulut être le premier Prince du Sang qui fît aux Muses Françaises un honneur digne d'elles , & plus digne encore d'un Bourbon. Il ne fut arrêté ni par les murmures d'un vain préjugé , ni par les prétendues loix de l'étiquette , tyran que les Courtisans ont donné aux Princes & aux Rois. En effet , quelle raison aurait pu lui faire dédaigner de se retrouver au milieu des Hommes célèbres qu'il admettait dans son Palais , & des Grands avec lesquels il vivait à la Cour , ou servait dans les Armées ? N'avait-il pas vu son Roi , le Chef de son auguste Maison , venir se déclarer votre Pro-

tecteur , & honorer de sa présence cette Assemblée respectable ? Ne savait-il pas que le Souverain du plus vaste Empire du Monde , le Czar Pierre le Grand , s'était glorifié d'être Membre d'une Académie des Sciences , formée & gouvernée par un autre Monarque (1) ? On peut donc dire hautement , d'après l'Europe entière , que cette démarche de M. le Comte de Clermont , honora tout-à-la-fois & le Prince qui la fit , & le Corps qui en fut l'objet , & le Roi qui la permit.

Dès sa plus tendre jeunesse , M. le Comte de Clermont avait chéri & favorisé tous les Arts ; mais son goût pour eux n'était point une passion qui lui fît négliger les devoirs de son rang , & dérober à la Patrie un seul des momens que lui doivent ceux qui sont nés pour la défendre. Ce Prince peut être proposé comme un modèle à notre jeune Noblesse , que l'on excite quelquefois à renoncer aux emplois utiles , pour ne se livrer qu'aux études agréables , à faire son unique occupation de ce qui ne doit être que son délassement. Eh ! quel Gentilhomme peut ignorer que , dans les titres donnés à ses aïeux par la

(1) L'Académie des Sciences de Paris.

Patrie, l'engagement de la servir est héréditaire comme les biens & les dignités ?

Si le Prince que nous regrettons , aimait tous les Arts , il n'en cultiva que deux , les deux Arts des Héros & des Condés , les Armes & les Lettres. Dans la Littérature , il s'attacha particulièrement à la connaissance des principes & des délicatesses de notre Langue , devenue la Langue universelle des Cours de l'Europe. Il crut que ce devait être la première étude d'un Prince Français , puisque c'est la seconde de tous les Princes étrangers. Aussi était-il parvenu à écrire , à parler avec une pureté d'expressions qui prêtait un nouveau lustre à la noblesse de ses pensées.

Il fit ses premières armes sous les Maréchaux de Barwick & d'Asfeld , au pied des remparts de Philisbourg. Ce fut là qu'il apprit ce grand art des sièges , dans lequel aucune Nation ne nous dispute la supériorité , & dont il déploya bientôt les secrets devant la citadelle d'Anvers , & sur-tout devant les châteaux de Namur. Ce redoutable amas & de rochers & de forts , entassés par la nature & l'art , avait arrêté Louis XIV pendant un mois entier : six jours suffirent à M. le Comte de Clermont pour s'en rendre maître.

Rien ne peut donner une idée plus avantageuse de ses talens militaires , que la pleine confiance avec laquelle le Maréchal de Saxe le chargeait toujours des opérations les plus importantes. Il sembloit que ce Grand Homme eût trouvé le génie dont il avait besoin pour entendre & seconder le sien. Dans les sanglantes journées de Raucoux & de Lawfelt , il choisit M. le Comte de Clermont pour conduire les attaques décisives. L'héritier des Condés s'y comporta en Général & en Grenadier. L'intrépide Maurice trembla plus d'une fois pour les jours du Prince , & n'eut pas un moment d'inquiétude sur la victoire.

N'oublions pas, en rendant justice au talent avec lequel M. le Comte de Clermont faisoit les grandes vues de son Général , n'oublions pas de rappeler des vertus plus essentielles & plus rares ; sa fidélité scrupuleuse , son zèle ardent & désintéressé dans l'exécution des projets qui lui étaient confiés. Jamais il n'eût entrepris, ni même imaginé d'augmenter sa gloire personnelle en compromettant celle du Chef de l'armée , encore moins en hasardant la destinée de l'Etat. Ah ! MESSIEURS, lorsque, dans la guerre suivante, M. le Comte de Clermont commanda en chef , s'il eût été
fervi

servi comme il avait servi Maurice , que la France pourrait ajouter de lauriers à ceux qu'elle sème sur la tombe de ce généreux Prince !

Offrons-lui d'autres tributs moins brillans , mais plus doux , ceux que l'humanité doit à ses bienfaiteurs. Il portait dans les camps & au milieu des horreurs de la guerre , une bonté compatissante qui faisait toujours retrouver l'Homme dans le Héros. Il connaissait l'Amitié , premier plaisir des belles ames ; il avait su l'attirer & la fixer auprès de lui cette Fille de l'Egalité , elle que la grandeur , & sur-tout le voisinage du Trône , effarouchent & intimident. Que dis-je ? ce n'est point à la Cour de Louis qu'elle peut se croire étrangère ; ce Monarque montre aux autres Souverains le véritable secret de faire régner l'amitié dans leur Cour , c'est de commencer par la faire habiter dans leur cœur. M. le Comte de Clermont fut l'ami de son Roi , & ce titre suffirait pour son éloge ; il eut des amis parmi vous , & ce titre ne leur est pas moins glorieux. Ils savent combien il chérissait la douce familiarité qui rapproche les ames en faisant disparaître les rangs , & dédommage de la dignité par le bonheur. *Venez* , écrivait-il à d'anciens

Officiers de son Régiment, *l'Amitié vous attend à bras ouverts ; venez voir un bon Gentilhomme dans son château ;* car il prîsait infiniment ce titre de Gentilhomme , depuis qu'il l'avait su mériter dans les tranchées de Namur & de Philipsbourg. Cependant, avec ses inférieurs, il se souvenait souvent qu'il était Prince ; mais c'était pour sentir que l'amitié lui imposait plus de devoirs , parce qu'il avait plus de moyens & plus d'occasions de la servir.

Parlerai - je de sa libéralité inépuisable envers les malheureux ? Il ne se bornait pas à soulager l'extrême indigence , qui , par une longue habitude de souffrir , se contente de peu de secours ; il les prodiguait à ces Citoyens honnêtes qui n'ont pas toujours été pauvres , & dont une aisance passée a multiplié les besoins. Il avait loué , autour de la retraite qu'il s'était choisie , plusieurs maisons considérables , où il recueillait une multitude de familles infortunées dont son cœur était le premier asyle. Sa bienfaisance infatigable faisait chercher dans les réduits les plus obscurs , ces vénérables victimes de l'honneur , qui préfèrent la mort à la honte de révéler le secret de leur misère. Avec quelle délicatesse il ménageait leur noble pudeur , leur

fière sensibilité ! On voyait un Prince qui rougissait d'offrir, & des-lors on ne rougissait plus de recevoir.

Ce qui l'étonnait, MESSIEURS, c'était la facilité, la dépense médiocre avec laquelle il était parvenu à faire tant de bien. Il ne concevait pas qu'il pût y avoir un si grand nombre d'indigens sur la terre, tandis qu'il y a un si grand nombre d'hommes riches & puissans, dont un seul pourrait, avec l'excès de son superflu, soulager des milliers de malheureux. Souvent en leur distribuant le prix d'une frivolité fastueuse qu'on est prêt d'acquérir, on racheterait la vie de vingt orphelins, on sauverait l'honneur de plusieurs familles. Si les Grands savaient combien il leur en coûterait peu pour se faire adorer, ils auraient honte de n'être que respectés.

Je m'apperçois, MESSIEURS, qu'en vous entretenant de M. le Comte de Clermont, j'ai passé les bornes que vous vous prescrivez ordinairement dans les éloges de vos Confrères. Mais m'étant consacré aux Héros de la Patrie, je devais plus qu'un autre à la mémoire d'un Bourbon. Je sens même que je trouve un attrait particulier dans la loi que vous vous êtes imposée de payer tous un tri-

but de reconnoissance à vos Protecteurs augustes , & à votre immortel Fondateur. Ils tiennent un rang si distingué parmi les Grands Hommes de la France , que la nécessité de leur rendre hommage , n'est pour moi qu'une heureuse occasion de rentrer dans le genre national que mon cœur a choisi.

RICHELIEU , dont l'esprit vaste & fécond embrassait tous les objets , & possédait tous les talens , fut à la fois le Chef des Conseils , l'ame des Armées , le Restaurateur des Loix , le Protecteur des Arts , le centre de la puissance & de la gloire de l'Etat. Il dirigeait d'un coup-d'œil tous les mouvemens de l'Europe , tandis que ses mains affermissaient le Trône de son Maître , ou ébranlaient les Trônes des Rois ennemis de la France. Ce fameux Ministre n'a jamais été loué plus dignement , que par les deux Hommes de notre âge , qu'il aurait pris lui-même pour ses Juges , & à qui l'expérience , ou l'étude , ont le mieux appris la science du Gouvernement. je veux dire le sublime Héros Législateur de la Russie , & le profond Montesquieu , Législateur de tous les Empires. *O grand Homme , s'écriait le Czar dans un transport d'admiration , j'en aurais donné la moitié de mes Etats , pour*

apprendre de toi à gouverner l'autre ! Et Montesquieu , dans le résultat de ses savantes Observations , prononce que le Cardinal rétablit les véritables Loix de la Monarchie Française , & jeta les fondemens de la grandeur de Louis XIV. Ces deux jugemens fixent pour jamais l'opinion de la postérité ; & les Gens de Lettres ne les ont pas attendus , pour reconnaître & chérir , dans Richelieu , le créateur du bel âge des Sciences & des Arts : c'est lui seul qui en a fait naître l'aurore ; c'est à lui que le genre humain doit un troisième siècle de génie & de raison , au milieu de cette immense révolution de siècles d'ignorance & d'erreurs qui composent l'Histoire de l'Univers.

Louis XIV avait dans le cœur , toute la force , toute l'énergie , toute l'élévation que le Cardinal avait eues dans l'esprit. La Nature lui présenta de toutes parts des Génies sublimes , & lui donna à lui-même une ame supérieure pour les juger , pour les mettre à leur place , & pour les forcer à remplir leurs destinées. Desirant toujours de grandes choses , il les inspirait aux Grands Hommes , nés pour les produire. A sa voix on vit partir du sein de la France des rayons de lumière qui s'éten-

dirent sur toute l'Europe , & percèrent jusqu'aux bornes du Monde. Cette Compagnie était le foyer qui sans cesse les reproduisait , & le Monarque sentit qu'il n'appartenait qu'à lui de la gouverner. Il fit vanité d'être le successeur du Chancelier de Louis XIII dans le titre de votre Protecteur , jugeant ce nom trop beau pour le céder à ses Ministres. J'oublie ses victoires , pour vous occuper de ses disgraces. Quand un Grand Homme a cessé d'être heureux , c'est l'époque de sa vie où les Sages l'observent , pour décider s'il a mérité sa réputation. Contemplons ce Roi dans sa soixante & quinzième année , par-tout abandonné de la fortune , gémissant de survivre à sa gloire & à sa nombreuse postérité ; les Nations conjurées , fières d'avoir appris de lui-même l'art de vaincre , osent lui prescrire arrogamment une paix déshonorante. Écoutons sa réponse ; *Je vais appeler ma Noblesse , me mettre avec elle au premier rang de mon Armée , & m'ensevelir sous les ruines de mon Royaume ;* voilà Louis le Grand. Son désespoir épouvanta ses vainqueurs ; & bientôt la journée de Denain , & la conquête de Fribourg , leur montrèrent ce que peut encore un Roi de France malheureux , qui appelle les cœurs de ses Sujets.

Quand nous parlons d'un Monarque aimé , de quelque preuve d'attachement pour un Souverain , quelle réflexion touchante , quelle douce émotion tourne soudain nos cœurs vers le Maître qui les possède , vers le Roi le plus chéri du Peuple qui fait le mieux chérir ses Rois ! C'est encore pour nous une jouissance délicieuse , que le souvenir de ces transports inouis qui signalèrent notre amour , quand le Ciel rendit aux vœux , aux larmes , aux besoins de la Patrie , le Père qu'elle lui redemandait. On se rappelle combien ces sentimens étaient mérités , lorsque dans ce lit de douleur , où la faux de la Mort était déjà levée sur sa tête , uniquement occupé de notre prospérité & de notre gloire , il dictait d'une voix mourante le dernier ordre qu'il croyait donner au Général de son armée ; c'était de *se souvenir que le Grand Condé avait gagné la bataille de Rocroi , cinq jours après la mort de Louis XIII.* O Français ! voilà comme son cœur répondait aux vôtres.

Jamais cette ame grande & simple a-t-elle formé de vœux , qui n'eussent pour objet notre bonheur & celui de l'humanité ? Vingt années de paix furent les prémices de son règne. Réduit au malheur de faire des conquêtes ,

il s'est borné à celles qui pouvaient devenir les fondemens d'une paix plus durable. La restitution des Royaumes de Naples & de Sicile , démembrés de la Monarchie Espagnole par les infortunes de Louis XIV ; l'acquisition de la Lorraine , de cet Etat toujours dangereux , que la Nature avait fait pour être une de nos Provinces , & qui , depuis plusieurs siècles , restait isolé au milieu du Royaume , pour l'ouvrir continuellement à ses ennemis : tels sont les seuls fruits que le Roi s'est permis de recueillir de ses premiers triomphes. L'Univers admira son noble désintéressement , lorsque dans les champs de Fontenoi & de Lawfelt , du haut de son char de victoire , il conjura les vaincus d'épargner de nouveaux malheurs au genre humain. Et cette paix dont nous jouissons aujourd'hui , & que nous avons frémi de voir rompre , quelle main en a renoué les liens chers & sacrés ? A qui l'Europe doit-elle ce nouveau bienfait ? Elle sait que le Roi était lui-même en ce moment le Négociateur & le Ministre.

Jetons les yeux sur tant d'établissmens utiles qui caractérisent particulièrement son regne ; sur les Ecoles de gloire & de vertu , où il fait élever ces enfans précieux , qui dé-

prendront un jour les nôtres ; sur la Noblesse , devenue par d'anciennes Ordonnances de nos Rois le prix de l'opulence oisive , & que Louis XIV lui-même avait oublié de donner pour récompense à la valeur. Le Roi , par une Loi nouvelle , accordant la noblesse aux services militaires , la fait renaître de sa première source.

Arrêtons nos regards, MESSIEURS , sur un évènement encore récent , & qui serait plus honorable à la Nation qu'aux Souverains , si tout n'était commun entr'eux , & si les plus beaux titres d'honneur d'un Roi n'étaient les vertus de ses Sujets. Prouvons à la France , dans le temps même où quelques voix lui crient sans cesse que ses enfans dégénèrent , prouvons-lui que l'honneur , ce principe , cette essence du caractère national , vit plus que jamais dans les ames , & sur-tout dans celles de nos généreux Guerriers , qui sont les premiers dépositaires de ce feu sacré. Je ne puis me défendre de rendre justice à mon siècle ; je ne me suis pas voué uniquement à nos anciens Héros , & mes contemporains me sont encore plus chers que leurs ancêtres.

Nos braves Gentilshommes qui viennent du fond de leurs Provinces , je ne dis pas

seulement donner leur vie pour l'Etat , mais , ce qui est souvent plus cruel , perdre une partie d'eux-mêmes , ou consumer leur santé & leur fortune dans les pénibles travaux de la guerre , avaient obtenu de Louis XIV la consolation du Français , une marque d'honneur , qui les suivant par-tout , annonce les dettes de la Patrie , & suffit à ses bienfaiteurs. Le vieux Soldat , aussi avide de gloire que son Officier , gémissait de voir ses longs services ignorés , de n'avoir aucun signe remarquable qui pût les attester à ses concitoyens , & lui apporter le respect public pour récompense. Un Ministre ennemi du faste , & qui aime la solide gloire , sent le premier ce besoin du Soldat Français ; il le confie au Monarque : & dans le moment où tant de Rois voilés conduisent leurs Soldats par la terreur des châtimens , le Roi propose aux siens l'émulation des honneurs. Pour décorer les Soldats vétérans , selon la durée de leurs services , différentes marques de distinction sont envoyées dans tous les Régimens du Royaume ; aussi-tôt l'allégresse , le ravissement , l'enthousiasme , s'emparent de toutes les ames ; d'un bout du Royaume à l'autre , le jour de cette cérémonie militaire devient la fête de l'Honneur. On voit ces respectables Vétérans verser

des pleurs de joie & de reconnaissance sur le sceau de la valeur que l'Officier leur attache lui-même ; l'Officier qui répand à son tour des larmes de tendresse & d'estime , en embrassant les anciens compagnons de sa gloire : on voit les jeunes Soldats compter , appeler les années qui leur manquent , & soupirer d'envie en se consolant par l'espoir : le Peuple pleure aussi d'admiration autour de ses défenseurs , & apprend à sentir toute la dignité de leur état : une foule d'anciens Soldats , qui avaient quitté leurs étendards , après avoir rempli le temps prescrit pour le service de la Patrie , accourent , & redemandent , avec leurs armes , le droit de mériter l'illustration de leurs successeurs : enfin des étrangers , témoins de cette scène attendrissante , laissent eux-mêmes échapper des larmes non suspectes , & ne peuvent dans leur saisissement proférer que ces deux mots : Quelle Nation ! Quelle Nation !... Eh bien ! Français , pourriez-vous vous refuser votre propre estime ?

La refuseriez-vous à ce dernier trait aussi grand , mais moins connu ? Il est des Peuples chez lesquels on a besoin , dans des attaques meurtrières , d'égarer la raison du Soldat , pour lui cacher le péril où on l'expose. Mais

le François marche de sang-froid à la mort , parce qu'il voit toujours l'honneur à côté d'elle. Néanmoins il est arrivé pendant la dernière guerre , qu'au milieu des fatigues d'un long siège , dans un climat brûlant qui produit en abondance cette liqueur séduisante dont l'usage répare les forces , & dont l'abus les fait perdre , nos Soldats se laissèrent entraîner par la facilité de l'abus , & que les premières rigueurs du Général ne purent remédier au désordre. Cet homme vraiment digne de commander à des Français , & qui les juge par son cœur , imagine le moyen d'être obéi sur le champ. Il fait publier , à la tête de l'armée , que tous les Soldats qui seront trouvés coupables des excès qu'il a défendus , seront privés de la gloire de monter à l'assaut. De ce moment la discipline est rétablie. Il n'y eut pas un Soldat qui ne s'imposât la retenue la plus austère ; & je n'ai pas besoin de dire que le jour de l'assaut une telle armée fut victorieuse. Si un pareil événement se fût passé pendant les beaux jours d'Athènes ou de Rome , dans une armée commandée par Thémistocle ou Scipion , tous les siècles qui se sont écoulés depuis l'auraient célébré avec faste ; tous nos Ecrivains ne cesseraient encore de nous vanter & la haute opi-

nion que le Général avait de son armée , en osant risquer cette singulière menace , & le courage altier de chacun de ces vingt mille Soldats , qui ne voit point de plus honteux châtiment que de rester à l'abri du danger , tandis que ses compagnons iront mourir pour la Patrie. Mais , MESSIEURS , est-elle moins grande , parce que notre siècle en a été témoin , parce que la plupart de ces braves Soldats vivent encore , & que le Général est le vainqueur de Minorque assis parmi vous ?

Voilà les momens où il faut juger la Nation , c'est lorsqu'elle est rassemblée , lorsqu'un sentiment général peut se manifester. Ne la condamnons pas d'après les vices de quelques particuliers , encore moins d'après ces êtres isolés , qui , ne vivant que pour eux-mêmes , n'ont jamais , dans aucun siècle , ni dans aucun pays , été comptés au nombre des citoyens. Que les vrais Français se rassurent , qu'ils ne laissent pas décourager leur vertu en croyant qu'elle est solitaire & stérile ; ils sont par-tout entourés de leurs semblables. Qu'ils en jugent seulement par nos Spectacles ! Lorsqu'on représente à la Nation l'héroïsme de ses pères , quelque médiocres que soient les talens du Poète , l'ivresse du plaisir ravit , enchante tous

les esprits , le doux frémissement de la joie fait palpiter tous les cœurs. Ah ! lorsqu'un fils est indigne de ses ancêtres , le voit-on tressaillir d'allégresse devant leurs portraits ? Il rougit & baisse les yeux. Ames de nos valeureux Chevaliers , vous reconnaissez vos enfans à leurs nobles transports : avec quelle satisfaction paternelle vous voyez leurs âmes s'élancer vers vous , fières du bonheur de vous ressembler !

O Patrie ! j'ai donné occasion à tes fils de te montrer combien ils sont dignes de toi : je t'ai retrouvé des Coucys dignes de leur nom : voilà le seul mérite de tous mes travaux. Puissé-je , MESSIEURS , encouragé par vos conseils , guidé par vos lumières , inspiré par vos vertus , retracer avec plus de force à mes compatriotes ce qu'ils ont été , ce qu'ils sont encore , ce qu'ils peuvent & veulent toujours être ! Puissé-je recueillir quelques étincelles de ce feu divin qui anime le Chantre des Héros d'Yvri & de Fontenoi , ce Poète , cet Historien , ce Philosophe , que toutes les Muses couronnent tour-à-tour , ce Génie sur qui le temps n'a point d'empire , & qui jouit , en ne vieillissant pas , des prémices de l'immortalité ! C'est à lui d'exciter par sa mâle

éloquence, & de fortifier les vertus de sa Nation, après les avoir chantées. C'est à vous, MESSIEURS, dignes Emules de ce Grand Homme qui vous admire, de conserver, d'entretenir, par vos Ouvrages, le véritable esprit du Patriotisme Français dont vous êtes remplis. Que vos mains courageuses repoussent des hommes dangereux & insensés, ardens à introduire parmi nous cette servile imitation des mœurs étrangères qui dégrade une Nation. Et si jamais une partie de ce Peuple magnanime pouvait dégénérer d'elle-même & de ses aïeux; que l'autre, par les plaintes les plus touchantes, par des leçons hardies, & surtout par ses exemples, excite en elle les reproches secrets, les gémissemens de l'Honneur, & la pénétre de cette honte salutaire qui produit la crise heureuse dont l'effort ranime & régénère la Vertu.





*Réponse de M. l'Abbé LE BATTEUX ,
faisant la fonction de Directeur pour
M. le Maréchal DE RICHELIEU , au
Discours de M. DE BELLOY.*

MONSIEUR ,

IL eût été plus flatteur pour vous , & plus agréable pour le Public , de voir aujourd'hui M. le Maréchal de Richelieu faire les honneurs de l'Académie. Une absence nécessaire , dont il ne pouvoit prévoir le terme , & les variations de sa santé , lui ont fait craindre de ne pouvoir s'acquitter de cette fonction ; & le même sort , qui l'en avait chargé , m'a mis dans le cas d'occuper sa place & de vous recevoir en son nom. Il n'est pas besoin de vous dire que vous y perdrez , MONSIEUR , ainsi que ceux qui m'écoutent , & que vous ne trouverez ici ni sa délicatesse , ni son esprit.

Un

Un Homme de Lettres succède aujourd'hui à un Prince du Sang : cette phrase est nouvelle , & n'avoit jamais été entendue dans aucune Académie de l'Europe , non plus que celle-ci : *Un Prince du Sang a succédé à un Homme de Lettres*. Les Lettres sont redevables de l'une & de l'autre à SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MONSEIGNEUR LE COMTE DE CLERMONT , qui a préféré à tous les titres de supériorité qu'il avoit droit de prendre dans l'Empire littéraire , celui de la simple adoption dans une Compagnie dont la première loi est l'égalité de ceux qui la composent.

LOUIS XIII , créant l'Académie Françoisé , ne mit entr'elle & lui que son Ministre , ce Ministre qui fit la gloire de son règne , & prépara celle du suivant : Richelieu fut nommé Protecteur de l'Académie naissante. LOUIS XIV , dont les Gens de Lettres ne doivent prononcer le nom qu'avec respect & reconnaissance , fit disparoître cet intermédiaire , & se donna à lui-même le titre qui avoit relevé Richelieu , quand Richelieu le portoit , & qui releva infiniment les Lettres , quand LOUIS LE GRAND l'eut pris pour lui.

Il ne restoit qu'une gloire , que l'Académie ne pouvoit espérer , qu'elle n'eût osé desirer ,

c'étoit de voir mis dans son ordre de réception , sur la liste des Académiciens , le nom le plus auguste qui soit aujourd'hui sur la terre ; M. le Comte de Clermont l'a voulu ; le Roi l'a permis : époque mémorable pour les Lettres , qui ne reçurent jamais tant d'honneurs dans aucun pays , ni dans aucun siècle.

M. le Comte de Clermont fut Académicien. Il en remplit les fonctions. Le sort le fit Directeur en 1755 ; & en cette qualité , il fut l'Interprète de l'Académie auprès du Roi , qui , accordant la grace qu'on lui demandoit , sembla se faire un plaisir de voir l'Académie dans le Prince de son Sang , & le Prince du Sang à la tête de l'Académie.

Le Prince , ami des Lettres , l'étoit aussi de l'humanité ; car rarement ces deux vertus se séparent. Toutes les vues de bien public étoient séduisantes pour lui. C'est à lui qu'on doit en partie cette idée vraiment concitoyenne , que l'Académie des Sciences exécute aujourd'hui avec tant de succès , & qui consiste à décrire , rédiger , simplifier les procédés de l'industrie humaine dans les Arts mécaniques. M. le Comte de Clermont avoit autrefois rassemblé chez lui ces mêmes Arts pour le même objet. Quel étoit leur étonnement , lorsque sortant de leurs retraites obscures , ils

se voyoient, au milieu des Arts d'agrément, dans un palais, où le regard d'un Prince les annobliſſoit tous à proportion de leur utilité.

Lorsqu'il ſervit dans les armées, Namur, Lawfelt, Raucoux, furent les témoins de ſon ardeur & de ſon courage intrépide. Lorsqu'il les commanda en chef, il fut père du Soldat; il maintint la diſcipline, il viſita les Hôpitaux, & y fit rentrer l'humanité. Occupé de ſon objet, plein de volonté, d'un coup d'œil juſte & sûr, tel en un mot que l'avoit jugé le Maréchal de Saxe, digne eſtimateur des qualités militaires, il n'eut qu'une choſe à regretter : ce fut d'avoir cédé, dans un moment critique, à la réſiſtance obſtinée d'un avis contraire au ſien. Il exprima ſon regret par ce mot ſimple, mais énergique : *Je n'en aurois pas tant fait tout ſeul.*

Vous venez, MONSIEUR, de nous tracer ſon portrait avec les couleurs nobles & fortes qui lui convenoient. Qui pouvoit mieux que vous, rendre les ſentimens du cœur François pour le ſang de nos Maîtres ?

C'eſt ce talent ſur-tout qui vous a ouvert les portes de l'Académie. Ceux qui y ſont entrés avant vous, pour avoir brillé dans la

carrière des Corneilles & des Racines , y ont été admis comme Poètes , & par le mérite de leur genre. Vous , MONSIEUR , vous y entrez comme Poète citoyen , par le mérite de votre genre , & par celui de votre personne. Dans un siècle qui sembloit voué à la frivolité & à l'intérêt personnel , vous avez osé nous faire entendre la voix du Patriotisme , & vous l'avez fait avec tant de force , que la Nation entière s'est sentie comme enlevée par votre enthousiasme. Cette Nation vive, valeureuse, passionnée pour la gloire & pour son pays, s'est retrouvée dans vos Tragédies. Elle y a retrouvé sa vertu , à laquelle elle ne croyoit presque plus. Que ne vous doit-elle pas pour l'avoir rendue à un sentiment si doux ! C'est pour acquitter cette dette , autant qu'il est en elle , que l'Académie couronne aujourd'hui vos succès. On a dit que c'étoit *la Couronne civique* ; louange singulière , qui fait marcher ensemble votre éloge , l'éloge de la Nation , & celui de l'Académie.

C'étoit sur de pareils sujets que la Tragédie s'exerçoit chez les Grecs. Ils ne célébroient point sur leurs théâtres les actions des Egyptiens , des Phéniciens , des Peuples qu'ils appeloient *Barbares*. Ils célébroient celles de

leurs aïeux , de leurs pères , les leurs propres. Avec quels frémissemens & quelle ivresse le Parterre d'Athènes entendoit les Chœurs d'Eschyle , lorsqu'en son style de géant , si j'ose m'exprimer ainsi , ce frère du fameux Cynégyre (1) chantoit les combats de Marathon , de Salamine , de Platée , où il s'étoit trouvé , à ceux-là même qui avoient combattu : lorsqu'il leur donnoit en spectacle le Roi de Perse , le grand Roi , rentrant dans Suse , seul , sans armes , s'écriant dans sa douleur profonde : *O Athènes ! superbe Athènes ! tu as couvert de deuil toute l'Asie ! tu as autant de remparts que de citoyens !*

Il est heureux pour vous , MONSIEUR , que parmi ces grands génies qui vous ont précédé sur la Scène François , il y en ait à peine un seul qui ait indiqué cette veine si riche. Comment n'ont-ils point vu que l'intérêt étant l'ame de la Tragédie , la France devoit être plus intéressante pour nous , que la Grèce ancienne ou l'Italie ? Que nous devions être plus touchés de voir notre histoire , nos loix ,

(1) C'est cet Athénien à qui l'ennemi coupa la main droite avec laquelle il arrêtoit un vaisseau , puis la gauche qu'il y avoit portée ensuite , & qui enfin voulut l'arrêter avec les dents.

nos mœurs sur la Scène , que les parricides & les incestes fabuleux de la Mythologie payenne ? Que les portraits de Lufignan , d'Eustache de Saint-Pierre , de Coucy , de Bayard , de du Guesclin , portraits de nations , comme sont ceux de familles , conservés de siècle en siècle par l'amour autant que par l'admiration , nous devoient être plus chers que ceux d'une mère qui égorge ses enfans par une rage de jalousie , ou d'un fils qui poignarde sa mère par une vengeance méditée & de sang-froid ? Qu'on nous montre un Héros malheureux , nous sommes touchés , parce que c'est un homme : mais si cet homme est un François , quel attendrissement ! quels transports ! Nous l'avons éprouvé , MONSIEUR , & vous en avez joui. Peignez-nous cette générosité chevaleresque de nos aïeux , ces délicatesses d'honneur , cet attachement inviolable au nom François , cet amour de dévouement pour nos Rois. Peignez cette Noblesse ardente & emportée , qui ne voyoit que la gloire & non le danger ; ces grandes & désastreuses journées , où *tout fut perdu , fors l'honneur*. Remontez , s'il le faut , jusqu'à ces temps de barbarie , que nous regardons aujourd'hui , heureusement pour nous , comme les temps fabuleux de notre Histoire. Depuis

les fureurs de Frédégonde & de la trop malheureuse Brunehault, en passant par les règnes des Charles & des Capets, jusqu'à celui de Saint Louis dans les fers, jusqu'à ceux des Valois, toujours braves & toujours malheureux, jusqu'à celui de Henri IV, théâtre de tant d'agitations & de troubles, que de momens, que d'événemens, publics & particuliers, n'attendent que l'art & le génie !

Je m'apperçois que je m'écarte. Je ne parle que du genre que vous avez choisi, & non de la manière dont vous l'avez traité. Mais à quoi vous eût servi le choix, sans le talent d'exécuter ? Dans le Tragique, c'est l'ame des Poètes qui choisit les sujets ; c'est aussi l'ame qui les rend. Si vous n'aviez eu que le génie de ceux qui, dans le siècle passé, ont entrepris de chanter Clovis, Charlemagne, le siège d'Orléans ; l'intérêt des sujets nationaux se feroit éteint dans vos mains, comme dans les leurs. Mais vous avez su animer vos tableaux de l'ame de la Nation ; vous avez eu l'art de faire passer votre enthousiasme tout entier, de vous dans vos Héros, de vos Héros dans vos spectateurs. C'étoit le secret de Corneille & de Racine ; c'est celui

du plus célèbre de leurs successeurs. Vous l'avez trouvé comme eux.

Restez donc , MONSIEUR , constamment attaché au genre de sujets que vous avez choisi. Vous serez sûr de nous plaire & de nous charmer. Le tableau de nos aïeux est encore le nôtre. Nous avons renouvelé nos preuves à Fontenoi , à Berg-op-Zoom , à Mahon , à Metz sur-tout , lorsque la France fit retentir toute l'Europe de ses douleurs & de sa joie.

Vous trouverez dans la Compagnie où vous entrez , des lumières , des conseils , des modèles ; vous y trouverez une suite de discussions littéraires , qui servent à perfectionner le style & à épurer le goût ; vous y trouverez enfin des cœurs François , qui entreront avec plaisir dans les sentimens patriotiques de leur nouveau confrère , & qui les augmenteront encore par leur exemple.



DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE

FRANÇAISE,

Le Lundi XV Mai M. DCC. LXXV.

A LA RÉCEPTION

DE M. LE MARÉCHAL DUC DE DURAS.



M. le Maréchal Duc DE DURAS ayant été élu par MM. de l'Académie Française, à la place de M. DE BELLOY, y vint prendre séance le Lundi 15 Mai 1775, & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS,

C'EST à l'amitié seule que je dois la place dont vous m'honorez aujourd'hui. J'étois sans droit pour y prétendre ; car le simple amour des Lettres, la seule estime des grands talens, ne sont pas à mes yeux des titres suffisans : vos bontés ont suppléé à ceux qui me manquent, & j'en sens le prix dans toute son étendue. Je vous offrirai pour tribut ma sincère reconnoissance ; elle m'inspirera sans cesse le zèle le plus ardent & le desir le plus vif de profiter de vos conseils, de vos lumières &

de vos exemples. Vous voyant de plus près ,
MESSIEURS , je ne pourrai que vous admirer
davantage.

Dépourvu des talens , qui sont si multipliés
parmi vous , je n'entreprendrai pas de retracer
ici , comme je le dois , les éloges dont ce
Sanctuaire des Lettres a retenti tant de fois.
Que vous dirai-je de ce vaste génie qui vous
fonda , & qui vous confia le dépôt de l'immor-
talité des Grands Hommes ? Que pourrois-je
en dire qui fût digne de vous & de lui ? Je me
bornerai à suivre le cours historique des des-
tins de l'Académie ; c'est tracer en même
temps le progrès des talens & des lumières.

Votre Compagnie s'assembla sous la protec-
tion de l'Administrateur du Royaume ; elle con-
tinua de fleurir sous celle du Chef de la Magis-
trature ; elle parvint à son plus grand éclat ,
quand Louis XIV , ce Prince qui se connois-
soit si bien en gloire , affecta pour jamais à la
Royauté le titre de Protecteur de l'Académie.
Ce fut alors & à sa voix que s'élevèrent des
génies sublimes dans tous les genres ; ce fut
alors que les Sciences , & sur-tout les Belles-
Lettres , parvinrent en France à ce degré de
perfection , qui fait presque donner la préfé-
rence au siècle de Louis XIV sur celui d'Au-
guste.

Son successeur, que nous pleurons encore, suivit les mêmes principes, si favorables aux Lettres, & en vit éclore les mêmes fleurs & naître les mêmes fruits. Mais je m'arrête, MESSIEURS; une voix véritablement éloquente vous a peint récemment avec les traits du génie sa bienfaisance pour les Lettres, & sa bonté pour ceux qui les cultivent. Il me feroit mal d'oser rien ajouter à la peinture que vous en a faite ce Magistrat patriote, & justement célèbre à tant de titres, que la voix publique appelloit depuis long-temps à la place qu'il occupe aujourd'hui parmi vous. Mais je ne puis refuser aux mouvemens de mon cœur & à la reconnoissance des bienfaits dont Louis XV m'a honoré, l'hommage dû aux vertus sociales qu'il montrait dans son commerce particulier.

Au milieu des occupations les plus importantes, au milieu même des peines dont le Trône est bien loin de garantir, on n'a jamais vu son caractère de douceur & d'affabilité se démentir un seul instant; il se plaisoit à oublier son rang; il ne le rappeloit jamais dans la société, & il possédoit au suprême degré cette égalité d'ame, si précieuse dans un Sou-

verain , si douce à rencontrer , & même si rare dans un particulier.

Le détail de ces qualités aimables me ramène naturellement , MESSIEURS , à l'Académicien si digne de vos regrets , & que je ne remplacerai parmi vous que par un attachement égal au sien pour ses confrères : né avec des talens distingués , M. de Belloy en a toujours consacré l'usage aux vertus , qui perfectionnent les Sociétés : instruit par la lecture des Grecs , animé par les succès éclatans de l'immortel Auteur de Zaïre , il a donné à toutes ses productions la noble empreinte du Patriotisme : il s'est fait un devoir , & ce devoir a fait sa gloire , de n'exposer sur la Scène que les tableaux intéressans de notre Histoire , de ranimer , de perpétuer l'Héroïsme national par la peinture des Héros de la Nation ; les applaudissemens les plus flatteurs ont été sa récompense , & c'est à ces représentations que le cri du cœur François se fait entendre. Qui n'a pas envié le sort des Citoyens de Calais ? Qui n'a pas retrouvé dans son ame la même élévation , le même courage ? Chaque spectateur se glorifioit d'être François : heureux mouvement d'orgueil patriotique qui nous

inspiroit l'ardeur de ressembler à nos ancêtres, & de nous signaler comme eux !

Il y a long-temps, MESSIEURS, qu'on a comparé les François aux Athéniens ; la facilité de mœurs, l'esprit de curiosité, le goût des amusemens, la passion des Arts, l'amour de la gloire, ont fondé la ressemblance. M. de Belloy l'a rendue sensible ; & en effet, dans la sensation passionnée qu'excitoient à Paris ses Tragédies, comment ne pas reconnoître cette impulsion vive & prompte qui agitoit Athènes, & Socrate lui-même, aux éloges funèbres des Héros ? Aimable & brave Nation, si susceptible de tant de vertus ! Il ne faut qu'en développer le germe dans vos cœurs, & c'étoit le but de M. de Belloy ; c'étoit l'objet sublime de tous ses travaux. Un tel homme étoit bien fait, MESSIEURS, pour vous être associé ; vos suffrages couronnèrent ses talens, & votre amitié fut le prix de ses vertus ; vous avez connu, vous avez honoré, vous avez chéri toutes ses qualités personnelles ; vous avez été les témoins de sa conduite. Toujours noble sans hauteur, toujours modeste, en conservant la juste estime de soi-même. Né sans fortune, il s'interdisoit, pour l'augmenter, tous les moyens défavoués

par un cœur pur & une ame élevée. Également éloigné de la bassesse qui mendie les bienfaits , & de l'orgueil qui les repousse , quel bonheur de pouvoir contribuer à la satisfaction d'un tel homme ! J'en ai joui deux fois , & j'étois alors bien plus heureux que lui. Dans sa dernière maladie , privé des secours qu'exigeoit sa situation , la dérochant à ses amis , qu'il craignoit de fatiguer , ou plutôt d'affliger , son secret perça malgré lui : il parvint au Roi , & Sa Majesté m'ordonna sur le champ de lui donner une preuve de sa bienfaisance. Cette circonstance me procura deux plaisirs bien vifs , celui de lire dans le cœur de notre jeune Monarque son empressement à soulager les malheurs qui parviennent à sa connoissance , & celui de voir dans l'ame de M. de Belloy les mouvemens de la reconnoissance la plus vraie. Il fit un effort pour la consigner dans la dernière lettre que sa langueur lui permit d'écrire , & son dernier sentiment a été l'amour de notre nouveau Souverain.

Vous attendez , sans doute , MESSIEURS , que je vous entretienne des qualités d'un Roi qui fait , à si juste titre , l'espérance de la Nation ; plus on l'approche , & plus on apperçoit cet esprit d'ordre & de justice , cet amour
de

de la vérité , cette aversion , ou plutôt ce mépris pour l'intrigue , cette disposition à la bienfaisance ; & cette rare simplicité de mœurs qui font la base de son caractère. Mais sous son règne , aucun de ceux qui ont l'honneur de l'approcher , & le desir de lui plaire , ne se hasardera à le louer autant qu'il pourroit l'être. Un si grand intérêt , MESSIEURS , m'impose la loi du silence , & me servira d'excuse auprès de vous.





*Réponse de M. le Comte de BUFFON ,
Directeur de l'Académie Française , au
Discours de M. le Maréchal-Duc DE
DURAS.*

MONSIEUR,

Aux loix que je me suis prescrites sur l'éloge , il faut ajouter un précepte également nécessaire ; c'est que les convenances doivent y être senties , & jamais violées ; le sentiment qui les annonce doit régner par-tout , & vous venez , MONSIEUR , de nous en donner l'exemple. Mais ce tact attentif de l'esprit , qui fait sentir les nuances des fines bienséances , est-il un talent ordinaire qu'on puisse communiquer , ou plutôt n'est-il pas le dernier résultat des idées , l'extrait des sentimens d'une ame exercée sur des objets que le talent ne peut saisir ? La nature donne la force du génie , la trempe du caractère , & le moule du

cœur : l'éducation ne fait que modifier le tout ; mais le goût délicat , le tact fin , d'où naît ce sentiment exquis , ne peuvent s'acquérir que par un grand usage du monde dans les premiers rangs de la société. L'usage des livres , la solitude , la contemplation des œuvres de la Nature , l'indifférence sur le mouvement du tourbillon des hommes , sont , au contraire , les seuls élémens de la vie du Philosophe. Ici , l'Homme de Cour a donc le plus grand avantage sur l'Homme de Lettres ; il louera mieux & plus convenablement son Prince & les Grands , parce qu'il les connoît mieux , parce que mille fois il a senti , saisi ces rapports fugitifs , que je ne fais qu'entrevoir.

- Dans cette Compagnie , nécessairement composée de l'élite des hommes en tout genre , chacun devrait être jugé & loué par ses pairs ; notre formule en ordonne autrement ; nous sommes presque toujours au dessus ou au dessous de ceux que nous avons à célébrer ; néanmoins il faut être de niveau pour se bien connoître ; il faudroit avoir les mêmes talens pour se juger sans méprise. Par exemple , j'ignore le grand art des négociations , & vous le possédez : vous l'avez exercé , MONSIEUR , avec tout succès , je puis le dire ; mais il m'est

impossible de vous louer par le détail des choses qui vous flatteroient le plus ; je fais seulement , avec le Public , que vous avez maintenu pendant plusieurs années , dans des temps difficiles , l'intimité de l'union entre les deux plus grandes Puissances de l'Europe ; je fais que devant nous représenter auprès d'une Nation fière , vous y avez porté cette dignité qui se fait respecter , & cette aménité , qu'on aime d'autant plus , qu'elle se dégrade moins ; fidèle aux intérêts de votre Souverain , zélé pour sa gloire , jaloux de l'honneur de la France , sans prétention sur celui de l'Espagne , sans mépris des usages étrangers , connoissant également les différens objets de la gloire des deux Peuples , vous en avez augmenté l'éclat en les réunissant.

Réprésenter dignement sa Nation sans choquer l'orgueil de l'autre ; maintenir ses intérêts par la simple équité ; porter en tout justice, bonne foi , discrétion ; gagner la confiance par de si beaux moyens ; l'établir sur des titres plus grands encore , sur l'exercice des vertus , me paroît un champ d'honneur si vaste , qu'en vous en ôtant une partie , pour la donner à votre noble Compagne d'ambas-

sade , vous n'en ferez ni jaloux , ni moins riche. Quelle part n'a-t-elle pas eue à tous vos actes de bienfaisance ? Votre mémoire & la sienne seront à jamais consacrées dans les fastes de l'humanité , par les faits que je vais rapporter.

Accoutumés à donner noblement , c'est-à-dire en silence , vos bienfaits charitables que vous vouliez tenir secrets , éclatèrent tout-à-coup à Madrid ; l'abondance en fit reconnoître la source ; des sommes considérables , même pour votre fortune , étoient en effet distribuées chaque jour à tous les indigens : les soulager en tout pays , en tout temps , c'est professer l'amour de l'humanité ; c'est exercer la première & la plus haute de toutes les vertus. Vous en eûtes la seule récompense qui soit digne d'elle ; plusieurs fois , tous deux applaudis & suivis par des acclamations de reconnoissance , vous avez joui de ce bien , plus grand que tous les autres biens , de ce bonheur divin que les cœurs vertueux sont seuls en état de sentir.

Vous l'avez rapporté parmi nous , MONSIEUR , ce cœur plein d'une noble bonté ; je pourrois appeler en témoignage une Pro-

vince entière, qui ne démentiroit pas mes éloges ; mais je ne puis les terminer sans parler de votre amour pour les Lettres, de votre prévenance pour ceux qui les cultivent ; c'est donc avec un sentiment unanime, que nous applaudissons à nos propres suffrages : en nous nommant un confrère, nous acquérons un ami ; soyons toujours, comme nous le sommes aujourd'hui, assez heureux dans nos choix, pour n'en faire aucun qui n'illustre les Lettres.

Les Lettres ! chers & dignes objets de ma passion la plus constante, que j'ai de plaisir à vous voir honorées ! que je me féliciterois si ma voix pouvoit y contribuer ! Mais c'est à vous, MESSIEURS, qui maintenez leur gloire, à en augmenter les honneurs. Je vais seulement tâcher de seconder vos vues, en proposant aujourd'hui ce qui depuis long-temps fait l'objet de nos vœux.

Les Lettres, dans leur état actuel, ont plus besoin de concorde que de protection ; elles ne peuvent être dégradées que par leurs propres dissensions. L'empire de l'opinion n'est-il donc pas assez vaste pour que chacun puisse y habiter en repos ? Pourquoi se faire la

guerre ? L'émulation n'a jamais produit l'en-
vie que dans les petites âmes : on croit triom-
pher en ternissant un éclat qui souvent n'of-
fusque que nous seuls ; on se félicite en ra-
baissant la réputation d'un homme , dont le
seul défaut est de penser autrement ; & sur
quelles matières ? Sur des choses futiles , sou-
vent de pure spéculation , & presque toujours
plus que problématiques. Eh ! MESSIEURS,
nous demandons la tolérance , accordons-la
donc , exerçons-la pour en donner l'exemple.
Ne nous identifions pas avec nos Ouvrages ;
disons qu'ils ont passé par nous , mais qu'ils
ne sont pas nous : séparons-en notre existence
morale ; fermons l'oreille aux aboiemens de
la critique ; au lieu de défendre ce que nous
avons fait , recueillons nos forces pour faire
mieux ; ne nous célébrons jamais entre nous
que par l'approbation ; ne nous blâmons que
par le silence ; ne faisons ni tourbe , ni cotte-
rie , & que chacun poursuivant la route
que lui fraye son génie , puisse recueillir sans
trouble le fruit de son travail. Les Lettres
prendront alors un nouvel effor , & ceux qui
les cultivent un plus haut degré de consi-
dération ; ils feront généralement révé-
rés par leurs vertus , autant qu'admirés par leurs
talens.

Qu'un Militaire du haut rang , un Prélat en dignité , un Magistrat en vénération , célèbrent avec pompe les Lettres & les Hommes dont les Ouvrages marquent le plus dans la Littérature ; qu'un Ministre vertueux & bien intentionné les accueille avec distinction , rien n'est plus convenable , je dirois rien de plus honorable pour eux-mêmes , parce que rien n'est plus patriotique. Que les Grands honorent le mérite en public , qu'ils exposent nos talens au grand jour , c'est les étendre & les multiplier ; mais qu'entr'eux les Gens de Lettres se suffoquent d'encens , ou s'inondent de fiel , rien de moins honnête , rien de plus préjudiciable en tout temps , en tous lieux. Rappelons-nous l'exemple de nos premiers Maîtres ; ils ont eu l'ambition insensée de vouloir faire secte. La jalousie des Chefs , l'enthousiasme des Disciples , l'opiniâtreté des Sectaires , ont semé la discorde & produit tous les maux qu'elle entraîne à sa suite. Ces Sectes sont tombées , comme elles étoient nées , victimes de la même passion qui les avoit enfantées , & rien n'a survécu ; l'exil de la sagesse , le retour de l'ignorance , ont été les seuls & tristes fruits de ces chocs de vanité , qui , même par leurs succès , n'aboutissent qu'au mépris.

Le digne Académicien , auquel vous succédez , MONSIEUR , peut me servir d'exemple , par son respect constant pour la réputation de ses Confrères , par sa liaison intime avec ses rivaux : M. DE BELLOY étoit un homme de paix , amant de la vertu , zélé pour sa patrie , enthousiaste de cet amour national qui nous attache à nos Rois. Il est le premier qui l'ait présenté sur la Scène , & qui , sans le secours de la fiction , ait intéressé la Nation pour elle-même par la seule force de la vérité de l'Histoire. Jusqu'à lui , presque toutes nos Pièces de Théâtre sont dans le Costume antique , où les Dieux méchans , leurs Ministres fourbes , leurs Oracles menteurs , & des Rois cruels , jouent les principaux rôles : les perfidies , les superstitions & les atrocités , remplissent chaque scène. Qu'étoient les hommes soumis alors à de pareils tyrans ? Comment , depuis Homère , tous les Poètes se sont-ils servilement accordés à copier le tableau de ce siècle barbare ? Pourquoi nous exposer les vices grossiers de ces peuplades encore à demi-sauvages , dont même les vertus pourroient produire le crime ? Pourquoi nous présenter des scélérats pour des Héros , & nous peindre éternellement de petits oppresseurs d'une ou deux bourgades comme de grands Monarques ?

Ici , l'éloignement grossit donc les objets plus que dans la nature il ne les diminue. J'admire cet art illusoire qui m'a souvent arraché des larmes pour des victimes fabuleuses ou coupables : mais cet art ne seroit-il pas plus vrai , plus utile & bientôt plus grand ; si nos hommes de génie l'appliquoient , comme M. de Belloy , aux grands personnages de notre Nation.

Le Siège de Calais & le Siège de Troye , quelle comparaison , diront les gens épris de nos Poètes tragiques ! les plus beaux esprits , chacun dans leur siècle , n'ont-ils pas rapporté leurs principaux talens à cette ancienne & brillante époque à jamais mémorable ? Que pouvons-nous mettre à côté de Virgile & de nos Maîtres modernes , qui tous ont puisé à cette source commune ? Tous ont fouillé les ruines & recueilli les débris de ce Siège fameux , pour y trouver les exemples de vertus guerrières , & en tirer les modèles des Princes & des Héros : leurs noms ont été répétés , célébrés tant de fois , qu'ils sont plus connus que ceux des Grands Hommes de notre propre siècle.

Cependant ceux-ci sont consacrés par l'Histoire , & les autres ne sont célèbres que

par la fiction : je le répète , quels étoient ces Princes ? Que pouvoient être ces prétendus Héros ? Qu'étoient même ces Peuples Grecs ou Troyens ? Quelles idées avoient-ils de la gloire des armes ? idées qui néanmoins sont malheureusement les premières développées dans tout Peuple sauvage ; ils n'avoient pas même la notion de l'honneur ; & s'ils connoissoient quelques vertus , c'étoient des vertus féroces qui excitent plus d'horreur que d'admiration ; cruels par superstition autant que par instinct , rebelles par caprice , ou soumis sans raison ; atroces dans les vengeances ; glorieux par le crime , les plus noirs attentats donnoient la plus haute célébrité. On transformoit en Héros un être farouche , sans ame , sans esprit , sans autre éducation que celle d'un lutteur ou d'un coureur : nous refuserions aujourd'hui le nom d'homme à ces monstres dont on faisoit des Dieux.

Et que peut indiquer cette imitation , ce concours successif des Poètes à toujours présenter l'Héroïsme sous les traits de l'espèce humaine encore informe ? Que prouve cette présence éternelle des Acteurs d'Homère sur notre Scène , sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les

hommes ? Quelque sublimes que soient les Ouvrages de ce Père des Poètes , ils lui font moins d'honneur que les productions de ses descendans , qui n'en font que les gloses brillantes ou de beaux commentaires. Nous ne voulons rien ôter à leur gloire ; mais après trente siècles des mêmes illusions , ne doit-on pas au moins en changer les objets ?

Les temps sont enfin arrivés. Un d'entre vous , MESSIEURS , a osé le premier créer un Poème pour la Nation , & ce second génie influera sur trente autres siècles : j'oserois le prédire , si les hommes , au lieu de se dégrader , vont en se perfectionnant ; si le fol amour de la Fable cesse enfin de l'emporter sur la tendre vénération que l'homme sage doit à la vérité , tant que l'Empire des Lis subsistera , la Henriade sera notre Iliade ; car , à talent égal , quelle comparaison , dirai-je à mon tour , entre le bon & le grand Henri & le petit Ulysse , ou le fier Agamemnon , entre nos Potentats & ces Rois de Village , dont toutes les forces réunies feroient à peine un détachement de nos armées ? Quelle différence dans l'art même ? N'est-il pas plus aisé de monter l'imagination des hommes , que d'élever leur raison ; de leur montrer des manne-

quins gigantesques de Héros fabuleux, que de leur présenter des portraits ressemblans de vrais hommes vraiment grands ?

Et quel doit être le but des représentations théâtrales, quel peut en être l'objet utile, si ce n'est d'échauffer le cœur, & de frapper l'ame entière de la Nation par les grands exemples & par les beaux modèles qui l'ont illustrée ? Les étrangers ont avant nous senti cette vérité ; le Tasse, Milton, le Camoens, se sont écartés de la route battue ; ils ont su mêler habilement l'intérêt de la religion dominante à l'intérêt national, ou bien à un intérêt encore plus universel : presque tous les Dramatiques Anglois ont puisé leurs sujets dans l'Histoire de leur Pays : aussi la plupart de leurs Pièces de Théâtre sont-elles appropriées aux mœurs angloises ; elles ne présentent que le zèle pour la liberté, que l'amour de l'indépendance, que le conflit des prérogatives. En France, le zèle pour la Patrie, & sur-tout l'amour de notre Roi, joueront à jamais les rôles principaux ; & quoique ce sentiment n'ait pas besoin d'être confirmé dans des cœurs François, rien ne peut les remuer plus délicieusement que de mettre ce sentiment en action, & de le faire paroître sur la Scène

avec toute sa noblesse & toute son énergie. C'est ce qu'a fait M. de Belloy ; c'est ce que nous avons tous senti avec transport à la représentation du Siège de Calais ; jamais applaudissemens n'ont été plus universels ni plus multipliés : mais, MONSIEUR, l'on ignoroit jusqu'à ce jour la grande part qui vous revient de ces applaudissemens. M. de Belloy a dit à ses amis, qu'il vous devoit le choix de son sujet, & qu'il ne s'y étoit arrêté que par vos conseils. Il parloit souvent de cette obligation : avons-nous pu mieux acquitter sa dette qu'en vous priant, MONSIEUR, de prendre ici sa place !

FIN du sixième & dernier Volume.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.

<i>A</i> VERTISSEMENT de l'Éditeur.	Page 1
Jugement de M. de la Harpe, sur M. de Belloy.	3
Observations de l'Éditeur sur ce jugement.	18
Observations sur la Langue & sur la Poésie Française.	61
CHAPITRE PREMIER. Nécéssité & objet de cet Ouvrage.	Ibid.
CHAP. II. De l'Harmonie générale de notre Langue , & de l'étonnante variété de ses sons.	67
CHAP. III. De l'Harmonie expressive & imitative.	81
CHAP. IV. De l'Harmonie expressive dans le Poème Dramatique.	102
CHAP. V. Réfutation de plusieurs systèmes , nouvellement proposés sur notre Versification.	123
Fragmens d'un Traité de la Tragédie.	155

Discours Préliminaire. Etat actuel de la Littérature. Nécessité, objet & plan de cet Ouvrage. Page 157

CHAP. I. *Du Choix du sujet. Des différens Genres de Tragédies.* 172

N.º 1. *Des différens Genres de la Tragédie Grecque.* Ibid.

N.º 2. *Des différens Genres de Tragédie Française.* 181

Pièces Fugitives. 185

Avis de l'Éditeur. 186

Epître à M. de Voltaire, sur l'inconstance du Public envers les Grands Hommes. 187

Epître à Monseigneur le Duc de Brunswick-Wolfenbutel, en partant pour Berlin, 204

Epître à Madame la Duchesse de Brunswick-Wolfenbutel, en partant pour Berlin. 207

Poésies diverses, sur les affaires présentes de l'Europe. 209

Avertissement de l'Auteur. 213

A. S. A. S. *Madame la Princesse Caroline de Brunswick-Wolfenbutel, sur son Mariage avec le Prince de Galles, & sur la Guerre présente entre la France & l'Angleterre.* 215

Epître au jeune Comte de Schowaloff, fils du Général d'Artillerie de l'Empire de Russie,
sur

<i>Jon départ pour la France , & sur la nouvelle Guerre d'Allemagne.</i>	Page 221
<i>Vers faits à la première nouvelle du Parricide commis sur la personne de LOUIS LE BIEN- AIMÉ.</i>	241
<i>Vers sur la Guérison du Roi.</i>	245
<i>Chanson sur le même sujet.</i>	248
<i>Epître à M. le Marquis de l'Hôpital , Ambassa- deur du Roi à la Cour Impériale de Russie.</i>	250
<i>Epître à Madame la Marquise de P... , sur la protection qu'elle accorde aux Beaux-Arts</i>	254
<i>Epigramme sur la conquête de Minorque.</i>	259
FABLES.	260
<i>Les Vautours & le Milan , sur la Bataille de Lowozitz.</i>	Ibid.
<i>Le Coq Anglais.</i>	261
<i>Le Jasmin , le Buis & le Tilleul.</i>	264
<i>Le Concert chez le Dindon.</i>	267
<i>La Balance , à M. le Chevalier Douglas , Mi- nistre de France , à la Cour de Russie.</i>	269
<i>Les Palais des Rois.</i>	273
<i>Les Rats d'Angleterre.</i>	274
AUTRES FABLES.	279
<i>A L. A. S. les jeunes Princes de Brunswick- Lunebourg.</i>	281

<i>L'Origine de la Fable.</i>	Page 283
<i>Le Lion & L'Aigle.</i>	285
<i>L'Épervier & le Rossignol.</i>	288
<i>L'Écureuil & la Châtaigne.</i>	290
<i>La Sangsue & les deux Serins.</i>	291
<i>Le Chêne & le Laurier.</i>	294
<i>Le Rossignol & la Linotte.</i>	295
<i>L'Alliance du Loup & des Renards.</i>	298
<i>Le Dervis & le Janissaire.</i>	301
<i>Le Barbouilleur.</i>	303
<i>Les Rats & le Flacon.</i>	305
<i>La Pie.</i>	308
<i>Le Florentin.</i>	309
<i>L'Ivrogne & sa Bouteille.</i>	312
<i>Le Perroquet & le Chat.</i>	315
<i>Le Coq & le Dindon.</i>	318
<i>L'Aiglon & sa Mère.</i>	321
<i>ALLÉGORIE. La Buse & les autres Oiseaux de proie.</i>	323
<i>Le Renard & les deux Chiens.</i>	328
<i>Le Turbot, la Sole, la Baleine.</i>	330
<i>Le Rat qui meurt dans un Pâté.</i>	331
<i>Le Loup & le Berger.</i>	336
<i>Le Renard moralisant.</i>	338

T A B L E. 467

	Page
<i>Le Chien & le Chat.</i>	339
<i>Plutus & Thémis.</i>	341
<i>ALLÉGORIE. Vénus & Mars.</i>	342
<i>ALLÉGORIE. Les deux Hymens.</i>	346
<i>Lettre de M. Métastase à M. de Belloy , au sujet de ZELMIRE.</i>	351
<i>Lettre de M. de Belloy à M. de Voltaire.</i>	355
<i>Vers sur la première Représentation de la Tra- gédie des SCYTHES.</i>	361
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.</i>	367
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.</i>	369
<i>Vers sur l'Amour.</i>	371
<i>Traduction de la troisième Ode du premier Livre d'Horace.</i>	373
<i>Description de la Ceinture de Vénus.</i>	376
<i>Vaudeville.</i>	377
<i>Logogryphe.</i>	380
<i>Stances à M le Duc D' . . .</i>	383
<i>Première strophe d'une Ode , sur la Prise du Port- Mahon.</i>	386
<i>Vers A. S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé , sur sa première Victoire.</i>	387
<i>Vers à M. le Marquis de l'Hôpital.</i>	389
<i>Vers à Madame la Baronne de Lieuray</i>	392
<i>Vers à Madame la Baronne de Lieuray , pour</i>	

<i>désavouer d'autres Vers qui avoient été attribués à M. de Belloy.</i>	Page 393
<i>Prologue pour la Comédie de l'Étourdi, qui devoit être représentée par les Demoiselles Pensionnaires du Couvent des Dames Religieuses Ursulines.</i>	395
<i>Avis de de l'Éditeur.</i>	400
DISCOURS.	401
<i>Discours prononcés dans l'Académie Française, le jeudi 9 Janvier 1772, à la réception de M. de Belloy.</i>	409
<i>Réponse de M. l'Abbé le Batteux, faisant la fonction de Directeur pour M. le Maréchal de Richelieu, au Discours de M. de Belloy.</i>	432
<i>Discours prononcés dans l'Académie Française, le lundi 15 Mai 1775, à la réception de M. le Maréchal Duc de Duras.</i>	441
<i>Réponse de M. le Comte de Buffon, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. le Maréchal Duc de Duras.</i>	450

Fin de la Table.

E R R A T A

Du Tome Sixième.

- PAGE 19, *lign.* 24 & 25, qui n'ont pas mêmes, *lisf.* qui n'ont pas même.
- Pag. 22, *lign.* 22, Quintillien, *lisf.* Quintilien.
- Pag. 36, *lign.* 20, multitue, *lisf.* multitude.
- Pag. 114, *lign.* pénultième, *Agricola factio*, *lisf.* *Agricola fractio*, &c.
- Pag. 139, *lign.* 6, l'autre est peut-être ingrat, *lisf.* l'autre est peut-être un ingrat.
- Pag. 152, *lign.* 25, je leurs soumets, *lisf.* je leur soumets.
- Pag. 161, *lign.* 5, fur, *lisf.* sur.
- Pag. 166, *lign.* 16, tant d'erreurs de détails, *lisf.* tant d'erreurs de détail.
- Pag. 223, *vers* 2, que vous le retenez, *lisf.* que vous les retenez.
- Pag. 237, *vers* 6, reste encore pour les autres, *lisf.* reste encor pour les autres.
- Pag. 256, *vers antépénultième*, enchaines les vertus, *lisf.* enchainent les vertus.
- Pag. 343, *vers* 14, on semait, *lisf.* ou semait.
- Pag. 373, *lign.* 1, Traduction de l'Ode d'Horace, *lisf.* Traduction de l'Ode troisième d'Horace.
- Ibid. *lign.* 2, suspend leur haleine, *lisf.* suspende leur haleine.
- Pag. 381, *lign.* 16, Vipere Pus, *lisf.* Vipère, Pus.





PQ
1957
B33
1779
t.6

Belloy, Pierre Laurent
Buyrette de
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

